

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



JANVIER 1768.

TOUME XXVIII.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M. le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL D'E MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1768.

EXTRAIT.

Historia anatomico-medica, sistens numerosissima Cadaverum humanorum Exispicia, quibus in apricum venit genuina morborum sedes; horumque referantur causæ, vel patefcunt effectus. Opus quadripartitum, &c; auctore Josepho LIEUTAUD, &c. C'est-à-dire: Histoire anatomico-médicinale, contenant un très-grand nombre d'Avvertures de Cadavres humains, par lesquelles on découvre le véritable siège des maladies, leurs causes & leurs effets; ouvrage divisé en quatre parties, &c. Par M. LIEUTAUD, de l'Académie royale des sciences de Paris; revu & augmenté par M. A. PORTAL, &c. A Paris, chez Vincent, 1767, in-4°, deux volumes.

REN n'est plus utile, pour éclairer le diagnostic de certaines maladies, que l'ouverture qu'on fait des cadavres de ceux qui en sont morts. Il n'est pas rare de voir des méde-

4 HISTOIRE

cins même très-exercés hésiter sur la nature de quelques maladies organiques , & dé- couvrir , dans les cadavres , des lésions qu'ils n'avoient pas conjecturées. Combien ne doit-on pas gémir sur le préjugé malheureu- sement trop répandu parmi les gens de tous les états , & sur la délicatesse dé- placée de quelques médecins qui empê- chent qu'on ne consulte plus souvent les entrailles de ce grand nombre de victimes qu'on auroit peut-être arrachées à la mort , si on ne s'étoit pas mépris sur les désordres qu'éprouvoient leurs organes ? Ce n'est pas que l'art ne possède des richesses immenses en ce genre. Les travaux d'Erasistrate & d'Erophile , qui les premiers oserent inter- roger la mort , pour apprendre à prolonger les jours des vivans , sont , à la vérité , perdus ; mais , depuis le renouvellement de l'anatomie par Vésale & Euftache , on a vu paroître une quantité innombrable d'obser- vations anatomiques , faites sur les cadavres de personnes mortes de différentes maladies. Ces observations , dispersées dans des livres qu'on ne lit plus , ou trop multipliés pour que les praticiens puissent les consulter tous , étoient , pour ainsi dire , perdues pour l'art , lorsque Thomas Bartholin forma le projet de les recueillir. Son travail étoit presque fini ; mais un incendie détruisit , en un instant , le fruit de plusieurs années de recherches :

ANATOMICO - MÉDICINALE.

son grand âge ne lui permit pas de rentrer dans une carrière qu'il ne lui paroîstoit plus possible de fournir. Théophile Bonet osa former la même entreprise, & la conduisit plus heureusement à sa fin. Jacques Manget, ce collectionneur infatigable, toussa son ouvrage, & y mit, en quelque sorte, la dernière main. C'est le Recueil le plus vaste & le plus complet qu'on puisse posséder en ce genre ; mais malheureusement ces auteurs, dont on ne peut trop louer le zèle, manquent de cette critique si nécessaire, qui apprend à démêler les observations vraies, celles qui peignent véritablement la nature de celles que le coloris d'une imagination prévenue a défigurées, ou que la plus condamnable de toutes les impostures a falsifiées.

Morgagni, le premier des anatomistes de ce siècle, a, en quelque sorte, réparé ce défaut du *Sepulchretum* de Bonet & Manget, en démêlant, par une critique aussi sûre qu'ingénieuse, ce que quelques unes des observations qu'ils avoient recueillies, avoient de faux : il a fait plus ; il a enrichi l'art d'une infinité d'observations qu'il avoit faites lui-même, ou qui lui avoient été laissées par le fameux Valsalva ; mais ses histoires, peut-être un peu trop longues, sont accompagnées de scholies plus longues encore, qui, quoique propres à éclairer la pratique de la

médecine , l'écartent quelquefois un peu trop de son sujet.

Malgré les travaux de ces grands hommes , il restoit encore un très-grand nombre d'observations précieuses qui n'avoient pas été recueillies ; d'autant mieux que l'anatomie étant beaucoup plus cultivée de nos jours , qu'elle ne l'avoit encore été , on trouve , chez les derniers auteurs qui ont écrit , des richesses en ce genre , dont nous ne saurions trop nous presser de jouir. Perlonne n'étoit plus propre à rassembler ces trésors épars , que M. Lieutaud , professeur lui-même d'un nombre prodigieux d'observations de cette espece , qu'il avoit faites dans les hôpitaux , à la tête desquels il s'est trouvé. Il a dépouillé les Ecrits des médecins anciens & modernes , les Recueils de différentes Académies , les divers Journaux , parmi lesquels il paroît que le nôtre est un de ceux où il a trouvé la récolte la plus abondante ; de sorte qu'il présente , dans les deux volumes que nous annonçons , près de quatre mille ouvertures de cadavres , précédées de l'histoire des maladies , dans laquelle il a eu soin de ne rapporter que les symptômes véritablement essentiels , & les plus propres à les caractériser.

Il a cru devoir suivre , dans la distribu-

tion de ce nombre immense d'observations, l'ordre anatomique, comme moins sujet à erreur, que celui qui suivroit le nom des maladies sur lesquelles les auteurs sont trop peu d'accord. Il a donc divisé son ouvrage en quatre livres, dont le premier traite des lésions internes de l'*abdomen*; le second, de celles de la poitrine; le troisième, de celles du cerveau; le quatrième enfin a pour objet les lésions extérieures. Il n'est pas rare de trouver des observations qui présentent des lésions si multipliées, qu'on pourroit les rapporter à différentes classes. M. Lieuraud les a rangées dans celle à laquelle elles paraisoient appartenir plus particulièrement par des lésions plus marquées; mais il a eu soin de les rappeler dans chacune des autres auxquelles elles ont paru tenir, en rapportant le livre & le *numero* sous lequel elles sont rangées. Il a été aidé, dans ce travail, par M. Portal que des talents précoces ont déjà mis au rang des anatomistes célèbres: non seulement il a fourni un très-grand nombre d'observations qui lui appartennoient en propre; mais encore il a dressé une Table qui présente d'une maniere très-claire & très-précise les différens symptomes qui caractérisent chaque genre de maladies, & les désordres qu'elles ont coutume de produire dans les organes. Cette Table, dans laquelle il a suivi la méthode nosologique.

que, est composée de deux colonnes : on trouve, dans la première, les symptômes rapportés dans chaque observation, & vis-à-vis, dans la seconde, les lésions qu'on a observées dans les cadavres.

On sent bien qu'un ouvrage tel que celui dont nous venons de donner la notice, n'est pas susceptible d'Extrait : cependant, pour faire connoître la maniere dont M. Lieutaud a rempli son objet, nous en détacherons quelques observations ; nous choisirons, de préférence, celles qui lui sont particulières ; & nous en joindrons quelques-unes de M. Portal. C'est la maniere la plus sûre de mettre nos lecteurs à portée de juger des avantages immenses que la médecine doit retirer d'une telle entreprise, & des secours qu'elle doit fournir aux praticiens, pour assurer le diagnostic & le pronostic des maladies qu'ils auront à traiter. Nous commencerons par l'observation d'un estomac extraordinairement distendu par des vents.

» Un homme de quarante-cinq ans, naturellement intempérant, attaqué d'asthme, depuis plusieurs années, tomba dans la feue cophlegmatie qu'on dissipa, en quinze jours de tems, par les remèdes ordinaires. Au bout de trois semaines, la maladie reparut ; les accès d'asthme devinrent plus considérables ; tout le corps étoit cédémacié ; & la région épigastrique, qui étoit prodigieuse-

» ment gonflée , étoit le siége d'une douleur
 » très-vive. Le ventre s'étant enflé avec une
 » espece de fluctuation , la respiration devint
 » de plus en plus difficile ; la toux fut fré-
 » quente & accompagnée de crachats sanguini-
 » nolens. Les parties inférieures , qui étoient
 » prodigieusement enflées , se couvrirent de
 » phlictènes , dont il sortit une très-grande
 » quantité de sérosité ; ce qui le soulagea un
 » peu. Enfin il survint des taches gangre-
 » neuses qui , s'étant étendues assez rapide-
 » ment , furent suivies d'une mort prompte.

» On fut étonné de ne trouver aucun
 » épanchement dans l'*abdomen* , dans la poi-
 » trine ni dans le péricarde : les viscères
 » abdominaux paroissoient sains , à la réserve
 » de l'estomac qui étoit prodigieusement
 » distendu par des vents. Les poumons fu-
 » rent trouvés engorgés , & comme squi-
 » rheux , avec une legere adhésion du côté
 » gauche. Il est bon d'observer qu'on ne
 » trouva aucun obstacle à l'un ni à l'autre
 » des orifices de l'estomac , & que , pendant
 » tout le tems de sa maladie , les alimens
 » n'avoient trouvé aucune difficulté à entrer
 » dans ce viscere , ni à se distribuer dans les
 » intestins : il n'y avoit point eu de yomisse-
 » ment. »

» Un homme de trente-cinq ans , bilieux
 » & vorace , fut pris d'un frisson qui fut suivi
 » d'une fièvre violente , accompagnée d'une

» douleur d'estomac insupportable, & d'un
» vomissement énorme. L'épigastre se gon-
» fle; la respiration devient difficile; la tête
» s'embarrasse; il survient des sueurs froides,
» accompagnées du froid des extremités;
» enfin la mort met fin à tous les acci-
» dens. »

» Le cadavre ayant été ouvert, l'estomac
» parut enflammé avec quelques taches de
» gangrene; il étoit, en outre, prodigieuse-
» ment gonflé & rempli d'une humeur ver-
» dâtre. »

» Une femme de soixante-dix ans se plai-
» gnoit, depuis long-tems, d'une douleur
» à l'ombilic, où l'on sentoit une dureté,
» toutefois sans tumeur. Il survint un vo-
» missement obstiné, par lequel elle ren-
» doit, tantôt les alimens qu'elle avoit pris,
» tantôt une matière noire & fétide; le
» ventre étoit resserré. On employa inutile-
» ment toute sorte de remèdes: la maladie
» se soutint dans le même état, & même
» s'aigrît. Il survint une fièvre lente, accom-
» pagnée de l'insomnie la plus obstinée, qui
» la conduisit au tombeau. »

» L'ouverture du cadavre fit découvrir,
» dans l'épiploon, une tumeur blanchâtre
» & squirrheuse, de la grosseur d'une châta-
» gne, adhérente à l'ombilic: le petitlobe du
» foie étoit en suppuration, excavé & adhé-
» rent à l'estomac qui étoit affecté du même

» vice, & percé d'un trou, par où s'introduissoient les matières noires que la malade avoit rejettées par le vomissement. »

» Un homme de cinquante ans, qui passoit sa vie sur les livres, se plaignoit, depuis deux ans, entr'autres incommodités, de beaucoup de vents, lorsqu'il tomba tout-à-coup dans une véritable tympanite accompagnée de vomissement & de constipation. Les remèdes n'opérant aucun effet, le mal s'aggrave; les forces s'épuisent; le pouls est tantôt convulsif, & tantôt insensible; & le malheureux malade arrive à son dernier instant, sans avoir perdu un seul moment la connoissance. »

» A peine eut-on percé le péritoine, qu'il s'échappa une grande quantité d'air qui étoit épanché hors des viscères. Outre cela, les intestins étoient prodigieusement gonflés de vents; le *cæcum* sur-tout égaloit presque la grosseur de la tête d'un homme; l'estomac, le foie, la rate, d'ailleurs fains, étoient flétris & rapetissés. »

» Un jeune homme de dix-huit ans, d'un bon tempérament, fut pris de frisson & d'horripilation qui furent bientôt suivis d'une fièvre aiguë, accompagnée d'une douleur brûlante & gravative dans l'hyponcondre droit; son visage se couvre d'une pâleur verte; la toux & la difficulté de respirer se mettent de la partie; l'hy-

» pocondre est enflé avec rénitence : sur ces
» entrefaites, une douleur lancinante s'étend
» aux autres parties de l'*abdomen*, & même
» à la poitrine. Le ventre s'enflé de jour en
» jour ; il survient du hoquet ; la tête se
» prend ; & le malade meurt le cinquième
» jour de sa maladie.

» A l'ouverture du cadavre, on trouva
» le foie d'un volume considérable, en-
» flammé & adhérent aux parties voisines
» qui participoient de ses désordres. Le grand
» lobe présentoit un abcès ouvert qui se dé-
» chargeoit dans la cavité de l'*abdomen*, &
» y avoit produit un épanchement de ma-
» tierie purulente & fardide. Les intestins
» étoient phlogosés & tachés de gangrene
» en quelques endroits.

» Une femme de quarante ans, qui n'étoit
» plus réglée, se plaignoit, depuis long-
» tems, d'une tumeur & d'une douleur dans
» l'hypocondre droit : sa respiration étoit
» difficile. On essaya inutilement plufieurs
» remedes : il survint des anxiétés, des ly-
» pothimies & d'autres symptomes graves
» qui la conduisirent au tombeau. »

» On trouva dans le foie, qui étoit d'un
» volume excessif, & pesoit au moins quinze
» livres, un très-grand abcès qui contenoit
» une quantité énorme d'un pus sanieux, &
» de mauvaise qualité, avec un très-grand
» nombre d'hydatides de différens volumes,

» remplies d'une sérofite jaune. Les pou-
» mons , resserrés par le diaphragme qui
» avoit été repoussé jusqu'à la troisième vraie-
» côte , étoient extraordinairement rape-
» tissés. »

» Un homme , dans la vigueur de l'âge ,
» & grand buveur , fut pris d'une fièvre ai-
» guë , précédée de frisson , qui , en peu de
» jours , mit fin à sa vie. »

» A l'ouverture de son cadavre , la vési-
» cule du fiel se présenta presque vide , ne
» contenant qu'une petite quantité d'une eau
» très- limpide : son col étoit entièrement
» bouché par une fausse pierre biliaire noi-
» râtre. Les vaisseaux biliaires , au-dessous
» de l'obstacle , étoient remplis de bile ;
» mais , au-dessus , on ne remarquoit , ni
» dehors ni dedans , aucun vestige de
» jaune. »

» Un enfant de quatorze ans , fut pris
» d'une fièvre aiguë avec tranchées. La fa-
» live couloit abondamment ; l'*abdomen* ,
» & sur-tout l'*hypocondre* droit , étoient
» tuméfiés ; le visage & les yeux même
» étoient jaunes. Il éprouve des cardial-
» gies ; son pouls est inégal ; il rend des
» selles blanchâtres ; enfin , au milieu des dou-
» leurs les plus atroces , il survient des con-
» vulsions qui terminent sa vie. »

» On trouve le foie gonflé , & de couleur

» de safran : la vésicule du fiel est distendue
» outre mesure ; le canal cholédoque est
» bouché par un ver rond, d'une longueur
» considérable ; l'estomac & les intestins
» sont remplis de vers. »

» A l'ouverture du cadavre d'un homme
» de soixante ans, mort d'apoplexie, & qui
» ne s'étoit jamais plaint d'aucune douleur
» des reins ni de la vessie, on trouva le rein
» gauche d'une grandeur extraordinaire, &
» plein de graviers. L'urethère, qui en par-
» toit, en étoit également farcie, & avoit
» au moins un pouce de diamètre. Les vaï-
» feaux du cerveau étoient distendus outre
» mesure, par le sang qui les remplissoit ;
» les ventricules contenoient aussi une assez
» grande quantité de sang grumelé. »

» Une femme de ving-cinq ans, d'une
» belle figure, fut prise d'une fièvre ardente,
» accompagnée de frissons irréguliers, &
» d'une douleur brûlante dans l'hypogastre.
» Il s'y joignit des anxiétés, des cardialgies
» & une difficulté de respirer : le ventre se
» gonfla ; & la douleur se propagea jusqu'aux
» lombes. Les remèdes calmerent ces acci-
» dens vers le neuvième jour de la maladie :
» il resta cependant une petite fièvre avec
» du gonflement à l'*abdomen*. Cet état se sou-
» tint, avec quelques intervalles de mieux,
» pendant quatre mois, au bout desquels

» il survint une hydropisie ascite, avec enflure aux jambes, qui termina les jours de la malade. »

» A l'ouverture du cadavre, outre une grande quantité d'eau épanchée dans l'*abdomen*, on trouva la matrice qui, quoiqu'elle conservât, à peu de chose près, son volume naturel, étoit plus dense, plus solide qu'elle ne l'est naturellement, en quelque sorte cartilagineuse, ou même osseuse. »

» Un jeune homme de vingt-deux ans, qui, depuis son enfance, travaillloit, en qualité de *manœuvre*, dans les fours à plâtre, & qui étoit asthmatique depuis plusieurs années, fut pris d'une fièvre lente, accompagnée d'amaigrissement : enfin, réduit à ne pouvoir plus se tenir couché, par la grande difficulté de respirer qu'il éprouvoit, il mourut suffoqué. »

» Ses poumons parurent tuméfiés & adhérents aux parties voisines. Les bronches étoient engorgées, & presque obstruées de poussière de plâtre, durcie. »

» Un homme de trente ans, sujet, depuis long-tems, à une grande difficulté de respirer, tomba peu-à-peu dans une fièvre hectique : la toux étoit fréquente; les crachats purulens. Enfin la difficulté de respirer continuant à augmenter, & le

» malade ne pouvant plus se tenir couché ;
» il mourut. »

» Les poumons étoient fortement adhé-
» rents à l'une & à l'autre plévre & au dia-
» phragme : leur membrane commune , qui
» étoit très-épaisse , & presque cartilagi-
» neuse , renfermoit une substance squi-
» rheuse , remplie de tubercules , dont les
» uns étoient crus , d'autres gypseux , d'au-
» tres purulens. On remarquoit sur le cœur
» une grande tache blanchâtre , semblable
» à une membrane qui s'exfolie. »

» Une fille de trente ans , d'une santé
» très-délicate , & qui s'étoit fait faire un
» nombre excessif de saignées , fut prise
» d'une fièvre intermittente qui fut arrêtée ,
» en quinze jours , par des remèdes appro-
» priés : elle paroifsoit hors de danger , lors-
» qu'elle mourut tout-à-coup dans une syn-
» cope. »

» A l'ouverture du cadavre , on trouva
» que les veines du cerveau n'étoient rem-
» plies que de vent. Le péricarde contenoit
» beaucoup d'eau. Il n'y avoit pas une goutte
» de sang dans les oreillettes ni dans les ven-
» tricules du cœur. La rate étoit saine , mais
» d'un volume extraordinaire ; l'estomac ,
» en revanche , étoit extrêmement rape-
» tissé. »

» Un homme de cinquante ans , aimant
» à

» à boire, & sujet à différentes douleurs
» comme de rhumatisme, fut pris tout-à-
» coup, sans qu'aucun autre symptôme eût
» précédé, d'un vomissement énorme, ac-
» compagné de difficulté de respirer, qui,
» ayant augmenté tout-à-coup, fit périr le
» malade en un quart d'heure. »

» On trouva le poumon gauche, qui
» d'ailleurs étoit très-sain, nageant dans une
» liqueur qui n'avoit aucune ressemblance
» avec celle qu'on a coutume de trouver
» dans les cavités de la poitrine. Ayant
» vuidé cette liqueur, le diaphragme parut
» percé, & comme déchiré; &, par son
» ouverture, il passoit des lambeaux de
» membranes à demi-pourries, qui n'étoient
» autre chose qu'une portion de l'estomac,
» qui s'étoit glissée par la crevasse du dia-
» phragme, en forme d'*hernie*. L'*abdomen*
» ayant été ouvert, l'estomac parut en-
» flaminé & gangrené : la partie voisine du
» diaphragme, & le petit lobe du foie étoient
» dans le même état. »

C'est avec bien du regret que nous nous voyons forcés de nous borner à ce petit nombre d'observations : si nous eussions voulu rapporter toutes celles qui présentent quelque chose de curieux ou d'utile, il auroit fallu les copier toutes : nous en donnerons cependant encore quelques-unes de celles que M. Portal a ajoutées : elles prou-

veront qu'il étoit bien digne d'associer ses travaux à ceux de M. Lieutaud.

» Un enfant de deux mois , qui ne cessa de crier , pendant quinze jours , sans cause manifeste , fut pris de convulsions qui , en trois jours de tems , le conduisirent au tombeau . »

» A l'ouverture de son petit cadavre , on trouva les glandes sur-rénales qui surpassoient la grosseur d'un œuf de poule ; elles avoient , au milieu , une cavité où aboûtissoient plusieurs canaux qui portoient une liqueur noire comme de l'encre . »

» Ayant ouvert le cadavre d'une femme morte après ses couches , on trouva la matrice distendue , & pleine de sang : son orifice étoit fermé par la réunion de ses lèvres qui s'étoient comme cicatrisées ensemble ; les ovaires paroissoient très-gonflés . »

» Une femme , affectée , depuis long-tems , du virus vénérien , éprouvoit les symptomes les plus cruels , auxquels se joignoient des accès d'asthme : ces accidens s'étant prodigieusement aggravés , elle mourut . »

» Son cadavre ayant été ouvert , on trouva une carie générale de tous les os , & la putréfaction de la moëlle ; les poumons farcis d'une matière noirâtre , & si

» dure, qu'on ne pouvoit pas la couper avec le scalpel. »

» Un enfant de sept ans, fut pris d'une douleur de tête, accompagnée d'une fièvre aiguë, & de difficulté de respirer, à laquelle il survint du délire : ces accidens s'étant aggravés, le malade mourut. »

» Dans l'examen qu'on fit de son cadavre, on trouva le cerveau très-sain, à quelques varices près, qui se laissoient à peine appercevoir. Les viscères abdominaux étoient dans l'état le plus naturel ; mais les poumons étoient couverts de pustules varioliques, tant extérieurement qu'intérieurement. »

» Dans le cadavre d'un homme de soixante ans, mort de phthisie, les glandes qui sont situées à la bifurcation des bronches, parurent si excessivement gonflées, qu'elles égaloient un œuf de pigeon : les ayant ouvertes avec le scalpel, il en sortit une liqueur purulente : le reste du poumon étoit très-sain. »

» Une personne de trente ans, fut attaquée d'une toux accompagnée de crachats d'un mauvais caractère, de fièvre lente, de maigreur, en un mot, de tous les symptômes de la phthisie. On employa inutilement les remèdes qui paroissoient le plus appropriés : elle mourut. A l'ouverture de son cadavre, les poumons furent trouvés

20. OBSERVATION SUR LES SUITES

» dans l'état le plus sain ; mais le pancréas
» étoit tuméfié & squirrheux ; & le mésen-
» tere éprouvoit les mêmes défordres. »



O B S E R V A T I O N

Sur les Suites d'une Fausse-Couche, traitées par M. DELABROUSSE, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, de l'Académie royale des sciences de la même ville, & médecin de l'hôpital de S. Jean d'Aramon.

Les remedes les plus simples font certainement les meilleurs : la nature ingénieuse à se débarrasser de ce qui l'opprime, n'a pas besoin d'être accablée dans ses efforts : le médecin éclairé doit la suivre dans sa marche, & ne lui fournir des secours, que lorsqu'il connoît évidemment qu'elle ne sauroit se suffire à elle-même ; c'est ce que j'ai observé dans les célèbres Lieutaud, Tronchin, Tissot, Pomme, &c. L'observation fidele, que je présente, assurera la vérité de mon assertion ; je souhaite qu'elle soit à l'avantage de l'humanité.

La femme de Mounet, ménager de cette ville, effuya, pendant les mois d'Avril & Mai, des accès de fièvre tierce, qui épuisèrent ses forces, & rendirent sa grossesse.

plus fâcheuse. Après avoir pris plusieurs petites médecines, & usé de quinquina pendant long-tems, elle n'en fut pas plus avancée ; elle techuta, dans le mois de Juin, avec la ferme résolution de ne plus faire de remedes ; mais, après avoir effuyé, le 9^e du même mois, un accès des plus violens, elle accoucha, dans le tems du frisson, sans ressentir la moindre douleur : elle fut dans le délire pendant la chaleur de la fièvre ; & le paroxysme finit par un état de foibleesse, accompagné d'un feu intérieur qui la brûloit, disoit-elle, & qui lui faisoit desirer sans cesse une saignée du pied.

Cette femme étoit dans le huitième mois de sa grossesse ; & l'enfant ne vécut que trois heures, après avoir éprouvé des convulsions. Elle avoit pris, la veille de son accouchement, un certain remede vanté, dans ce pays, pour les accès de fièvre, qui se compose avec une demi-tasse de café sans sucre, avec autant de suc de limon, mélés ensemble : si-tôt qu'elle l'eut avalé, elle effuya des douleurs aux lombes, avec un vomissement, qui ne céderent qu'après que la nature l'eût délivrée de son fardeau.

On m'appella quelques heures après l'accouchement. Je trouvai la malade sur la fin de son accès, avec un leger délire, une langue sèche, une soif ardente, la peau sèche,

22 OBSERVATION SUR LES SUITES

& un très-petit pouls. Les lochies avoient paru très-médiocrement ; & elles étoient, à ma première visite, totalement supprimées.

La malade & ses parens me demandoient une saignée du pied, pour éteindre le feu dont elle se plaignoit, & pour faire revenir les lochies. Je la refusai, en me conformant à la pratique de feu M. Astruc, dans son *Traité des Maladies des Femmes*, tome iv, pag. 268. J'aurois, sans doute, augmenté l'engorgement de la matrice, & diminué les forces de cette femme. Je n'ordonnai que la tisane de poulet, des bouillons faits avec de jeunes volailles, mêlés avec la laitue, & quelques lavemens d'eau simple dégourdie.

Elle passa un jour & demi sans autre remede : le lendemain, elle eut son accès moins fort ; mais, en revanche, le lait remonta avec une violence extrême, & lui donna des douleurs jusques sous les aisselles. Les lochies ne paroiffoient point encore. Je fis appliquer, sur le champ, des fomentations émollientes chandes sur le bas-ventre, dans la vue de ramollir la matrice, & de rappeller son écoulement ; & je fis mettre, en même tems, de legeres compresses trempées dans l'eau-de-vie dégourdie, sur le sein de la malade, que je faisois renouveler souvent, en faisant mettre par-

dessus un mouchoir de soie, qu'on avoit fait chauffer.

Quelle fut ma surprise ! de voir que, dans les premières vingt-quatre heures, la nature obéit à ce traitement simple : le lait descendit ; le sein devint souple & sec ; les lochies reparurent : la malade ne se plaignit presque plus de ses feux ; & les accès finirent, après deux petits ressentimens. Elle acheva de se rétablir avec des nourritures faines & légères, en continuant ses fomentations & sa tisane de poulet par intervalle, & en la purgeant le dixième jour après son accouchement.

On verra par le détail que je viens de faire, le peu de remèdes que j'ai employés, pour délivrer cette femme de beaucoup de maux ; mais je suis bien-aise de dire, en passant, que je n'en suis pas tout-à-fait l'auteur, puisque le célèbre Tronchin, (si je ne me trompe,) m'en a appris une partie, & M. Pomme, l'autre. J'ai lu dans le Journal de Médecine du mois d'Avril, pag. 308, qu'un médecin de Paris faisoit appliquer sur le sein des femmes nouvellement accouchées, une flanelle trempée dans l'eau de vie, en entretenant, dans la région de la matrice, une chaleur douce, dans la vue, sans doute, d'empêcher le lait de se porter aux mamelles, & d'en favoriser l'écoulement par le vagin. Je m'y suis conformé,

mais après coup , puisque le lait y étoit déjà arrivé en quantité , les lochies étant supprimées. J'ai appris du généreux M. Pommé , que les fomentations , les tisanes de poulet , & les lavemens simples les rappelloient. Je pris donc la méthode de ces deux auteurs , pour faire la cure de ma malade , qui a surpris mes concitoyens : on s'en fert , dans ce pays , depuis cette époque , quand l'occasion se présente ; & elle réussit. Que ne doit-on pas à ces deux MM. qui illustrent leur profession dans ce siècle ?

O B S E R V A T I O N

Sur un Tetanos essentiel & universel à un Enfant de huit jours , guéri par les bains ; par M. C ELLIER , chirurgien à Sommepy , près Châlons-sur-Marne.

S'il est des occasions , comme tout le monde en convient , où un médecin se trouve obligé de pratiquer une opération , faute de chirurgien , pour sauver la vie d'un malade , il en est aussi où un chirurgien peut & doit , en l'absence d'un médecin , faire ce que ses lumières lui suggerent , pour ne pas rester spectateur oisif , tandis que le malade pérît.

Au mois d'Octobre de l'année 1764 , je

fus appellé chez Louis Protheaut, tisserand, pour y voir un enfant de dix jours. Au premier aspect, je jugeai qu'il alloit périr bientôt : un visage pâle, & comme moribond, & la respiration très-laborieuse m'autorissoient à faire ce pronostic, lorsque la mère de cet enfant me pria de l'examiner de plus près : je fus assez surpris, l'ayant fait démaillotter, de le trouver roide comme une barre ; je le pris par un talon, & le levai comme on leveroit un bâton : tout le poids du corps portoit sur l'occiput, les deux jambes & les deux cuisses restant paralleles, & aussi droites que si elles eussent été assujetties par des fanons, quoique je ne l'eusse tenu que par un pied, pour l'élever. Je le retournai de tous côtés, essayant de lui flétrir ses membres l'un après l'autre ; mais ce fut en vain : j'aurois rompu les os, en forçant davantage. Je demandai à la mère si elle n'avoit aucun soupçon sur la cause de cette maladie : elle me dit, pour toutes réponses, qu'elle ne s'étoit apperçue de cette roideur, que depuis deux jours, & même que, depuis vingt-quatre heures, il n'avaloit que très-peu de lait qu'elle lui rayoit difficilement dans la bouche, n'ayant pu la tetter depuis deux jours. Cette réponse, jointe à l'examen que je venois de faire sur l'enfant, me firent caractériser cette maladie de *tetanos essentiel & universel* ; je dis uni-

versel, puisque je ne trouvai aucune partie qui ne fût exactement immobile ; de sorte que le tronc, la tête & les extrémités supérieures & inférieures paroissoient être d'une seule & même pièce.

Bien loin de vouloir trancher du médecin, je ne rougis pas d'avouer mon embarras sur un point de pratique qui m'étoit étranger (a). Eloigné des médecins de six grandes lieues, je ne pouvois pas moi-même me procurer de conseil : d'un autre côté, la situation pauvre & malheureuse des parens y formoit un nouvel obstacle : cependant le cas me paroissoit pressant : j'eus recours aux auteurs que je pouvois consulter ; mais leurs sentimens ne quadroient nullement avec le tendre âge de mon petit malade. En effet, comment pratiquer des saignées en nombre suffisant à un enfant de dix jours ? Sous quelle forme prescrire des remèdes pour cet âge ? & comment pouvoir les continuer assez long-tems, pour espérer d'atteindre à la guérison ? Ce sont autant de questions que je me faisois alors, sans pouvoir les résoudre : un médecin expé-

(a) Je n'avois jamais vu d'enfant si jeune attaqué de cette maladie, ni d'auteurs qui disent l'avoir vu attaquer des nouveaux-nés : il est vrai qu'il s'en faut beaucoup que je n'aie lu tout ce qui peut être écrit sur cette matière ; mais, je le répète, je ne suis pas médecin.

menté auroit pu trouver des moyens que je n'ai pas imaginés ; mais cependant la difficulté de la déglutition du lait, qui étoit extrême, devoit encore augmenter celle des remèdes.

Je ne vis de réssource que le bain : la tension spasmodique de toutes les parties musculeuses & tendineuses me parut l'exiger ; &, pour les assouplir plus promptement, j'ordonnai celui d'eau de tripes ; mais, comme, dans les campagnes, les bouchers tuent rarement, il fut impossible d'en avoir alors : j'y substituai une décoction émolliente, dans laquelle je fis plonger l'enfant jusqu'à la tête, pour y rester, pendant une heure, matin & soir, en augmentant, de jour en jour, la durée de chaque bain, (qui devoit étre tiéde,) jusqu'à ce que l'on fût parvenu à l'y tenir deux heures à chaque fois. Je conseillai à la mere de lui faire avaler de son lait autant qu'il feroit possible, comme aliment médicamenteux ; &, par ce traitement tout simple qu'il paroît, cet enfant a été guéri parfaitement en trois semaines.

J'ai différé de communiquer cette observation, pour voir si l'enfant n'éprouveroit point quelque paroxysme ; mais il a atteint bientôt trois ans, & s'est toujours très-bien porté depuis.

Je laisse aux médecins les réflexions qu'on peut faire sur cette guérison, & à constater

si ce moyen curatif doit être employé, & s'il peut suffire, dans le traitement de cette maladie, pour les enfans comme pour les adultes.

L E T T R E

*A M. DUFEAU, docteur en médecine ;
par M. BUREL, médecin des hôpitaux
de la Miséricorde & de la Charité de la
ville de Toulon.*

MONSIEUR,

J'ai lu avec satisfaction, dans le Journal de Médecine du mois passé, vos réflexions judicieuses sur un *tetanos* observé par M. Pu-jol, dont le détail est inséré dans le Journal du mois de Mars 1767. La distinction que vous faites du *catochus* & du *tetanos*, me paraît très-naturelle : vous ne pouviez citer un plus habile nosologiste, que celui qui vous l'a fournie. Rien de mieux que le détail que vous voudriez exiger de la part des médecins qui ont occasion de voir des maladies rares : on ne pourroit mieux développer les nuances insensibles qui se trouvent entre des maladies d'un caractère opposé, & qui échappent souvent aux subdivisions de nos écoles, qu'en fixant des signes sûrs & distinctifs, pour les recon-

noître du premier abord. Mais, Monsieur, avouez qu'il est de ces signes qu'on regarde comme essentiels dans les maladies qui ne les accompagnent pas toujours, & qu'en les jugeant trop nécessaires pour déterminer leur caractère, on s'expose souvent à perdre des momens précieux qu'on ne peut plus ravoir : l'observation suivante prouvera cette vérité. Un *catochus* qui ne diffère du *tetanos*, que par la liberté de la respiration, & qui, dites-vous, est une maladie chronique, a paru sous mes yeux, sous le caractère d'une maladie des plus aiguës, qui a emporté le malade dans l'espace de vingt heures : voici le fait.

Dans le mois de Février 1767, le nommé *Aune*, tailleur de cette ville, âgé d'environ trente-six ans, d'un tempérament sanguin & humoral, fut attaqué d'une fièvre putride qui porta d'abord à la tête, & occasionna un assoupissement continu : il fut saigné quatre fois du bras, trois fois du pied, & autant de la jugulaire. Les deux dernières saignées furent faites le 13^e jour ; & l'assoupissement continuant toujours, on appliqua, le même jour, trois emplâtres vésicatoires aux jambes & à la nuque, qui mordirent à peine : les choses étoient en cet état le quatorzième jour au soir, que je fus appellé. Le pouls étoit foible, relâché, avec quelque fréquence ; la langue étoit sèche &

chargée ; le visage pâle ; les yeux , que j'ou-
vris , beaux & clairs ; le malade d'ailleurs
dans une vraie léthargie. Je fis réappliquer
sur les mêmes parties de nouveaux emplâtres
plus chargés , qui mordirent davantage ;
aussi le pouls se releva-t-il assez , le 15 , pour
lui faire passer une potion purgative & stibiée
qui agit puissamment. Le pouls devint bon
dès-lors ; l'assoupiissement diminua ; la con-
noissance revint ; & , par le moyen de cinq
à six purgatifs qui succéderent à une tisane
de tamarins dans les jours d'intervalle , le
malade rendit des selles abondantes , &
évacua beaucoup de vers ; ce qui , joint à
une sueur légere , emporta entièrement la
fièvre. Le malade se trouva dès-lors parfaite-
ment sans douleur ni tension en aucune
partie ; son esprit gai & serein ; badinant
avec ses amis , & demandant , à outrance ,
à manger .

L'instant d'après où la fièvre le quitta , &
où je comptois lui donner quelque aliment ,
il sentit une (a) légere difficulté d'avaler , qui
augmentant insensiblement , ne lui permit
plus , sur les dix heures , de prendre une
goutte de liquide : ses mâchoires commen-
cèrent alors à se serrer l'une contre l'autre ;
vers midi , les dents se croisèrent ; & les
muscles de la tête & du col se roidirent : à

(a) C'étoit le 24^e jour de la maladie , vers cinq
heures du matin .

deux heures, tous les muscles du corps, & principalement ceux de la tête, entrerent dans une contraction si violente, que ces derniers sur-tout causaient au malade des douleurs cruelles : la respiration étoit très-libre. A trois heures, la fièvre se joignit ; elle fut vive & suivie d'une sueur abondante : les urines étoient épaisses & colorées. A quatre heures, le malade fut fort affaissé, & son pouls très-foible : la respiration étoit toujours libre ; les contractions des muscles furent encore plus fortes, à six heures, & plus douloureuses. A dix heures, le serrrement du pharynx se communiqua au larynx ; la respiration devint pénible dès-lors ; les angoisses furent extrêmes ; & le malade pérît demi-heure après.

Je ne m'en fiai pas à moi-même, pour guérir cette cruelle maladie qui me surprit singulièrement ; je demandai le secours d'un praticien plus consommé & plus habile, M. *Gautier*, dont les talents & les succès en pratique sont généralement avoués en cette ville. Nous ordonnâmes des embrocations sur les parties tendues, & des pédiluves. Il est étonnant combien ce dernier secours, que nous fûmes forcés d'abandonner souvent, & auquel nous revînmes, augmenta les symptômes, & sur-tout les douleurs qui devenoient insupportables, quand le malade étoit dans l'eau. Nous osâmes le faire

saigner d'abord, eu égard à la foibleffe de son pouls : nous ne voulions pas d'ailleurs éteindre la fièvre que nous regardions comme le meilleur moyen que la nature avoit à employer, pour faire cesser le spasme, suivant les dogmes de notre maître en médecine, & de tous les praticiens qui ont vérifié, après lui, l'utilité de la fièvre dans les convulsions. Nous fîmes cependant ouvrir, le soir, l'artere temporale, & appliquer des ventouses scarifiées sur la nuque ; ce qui parut diminuer le mal pour quelques momens : nous employâmes également les lavemens avec aussi peu de succès.

Je regardai les vénificatoires trop chargés, comme la cause de ce désordre, par l'irritation trop considérable qu'ils avoient occasionnée dans le genre nerveux ; mais je me trompai : l'évacuation d'une quantité affreuse de matières purulentes & emportées par le nez, les oreilles & la bouche du cadavre, me fit penser que tout avoit été causé par un abcès caché dans le cerveau, auquel la fièvre putride, qui avoit d'abord porté à la tête, donna lieu : la nature employa toutes ses forces, pour s'en débarrasser ; mais elle entendit mal ses intérêts : ses efforts furent trop violens, & ses mouvements mal dirigés. Si ceux-ci sont, pour l'ordinaire, les principaux agens qui nous débarrassent de ce qui produit en nous l'état de

de maladie, ils sont quelquefois plus nuisibles que les maux même qu'ils tendent à guérir; ainsi qu'on mette quelques restrictions aux éloges pompeux qu'on leur donne tous les jours.

Voilà donc, Monsieur, un *catochus* devenu *tetanos* vers les derniers momens du malade, puisque la respiration a été libre jusqu'alors; voilà, dis-je, une maladie regardée, de tous les tems, comme très-chronique, changeant de caractère, & entrant dans la classe des plus aiguës. Avouons, avec M. Pujol, que la nosologie la plus exacte peut induire en des erreurs les plus dangereuses; qu'on ne peut guères assigner de vraies limites aux maladies aiguës & chroniques, & que l'histoire des observations & l'expérience peuvent seules fixer nos jugemens à cet égard.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRÉ

*En Réponse à M. DUFÉAT, au sujet
d'une Observation sur un Tetanos essen-
tiel; par M. PUJOL, médecin des
hôpitaux de Castres.*

MONSIEUR,

La Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser dans le Journal de Médecine
Tome XXVIII.

C

34 RÉPONSE AU SUJET D'UNE OBSERV.

du mois d'Octobre dernier, au sujet de mon Observation sur un *tetanos*, exige des éclaircissements que je vais vous communiquer; je ne puis qu'être flatté de la maniere obligeante & modeste avec laquelle vous opposez vos idées aux miennes; & je rends justice à votre esprit, à vos talens, & même à vos vues. C'est avec plaisir que je reconnois en vous le disciple & l'admirateur d'un auteur célèbre (a) qui a été mon maître, & j'ose dire, mon ami. Cette circonstance augmente pour vous mon estime; & c'est afin de mériter la vôtre, que j'entreprends de justifier à vos yeux les remarques insérées dans mon observation.

(a) M. Sauvage, professeur de l'université de Montpellier: son génie & la vaste étendue de ses connaissances le font regarder comme un des plus scavans auteurs de ce siècle: la réputation que lui avoit acquise sa brillante théorie, a porté préjudice à sa pratique parmi ses concitoyens qui ne lui ont pas rendu toujours justice. Il a laissé des Ecrits nombreux & excellens: sa *Nosologie méthodique* est un ouvrage d'une érudition consommée, & d'un usage immense. Le seul *Prospectus* lui méritera les éloges les plus flatteurs du fameux Boërhaave qui ne louoit pas souvent: l'exécution a surpassé les espérances. Il est vrai qu'on désireroit quelquefois un peu plus de vérité dans les divisions, de netteté dans les caractères, & d'unité dans le style. En général, ce n'est pas un ouvrage fini: on attendoit qu'il y mit la dernière main, en le retouchant, lorsqu'une mort précipitée l'a enlevé aux vœux de toute l'Europe scavante.

Vous dites d'abord qu'appuyé de mon *observation*, je juge à propos d'exclure le *tetanos* du *nombre des maladies aiguës*, c'est une méprise de votre part : j'ai dit que les maladies les plus aiguës paroissent quelquefois sous une marche chronique, & vice versa. Je suis persuadé qu'il n'existe pas, entre les maladies aiguës & les chroniques, une ligne de séparation réelle, fixe & distincte. Il me paroît que vous convenez de tout cela ; & je n'ai pas dit autre chose.

Vous m'accusez, après cela, d'avoir répandu sur la doctrine d'*Hippocrate* des soupçons que vous vous croyez en état de différer. Prenez garde : j'ai dit seulement que son Aphorisme 6, livre 5, est trop général ; & je l'ai dit sur de bons garans. Prenez la peine de lire le *Précis de Médecine* de M. Lieutaud, chap. des *Convulsions*, & le *Medicina Hippocrat.* de M. Gorther, Aph. 6, l. 5, §. 3 ; & vous verrez que bien des malades sont morts du *tetanos*, après le quartierme jour, contre les termes exprès de cet Aphorisme. D'ailleurs restreindre le sens trop étendu d'un Aphorisme, n'est pas précisément répandre des soupçons sur la doctrine de son auteur. Les vues générales pratiques d'*Hippocrate* sont des meilleures ; mais vous savez que le respect religieux qu'ont eu nos peres pour ses moindres paroles, a suspendu, pendant plusieurs siècles, les pro-

36 RÉPONSE AU SUJET D'UNE OBSERV.

grès de l'art : à présent que le goût éclairé du vrai a secoué le joug de l'autorité, il n'est plus tems d'en rétablir l'empire tyran-nique.

Ensuite vous prouvez que la maladie que j'ai observée, est ce que M. Sauvage nomme *catochus* ; voudriez vous qu'au mépris de tous les médecins anciens & modernes, j'eusse employé sa dénomination ? Un Lin-næste est-il en droit de chicaner un disci-ple de Tournefort, sur ce qu'il n'adopte pas sa nomenclature & ses divisions spéci-fiques ?

M. Sauvage, à l'*instar* des botanistes, a distingué les maladies par classes, par gen-
res & par especes. Il a divisé le *tetanos* des auteurs en *tetanos proprement dit*, & en *catochus* : celui-ci ne doit différer du pre-mier, que par la marche chronique, & la liberté de la respiration. Cette distinction sert de base à la défense que vous entrepre-nez, de l'Aphorisme déjà cité, pris dans un sens général. Voyons si vous avez touché le but.

1° Il est aisé de démontrer qu'Hippocrate n'a insinué cette distinction dans aucun de ses ouvrages ; il ne connoît qu'une especie de spasme universel qu'il nomme *tetanos* (a), & qu'il regarde toujours comme très-aigu.

(a) L'*opifhotonos* & l'*emprostotonos* ne sont que des variétés du *tetanos*.

2° Il est également certain qu'aucun auteur, depuis Galien, n'a donné à cette maladie d'autre nom que celui d'Hippocrate qu'on a copié d'ailleurs pour le diagnostic & le pronostic ; il ne paroît pas qu'aucun des observateurs que cite M. Sauvage, l'ait appellé autrement. 3° La peinture que Galien (a) fait d'une maladie sous le nom de *catochus*, est si peu circonstanciée, qu'on ne sait point si elle est aiguë ou chronique ; & les commentateurs l'ont prise, tantôt pour la *catalepsie* ; Van-Swieten, *Com. in Aphor.* §. 1036 ; tantôt pour le *coma-vigil* ; Gorraei, *Def. med. lit. Κατοχες* ; & ce dernier auteur remarque encore, au même endroit, que Galien n'a jamais employé le mot *catochus*, que pour désigner la *catalepsie* ou le *coma-vigil*. Jugez, après ces réflexions, si Hippocrate a prétendu appuyer son Aphorisme sur une distinction qui n'a été imaginée que deux mille ans après lui : vous-même vous finissez par révoquer en doute sa solidité, & vous avouez que ce n'est *encore qu'un foible rayon qui peut être l'aurore d'un plus beau jour*. Pour moi, je crains que ce *beau jour* ne tarde beaucoup à luire, & que cette distinction ne soutienne jamais les épreuves de l'observation : voici mes raisons.

(a) *Com. 2, in lib. j Proth.*

38 RÉPONSE AU SUJET D'UNE OBSERV.

M. Sauvage lui-même est si peu sûr du caractère chronique qu'il attribue à son *catochus*, que la seule maladie qu'il a décrite sous ce nom, est évidemment aiguë, puisqu'elle se termina le trentième jour; aussi ajoute-il tout de suite, que la liberté de la respiration est le seul signe distinctif du *catochus*. *Nosol. meth.* vol. 3, pag. 36: le voilà donc réduit à cet unique caractère. Mais est-il naturel de penser que les muscles de la poitrine, intéressés dans son *tetanos*, obtiennent, dans son *catochus*, un privilége exclusif qui les dispense de participer au spasme universel? Leur action, étant moins dépendante de la volonté, peut bien être moins susceptible d'altération, que celle des autres muscles; mais il sera toujours vrai de dire que, dans l'un & l'autre cas, cette altération sera également possible; &, dans le plus haut période du *tetanos* que j'ai décrit, la respiration de la malade étoit si peu libre, qu'elle ne pouvoit plus respirer que pour pousser des hurlements lamentables. Vous allégueriez en vain la célébrité & le profond savoir de l'illustre nosologiste; il n'est pas le premier grand homme qui s'est laissé séduire par l'esprit de système.

Passons à la théorie des fièvres que vous soutenez toujours d'après la *Nosologie méthodique*; vous me faites tort de me croire l'ennemi de cette belle théorie qui seroit la

mienne, si je n'évitois de me livrer à l'opinion. Elle n'appartient pas sans partage à M. Sauvage, comme vous le notez; elle fut soutenue, à Montpellier, par M. Ferrein (a), en 1732; & ce ne fut qu'en 1744, que M. Sauvage la développa dans sa fameuse *Dissertation sur la Cause de la Fièvre*, où il ne manque pas de citer cet auteur, §. 34. Il est vrai que l'aspect lumineux & géométrique, sous lequel cet habile professeur la présente, lui donne une nouvelle vie, & la porte à un haut degré de probabilité: elle est devenue, depuis, l'opinion favorite de l'école de Montpellier, où on la soutient journellement dans les Dissertations académiques.

J'ai donc raison de dire que bien des médecins modernes font confister la fièvre dans l'excès proportionnel des forces vitales sur celles du mouvement volontaire; mais, sur ce pied-là, il sera bien difficile de la reconnoître dans le *tetanos*: vous me réponderez qu'il n'y a pas alors un grand inconveniencé à la méconnoître: soit; mais vous ne résolvez pas la difficulté; vous l'éludez. Tout ce que vous ajoutez ensuite, d'après M. Sauvage, n'a pas trait à cette remarque, & ne prouve nullement qu'il ne soit difficile, &

(a) Anton. Ferrein. *Quæst. med. pro regia Cath. pag. 31.*

40 RÉPONSE AU SUJET D'UNE OBSERV.⁴
même impossible de reconnoître la fièvre,
si on pose cette définition.

Les vœux que vous faites, pour que les médecins puissent quelquefois la méconnoître, parce que, dites-vous, *ils la regardent toujours comme l'ennemi le plus redoutable*, & que, pour la combattre, *ils font des efforts meurtriers qui éteignent le feu vital*: ces vœux me semblent un peu outrés. Je ne connois pas de médecin qui soit imbu de ce principe dangereux; & vous vous écartez même de l'avis de M. Sauvage qui dit, à l'endroit de sa Dissertation déjà citée, que *Galien, suivi, en cela, de tous les médecins anciens & modernes, a regardé la fièvre comme une lutte entre la force de la matière morbifique & celle du malade.*

Votre Observation étant annexée à votre Lettre, vous attendez, sans doute, que je vous en dise aussi mon sentiment: je ne scaurois m'y refuser; mais je vous laisse le maître d'apprécier mes idées, persuadé que vous ne soupçonnerez pas mes intentions.

Votre malade tombe tout-à-coup sans sentiment & sans connoissance, roide comme une barre de fer: des mouvemens convulsifs succèdent à cet état, & sont suivis d'une atonie universelle, avec rétraction néanmoins de la commissure des lèvres. Les

convulsions reviennent ; l'atonie les suit encore ; & ainsi successivement les convulsions & le relâchement se remplacent, pendant six mois, jusqu'à ce qu'enfin vos irritans viennent heureusement terminer la scène. Vous ne savez comment appeler ce mal que vous prenez pour une complication de *carus* & d'épilepsie.

Il me semble pourtant que vous dépeignez avec toutes les couleurs l'attaque épileptique la plus décidée : la fériation des sens, jointe à l'état convulsif, constitue cette attaque ; & la maladie porte ces caractères. La morsure de la langue, & l'écume de la bouche en sont les signes ordinaires, mais non pas essentiels : elle peut exister sans eux.

Quant aux intervalles de relâchement, ou, si vous voulez, d'atonie, je prie d'observer que, dans tout *insultus* épileptique un peu long, les mouvements convulsifs ne se soutiennent presque jamais sans intermission, & ne se montrent que par assauts, selon l'expression d'un célèbre praticien (a). Il arrive même quelquefois que, pendant tout le cours de l'attaque, il n'est pas possible de remarquer aucune marque de convulsion : j'ai vu un sujet dans ce cas ; & M. Sauvage paroît aussi en avoir trouvé : *Dantur tamen, dit-il, in quibus partem convulsam*

(a) Lieutaud, *Précis de Méd.* chap. de l'*Epilepsie*.

42 RÉPONSE AU SUJET D'UNE OBSERV.
invenire non est obvium. Nosol. method. vol. iii, pag. 458. Mais, pour ce qui est du tems de relâche, qui distingue les secousses épileptiques : *Erraret, ajoûte-il, qui epilepticum pro apoplectico haberet, cum valida quæ mox præcessit concusso pectoris & totius corporis satis clarè epilepsiam declaret.* Je ne crois pas qu'on puisse s'exprimer avec plus de clarté.

D'ailleurs cet état d'atonie n'étoit pas si complet que vous pourriez le penser ; le ris fardonique, qui l'accompagna toujours, dépendoit évidemment de la contraction convulsive du zygomatique ; & non de la paralysie de son antagoniste, comme vous l'avez cru ; la paralysie est quelquefois la suite de l'épilepsie, mais jamais la compagne : au contraire, on voit assez constamment que les muscles paralysés acquierent du mouvement pendant les attaques épileptiques.

Il en est tout autrement des affections carotiques & apoplectiques : le ris fardonique les précède quelquefois, mais ne subsiste jamais avec elles. Le relâchement paralytique universel, qui les caractérise, doit affecter également tous les muscles, & ôter, par-là, tout lieu à la rétraction des antagonistes. Ce relâchement étoit si imparfait & si inégal dans votre malade, qu'il vous parut *plus marqué aux parties latérales droites de la moitié du corps* ; c'est votre expression.

Pour ce qui est de la violence & de la variété des convulsions, je ne soupçonne pas que vous les trouviez extraordinaires dans une maladie qu'on a prise plus d'une fois pour des possessions, & dont les auteurs ne parlent qu'avec une espece d'horreur, & sous des noms métaphoriques.

La concentration du pouls dans l'état convulsif, & son développement pendant le relâche, ne sont pas plus surprenans : des agitations si violentes doivent causer au cœur & aux arteres un resserrement spasmatoire qui doit cesser avec elles. L'explication que vous donnez de ce changement, d'après les principes de Stahl, ne me paroît pas naturelle ; d'où pourroit naître ce caprice, cette instabilité du principe vital qui pousse les esprits, tantôt vers les muscles à l'exclusion des vaisseaux, & tantôt vers les vaisseaux à l'exclusion des muscles ? Quel seroit son but ? & où est ce plan œconomique que vous lui avez supposé ? Non : les principes de la vie n'ont pas si peu de constance ; mais il ne nous est pas donné de les deviner. La nature se joue de nos systèmes, les dément & les détruit tour-à-tour. Je souhaiterois pour le bien de l'humanité, que le médecin pût tous les oublier auprès du malade.

Je suis, &c.



REMEDE

*Contre le Ver solitaire, & Observation sur
un Dé à coudre, introduit dans l'Œso-
ophage d'une petite Fille, & retiré par
M. RATHIER, maître en chirurgie à
Langres, & ci-devant chirurgien des
vaisseaux du roi à Brest.*

MONSIEUR,

Je lis votre Journal avec d'autant plus d'assiduité, que j'y ai découvert plusieurs remèdes nouveaux dont j'ai fait usage avec succès ; j'ai, en particulier, employé efficacement trois fois celui que vous indiquez pour la destruction du ver solitaire : cependant, une quatrième fois, quoique donné avec les mêmes précautions, & dans les mêmes circonstances, il ne produisit aucun effet ; ce qui m'a décidé à recourir au bol suivant, dont voici la composition :

<i>R. Sabine en poudre,</i>	gr. xx.
<i>Graine de rhuë en poudre,</i>	gr. xv.
<i>Mercure doux,</i>	gr. x.
<i>Huile essentielle de tanaïsie, gouttes xij.</i>	
<i>pour deux bols à prendre matin & soir,</i>	
<i>incorporés dans f. q. de syrop de fleurs</i>	
<i>de pécher.</i>	

Demi-heure après chaque bol, on prend un gobelet de vin, dans lequel on fait infuser une vingtaine de noyaux de pêches pendant douze heures. Ce remede, que j'avois déjà employé une fois avec un prompt succès, sur les côtes de Bretagne, vient tout récemment de me réussir sur un pâtiſſier de notre ville, qui, après la quatrième prise, a rendu le ver solitaire de dix aunes de longueur, & se porte fort bien. Si vous trouvez ce bol propre à la guérison de cette maladie, vous en ferez part au public, si vous le jugez à propos, ainsi que de l'observation suivante.

La fille de Gilles Petit, laboureur à Saint-Icôme, près Langres, soit pour se récréer, soit pour donner à ses compagnes une preuve d'adresse, insinue dans le cou d'une cruche pleine d'eau, un dé à coudre, ouvert aux deux extrémités; lie autour de ce dé une mince enveloppe de papier, voulant persuader aux témoins de son expérience, que l'eau renfermée dans la cruche, ne pourroit s'écouler, à cause de l'obſtacle que lui formoit le papier. Elle se mit donc en devoir de porter à sa bouche le cou de la cruche. Tant que le papier ne fut point imbibé, l'eau ne coula pas; & la fille applaudissoit, en secret, à son adresse; mais son triomphe n'eut qu'une courte durée: à peine l'eau eut pénétré les pores du papier, qu'elle sortit avec rapidité, & entraîna, par son poids, dans

l'œsophage le dé qu'elle avoit insinué dans le cou de la cruche.

L'embarras & la douleur suivirent de près sa puérile expérience : le dé , engagé de travers , lui fit éprouver , par les pointes dont il éroit tout hérissé , les douleurs les plus aiguës , & occasionnoit , à côté du cartilage tyroïde , une tumeur si apparente , que les parens de cette fille se déterminerent à lui faire des frictions , qu'ils réitéreron sou-vent , sur toute l'étendue du col , pour faire descendre le dé ; mais les frictions multipliées ne servirent qu'à engager le dé plus avant dans l'œsophage. L'inflammation survint : bientôt il fut impossible à la malade d'avaler , même le liquide.

Elle souffroit violemment depuis seize heures , lorsque je fus appellé , pour la sou-lager. Le hoquet , de fréquentes envies de vomir , le col extraordinairement tendu , le palais & le visage enflammés , la respiration gênée , le pouls petit & concentré , les ex-trémités froides , la parole empêchée , tout m'annonçoit un danger pressant. L'inflammation considérable de l'œsophage m'empêcha de tirer parti de plusieurs moyens que l'imagination me suggéroit , & qui , pour la plû-part , sont usités en ces circonstances. Tou-tes mes tentatives devenues inutiles , je saignai deux fois cette fille ; & je profitai de l'intervalle que je mis entre les saignées ,

pour faire travailler promptement l'instrument que j'imaginais, & dont je vous envoie ci-joint la figure. C'est, comme vous le voyez, une espece de dé une fois aussi long que celui dont on se fert ordinairement, pour coudre. Il n'est ouvert que d'un côté; & à la partie supérieure est une lame d'acier, laquelle est mince & courbée sur une de ses faces, pour passer plus facilement sur l'épiglotte, & descendre plus aisément dans l'œsophage: cette lame porte environ deux pouces de longueur, & est terminée par un petit crochet destiné à saisir le dé engagé en travers; & , comme il pouvoit se faire que cet instrument en forme de dé, quoiqu'assez profond pour entrer dans les deux premières phalanges de l'index, échappât du doigt, en opérant, j'eus la précaution de faire percer à son extrémité deux petits trous ovales, propres à recevoir deux petits rubans qui, étant liés autour du poignet, l'empêcheroient de sortir du doigt.

L'instant de l'opération arrivé, la malade placée sur un fauteuil, la tête un peu penchée, je lui mis entre les dents molaires un morceau de liège, pour tenir la bouche ouverte; de la main gauche, j'appuyai sur la langue une spatule, & de la droite, j'insinuai mon doigt index armé de l'instrument ci-dessus. D'abord j'atteignis le corps étranger, engagé dans l'œsophage; trois fois en-

suite, je sentis le petit crochet qui termine mon instrument, agir sur le dé, & prêt à le tirer : une quatrième tentative me réussit, & délivra la malade : d'abord elle commença à respirer ; elle articula quelques paroles : les saignées réitérées, les gargarismes, les cataplâmes, &c. acheverent, en huit jours, un parfaite guérison,

L E T T R E

A M. SONYER DU LAC, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & premier médecin de l'Hôtel-Dieu de Saint-Etienne en Forez ; contenant plusieurs Observations sur l'Abus des Machines dans le traitement des luxations ; par M. PORTAL, professeur d'anatomie de monseigneur le Dauphin, docteur en médecine, de la Société royale des sciences de Montpellier.

Neque verò vos pigrat ex plebeis sciscitari, si quid ad curandi opportunitatem conferre videatur.

HIPPOCR. in Præcept. l. 1, pag. 128.

MONSIEUR & CHER AMI,

La nouveauté trouve toujours des obstacles à se répandre. Victimes des préjugés qu'ils ont conçus dans le bas-âge, la plupart des gens instruits rejettent, sans examen, les

les découvertes qui les contrarient : rien ne leur paroît bon, que ce qui vient d'eux. Ce n'est cependant que par la communication réciproque des idées, qu'on est parvenu à avoir des règles sûres qui nous dirigent dans la carrière épineuse des sciences, & sur-tout dans celle de la médecine & de la chirurgie, qu'il importe le plus à l'humanité de cultiver : on doit faire un généreux sacrifice de ses idées, pour embrasser celles des autres, lorsqu'elles menent à la vérité.

L'usage des machines dans le traitement des luxations, adopté depuis plusieurs siècles, est un des points qu'il convenoit le plus de combattre ; mais, pour le faire avec succès, il falloit attaquer les principes sur lesquels les chirurgiens s'appuient, pour autoriser leurs cruelles manœuvres : outre les raisons prises de la physiologie & de l'anatomie, il étoit nécessaire d'étayer mon sentiment sur des faits ; mais d'où les tirer ces faits ? Les meilleurs auteurs de chirurgie avoient admis l'usage des machines ; &, convaincus de leur nécessité dans la réduction des membres luxés, ils ne s'étoient occupés qu'à les perfectionner. Il faut cependant convenir que quelques personnes en avoient entrevu l'inutilité. M. Louis, dans son *Discours préliminaire sur les Maladies des Os* de M. Petit, fait sur le danger des machines des réflexions très-judicieuses,

auxquelles il avoit, sans doute; été conduict par les accidens qu'il avoit vu constamment résulter de leur application.

Ce premier rayon de lumiere a frappé quelques chirurgiens : MM. *Fabre & Dupouy* se sont adonnés au traitement des maladies des os, & ont réduit un grand nombre de luxations sans machines. Tel étoit l'état des choses, lorsque je lus mon *Mémoire sur l'Abus des Machines dans le Traitement des luxations* : cet ouvrage fut accueilli; & les censeurs me furent favorables. D'après ce témoignage, je croyois ma proposition démontrée, lorsque M. *Aubrai*, aspirant à *La maîtrise en chirurgie*, m'a fait quelques objections qu'il a rendues publiques dans le Journal du mois d'Octobre dernier.

Pour répondre avec le plus de clarté possible, aux difficultés proposées par M. *Aubrai*, j'ai découvert les muscles du bras d'un cadavre, en enlevant la peau; j'ai appliqué sur ce membre ainsi préparé, la machine & les différens lacs qu'on emploie ordinairement; j'ai fait graver le tout, afin de rendre facile à entendre ce que j'ai à dire sur ce sujet.

Le premier doute qui se présente à l'esprit clairvoyant de mon adversaire, c'est de savoir quels sont les muscles qu'étrangle, (M. *Aubrai* veut dire comprime,) une ser-

viette ou une bande appliquée sous l'aisselle.

De quelque moyen qu'on se serve, & quelque doux qu'il soit, à proportion qu'on fixe le corps par les méthodes reçues, on applique le grand pectoral A, (voyez la fig.) & le grand dorsal B contre les côtes. La portion inférieure (C) du grand pectoral, conjointement avec son tendon (D), forme une courbure, dont la cavité repose sur la bande E. Le grand dorsal, situé vers la partie postérieure de l'omoplate, à la partie inférieure de laquelle il s'attache souvent, forme une arcade bien plus sensible, F. Cette arcade est d'autant plus apparente, que la bande destinée à faire la contre-extension, est plus tendue; & cette tension est proportionnée à la force qui fait *l'extension*: de plus, le muscle pectoral & le muscle grand dorsal sont rudement appliqués l'un contre l'autre, tandis que le grand rond est repoussé contre le bord antérieur de l'omoplate.

C'est ainsi que j'observais, en travaillant à mon *Mémoire sur l'Abus des Machines*, que les choses étoient disposées; & c'est ce qui me fit dire que, « pour faire la contre-extension, on divise le grand pectoral en deux parties; celle qui est comprise entre les ligatures P, & celle qui est appliquée sur les dernières vraies-côtes (C). Le grand dorsal, disois-je un peu plus bas,

» présente un exemple des plus frapans. Ce
» muscle est placé sur la bande comme une
» corde l'est sur la gorge d'une poulie; » car,
MONSIEUR, vous observerez que la cour-
bure de ce muscle, à l'endroit où il s'im-
plante à l'*humerus*, est plus considérable que
celle du grand pectoral.

Des muscles que comprime la bande desti-
née à faire la contre-extension, je passe à
ceux qui sont embrassés par les lacs infé-
rieurs (G), qu'on doit fixer à la machine.
Il faut, suivant les préceptes de M. *Petit*,
que M. *Aubrai* cite avec tant d'ostentation,
» autant qu'il est possible, que les forces,
» qui tirent, pour faire l'extension, soient
» appliquées aux parties même qui sont
» luxées; sans quoi, elles sont inutiles, &
» souvent nuisibles. Par exemple, si on veut
» faire la réduction de l'*humerus*, il faut tirer
» le bras même, & non pas l'avant-bras; re-
» pousser ou retenir l'épaule, & non pas le
» corps, &c. »

Nous nous conformons, pour un instant,
aux préceptes du grand chirurgien que nous
venons de citer. Les lacs inférieurs com-
priment violemment plusieurs muscles desti-
nés au mouvement de la main, tous ceux
qui meuvent l'avant-bras sur le bras, ou le
bras sur l'avant-bras, pour tenir le langage
de M. *Winslow*. Parmi ces muscles, abstrac-
tion faite des meurtrissures & contusions que

causent les lacs, il y en a qu'il importe peu de comprimer ; ces muscles s'attachent à l'*humerus* & à l'avant-bras : on n'as pas besoin de les allonger, pour obtenir la réduction des membres luxés. Il n'en est pas de même du muscle biceps H : ce muscle, par ses deux attaches supérieures, est implanté à l'omoplate, d'un côté, à l'apophyse coracoïde, de l'autre, à la cavité glénoïde du même os. M. *Aubrai*, sans doute, très-versé dans l'anatomie, puisqu'il aspire à la maîtrise en chirurgie, observera, s'il lui plaît, que le muscle glénoidal du biceps ne s'implante pas à la sommité de la cavité glénoïde, comme M. *Winslow* & bien d'autres l'affirment, mais que son tendon se contourne autour de l'articulation, & qu'il adhère fortement à la capsule articulaire : cette remarque appartient à M. *Laborie*, démonstrateur royal d'anatomie en l'université de Montpellier. Il est inutile de faire noter à M. *Aubrai*, que le tendon du muscle *glenoidal* du biceps passe dans une gouttiere creusée sur la partie antérieure & supérieure de l'*humerus*. Je dois faire cette observation, avant d'en venir à mon objet.

Mettons maintenant en jeu nos machines. Nous avons en vué d'éloigner l'*humerus* de l'omoplate, soit qu'il y ait luxation en haut & en dehors, sous le creux de l'aisselle, ou sous le grand pectoral : nous le ferons en

ligne droite, ne pouvant mieux faire par quelque machine que ce soit. Dès que les lacs sont étendus, ils s'appliquent violemment sur les muscles ; ceux-ci, sur les os.

Pour procéder avec ordre dans une telle description, jettons les yeux sur la bande : elle s'enfonce de plus en plus dans le creux de l'aisselle ; la courbure de ces muscles augmente ; les glandes, les nerfs & les vaisseaux sont mis dans une telle gêne, qu'on voit souvent le membre s'enfler & s'engourdir. Tant mieux, dira M. *Aubrai* : le malade ne sentira pas de si vives douleurs : oui ; mais, en attendant, on lui déchirera les muscles ; on lui fracturera les os ; & certainement le malade ne sera pas insensible à cette manœuvre.

La bande, s'appliquant avec force contre les muscles, & ceux-ci, contre les os, divise ces muscles en deux parties : celle (C) qui est appliquée sur les côtes, qui appartient au pectoral ; celle (Q) qui est attachée le long du dos, qui forme la plus grande partie du grand dorsal ; & celles (PL) qui sont comprises entre les ligatures (FG), qui supportent seules l'effort de la machine : or, comme dans les expériences que j'ai faites sur l'extensibilité des parties du corps, j'ai trouvé qu'il falloit une force d'autant plus grande, pour procurer une égale extension, que les muscles, la

bande de peau, ou les ligamens étoient plus courts, les grossseurs restant les mêmes; je concluois que, pour obtenir une égale extension du grand dorsal, dont on ne tiroit qu'une partie, parce que la bande, appliquée sous le bras, soustrait treize parties du muscle aux effets de la machine; je concluois, dis-je, qu'il falloit une force de 196 qui est le quarré de 14.

Une autre cause qui exige de l'augmentation dans les forces, c'est que les portions des muscles grand dorsal & pectoral, qu'on doit étendre dans la manœuvre, sont tendineuses; que les tendons souffrent une très-petite élongation, avant de se rompre, & qu'il faut des forces supérieures, pour les allonger.

Le lac, placé sur les condyles, comprime le muscle biceps H, & le presse rudement contre l'*hameru*s, met sa partie inférieure I à l'abri de l'extension; ou du moins on doit prévoir qu'il occasionnera une meurtrissure, lorsque cette portion, étant étendue, glissera de bas en haut: l'extension de cette partie I ne se fera qu'avec peine, avec douleur; &, si elle devient nulle, il faudra que tout l'effort se transmette à la portion H du biceps, comprise entre les ligatures E. G; mais, tandis qu'on travaillera à étendre les portions musculaires du biceps, l'omoplate sera tiré, vers le bas, par les attaches supérieures de ce muscle: le bras

ne s'allongera donc point ; & le malade souffrira, sans aucun avantage, les douleurs les plus vives.

En effet, quelle contradiction dans cette manœuvre ! Tandis que, par la bande E, qui fait la contre-extension, on travaille à éloigner l'omoplate du bras, en soulevant & en poussant en arrière son angle inférieur, on porte la cavité glénoidale en avant & en bas ; on fait par art, avec gêne & douleur, ce que la nature exécute, dans divers mouvements, avec facilité. L'abaisslement de l'angle antérieur de l'omoplate est encore produit par le lac inférieur qui tire le muscle biceps. M. *Aubrai* m'accordera que, dans l'extension du muscle glénoidal du biceps, la capsule articulaire sera poussée vers le bas ; ce qui ne permettra pas l'entrée de la cavité glénoidale à la tête de l'*humerus*. De plus son tendon, passant dans la gouttière bicipitale, poussera la tête de l'*humerus* en bas, si la machine qui fait l'extension, n'est pas placée horizontalement à l'article du bras ; ce qu'il est souvent impossible de faire.

Ces défauts sont communs à toutes les machines inventées jusqu'ici. Il y a un aussi grand abus de se servir de l'*ambi d'Hippocrate*, de la *machine de M. Petit*, que d'employer l'*échelle*, la *porte*, le *bâton* de la machine de *Niléus*, de *Michault*, de *Platner*, de *Mertrud*, *Lamorier*, &c.

Par l'application de chacune de ces machines, on comprime toujours les muscles qui s'attachent de l'omoplate au bras ; on diminue leur longueur : il faut multiplier les forces, pour avoir une extension déterminée : or le surcroît de ces forces se porte sur les muscles & les vaisseaux ; ce qui produit des échymoses, contusions, fractures, ruptures, &c. &c.

On peut mieux graduer les forces par la machine de M. *Petit*, que par les autres : c'est un avantage qui la distingue ; mais cet avantage ne compense pas les mauvais effets qui résultent de sa mauvaise application. Le châssis, qui est lié aux moufles, arboute : lorsqu'on veut réduire une luxation du bras contre le grand dorsal & pectoral, on fixe les lacs inférieurs, dans cette méthode, au-dessus des condyles de l'*humerus*. Ce même châssis, dans les luxations de la cuisse, repose sur les muscles biceps, droit interne, &c ; comprime ces muscles ; & les mêmes inconvénients s'ensuivent. A ce défaut vous ajouterez, MON CHER AMI, celui de ne pouvoir jamais faire décrire à l'os luxé, lorsqu'on veut le faire rentrer dans sa cavité, le même chemin qu'il s'est frayé, en se déplaçant : de plus, il est impossible de mouvoir le membre en différens sens, parce que les branches de ce châssis s'opposent à cette manœuvre.

Les mouffles simples, telles qu'on les a employées, avant que M. *Petit* songeât à les fixer à deux *longues jumelles*, à un *treuil*, &c; les mouffles simples, dis-je, sont beaucoup plus commodes. Le chirurgien a tout l'espace qui lui est nécessaire pour manœuvrer ou graduer tout aussi bien les forces : ces mouffles sont bien moins embarrassantes que la machine de M. *Petit*, que les malades ne peuvent envisager sans frémir. Je ne scâis, après cela, par quelle fatalité, M. *Petit*, grand par tant d'autres ouvrages, a produit en public sa machine qui est une des plus mauvaises qu'on ait inventées.

Celle que j'ai donnée, est plus commode, moins effrayante, & plus forte ; mais elle est toujours machine : on l'applique comme les autres : en voilà autant qu'il en faut pour que je la proscrive du traitement des luxations.

L'*ambi* & la plûpart des autres machines présentent mille inconvénients aux chirurgiens éclairés qui les mettent en usage : la pièce qui fait l'office de levier dans l'*ambi*, n'est pas engagée assez profondément sous l'aisselle, pour pouvoir faire l'extension nécessaire : un tel prolongement dans la branche mobile de l'*ambi* nuirait d'ailleurs à la manœuvre ; car, à proportion que la pièce, placée sous l'aisselle, iroit de bas en haut, &

de dedans en dehors, elle approcheroit la tête de l'*humerus* du bord inférieur de la cavité glénoïde de l'*omoplate*, renverseroit ou comprimeroit la capsule. Cet inconvénient arrive dans l'*ambi*, tel qu'il a été donné par Hippocrate; de sorte que cette machine ne conserve que les inconvénients, sans jouir de la propriété qu'on lui souhaiteroit; celle de faire la contre-extension.

Les perfections de l'*ambi*, selon M. Petit, consistent en ce que les muscles sont relâchés; que cette machine a une force suffisante, (vous observerez que la branche mobile de l'*ambi* n'est guères plus longue que le bras d'un homme,) en ce que l'extension & la contre-extension se font en même-tems. La principale correction que M. *Duverney* ait faite à l'*ambi*, c'est de diminuer le nombre des ligatures dont on garrotte le bras: cependant, malgré ces avantages propres, & les corrections qu'on a faites à l'*ambi*, son application entraîne mille inconvénients.

L'histoire des charlatans, que j'ai rapportée dans mon Mémoire, n'est pas une preuve des plus foibles contre l'usage des machines. Cette secte, vile & méprisable en tant de points, fait moins de mal dans la pratique des maladies des os, que les chirurgiens les plus experts: *Inscii recte faciunt quod alii, dum bene facere conantur, pef-*

simè faciunt, dit Scribonius Largus, en parlant des charlatans qui prescrivent de bons remèdes, sans s'en douter. En général, les charlatans, qui sont les plus intéressés à fasciner les yeux par des machines, appareils, &c. sont ceux qui s'en servent le moins dans ce cas-ci. Combien y a-t-il, dans le royaume, de seigneurs, de dames charitables, qui réduisent les luxations avec le seul secours de leurs mains ? Ce talent même passé pour héréditaire dans certaines familles. J'ai vu, dans mon bas-âge, à Gaillac en Albigeois, un certain frère *Laurens*, Capucin, réduire les luxations les plus complètes, des luxations que bien des chirurgiens avoient inutilement tenté de réduire : il ne se servoit d'aucune machine ; mais voici comment il procédoit. Quand il falloit réduire un bras, il faisoit ceindre le corps du malade d'une serviette qu'il appliquoit sur les fausses-côtes, & qu'il faisoit tenir par un aide : c'étoit, tantôt un bon valet du couvent, tantôt un frere-quêteur robuste & musculeux ; un autre aide saisoit avec la main le poignet du malade : ces deux aides, avertis par un signal que leur faisoit le frere *Laurens*, tiroient, à l'instant, chacun de leur côté, & faisoient, l'un l'extension, & l'autre la contre-extension : alors le moine rhabilleur saisoit le milieu du bras avec ses deux mains, dont il entrelassoit les doigts ;

&, comme s'il eût voulu broyer une liqueur contenue dans un vaisseau, il l'agitoit en tout sens, jusqu'à ce que l'os fût rentré en sa cavité; ce qu'il assuroit être fait, lorsque le malade sentoit une diminution dans ses douleurs; qu'il lui étoit possible de mouvoir le membre, & que la figure du bras malade se rapprochoit de celle du bras sain. MM. Fabre & Dupouy suivent à-peu-près les mêmes règles, lorsqu'ils veulent réduire une luxation de la cuisse: ils font la contre-extension par le moyen d'une bande qu'ils appliquent dans l'aîne, du côté opposé au membre luxé. Dans l'aîne gauche, par exemple, lorsqu'il y a luxation de la cuisse droite, un aide vigoureux applique ses deux mains au-dessus des malléoles; &, tirant le pied vers lui, il fait l'extension.

Il n'est point de médecin, ou de chirurgien, qui ne pût, de son côté, citer un nombre prodigieux de charlatans qui réduisent les luxations passablement bien, sans recourir aux machines. Je me souviendrai toujours, avec reconnaissance, des avis salutaires que me donnoit autrefois M. Chaptal. Ce sçavant médecin de Montpellier, me voyant occupé à perfectionner la machine des luxations, me dit en souriant: *Tempus & oleum perdis, en cherchant une machine propre à réduire les luxations: les charlatans réduisent sans tout cet appareil: ces paroles*

ont été proférées par un homme aussi scéivant que sage ; elles méritent réflexion.

Je ne dissimulerais point que, dans tout cela, il y a du pour & du contre ; je scéais que les rhabilleurs abusent souvent de la crédulité publique ; qu'ils feignent de réduire des membres qui ne sont point luxés ; qu'ils font passer une contusion, une douleur pour une dislocation. Ces charlatans sont, on ne peut pas plus, dignes du portrait que M. Petit en fait au chapitre des *Luxations des Côtes*, auquel il a plu à M. *Aubrai* de me renvoyer ; mais je scéais aussi que, dans leurs manœuvres, il y a du bon, & qu'il faut le séparer des mauvaises maximes auxquelles on l'a mêlé : est-ce qu'on doit abandonner totalement l'usage des remèdes internes, parce que les charlatans en abusent ?

Les rhabilleurs ne sont point les seuls qui réduisent les luxations sans machines. Des chirurgiens qui jouissent de la plus haute considération, n'emploient que le seul secours des mains. MM. *Fabre* & *Dupouy* ont donné plus d'une fois des marques de leur adresse, en réduisant sans machines les luxations les plus difficiles, des luxations anciennes, pour lesquelles M. *Aubrai* auroit peut-être inventé quelque nouvelle machine. Le vrai est toujours reçu des personnes qui ont le jugement sain, & qui sont d'ailleurs éclairées

par de bons principes. M. Gauthier, chirurgien-major de la compagnie des Chevaux-Legers de la garde du Roi, vient d'éprouver combien peu il falloit s'en rapporter aux préjugés populaires. C'est d'après les fautes de ses propres maîtres, qu'il a appris à raisonner solidement sur cette matière ; il a réduit, sans le secours des machines, plusieurs luxations des plus difficiles : nous allons ici du compliqué au simple ; car il faut offrir à M. *Aubrai* des exemples frapans. Les observations de M. *Gauthier* sont insérées dans le même Journal où M. *Aubrai* a fait placer sa critique contre moi : voilà le pour & le contre réunis. Qui des deux faut-il croire, de M. *Aubrai*, ou de M. *Gauthier*? Le premier ne part que d'un préjugé adopté purement & simplement, auquel il veut donner du poids, en citant *Hippocrate* & M. *Louis*. Le traducteur d'*Hippocrate* n'a point fait de solécismes, en écrivant en latin ; & M. *Louis* parloit des instrumens destinés aux amputations, & non aux luxations. M. *Gauthier* expose les faits avec précision, candeur & clarté ; ces faits s'expliquent facilement par l'anatomie & par la physique : j'aime mieux cette façon de procéder ; ainsi, si M. *Aubrai* veut des faits, on peut lui dire : *Verte folium, & videbis.*

Il s'agit maintenant d'établir une méthode

pour réduire les luxations ; nous pourrons tirer quelque chose du procédé du frere Laurens, Capucin : ce religieux , lorsqu'il s'agissoit de réduire une luxation du bras , pour faire la contre-extension , appliquoit la bande *circulairement* , & non en écharpe : par ce moyen , les muscles grand pectoral & grand dorsal n'étoient pas si violemment comprimés ; *les muscles ne glissent plus sur la bande, comme fait une corde sur la gorge d'une poulie* ; le muscle biceps n'est point pressé par le lac inférieur dont on n'a que faire : en appliquant les forces qui font la contre-extension , au poignet , on ne diminue point les longueurs des muscles qu'on doit nécessairement étendre ; il faut donc une force bien moindre , pour produire l'extension , comme je l'ai prouvé plus haut : de-là il paroît qu'on est en droit de conclure qu'un homme vigoureux tirant assez fort le bras , l'on obtiendra une extension suffisante , sans recourir aux machines : l'extension obtenue , le chirurgien fera faire au membre des doux mouvemens ; il commandera aux aides de mouvoir l'extrémité du membre dans la direction qu'il jugera à propos. La méthode de MM. Fabre & Dupouy & de ceux qui marchent sur leurs traces , est appuyée sur les mêmes principes ; aussi peu de luxations résistent-elles à leur manœuvre :

vre : cependant cette méthode de réduire est susceptible de quelques corrections ; j'en ferai part dans un autre Mémoire.

Pour réduire des luxations qui auroient résisté à une telle manœuvre, l'on pourroit peut-être se servir des machines avec quelques succès, en appliquant les lacs, comme le faisoit le frere *Laurens*, quand il vouloit réduire une luxation du bras, ou, comme le fait M. *Dupouy*, quand il tente la réduction de la cuisse : dans de pareils cas, il seroit peut-être possible de tirer parti des machines ; mais ces cas, je les crois très-rares ; je pourrois presque dire qu'ils n'existent pas, « sur-tout lorsque le chirurgien est appellé à propos, & s'il joint à la pratique de son art une théorie saine, & les connoissances qui lui sont nécessaires. »

Je suis, &c.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Opération de la Taille, faite par
M. M E J E A N , chirurgien-major
de l'Hôtel-Dieu de Montpellier.*

Un berger du lieu d'Argelliers, au diocèse de Montpellier, étant entré à l'Hôtel-Dieu de cette ville, le 21 Mai dernier, se plaignit

gnit de ressentir dans la vessie des douleurs violentes qui lui avoient causé souvent des coliques néphrétiques ; il rapporta qu'il avoit rendu, à plusieurs reprises, beaucoup de sable & de gravier, & que, depuis le mois d'Août dernier, il ressentoit un poids considérable au périné ; il étoit fatigué par une strangurie constante, & par un ténèseme continu ; & , lorsqu'il vouloit uriner, il ne pouvoit le faire que les genoux pliés : lorsqu'il se couchoit d'un côté ou de l'autre, il ressentoit des piquûres violentes dans l'intérieur de la vessie ; & peu après, il sortoit par l'urètre du sang, tantôt liquide, tantôt caillé : on reconnut, par la sonde, qu'il y avoit une pierre d'un volume considérable. On prépara le malade par deux saignées, un leger purgatif & quelques bouillons adoucissans ; & on se détermina à l'opérer sans délai, à cause des vives douleurs qu'il ressentoit sans interruption. Le sieur Mejean, chirurgien-major de l'hôpital, se chargea de l'opération ; il fit une incision convenable à la peau & au col de la vessie ; il introduisit la tenette ; il chargea la pierre ; & un leger effort qu'il fit pour en faire l'extraction, la fit casser : il y revint plusieurs fois ; mais il n'amena que de legers fragmens ; il s'aperçut qu'il ne pouvoit saisir la pierre, que par un bec qu'elle présentoit ; ce qui le détermina à introduire dans la vessie son doigt

index ; pour tâcher d'amener la pierre vers la plaie. Il fut très-étonné de se sentir piquer vivement, lorsqu'il voulut appuyer le doigt sur le bec de la pierre ; il dit aux autres chirurgiens , que c'étoit un corps pointu comme l'extrémité d'une aleine , qui l'avoit piqué ; & ce fait fut reconnu également par les deux autres chirurgiens de l'hôpital , qui assistoient à cette opération , & qui furent également piqués. On parvint, après bien des efforts , à retirer de la vessie ce corps pointu qu'on reconnut être une aiguille de la longueur d'un pouce & demi , qui étoit seulement rouillée , & qui ne portoit aucune marque d'enduit tartreux. L'examen qu'on fit avec le doigt de la situation de la vessie , découvrit que la pierre étoit placée vers le bas-fond de la vessie du côté gauche : on essaya infructueusement de pouvoir la tirer ; & , après un travail de soixante-six minutes , on abandonna le malade , qui supporta sans foiblesse cette longue & douloureuse opération. Il fut mis au lit ; & on prévint les accidens par les saignées , les fomentations , les embrocations & la diète : on le laissa reposer pendant quelques heures ; après quoi , on tenta de nouveau d'extirper la pierre , mais inutilement : on n'insista pas long-tems ; le 12 Juin , les forces s'abattirent : il vécut encore jusqu'au 29.

Le lendemain , à dix heures du matin ,

l'ouverture du cadavre fut faite : ce qu'on trouva dans le bas-ventre, ne parut avoir du rapport avec la pierre, qu'en ce qu'elle a pu causer les douleurs vives que souffroit le malade. On trouva la portion inférieure du colon, adhérente à la partie postérieure & supérieure de la vessie ; les graisses du grand & petit bassin absolument fondues, de profondes cavernes, en tirant du côté du muscle psoas, remplies d'une liqueur lymphatique très-fétide ; la vessie étoit rapetissée ; on ne sentoit la pierre, qu'en la pesant à la partie postérieure & inférieure. On sépara les os pubis des os des îles par le secours de la scie ; on enleva toute la graisse qui couvre la partie antérieure de la vessie ; on fit une ouverture au fond de ce viscere ; & on découvrit, vers le col de la vessie, une pierre de la grosseur d'une noisette, qu'on reconnut pour n'être qu'une partie d'un corps plus considérable, qui parut renfermé dans une loge dont on ne put le dégager : on porta une sonde creuse entre les parois de la partie & la pierre ; on fendit cette poche avec des ciseaux ; & on tira une pierre pesant *dix-sept gros* : elle avoit une figure presque ronde vers le centre ; & les deux extrémités étoient taillées en bec : on tira beaucoup de gravier. Dans une des surfaces de cette pierre, on découvroit une cavité où étoit logée une petite pierre de la

grosseur de l'amande d'une noisette ; elle adhéroit légèrement à la grosse pierre dont elle se détacha facilement ; depuis le bec , qui répondoit au col de la vessie , jusqu'à l'autre bec , on distinguoit une rainure où vraisemblablement l'aiguille étoit logée ; car , l'ayant ajustée , il parut qu'elle ne pouvoit avoir d'autre place.

On ouvrit la vessie depuis son fond jus-
qn'au col ; & l'on apperçut , 1^o que les tu-
niques , vers le fond , avoient quatre lignes
d'épaisseur , &c , vers le col , sept à huit
lignes ; 2^o que la cavité de la vessie étoit
partagée en trois cavités , par la dilatation ,
gonflement & projection de la tunique in-
terne qui répond au milieu de la vessie , en
tirant vers le fond. La première cavité étoit
la plus grande ; la seconde ou moyenne
contenoit la pierre , & présentoit deux ou-
vertures étranglées ; la supérieure étoit plus
grande que l'inférieure ; on distinguoit à
l'une & à l'autre un bourrelet qui les resser-
roit ; & les becs de la pierre sortoient par
les ouvertures. La troisième cavité étoit
petite , & répondoit au col de la vessie. Il
n'étoit pas possible de faire l'extraction de
la pierre par aucune de ces ouvertures qui
étoient trop resserrées ; & sa position est un
de ces cas difficiles à connoître ; & ce n'est
que par des observations multipliées , qu'on
peut acquerir une maniere sûre , pour en

70 LETTRE SUR UNE OBSERVATION
faire l'extraction par l'opération de la taille.
Le malade a assuré n'avoir jamais avalé d'aiguille, ni n'en avoir introduit par l'urètre.

LETTRE

De M. ROCHARD, licencié en médecine, ancien chirurgien-major du régiment Royal-Allemand, cavalerie, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Belle-Isle-sur-mer, & correspondant de l'Académie royale de Chirurgie ; sur une Observation d'un Ablcès au Cerveau ; par M. ROZIERE DE LA CHASSAGNE, médecin à Malzieu en Gévaudan, insérée dans le Journal de Septembre 1767.

MONSIEUR,

J'ai lu dans votre Journal de Septembre dernier, pag. 257, une Lettre de M. Roziere De la Chassagne, docteur de l'université de médecine, & médecin à Malzieu en Gévaudan, sur un abscès dans la substance du cerveau, à la suite d'un coup à la tête ; je prends la liberté de vous adresser mes réflexions sur cette observation ; je me crois obligé à les publier non-seulement pour le bien de l'humanité, mais encore pour faire connoître que la bonne chirurgie moderne n'est pas si éloignée du degré de perfection

que M. Roziere De la Chaffagne le fait entendre. Qu'on lise les bons auteurs, & spécialement les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie* : leurs préceptes nous enseignent que cette partie, quoiqu'encore peu avancée dans beaucoup de cas, l'est beaucoup plus dans celui dont il s'agit : voyez aussi M. Le Dran, pag. 141. M. De la Chaffagne en jugera avec vous, Monsieur, en vous rappellant que ce paysan fut traité comme le sont, dans leurs villages, la plupart de ceux de son état, qui manquent de prompts & de vrais secours, c'est-à-dire la bonne chirurgie : s'est-il mis dans le cas d'en appeler ? L'on peut en douter ; car le chirurgien le moins employé, avec un peu de lecture & de bon sens, eut vu que les coups de tête, les moins apparents, sont quelquefois les plus funestes. Mais, dans le cas en question, il n'y avoit point à se tromper : les douleurs fourdres & opiniâtres dans cette partie, dénotoient le mal qu'on n'a connu qu'après la mort du blessé; mal encore très-caché, comme le prouve l'exposé de M. Roziere De la Chaffagne. Les préjugés fâcheux, qu'on se fait en public, des coups à la tête en général, devoient autoriser la chirurgie de Malzieu en Gévaudan à suivre la pratique répandue dans les bons ouvrages des chirurgiens François; ouvrages que toutes les nations de l'Europe se sont empressées

71 LETTRE SUR UNE OBSERVATION

de s'approprier , & qui sont , en effet , traduits en toutes les langues. Il étoit donc nécessaire , par nos principes fondés sur l'observation , de pratiquer beaucoup de saignées , de lui donner beaucoup de lavemens , de le mettre à une diète sévere ; ce qui auroit pu prévenir l'abscès : au lieu de cela , cet homme va à ses travaux ; les accidens s'annoncent plus forts le 11^e jour , c'est-à-dire dans le tems que , si l'abscès n'est pas tout-à-fait formé , il étoit bien en fermentation pour y parvenir : sur ces symptomes plus pressans , on le saigne seulement une fois ; après cela , on le purge ; ce qui , sans doute , par de très bonnes raisons physiologiques , a dû accélérer la perte de cet homme. Dans les cas où on a à craindre les abscès , on ne doit travailler qu'à obtenir une résolution : on éloigne tout purgatif ; & ce n'est qu'avec une très-grande circonspection qu'on doit même admettre les laxatifs les plus doux : que sciait-on encore si on n'a pas administré à ce malheureux un draftique ? Cela ne se scaura peut-être jamais.

M. Roziere De la Chassagne sûrement n'a pas eu intention , pour épargner le chirurgien , de s'en prendre à l'insuffisance de la chirurgie ; il n'ignore assurément pas les principes de cette science qui fait une partie essentielle de la médecine ; & il a trop de connaissances , pour ne pas louer mes ré-

flexions. Il étoit, sans doute, inutile, pour les chirurgiens instruits, de relever cette imputation faite à leur art; mais le public & les jeunes chirurgiens ne peuvent sçavoir que la chirurgie est plus avancée que M. Roziere De la Chassagne ne le prétend.

Par le reste de l'exposé, il a paru que le trépan eut été inutile; mais peut-on répondre que le péricrâne n'eût pas été frapé, puisque ce médecin a apperçu, avec M. Astruc, un enfoncement léger, au milieu duquel étoit un trou où le stylet passoit aisément, & qui traversoit les deux tables? ce désordre devoit avoir été accompagné de contusion. Avec ces *accidens*, eut-on bien fait de découvrir cet endroit? L'enfoncement apperçu, qu'eût on conclu? N'auroit-il pas pu donner des soupçons sur l'existence du désordre intérieur? C'est vraisemblable. Si le tissu muqueux de M. De Bordeu entre pour tant de choses dans la connexion de nos parties, il ne sera pas si difficile d'apercevoir un abscès dans la substance du cerveau.

Après un coup de la nature qu'étoit celui qu'expose M. Roziere De la Chassagne, quel parti prendre, dit ce médecin? *Falloit-il, après avoir fait une incision cruciale sur la dure-mère, enfoncer le bistouri jusques dans le siège du mal?* On ne l'eut pas fait, puisque l'on ne l'y soupçonoit pas.

74 LETTRE SUR UNE OBSERVATION

si profondément ; & le trépan n'est guères plus de faison ; quand l'abcès est formé : il eut été plus prudent de ne pas attendre ces derniers accidens , & que la suppuration fût faite ; il falloit , dans notre science , tâcher de les prévenir , & de se mettre en garde contre ce qui pouvoit arriver. Les saignées donnent issuës aux liqueurs stagnantes ou extravasées , en favorisent la résolution & la résorbtion , &c. On ne soupçonne point d'abcès caché , lorsqu'on agit avec diligence , dans les commençemens , pour les éviter ; & s'il s'en forme , malgré cela , on s'en prend aux parties blesées que l'on examine : il y a quelquefois , néanmoins , des difficultés insurmontables : *Sufficit facere quod ars præcipit* ; on n'a plus rien à se reprocher. Je me renferme , après cela , comme bien d'autres , à dire que je laisse aux grands maîtres à applanir tous ces chemins raboteux , & à dévoiler tous ces mystères & tous nos doutes. Daignez , Monsieur , seconder mon dessein : vos maximes me font trop connues , pour que vous ne rendiez pas justice à mes procédés. Comme je suis convaincu que M. Roziere De la Chassagne est animé du même zèle , il ne désapprouvera donc pas mes réflexions ; je ne les ai faites qu'afin d'apprendre à bien des chirurgiens , encore peu versés dans la pratique , à se mettre en garde contre ces sortes d'ac-

cidens, en appellant, sur le champ, des secours. Avant de finir cette épître, il est de mon devoir de vous déclarer que je pense que MM. R. & A. n'ont été appellés qu'à la mort de cet infortuné ; qu'ils eussent agi & fait agir autrement, s'ils eussent vu ce blessé, lors de son accident.

Je suis, &c.

O B S E R V A T I O N

Sur des Fractures compliquées de l'Humerus & du Cubitus, qui ont exigé l'amputation ; par M. V I N C E N T, maître en chirurgie à Verdun sur-Saône.

Au mois de Juin 1764, je fus appellé à Chovort, village distant d'une demi-lieue de Verdun, pour y voir l'enfant du nommé *Claude Le Prince*, marchand audit lieu, âgé de dix ans, qui venoit de faire une chute d'environ vingt pieds de hauteur. A mon arrivée, je n'eus rien de plus pressé, après l'avoir placé dans une situation commode, que de mettre son bras à découvert : au premier coup d'œil, voici ce que j'observai : 1^o une fracture transversale à la partie inférieure de l'*humerus* ; 2^o une fracture oblique à la partie inférieure du *cubitus*, proche l'apophyse styloïde ; 3^o enfin une luxation complète du *radius* avec l'*humerus*.

Si l'on considere avec attention ces especes de fractures & luxations, on verra que, par elles-mêmes, elles n'offrent aucun danger évident ; mais leurs complications les rendent toujours funestes & dangereuses, relativement aux parties qui sont affectées.

La chute précipitée sur le bras de cet enfant, fut si considérable, que l'*humerus* fracturé, comme nous l'avons dit, à peu de distance de ses condyles, avoit percé l'aponévrose du muscle biceps, mâché & même emporté l'artere *brachiale* au-dessus de sa division en *cubitale* & *radiale* ; enfin, s'étant fait jour à travers les tégumens, il sortoit, à la partie interne & inférieure du bras, de la longueur d'un pouce.

Le *cubitus*, fracturé proche l'apophyse styloïde, avoit, de même que l'*humerus*, percé les tégumens à l'endroit fracturé, & sortoit extérieurement d'un grand travers de doigt.

L'effusion du sang fut si considérable par l'une & l'autre plaie, que son impétuosité, sa couleur & les bonds qu'il faisoit, en sortant de ses canaux, ne pouvoient faire douter que ce ne fût un sang artériel. Les fractures & les luxations furent réduites ; & l'hémorragie s'arrêta par une legere compression faite sur l'artere principale, avec d'autant plus de facilité, que la foiblesse du sujet étoit extrême par l'abondance de sang qu'il avoit

perdu : le pouls ne se faisoit pas sentir ; & la chaleur naturelle de l'avant-bras diminua tellement , que toutes les précautions & les moyens qu'on pût prendre , pour l'échauffer, furent inutiles. Les fomentations chaudes & spiritueuses ne furent point épargnées , telles que l'eau-de-vie camphrée , &c. Enfin le bandage à dix-huit chefs fut celui qui termina cet appareil.

Ensuite je crus devoir instruire les parens de l'état malheureux où se trouvoit réduit le malade ; je leur fis même sentir que l'amputation de l'avant-bras étoit indispensable par les signes les plus caractérisés : leur consentement à ce sujet fut un peu long. Pour les déterminer , je les engageai à faire appeler M. Robin , chirurgien des environs , dont le mérite & les talens sont distingués. Il se trouva à la levée de mon premier appareil : ma décision fut confirmée ; car les phlictènes que nous apperçumes à l'avant-bras , nous annonçoient déjà la gangrene , & même le sphacèle. Les incisions & les taillades profondes furent faites dans la partie , sans y exciter le moindre sentiment ; & ce fut alors qu'on ne put douter de la nécessité pressante de l'opération : on s'occupa pour lors des préparatifs nécessaires ; & elle fut faite le lendemain : le succès fut le plus heureux. Le malade jouit à présent de la santé la plus parfaite.

Si l'on veut réfléchir un instant sur la distribution des vaisseaux sanguins, on verra que l'avant-bras reçoit sa nourriture par deux canaux artériels qui sont l'artère *cubitale* & la *radiale*; ces deux artères sont fournies par la division de l'artère principale du bras, appellée *brachiale*: cela posé, on trouvera aisément que la rupture de cette artère étant à son tronc, & au-dessus de sa division, la cubitale & la radiale deviennent nécessairement inutiles par l'interception de la circulation, & privent, par ce moyen, l'avant-bras des sucs nécessaires à sa conservation.

A l'égard des vaisseaux collatéraux, on pourroit objecter qu'ils peuvent quelquefois suppléer à son défaut; mais, comme naturellement ils sont fort petits, il est à présumer que, dans ce cas particulier, ils n'ont pu suffisamment se dilater & céder à l'impulsion continue d'une plus grande quantité de sang qui devoit y passer, puisque, malgré les soins & les remèdes les mieux administrés, l'avant-bras n'a pu conserver sa chaleur naturelle, depuis le moment fatal de la chute de cet enfant.

Il paroît naturel de conclure de cette observation, que l'amputation étoit indispensable.



LETTRE

A M. ROUX, sur une Question de Chirurgie, proposée par M. RUBI, maître en chirurgie à Rouen, dans le Journal du mois de Février dernier :

Sçavoir, si, dans le cas d'une Tumeur abscédée aux environs de la bouche, on ne pourroit pas donner iſſuë à la matiere par une ouverture pratiquée dans l'intérieur de cette cavité ? Par M. POULAIN, élève en chirurgie.

MONSIEUR,

Sans être initié dans une pratique des plus consommées, j'ose entreprendre de résoudre la question ci-dessus. L'inspection anatomique de la structure de la bouche démontre évidemment qu'on peut, sans danger, pratiquer des incisions dans l'intérieur de cette cavité, lorsque des abscès, placés dans ses parois, rendent ces opérations nécessaires. Le fait de pratique, publié par M. Rubi, fournit un cas de cette espèce ; mais il n'est pas le seul qu'on puisse citer en faveur de ces incisions : des exemples sans nombre, tirés de la pratique & des observateurs, prouvent sans replique l'affirmative de la proposition.

Au mois de Septembre 1765, il survint à

un jeune homme de dix-huit ans, une tumeur au côté droit de la mâchoire inférieure, qui formoit au dehors une saillie considérable, &, en dedans, une protubérance longitudinale, parallèle à la mâchoire inférieure : le foyer de l'engorgement paroissoit être sous le muscle buccinateur. M. Marigue, lieutenant de M. le premier chirurgien du roi à Versailles, qui fut consulté, après avoir employé les remèdes généraux, prescrivit l'application extérieure des cataplâmes émolliens, & fit mettre entre les dents & les parois de la bouche des tranches de figues graffées, cuites dans du lait : ces topiques ayant procuré la maturité de la matière, & déterminé l'abscès, il sentit également la fluctuation, soit qu'il touchât extérieurement la tumeur, soit qu'il la touchât intérieurement. Il paroissoit, ce me semble, assez indifférent d'ouvrir l'abscès en dehors ou en dedans : cependant il prit le dernier parti. Il fit une incision sur toute l'étendue de l'abscès parallèlement à la mâchoire, évacua beaucoup de pus par cet endroit ; comprima extérieurement avec des compresses & un bandage, dont l'effet tendoit à vider l'abscès de dehors en dedans ; détergea l'intérieur avec une décoction de plantes vulnéraires, & le miel rosat ; &, par ces procédés bien entendus, le malade fut guéri en très-peu de tems.

L'année dernière, M. Marigues fut encore consulté pour un cas tout semblable ; il employa les mêmes moyens, pour déterminer le pus à se former ; mais le malade n'ayant pas voulu se soumettre à l'opération, l'abcès perça de lui-même entre les gencives & les parois de la joue : il procéda de la même manière pour les pansemens ; & le malade fut guéri aussi très-promptement.

Ce n'est donc pas seulement la difformité causée par les cicatrices faites à la face, qui doit déterminer le chirurgien à préférer de les faire dans l'intérieur de la bouche ; car il peut se trouver quelques cas où, en faisant l'incision extérieurement, il seroit difficile d'atteindre le foyer de l'abcès, sans compter encore les inconveniens qui pourroient résulter de la section des muscles, des branches d'arteres, de nerfs, &c; inconveniens qui sont bien exposés dans l'ouvrage de M. Fauchard : intitulé *Le Chirurgien-Dentiste*. Il est même assez souvent nécessaire d'ouvrir très promptement ces abcès, de crainte que la matière, trop long-tems retenue dans son foyer, ne cause la carie des os maxillaires, ou d'autres accidens, dont on voit souvent des exemples. D'ailleurs, quels sont les obstacles qui pourroient empêcher le chirurgien d'inciser dans tous les points de l'étendue intérieure de la bouche ? Il n'a rien à re-

douter, pourvu qu'il s'éloigne des conduits salivaires, & des branches d'arteres qui pourroient donner lieu à une hémorragie embarrasante, si elles se trouvoient coupées. Un chirurgien-anatomiste, qui se représente bien la situation & la distribution de tous les vaisseaux, coupe hardiment dans quelque partie que ce soit. M. Maréchal, premier chirurgien du roi, a pratiqué plusieurs fois, (à ce que rapporte M. André, chirurgien de Versailles, dans ses *Observations sur les Maladies de l'Urètre*,) des incisions entre la lèvre supérieure & l'os maxillaire, dans l'intention de couper le nerf orbitaire inférieur, pour remédier à un spasme de ce même nerf, sans qu'il en soit arrivé aucun accident.

M. Leschevin, chirurgien en chef de l'hôpital de Rouen, dit, dans son *Mémoire sur la Cure des Abscès*, qu'on peut pratiquer des ouvertures aux gencives, au palais, aux amygdales, &c.

On conçoit bien aussi qu'un abscès qui seroit situé sous la peau des environs de la bouche, n'exigeroit pas qu'on l'ouvrît dans l'intérieur de cette cavité : on pourroit plutôt y pratiquer extérieurement, avec la pointe d'une lancette, une petite ouverture qui seroit suffisante pour évacuer le pus, & qui seroit incapable, par son peu d'éendue, de causer une difformité bien sensible ; mais, si

L'abcès se trouvoit dans le cas des deux faits rapportés ci-dessus, & de plusieurs autres de cette nature, il est évident qu'il seroit contre les règles de la bonne chirurgie de faire extérieurement l'opération, quoique la fluctuation y parût sensible, puisque la nature indique souvent elle-même au chirurgien le lieu où il doit porter son instrument; c'est ce que fait voir d'une maniere assez claire le fait rapporté par M. Rubi, & la seconde observation ci-dessus.

EXPLICATION DES FIGURES.

Figure I. Le Crochet décrit, pag. 47, ajusté au doigt de l'opérateur.

Figure II. Le même vu de profil.

Figure III. Le même vu de face, pour montrer sa courbure.

Les figures IV & V, relatives à la Lettre de M. Portal, sont destinées à représenter les différentes compressions que font sur les muscles les liens ou lacs qu'on est obligé d'employer dans l'application des machines pour réduire les luxations. A, le muscle pectoral. C, son corps. D, son tendon. E, le lien qui le comprime. B, le grand dorsal. F, l'arcade que lui fait faire ce même lien. G, les lacs inférieurs, fixés à la machine. H, le muscle biceps. I, son tendon inférieur.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
NOVEMBRE 1767.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	À 6 h. et demie du mat. du soir.	À 2 h. et demie du mat. du soir.	À 11 h. et demie du soir.	Le matin. pouz. lig.	À midi. pouz. lig.	Le soir. pouz. lig.
1	5 $\frac{3}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
2	5 $\frac{1}{2}$	10	11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{3}{4}$	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$
3	11 $\frac{1}{4}$	14	12	28	28	28
4	10 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28	28	28
5	10	13 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28
6	8	11	8	28	28	28
7	6 $\frac{1}{4}$	10	9 $\frac{1}{4}$	28	28	28
8	7 $\frac{1}{2}$	10	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28
9	10 $\frac{3}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28
10	10	13	9 $\frac{1}{4}$	28	28	28
11	7 $\frac{1}{2}$	11	8	28	28	28
12	7 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	11	28	28	28
13	9	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28	28	28
14	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
15	7 $\frac{1}{2}$	9	5 $\frac{1}{2}$	27	27	27
16	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27	27	27
17	6 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	5	27	27	27 10 $\frac{1}{2}$
18	2 $\frac{1}{2}$	6	3 $\frac{1}{2}$	28	28	28
19	1	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28	28	28
20	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28	28	28
21	1	5 $\frac{1}{2}$	4	28	28	28
22	2	5 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28	28	28
23	3	5	3 $\frac{1}{2}$	28	28	28
24	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28	28	28
25	2 $\frac{1}{2}$	4	2 $\frac{1}{2}$	28	28	28
26	3 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	28	28
27	8 $\frac{1}{2}$	10	8 $\frac{1}{2}$	28	28	28
28	4	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28	28	28
29	1 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28	28	28
30	1 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	6	28	28	28

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 83

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir & 11h.
1	S-O. nuages. petite pluie.	O. nuages.	Beau.
2	S. brouillard. couvert.	S-O. couv. petite pluie.	Couvert.
3	O-S-O. br. couv. pluie.	O-S-O. ép. nuag. pluie.	Nuages.
4	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
5	S. ép. brouill. couvert.	S-O. pluie. nuages.	Nuages.
6	O. leg. br. n.	O. nuages.	Beau.
7	S. br. couv.	O. pl. c. pl.	Nuages.
8	O. br. nuag. couvert.	S-O. couv. petite pluie.	Nuages.
9	O-S-O. br. couvert.	S-O. couv. *	Couvert.
10	S-S-O. couv.	S-O. c. n. pl.	Nuages.
11	O. couv. n.	O. nuages.	Couvert.
12	S S-O. couv. ondée.	S-O. couv. pet. pluie.	Couvert.
13	N-O. pluie contin.	N-O. nuag.	Couvert. pl.
14	S-S-O. pluie. vent.	S-O. nuages. couvert.	Couv. pluie.
15	S-O. couv. nuages.	S-O. couv. pl. nuages.	Couvert.
16	S. pl. nuages. couv.	S. nuag. cou- vert.	Nuages.
17	S. br. couv.	O. c. nuages.	Pluie.
18	O. br. beau.	O. n. b. br.	Beau.
19	S. brouillard.	S. nuag. c. br.	Beau.
20	S. br. nuages.	S. nuag. br. b.	Nuages.
21	S-S E. beau. nuages.	E. nuages. b.	Beau.
22	E. br. beau.	E. beau. br.	Beau.

86 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
23	E. brouill. c.	E-S-E. c. br.	Couvert
24	E-S E. br. c.	E-S-E. c. br.	Couvert.
25	E S-E. ép. br.	E-S-E. br.	Couvert.
26	E-S-E. br. couvert.	E-S-E. c. pl.	Couvert.
27	O. couvert.	O. petite pl. nuages.	Couvert.
28	O. beau.	O. nuages. b.	
29	N-N-O. br. nuages. br.	N. leg. n. br.	Nuages.
30	N. br. pet. pl.	O. c. pl. fine.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 1 degré au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $5\frac{1}{4}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.

- 3 fois de l'Eft.
- 4 fois de l'E-S-E.
- 2 fois du S-S-E.
- 7 fois du S.
- 3 fois du S-S-O.
- 9 fois du S-O.
- 2 fois de l'O-S-O.
- 4 fois de l'O.

Le vent a soufflé 1 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 8 jours beau.

18 jours du brouillard.
21 jours des nuages.
20 jours couvert.
15 jours de la pluie.
1 jour du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1767.

Les affections catarrhales, qui régnent depuis deux ou trois mois, ont encore été la maladie dominante pendant tout celui-ci : c'est principalement sur la poitrine qu'elles ont paru se porter le plus communément : peu de personnes ont été exemptes de rhumes. On a vu aussi, comme dans le mois d'Octobre, un assez grand nombre de péri-neumonies ; mais qui n'ont pas paru bien dangereuses. On a observé, en outre, des fièvres d'un mauvais caractère, qui portoient, tantôt à la tête, & produisoient des assoupissemens ou des délires ; tantôt sur la poitrine, prenant, en quelque sorte, le caractère catarrhal qui dominoit. Ces fièvres ont été, pour la plupart, longues & difficiles ; & les malades n'ont échappé qu'avec peine à leurs effets.



*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois d'Octobre 1767 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Ce mois a été humide & froid, mais avec quelques variations. La liqueur du thermometre ne s'est guères porté, de tout le mois, au-dessus du terme de 12 degrés : le 7 seulement, elle a monté à 15 degrés : vers le milieu du mois, elle a été observée, quelques matins, très-près du terme de la glace.

Les pluies ont été abondantes dans la dernière moitié du mois, le vent ayant été presque toujours *sud*.

Le barometre, le 4, est descendu au terme précis de 27 pouces : du 10 au 16, il a été observé au-dessus de celui de 28 pouces ; & le reste du mois, au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27

pouces. La différence, entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

4 fois du N. vers l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

11 fois du Sud.

12 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.

3 jours de tempête.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus forte à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre 1767.

Nombre de personnes ont encore effuyé, ce mois, des atteintes d'apoplexie : peu cependant en sont morts. Dans plusieurs, cette maladie a paru n'être que l'effet de quelque fièvre sanguine dans une partie du cerveau ; de façon que la saignée, plus ou moins répétée & suivie de l'usage des délayans laxatifs & diurétiques, a suffi souvent pour la cure : on a dû néanmoins y joindre le secours des vésicatoires dans quelques-uns.

Nous avions encore des fièvres continuées, du genre des double-tierces, & vermineu-

ses : conduites avec circonspection, elles se terminoient presque toujours heureusement. Dans quelques personnes, la complication d'embarras inflammatoire à la poitrine, les a rendues plus dangereuses & plus épineuses pour le traitement ; mais la crise étoit la même dans tous ; elle avoit lieu par des selles bilieuses.

Le refroidissement du tems, vers le milieu du mois, par les vents de nord, a causé quelques fièvres catarrhées avec angine & embarras de poitrine, qui ont cédé assez aisément à la cure anti-phlogistique.

Les diarrhées se sont aussi réveillées ; mais elles demandoient peu de remèdes, étant presque toutes critiques.

La petite vérole, qui avoit paru le mois précédent, s'est propagée dans le cours de celui-ci ; elle étoit de l'espèce discrète & bénigne.

DISTRIBUTION DU PRIX PROPOSÉ

Par l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, pour l'année 1767.

Sujets de Prix pour les années 1768 & 1769.

L'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, avoit proposé, pour le prix de physique de l'année 1764, le sujet sui-

tant : *Quelle est la qualité nuisible que l'air contracte dans les hôpitaux & dans les prisons ? Quels sont les meilleurs moyens d'y remédier ?* Elle reçut, à cette époque, plusieurs Mémoires dignes de son attention ; mais l'espérance d'acquérir de nouvelles lumières, & le désir de voir cette importante matière plus approfondie, l'engagerent à suspendre son jugement, & à proposer le même sujet pour l'année 1767, en annonçant le prix double, & en se réservant d'admettre au concours les anciens Mémoires : on lui en a adressé vingt-un qui la plupart contiennent des vues utiles. Elle a cru, pour ne rien négliger dans l'examen soumis à ses lumières, devoir différer de quelques mois la distribution du prix, qui se publie ordinairement après la fête de saint Louis ; elle a fait annoncer, dans les papiers publics, qu'il seroit proclamé dans la séance publique de sa rentrée.

Cette séance s'est tenue le 1^{er} Décembre 1767. Le prix a été décerné au Mémoire latin, n° 11, qui a pour devise : *Pauperum æquè ac divitum sanitatem tueri omnis boni officium est.* Il est de la composition de M. Alexandre-Pierre NAHUIS, docteur en philosophie & en médecine à Hoorn en Nord-Hollande : ce savant est connu par des ouvrages de chymie, estimés.

L'accessit a été donné à deux Mémoires,

l'un, (coté n° 16,) portant pour devise : *Fames si oborta fuerit in terrâ, aut pestilenta, aut corruptus aér..... omnis plaga universa infirmitas*, lib. Reg. ch. 8, §. 37. Il est de M. Barth. Cam. de BOISSIEU, docteur en médecine de l'université de Montpellier, agrégé au collège de médecine de la ville de Lyon, le même qui vient d'être couronné par l'Académie de Dijon; l'autre, (coté n° 19,) ayant pour épigraphe ce passage d'*Horace*, Od. 3 : *Post ignem, aethere domo subduclum, macies & nova febrium terris incubuit cohors*. L'auteur est M. J. A. JULLIEN, maître-ès-arts, élève en chirurgie de l'Hôtel-Dieu de la ville de Lyon.

L'Académie avoit porté son jugement; elle étoit à la veille de la distribution du prix, lorsqu'elle a reçu un vingt-deuxième Mémoire, avec ces mots pour devise : *Aux grands maux, les grands remèdes*. Ce Mémoire n'a pu être admis au concours; & l'on n'a point ouvert le billet de l'auteur. Comme l'Académie se propose de publier un Recueil des observations intéressantes, contenues dans les différens ouvrages qui ont concouru, si l'auteur désire qu'on fasse usage des siennes, il est invité à faire connoître ses intentions.

Dans la même séance, l'Académie a rappelé les sujets de prix, qu'elle a proposés pour les années suivantes: nous nous contenterons de rapporter ici l'énoncé.

Pour le prix des arts de l'année 1768 : *Trouver les moyens de durcir le cuir, & de lui donner une sorte d'apprêt qui le rende impénétrable aux balles du mousquet & aux atteintes du fer le plus tranchant.* Le prix est double, & consiste en deux médailles de la valeur de trois cent livres chacune.

Pour le prix de mathématique de l'année 1769 : *Déterminer les moyens les plus convenables de moudre les blés nécessaires à la subsistance de la ville de Lyon.* Le prix sera également double, par la générosité de MM. les prévôt des marchands & échevins qui, en considération du sujet, ont joint une somme de trois cent livres à la médaille de l'Académie.

Les auteurs ne doivent point se faire connaître; ils écriront leurs Mémoires en françois ou en latin, y mettront une devise, & y joindront un billet cacheté, contenant la même devise, leur nom, leurs qualités, leur demeure : on n'ouvrira que les billets des pièces couronnées : aucun ouvrage ne sera reçu après le 1^{er} Avril de l'année de la distribution. Le prix sera publié dans la séance publique qui suivra la fête de S. Louis.

Les Mémoires seront adressés, francs de port, non-seulement jusqu'à la frontière du royaume, mais jusqu'à Lyon,

A M. *De Latourrelle*, conseiller à la cour des monnoies de Lyon, secrétaire perpé-

94 LIVRES NOUVEAUX:

tuel pour la classe des sciences, rue Boissac ;

Ou à M. *Bollioud Mermet*, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue du Plat ;

Ou chez *Aimé Delaroche*, libraire, imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

LIVRES NOUVEAUX.

Réflexions sur les Vapeurs, ou Examen du Traité des Vapeurs des deux Sexes. Par M. P. ***. A Amsterdam ; & se trouve, à Paris, chez *Vincent*, imprimeur-libraire, rue S. Severin, 1767, *in-12*.

Nota. Nous annonçons pour la seconde fois cet ouvrage, à l'instante priere de M. Pomme qui nous a adressé l'apostille suivante, écrite de sa main, pour y servir de réponse.

L'auteur de cette nouvelle production arrive un peu tard. Les objections qu'il fournit aux antagonistes du système de M. Pomme, n'ajoutent rien à celles qui ont déjà paru dans un autre anonyme & dans les Journaux de l'Encyclopédie, des Scavans & de Trévoux ; auxquelles objections M. Pomme a répondu dans la seconde édition de son Traité des Vapeurs. On ne trouve donc rien de neuf dans cette brochure, si on en excepte les personalités. On conseille, en conséquence, à l'anonyme de reprendre la plume,

& de fournir, s'il le peut, pour l'instruction du procès que cette matière a fait naître, des faits contraires à ceux que M. Pomme a publiés; dont il nous rend aujourd'hui les témoins.

Abiégé économique de l'Anatomie du corps humain, à la portée de toute personne qui veut se connoître & s'instruire en cette partie, ainsi que de tous ceux qui se destinent au grand art de guérir les malades. A Paris, chez *Didot*, 1768, *in-12*.

Troisième Distribution des Planches du Traité historique des Plantes de la Lorraine; par M. *Buchoz*, docteur en médecine, &c. A Nancy, chez *Lamort*, &, à Paris, chez *Durand neveu*.

Projet d'anéantir la petite Vérole; par M. *Ant. Le Camus*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, &c. A Paris, chez *Ganeau*, 1767, *in-4°* & *in-12*.

Description & Détail des Arts du Meunier, du Vermicellier & du Boulanger, &c. avec une Histoire abrégée de la Boulangerie, & un Dictionnaire de ces arts; par M. *Malouin*, &c. A Paris, chez *Saillant* & *Desaint*, 1767, *in-fol.*

ERRATA pour le Journal de Septembre 1767. -

Page 268, ligne 6, donné lieu à un, *lisez* occasionné un.
 Page 270, ligne 7, pole austral, *lisez* pole boréal. *Ib. dem*;
 ligne 11, pole boréal, *lisez* pole austral. Page 271, ligne 10,
 approfondies, *lisez* approfondies.

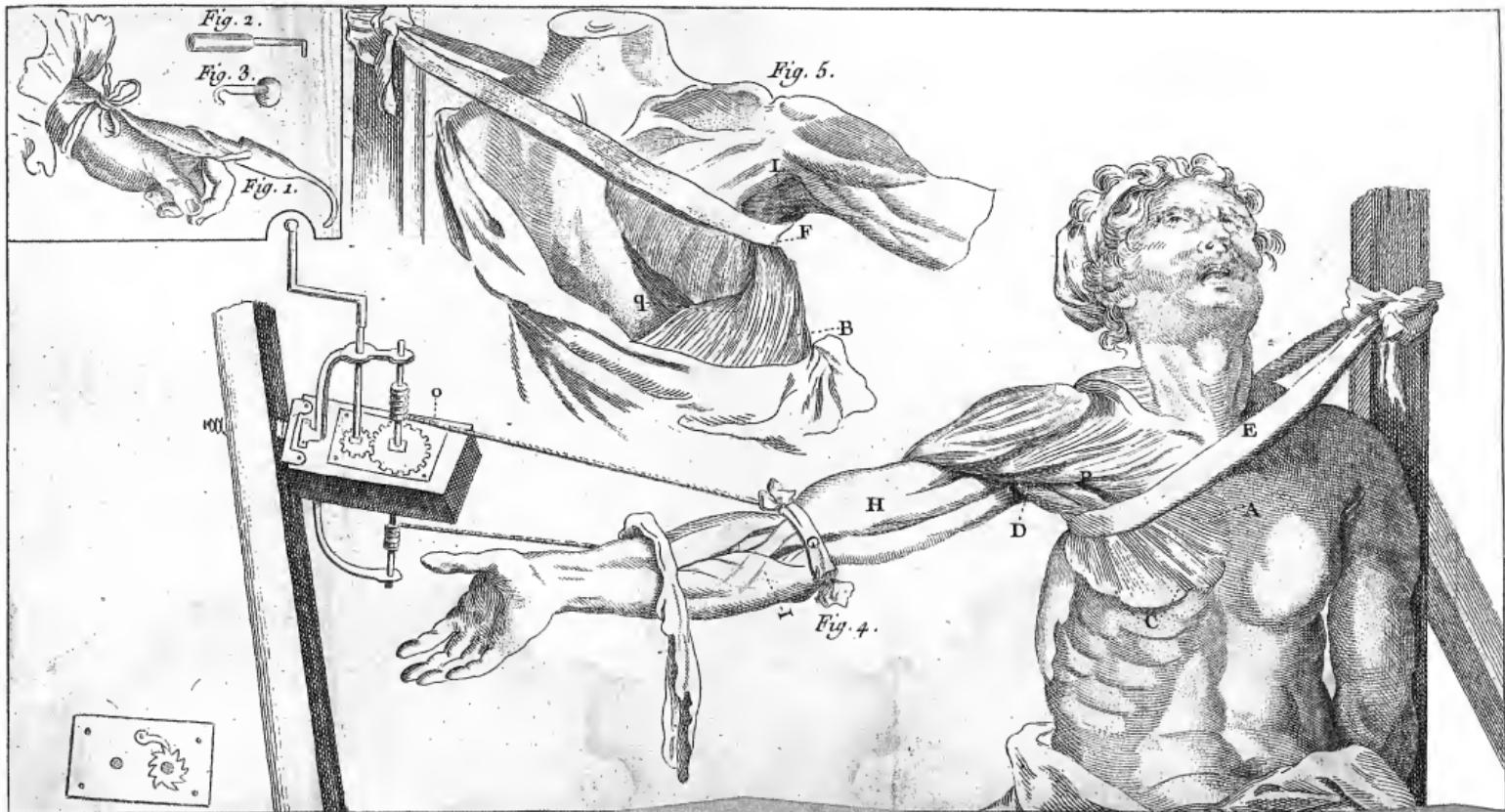
T A B L E.

E X T R A I T. <i>Histoire anatomico-médicinale.</i> Par MM. Lieutaud & Porrat, médecins.	Page 3
O b s e r v a t i o n sur les <i>Suites d'une Fausse-Couche.</i> Par M. Delabrousse, médecin.	20
— sur un <i>Tetanos essentiel dans un Enfant de huit jours.</i> Par M. Cellicz chirurgien.	24
L e t t r e à M. Dufeuau; Par M. Burel, médecin, <i>sur le Tetanos & le Catochus.</i>	28
— en Réponse à M. Dufeuau, <i>au sujet d'une Observation sur un Tetanos.</i> Par M. Pujol, médecin.	33
R e m e d e contre le <i>Ver solitaire, & Observation sur un Dré d'oudre, introduit dans l'Œsophage.</i> Par M. Rathier, chirurgien.	44
L e t t r e à M. Sonyer Du Lac, <i>sur l'Abus des Machines dans le Traitement des Luxations.</i> Par M. Portal, méd.	48
O b s e r v a t i o n sur une <i>Opération de la Taille,</i> faite par M. Mejean, chirurgien.	65
L e t t r e de M. Rochard, chirurgien, <i>sur une Observation d'un Abscès au Cerveau.</i> Par M. Rozière De la Chaffagne.	70
L e t t r e sur une <i>Question de Chirurgie.</i> Par M. Poulain, chirurgien.	79
E x p l i c a t i o n des Figures.	83
O b s e r v a t i o n s météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Novembre 1767.	84
M a l a d i e s qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1767.	87
O b s e r v a t i o n s météorologiques faites à Lille, au mois d'Octobre 1767. Par M. Boucher, médecin.	88
M a l a d i e s qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre 1767. Par le même.	89
D i s t r i b u t i o n du <i>Prix proposé par l'Académie de Lyon.</i>	90
L i v r e s nouveaux.	94

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1768. À Paris, ce 13 Décembre 1767.

POISSONNIER DESPERRIERES.



JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

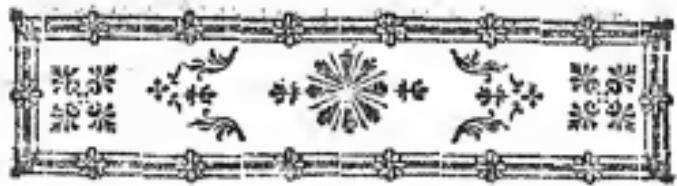
FÉVRIER 1768.

TOME XXVIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1768..

EXTRAIT.

Essai sur le Pouls, par rapport aux Affections des principaux Organes, avec des figures qui représentent les caractères du pouls dans ces Affections ; ouvrage augmenté d'un Abrégé de la Doctrine & de la Pratique de SOLANO, d'après les livres originaux & autres ouvrages espagnols, & d'une Dissertation sur la Théorie du Pouls, traduite du latin de M. FLÉMING, membre du collège des médecins de Londres. Par M. FOUQUET, docteur en médecine de l'université de Montpellier, &c. A Montpellier ; & se trouve, à Paris, chez Didot le jeune, 1767, in-8°.

Les médecins conviennent assez unanimement que, de tous les signes qui peuvent les diriger dans leur pratique, le

pouls est celui dont ils tirent les indications les plus sûres : malgré cela, on est forcé d'avouer que, chez plus d'un praticien, l'observation de ce phénomene, n'est qu'un manuel stérile, &, si nous osons le dire, de pure cérémonie. La méthode de l'observation est si longue, si difficile, si peu brillante; elle demande tant de sagacité, d'attention, de patience & de courage, qu'on ne doit point être étonné que, dans tous les tems, le commun des médecins ait préféré de bâtir sur de foibles conjectures, des théories des- quelles ils ont cru pouvoir déduire les règles de pratique qu'ils ont suivies. Cette méthode, bien plus aisée, plus courte, & qui exige beaucoup moins de talents réels, a l'avantage de prêter beaucoup plus à l'imagination, de toutes les facultés de l'esprit la moins solide, mais, en même tems, la plus séduisante. C'est ainsi qu'on a vu les sectes se succéder & s'entre-détruire les unes les autres; tandis qu'un petit nombre de sages, placés souvent à des distances trop éloignées, ont eu le courage de résister au torrent de leur siècle, de marcher sur les traces d'Hippocrate, & s'en tenir à l'observation : c'est à eux seuls qu'on doit les progrès que la pratique a faits pendant cette longue suite de siècles qui se sont écoulés entre ce pere de la médecine & nous.

L'observation du pouls n'a pas été moins

négligée que les autres branches de la sémiotique : Hippocrate lui-même n'en a fait presqu'aucun usage. Après ce grand homme, Praxagore, Hérophile, Erésistrate, Archigène en firent l'objet de leurs recherches ; mais Galien est, de tous les médecins de l'antiquité, celui qui s'est le plus distingué dans la connoissance de ce signe ; il l'a réduite en système, & en a fait un corps de doctrine qu'il n'a pas toujours fondé sur l'observation, mais qui, malgré cela, a été adoptée sans réserve par presque tous les praticiens, jusqu'à la découverte de la circulation du sang. On trouve, il est vrai, dans ce long espace de tems, quelques écrivains qui ont enrichi les découvertes de Galien de leurs observations particulières ; tels sont *Ætius d'Amidène*, *Actuarius*, *Struthius*, célèbre praticien à Padouë ; *Zéchius*, professeur à Bologne, & quelques autres médecins d'un très-grand nom ; mais le fond de la doctrine resta toujours le même. Les chymistes & les méchaniciens, qui envahirent la médecine à la chute du Galénisme, anéantirent presqu'entièrement la doctrine du pouls, sous prétexte de la simplifier.

Il étoit réservé à un médecin Espagnol, (dom Solano de Luques,) ou plutôt à M. de Bordeu, médecin des Facultés de Paris & de Montpellier, d'ouvrir une nouvelle carrière dans ce genre d'observations ;

c'est le jugement qu'en porte le célèbre M. De Haller : *Auctor anonymus*, (dit-il en parlant du livre des Recherches sur le Pouls,) *Solani ædificio manifesto suum sed ornatius & amplius superstruxit; id autem structuræ genus experimentorum iteratione oportet aut stare, aut everti, quorum utrumque otium & opportunitates, & liberum in primis à præjudicata opinione animum poscunt.* Element. physiol. lib. vij, sect. 2. Les Nouvelles Observations de M. Michel, médecin de la Faculté de Montpellier, & celles de plusieurs autres praticiens, consignées dans les Journaux de Médecine, ont suffisamment confirmé, comme le désiroit M. De Haller, la doctrine de l'auteur des *Recherches*.

On connaît cette division si lumineuse, que M. De Bordeu a faite du pouls, en *critique* & en *non critique*; on sait que son ouvrage avoit principalement pour but de faire connoître les différentes espèces de pouls, qui annonçoient les évacuations critiques, & les émonctoires par lesquels elles devoient se faire, & que, s'il a traité du pouls non critique ou d'irritation, il ne l'a envisagé que relativement au pronostic. Ce n'est pas qu'il n'eût vu que ce pouls d'irritation pouvoit avoir des caractères différens, suivant les différens organes qui étoient affectés; *Il y a même lieu de soupçonner*,

(dit-il , tom. 1 , pag. 219 de la nouvelle édition de ses Recherches ,) que le pouls d'irritation a encore des caractères distinctifs , selon qu'il se trouve joint à des affections de la tête , de la poitrine , ou du bas-ventre ; mais il a cru devoir laisser défricher à d'autres cette branche importante de sa doctrine. Il paroît qu'il a trouvé dans M. Fouquet un digne coopérateur. Engagé dans des recherches sur ce nouvel objet , par la conjecture de M. De Bordeu , comme il en convient lui-même dans son Discours préliminaire ; & semblable à ces navigateurs audacieux qui , sur de simples récits , vont cherchant de nouveaux mondes , à travers des mers inconnues , il s'est livré avec courage à un genre de travail , dont le résultat a été la découverte des caractères ou des modifications variées du pouls , relativement aux différens organes actuellement affectés ou menacés dans les maladies. Les observations qui lui ont fait découvrir ces différens caractères , les lui ont représentés si distincts & si sensibles , qu'indépendamment des descriptions claires & précises qu'on en donne , il a cru pouvoir encore les rendre par des figures. Il seroit superflu de nous arrêter ici à faire observer les avantages que la pratique doit retirer de cette découverte ; il n'est point de médecin digne de ce nom , qui ne soit convaincu que rien ne lui importe plus

que de reconnoître sûrement les organes qui sont affectés dans les différentes maladies, & de prévoir d'avance les différens événemens qui peuvent survenir pendant leur cours.

Quelque convaincu que M. Fouquet paroisse de l'utilité de son travail, il ne s'est pas flatté de réunir tous les suffrages ; mais, sans faire d'efforts pour ramener ceux qui ne pensent pas favorablement de la nouvelle doctrine du pouls, il se contente de répondre à ceux qui lui objectent l'autorité des médecins qui ne l'ont pas encore adoptée, qu'il ne connaît point d'autorité qui doive prévaloir contre les faits ; & il leur oppose une liste de médecins, ou qui ont travaillé à perfectionner la doctrine du pouls, ou qui en ont recommandé l'étude ; liste dans laquelle on trouve les écrivains qui ont le plus illustré la médecine. Il convient d'ailleurs que « ces sortes d'études sont faites » principalement pour les jeunes gens, chez « qui le poison des préjugés n'a pas encore » acquis la force malheureuse de l'habitude, « & qui d'ailleurs ont dans les sens l'activité » nécessaire pour saisir la moindre lueur des « objets, & se porter avec courage à leur » poursuite. Il seroit cruel, ajoute-t-il, « d'exiger des vieux praticiens, qu'ils allassent se traîner, toute la journée, dans les » sales d'un hôpital ; vraie école d'une pa-

» reille instruction : il faut être juste & hu-
 » main ; ils n'en ont ni le tems ni la force :
 » d'ailleurs l'expérience consommée de l'âge
 » leur est , sans doute , un supplément.
 » Mais , en même tems , s'il est libre ,
 » comme nous venons de le déclarer , à
 » ces arbitres de la pratique d'adopter ou
 » de ne pas adopter les vérités nouvelles ,
 » ce seroit de leur part un très-grand mal ,
 » que de détourner de cette étude les jeunes
 » gens naturellement assez portés en faveur
 » des décisions magistrales , ou que de se
 » prévaloir de leur réputation , pour dé-
 » traîner une vérité essentielle aux yeux du
 » public , non moins facile à se prévenir .
 » *C'est folie , disoit Montagne , que de rap-
 » porter le vrai ou le faux à notre suffisance ,*
 » c'est-à-dire , suivant un de ses commenta-
 » teurs , (M. Coste ,) *d'établir notre capa-
 » cité pour la mesure du vrai & du faux .*
 » (*Essai , liv. I.*) Que , s'il se trouve par
 » malheur qu'on ait ce reproche à faire à
 » quelque grand homme , celui-là s'abuse-
 » roit beaucoup , qui , de ce qu'il prendroit
 » la même liberté , penseroit s'élever à la
 » même considération . »

M. Fouquet connoît bien mal l'esprit hu-
 main , s'il croit que ces réflexions , si sages
 & si raisonnables , puissent faire quelque
 impression sur certains hommes élevés dans

les préjugés, & accoutumés à donner pour limites à la science les bornes étroites de leurs lumières & de leur esprit ; qu'il ouvre les Fautes de la médecine ; & il verra qu'on n'a jamais proposé de nouveauté véritablement utile , qui n'ait effuyé les plus fortes contradictions. On pourroit même , en quelque sorte , juger des avantages qu'on doit se promettre d'une découverte , par les efforts qu'on fait pour l'étouffer. C'est ainsi que la circulation du sang , l'usage du mercure , des remèdes antimoniaux , du quinquina , & , de nos jours , l'inoculation , ont été combattus. Mais qu'il se console : si les clamours de ces ennemis de l'humanité ont été capables d'arrêter pour quelque tems les progrès de l'art , toutes les découvertes véritablement utiles ont toujours triomphé de leurs efforts impuissans.

Dans le premier chapitre de son *Effai* , M. Fouquet a cru devoir traiter de la manière de tâter le pouls ; il s'est contenté de contimenter ce que M. De Bordeu a dit dans le dernier chapitre de ses *Recherches*. Il recommande , en général , de tâter le pouls à plusieurs reprises , de le tâter à l'un & l'autre bras , de le tâter long-tems , d'appliquer l'extrémité des quatre doigts sur le poignet du malade , de manière que l'index soit appliqué à la racine de l'apophyse styloïde

du *radius*, & que les pointes des autres doigts suivent, en laissant le moins d'intervalle possible; il est nécessaire, par conséquent, qu'on tâte de la main gauche le pouls droit du malade, & réciproquement le pouls gauche, de la main droite. Il n'est pas moins essentiel que le malade soit dans une position convenable, c'est-à-dire qu'il faut qu'il soit assis ou couché sur le dos, la tête un peu élevée; que son bras soit plutôt étendu que plié, appuyé dans toute sa longueur, & dans une situation moyenne entre la pronation & la supination.

Ces idées préliminaires étant données, il passe, dans le chapitre second, à la notion qu'on peut se faire des causes qui donnent au pouls ses différens caractères. Il croit pouvoir adopter l'opinion de quelques philosophes qui ont considéré chaque organe de l'animal comme un être distinct qui a sa vie, son sentiment, ses désirs, son goût particulier, son département, ainsi que l'observation le démontre, en quelque sorte, de la matrice & de l'estomac. Il en résulte, selon lui, 1^o que chaque action individuelle de ces organes doit modifier d'une manière particulière la circulation, & , par conséquent, que le pouls, indépendamment des modes généraux, ou battemens ordinaires, qu'on croit se rapporter principalement à l'action du cœur, doit éprouver des modi-

fications relatives à ces actions ou fonctions organiques, indiquées, caractérisées même par ces modes particuliers. 2° Que la plus ou moins grande sensibilité ou activité de chaque organe, tant à raison de sa faculté propre & inhérente, que de sa structure, devra encore influer dans les impressions de cet organe sur le pouls. Il cite, à ce sujet, un passage d'Actuarius qui assure que *les parties du corps, douées d'une plus grande sensibilité, changent & modifient le pouls, en conséquence du sentiment de la douleur qu'elles éprouvent, & que celles qui sont moins sensibles, le modifient relativement à l'affection seule dont elles sont atteintes.* Cette vérité avoit été entrevue long-tems auparavant par Galien. Nous omettrons quelques autres conséquences qu'il tire de ce principe, mais qui sont moins essentiellement nécessaires à l'intelligence de la doctrine de notre auteur.

Il définit donc, dans le chapitre III, le pouls organique, qu'il appelle aussi Pouls des Organes, *celui qui se rapporte à une affection quelconque d'un organe, ou plutôt celui qui désigne & manifeste aux sens cette affection, soit qu'elle aille jusqu'à l'incommodité ou à la maladie particulière de l'organe, soit qu'elle consiste uniquement en une disposition prochaine à la maladie, ou même qu'elle se borne à une simple augmen-*

tation de ressort, de vie ou d'action dans cet organe, indépendamment de toute idée, de tout sentiment de lésion ou de maladie. Lorsque ce pouls est un effet d'une affection maladive actuelle, ou d'une disposition prochaine à la maladie, il le nomme *pouls symptomatique, non critique ou acritique*; c'est le *pouls d'irritation* de M. De Bordeu: il l'appelle, au contraire, *pouls critique*, lorsqu'il résulte d'une augmentation considérable de forces organiques qui, en conséquence de la maladie, conspirent dans un ou plusieurs viscères, pour en opérer la délivrance, & terminer, en même temps, la maladie. Enfin, si l'affection qui le produit, ne fait qu'intéresser légèrement & momentanément le ton ou la faculté de l'organe ou son action, sans nul vice d'ailleurs ou nulle impression morbifique, il lui conserve la première & simple dénomination *d'organique*.

Tous ces pouls, en ce qu'ils ont d'essentiel en eux-mêmes, comme effets représentatifs des affections des différens organes, sont caractérisés, selon M. Fouquet, par autant d'impressions variées que la surface de cette portion de l'artere, sur laquelle on appuie le bout des doigts, en tâtant le pouls, fait, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ces doigts. Ces impressions consistent principalement, comme s'exprime notre au-

teur, soit en éminences ou pétites ondes plus ou moins légères, plus ou moins figurées dans quelque endroit de cet espace pulsant, ou en un soulevement plus ou moins marqué, plus ou moins circonscrit de cet espace, soit en quelqu'autre modification de cette partie de l'artère, telles, par exemple, que des espèces d'aplatissement, de resserrement ou diminution de diamètre, des formes d'intersection, de brisement ou apparences de brisement de la colonne du sang dans quelque portion de ce trajet de l'artère.

Ces caractères sont véritablement propres, radicaux & essentiels dans la doctrine de notre auteur; il assure même qu'ils sont immuables dans leur essence, conservant leur forme spécifique dans les trois états d'organique, de non critique & de critique. Ils sont, en quelque sorte, un signe abstrait qui n'exclut pas les autres modifications connues, telles que *la dureté*, *la mollesse*, *la force*, *la faiblesse*, *la petiteſſe*, *la vitesse*, *la lenteur*, *la concentration*, *l'élévation*, &c. qui ne sont, à l'égard du caractère organique, que de simples accidens ou accessoires dont on pourroit absolument se débarrasser dans la perception du caractère essentiel, & qui doivent composer un second ordre de signes. Mais ce qui les distingue essentiellement, c'est de pouvoir être

peints aux yeux comme au tact, sous une figure fixe & déterminée pour chaque individu; au lieu que les modifications accessoires ne seraient être représentées aux sens que par une espèce de commémoration, quoique d'ailleurs également appréhensibles par le tact. C'est sur ce fondement qu'il a fait graver une planche qui contient les caractères des différents pouls organiques qu'il a observés.

Nous ne suivrons pas M. Fouquet dans les réflexions qu'il a cru devoir faire sur les différentes modifications accidentelles du pouls, & qui font la matière des quatre chapitres qui suivent ceux que nous venons d'analyser: nous renverrons nos lecteurs à l'ouvrage même; ils y trouveront plusieurs idées neuves, & bien propres à jeter du jour sur la doctrine générale du pouls, & à confirmer les Recherches de M. De Bordeu. Nous allons passer aux caractères organiques qui font l'objet essentiel du travail de M. Fouquet; nous nous contenterons de les rapporter en entier: quant aux explications, nous renverrons encore nos lecteurs à l'ouvrage même, les bornes que nous sommes forcés de donner à nos Extraits, ne nous permettant pas d'entrer dans de plus grands détails.

Le caractère essentiel du pouls capital consiste en « une élévation ou soulevement

» particulier de la partie antérieure où digi-
» tale de l'artere. On remarque donc, pour
» l'ordinaire, que la partie postérieure de
» l'artete semble fixée, sur le niveau de son
» plan, sous les deux doigts annulaire & au-
» riculaire, tandis que la partie antérieure
» ou l'extrémité qui regarde la main, s'é-
» leve considérablement au-dessus de ce ni-
» veau, souvent avec une liberté, une plé-
» nitude & une force très-marquées. Quel-
» quefois cette élévation ou soulevement de
» l'artere se prend de plus loin, par exem-
» ple, dès le doigt annulaire, d'où, par gra-
» dation, il augmente jusqu'à l'index, &
» par-delà, en frapant, dans cette propor-
» tion, la rangée des doigts; de sorte que
» l'artere, dans son élévation, forme un
» angle aigu, avec la ligne horizontale de
» son plan naturel, depuis l'endroit où com-
» mence cette élévation, jusques vers l'apo-
» physé du *radius*. C'est par cet angle, plus
» ou moins grand, plus ou moins ouvert,
» en proportion de la force ou de l'élévation
» du pouls, que le caractère du capital est
» principalement spécifié. »

Le pouls *guttural*, ou des affections de la gorge, est caractérisé par « une éminence
» ou renflement considérable, en forme
» d'onde, de la partie un peu postérieure
» de l'artere ou de l'espace pulsant, & par
» la dureté, le mouvement libre, &, en
» quelque

» quelque façon, détaché de l'autre partie,
 » ou de l'extrémité digitale de l'artere, qui
 » retient sa forme cylindrique, assez dé-
 » pouillée, en s'élevant avec force; le tout
 » à peu-près comme dans le pouls capital.
 » Il en diffère cependant, en ce que ce sou-
 » levement de la portion digitale y est déci-
 » dément moindre; que le renflement est,
 » au contraire, plus constant; qu'il s'avance
 » beaucoup plus sur l'extrémité digitale de
 » l'artere, qui semble en être couverte en
 » partie quelquefois; de sorte qu'on la sent,
 » conservant sa forme ronde ou cylindrique
 » sous ce renflement, comme si elle étoit
 » engainée dans une artere vuide, dont les
 » parois seroient très-minces & renflées dans
 » le milieu; ce qui fait paroître ce pouls un
 » peu redoublé & un peu ondoyant; au lieu
 » que, dans le capital, ce renflement, lors-
 » qu'il s'y trouve, est de beaucoup moin-
 » dre, plus vague, plus reculé vers l'extré-
 » mité brachiale, & la forme cylindrique
 » presqu'effacée dans cet endroit. »

Le caractère du pouls pectoral est très-
 aisé à reconnoître, dit M. Fouquet; il est
 principalement marqué par « un souleve-
 » ment ou élévation du milieu de l'artere ou
 » de l'espace pulsant, qui paroît sous les
 » doigts, comme une petite montagne unie,
 » bien figurée, & un peu mollette, l'une &
 » l'autre extrémité de l'artere se mouvant

» au niveau de leur plan, & sous la forme
» ordinaire ou naturelle; en sorte que le pro-
» fil supérieur de l'artère décrive une espèce
» d'arc. »

Notre auteur a fait une classe de pouls, qu'il appelle *épigastriques*, qui comprend les pouls de l'estomac, du foie, de la rate & de l'intestin colon. Le caractère générique de tous ces pouls approche plus ou moins de celui du pouls stomachal, lequel consiste en « une petite éminence qui s'élève » entre l'*index* & le *medius*; cette éminence « paroît même quelquefois entrer ou monter » assez avant dans l'intervalle des extrémités « de ces deux doigts, à-peu-près comme une » petite pyramide, dont la pointe seroit « mousse, ou un peu arrondie. » Il y a cela de remarquable, ajoute M. Fouquet, dans le pouls qui précède le vomissement, que la petite éminence pyramidale paroît comme s'arrondir avec une espèce de tremblement de l'artère, mêlé de convulsion; ce qui devient plus sensible, à mesure que le vomissement approche. Il dit avoir observé, dans plusieurs occasions, une espèce d'*ascensus* & de *descensus*, (ce sont ses termes,) du pouls stomachal. Dans le premier cas, l'éminence pyramidale frappe beaucoup plus vers le côté du *medius*, & presque point sur le côté de l'*index*; elle paroît même vouloir s'étendre & s'élargir comme pour se trans-

former en pectoral, en gagnant toujours vers le medius. Cette espece de pouls stomacal est quelquefois accompagnée de beaucoup d'inégalité, quelquefois aussi d'intermittence & d'une forte concentration. Il indique l'affection de l'orifice supérieur de l'estomac : en effet, le malade rapporte la douleur vers cette région ; il éprouve, en même tems, beaucoup de gêne dans la respiration. Dans le second cas, c'est-à-dire dans celui du *descensus*, la petite éminence paroît se retrécir & s'affaïsſer, en se rangeant de plus en plus du côté de l'index, ne se faisant presque point sentir au côté du medius. Ce pouls est un peu inégal, mais sans intermittence marquée. Les malades, dans lesquels on l'observe, se plaignent de douleurs dans la région épigastrique qui répond au-dessous de l'estomac, ou au milieu du grand arc du colon. Il se convertit aisément en intestinal ; & alors les malades éprouvent de fortes coliques.

Le pouls qui indique les affections du foie, ne diffère du stomacal, qu'en ce que l'éminence n'est ni si marquée, ni si forte, ni si élevée ; elle est plus légère, plus retrécie, plus sèche : d'ailleurs l'artère est incomparablement plus tendue, plus retrécie, plus concentrée que dans le stomacal ; les pulsations sont moins vives, & plus irrégulières. »

Dans le pouls de la rate, l'éminence paît
toît monter ou s'allonger « un peu plus en-
» tre le *medius* & l'*index*, comme si elle
» étoit, ou plus haute, ou moins arrondie;
» ce qui la distingue sur-tout des autres pouls
» de la même classe, c'est qu'elle paroît
» coupée verticalement du côté qui répond
» à l'*index*, & que, vers la base où le pied de
» cette coupe verticale, on sent comme une
» échancrure; tandis que, du côté opposé,
» elle conserve sa déclinaison jusques sous le
» *medius*. »

Les pouls abdominaux se font remarquer
par la « concentration, la dureté & un ré-
» trécissement singulier de l'artère, principa-
» lement dans la portion digitale, & par la
» vivacité & l'inégalité des pulsations. » Out-
re ce caractère général, on sent, dans le
pouls intestinal, comme « une espece de
» petit globule qui se fait sentir depuis en-
» viron le point de l'artère qui répond à
» l'intervalle entre les bouts du *medius* & de
» l'*index*, (en se rapprochant toutefois de
» ce dernier,) & paroît se porter ou glisser
» avec rapidité, à travers l'artère, sous tout
» l'*index*, jusques par-delà l'apophyse du
» rayon, en s'allongeant de plus en plus,
» dans ce trajet, en forme de petit dard ou
» d'aiguille. » Dans les ascites confirmées,
ce pouls intestinal prend des modifications
particulières : « L'artère est plus dure, plus

» tendue & plus resserrée que dans l'intestinal vrai ; elle ressemble à-peu-près à un fil d'archal un peu gros ; l'extrémité digitale en est cependant toujours plus rétrécie que la brachiale ; on y sent de l'inégalité, &, pour l'ordinaire, un leger frémissement tout-à-fait au bout ; quelquefois de la fréquence & de la vibratilité, sans néanmoins une irritation bien marquée. Lorsque l'épanchement gêne la respiration, ce pouls se complique du pectoral. »

M. Fouquet n'a point remarqué, dans les pouls des organes des urines & de la sueur, de caractère assez décidé pour pouvoir les représenter par des figures : en général, ils diffèrent peu des pouls qui indiquent des évacuations critiques par ces organes.

» Le pouls général des hémorragies est principalement remarquable, dit notre auteur, par l'impression d'une sorte de petits corps ronds très-flexibles, dont le mouvement est très-rapide, qui se font sentir à l'extrémité digitale de l'artere, comme à la file l'un de l'autre : parvenus à environ la base de l'apophyse du *radius*, ils semblent se briser, en heurtant contre cette apophyse, ou se diviser & se répandre ça & là en éclats plus ou moins nombreux, plus ou moins marqués, d'où résulte, dans cet endroit, une espece de fourmillement

» plus ou moins sensible à chaque diastole;

A ces caractères généraux se joignent, dans le pouls nasal simple, « un renflement » ou élargissement de la partie brachiale de l'artère, & une espèce d'aplatissement à son extrémité digitale qui, sous tout l'index, l'a fait paroître comme un petit ruban aplati : à l'endroit même de cet aplatissement, on sent les petits corps ronds qui paroissent comme allongés, en filant à la queue l'un de l'autre, & très-peu marqués dans leur forme. Ce pouls a encore cela de particulier, que ces petits corps ronds semblent heurter, vers l'apophyse du rayon, contre un obstacle qui les bâtie, & en réfléchit les éclats en arrière sur la série même de ces petits corps ; ce qui fait parfois quelquefois l'artère comme festonnée ou déchirée en petits lambeaux tout-à-fait au bout : quoique le plus ordinairement cela se réduise à un fourmillement grenu, très-marqué un peu au-delà du doigt indice, lequel fourmillement semble distendre ou amincir, en cet endroit, les parois de l'artère, quelquefois on dirait qu'il n'y a, dans la portion aplatie ou digitale de l'artère, qu'un ou deux de ces petits corps ronds, assez bien formés, qui passent prestement sous les doigts. »

Le pouls simple utérin, ou celui qui in-

dique les hémorragies de la matrice, est assez semblable au pouls nazal; il en diffère seulement par les modifications suivantes: « Il est, en général, beaucoup moins élevé & moins fort; quelquefois même on le trouve si concentré, qu'il est besoin d'une pression particulière des doigts, principalement de l'index, pour sentir les petits corps ou le petit fourmillement grenu de l'extrémité de l'artère: souvent ce pouls est lent; l'extrémité digitale de l'artère n'y est pas sensiblement aplatie comme dans le nasal; elle paroît, au contraire, conserver sa forme cylindrique; mais aussi est-elle rétrécie, & un peu profonde, & ses pulsations un peu inégales comme dans un léger intestinal. De plus les petits corps ronds ne sont, pour l'ordinaire dans ce pouls, ni si secs, ni si formés que dans le nazal. » On remarque quelques autres variétés dans ce pouls, pour lesquelles il faut avoir recours à l'ouvrage même: celui qui précède ou accompagne les fleurs blanches, ne diffère du précédent que « par un peu plus de mollesse & de lenteur, un léger rebondissement, une certaine rondeur dans les pulsations, & un peu moins d'expression dans la forme des petits corps ronds, ou du fourmillement. » Le pouls des lochies présente encore quelques légères

différences : « les petits corps ronds & leurs
» fragmens y paroissent plus petits, & moins
» formés ; cependant les pulsations sont quel-
» quefois assez vives, assez séches, quoi-
» qu'élevées, jusqu'à ressembler un peu à
» celles des pouls compliqués, décrits dans
» les *Recherches* : quelquefois encore on y
» sent beaucoup d'inégalité entre-mêlée d'in-
» termittence. » Enfin celui de la grossesse
approche plus que les deux derniers, de
l'utérin-vrai ; il en est cependant distingué
» par un leger resserrrement, une vivacité &
» une petite fréquence dans les pulsations,
» sur-tout vers le premier terme de la gro-
» sse ; les pulsations sont plus fortes & un
» peu plus élevées, vers le dernier tems. »

Le pouls propre au flux hémorroïdal, a pour caractère spécifique *le petit fourmille-ment grenu à l'extrémité digitale de l'artère, ou l'apparition des petits corps ronds à cette extrémité*, comme dans les autres pouls d'hé-
morragie ; mais ce qui le distingue des pré-
cédens, c'est que « ces corps ronds paroif-
» sent beaucoup plus petits, &, en même
» tems, très-secs ; que le fourmillement sem-
» ble plus resserré, ou s'exercer dans un
» plus petit espace ; & les fragmens des pe-
» tits corps ronds sont très-marqués ; en
» sorte que c'est plutôt un leger frémisse-
» ment, qu'un fourmillement grenu qui

se fait sentir sous l'index, & par-delà.

Le pouls des dyssenteries se confond aisément avec l'hémorrhoidal : toute la différence consiste en ce que celui des dyssenteries est « moins élevé ou plus déprimé, » moins plein, plus fréquent & plus inégal, » quelquefois même intermittent ; qu'on y » sent, par intervalles, l'aiguille ou dard de » l'intestinal vrai ; que les petits corps ronds » & leurs fragmēns sont peu sensibles, & que » bien souvent ces fragmens paroissent assez » nombreux & assez fins, pour donner au » bout digital de l'artere, à côté de l'index, » & au-delà, la figure d'une espece de petite » brosse de peintre, ou de petite aigrette, » comme s'il s'éparpilloit, en divergeant.

Tels sont les caractères des pouls organiques simples : nous les avons extraits fidélement de l'ouvrage de M. Fouquet, en empruntant même ses expressions, afin de mettre ceux de nos lecteurs qui ne seroient pas à portée de se procurer son livre, en état de vérifier ses observations. Celles qu'il apporte en faveur de sa doctrine, sont nombreuses, & nous ont paru concluantes ; elles sont accompagnées de réflexions qui tendent à éclaircir de plus en plus cette matière importante. Ces observations, qui occupent près d'un tiers du volume, sont suivies de quelques règles de pratique que l'a-

teur a cru pouvoir déduire des signes tirés du pouls & de la doctrine de Solano, tant sur l'emploi des saignées, que sur celui des purgatifs; matière importante & traitée d'une manière qui nous a paru mériter toute l'attention des praticiens qui ont quelque zèle pour les progrès de leur art. Nous ne scussions trop les exhorter à s'exercer dans un genre d'observations, qui promet de si grands avantages. Au reste, il paroît par les observations qui ont été communiquées à l'auteur, & qu'il a insérées à la fin de son ouvrage, qu'on s'occupe avec succès de cet objet dans l'école de Montpellier. Il seroit à souhaiter que les observateurs qui voudront s'adonner à ce genre de recherches, ne s'en tinsseint pas seulement aux faits qui tendent à confirmer de plus en plus cette doctrine, & qu'ils voulussent tenir quelque compte de ceux qui peuvent former des exceptions aux règles générales qu'on est en droit d'en déduire : c'est le moyen de rendre leurs travaux aussi utiles qu'ils peuvent l'être, & de mériter la reconnoissance des vrais médecins, de ceux qui ne cherchent que le bien de l'humanité.



EXTRAIT

De la Séance publique de l'Académie des sciences, arts & belles lettres de Dijon, tenue le 16 Août 1767.

M. Marel, docteur en médecine, secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par la proclamation du prix de médecine que l'Académie avoit proposé.

MESSIEURS, a-t-il dit, les sciences physiques ont langui tant que les hommes, livrés aux écarts de leur imagination, se sont plus attachés à deviner la nature, qu'à l'étudier. Si les systèmes qu'enfantoient alors les philosophes, portoient quelquefois l'empreinte du génie, leur existence n'étoit le plus souvent qu'éphémère; & l'expérience les renversoit presqu'aussi-tôt qu'ils étoient formés: de-là cette multitude de systèmes qui se sont succédés les uns aux autres; de-là le discrédit où ils sont tombés, & l'espèce d'enthousiasme avec lequel on a préconisé les avantages de l'observation & de l'expérience.

Mais la crainte de s'égarter, en prenant son imagination pour guide, & la confiance que l'observation mérite, ont inspiré trop de défiance pour les systèmes: il en est qu'il seroit dangereux de proscrire. Ce n'est pas

assez de voir & d'observer; il faut réfléchir sur ce que nos sens nous ont fait appercevoir; il faut interpréter le langage que la nature parle à nos yeux, ainsi qu'à nos oreilles.

Il s'élance, il est vrai, de chaque observation des rayons de lumière, capables de répandre un grand jour sur les objets de nos recherches; mais, pour produire un effet avantageux, ces rayons épars doivent être réunis en un seul foyer. Rapprocher les observations les unes des autres; les comparer & en déduire des conséquences qui forment un corps de doctrine, un système d'après lequel on puisse se conduire, voilà ce que doit faire tout homme qui aime la vérité; & c'est principalement en médecine que la nécessité de donner ainsi de la vie aux observations, qu'il me soit permis de me servir de cette expression, que cette nécessité, dis-je, est la plus pressante.

Le raisonnement, sans l'observation, feroit des *théoriciens* dangereux; l'observation, sans le raisonnement, produiroit des empyriques non moins redoutables. L'observateur attentif faisoit en vain les traits qui caractérisent les maladies; il en feroit en vain des tableaux de la plus grande vérité; il chargeroit inutilement ses Recueils d'une infinité d'expériences, où le hazard auroit fait connoître l'effet des remèdes. La mul-

titude, la diversité des circonstances, en multipliant les phénomènes des maladies, &, conséquemment, leurs espèces, en variant les effets des mêmes remèdes, borneroient l'utilité de ses tableaux & de ses Recueils; & la réflexion peut seule prévenir les erreurs auxquelles l'empyrisme le livrerait infailliblement.

C'est par elle que le médecin parvient à démêler ce que les maladies ont de commun entr'elles, à saisir les nuances qui les différencient; c'est elle qui le conduit à la connaissance des causes des maladies par l'examen de leurs symptômes; c'est elle encore qui, lui rendant raison de la manière d'agir des remèdes, le guide dans leur usage; c'est elle enfin qui, l'éclairant sur le parti qu'il doit prendre, lui trace la route qu'il doit suivre.

La véritable médecine, celle d'Hippocrate, de Fernel, de Baillou, de Duret, de Sydenham, de Boerhaave & de Baglivi, celle que pratiquent encore avec succès les Senac, les Van-Swieten, les Huxham & tant d'autres praticiens célèbres, a toujours été fondée sur des conséquences déduites de l'observation; & si la science la plus difficile comme elle est la plus importante, si la médecine est encore un peu éloignée de la perfection dont elle est susceptible, c'est qu'il est encore des occasions où les médecins

sont livrés à l'empyrisme ; c'est que la réflexion ne les a pas encore assez heureusement servis , pour leur révéler tous les secrets qu'il leur est intéressant de découvrir ; c'est qu'il est des maladies , dont l'histoire n'est encore éclairée que de la lumière de l'observation.

De ce nombre étoient , il y a quelques années , les maladies occasionnées par le spasme. Un prix proposé par cette Académie , au savant qui détermineroit la manière d'agir des anti-spasmodiques , a répandu sur cet objet le jour le plus favorable ; & cette compagnie , toujours attentive à répondre aux intentions de son illustre fondateur , en travaillant à la perfection de la médecine , s'applaudit encore aujourd'hui du choix qu'elle a fait des anti-septiques pour le sujet du prix qu'elle va avoir la satisfaction d'adjuger.

Il est peu de maladies plus communes que celles où la putréfaction régne ; mais il en est peu , dont les espèces soient plus multipliées ; mais il en est peu , dont le traitement ait été jusqu'à présent plus incertain.

Les succès les moins équivoques ont souvent démontré que ces maladies n'étoient pas au-dessus des ressources de la médecine ; mais la diversité des espèces a souvent rendu inutiles les remèdes les plus éprouvés , parce que la plupart de ceux dont l'expérience

autorise l'usage, agissent d'une maniere qui échappe à la sagacité des praticiens les plus éclairés, & qu'en employant les anti-septiques, on n'étoit guidé que par l'observation, & conséquemment par un empirisme dangereux ; il étoit donc bien important de secouer cette espece de joug, & de rendre méthodique l'usage de cette classe de remedes ; c'est pour y réussir que l'Académie avoit proposé pour le sujet du prix de cette année :

De déterminer ce qu'étoient les Anti-septiques considérés dans le sens le plus étendu d'expliquer leur Maniere d'agir ;

*De distinguer leurs différentes Espèces ;
De marquer leur Usage dans les Maladies.*

Lorsque l'Académie proposa ce problème, les expériences de MM. Pringle & Gaber étoient les seules qui eussent répandu quelques lumières sur l'essence des anti-septiques. Un auteur aussi éclairé que modeste, le traducteur des *Essais de Shaw*, a, depuis ce tems-là, multiplié les sources où les auteurs pouvoient puiser, en mettant au jour une grande quantité d'expériences ingénieuses ; & M. Macbride, chirurgien Anglois, a porté sur le même objet les lumières les plus grandes ; mais, si nous exceptons ce dernier, auquel nous devons une décou-

128 EXTRAIT DE LA SÉANCE

verte précieuse, celle de rendre aux substances putrides leur confiance naturelle, aucun de ces savans ne s'étoit permis des réflexions capables d'aider à former sur cet objet un corps de doctrine suffisant, un système pratique : toutes leurs expériences, toutes leurs observations étoient à-peu-près semblables à des diamans encore couverts de leur écorce sablonneuse ; il falloit les mettre en œuvre ; & c'est ce que l'Académie attendoit de ceux qui tenteroient de résoudre le problème qu'elle avoit proposé.

Avec quelle joie ne doit-elle donc pas annoncer que des plumes savantes ont secondé ses efforts, & qu'il lui reste seulement le regret de n'avoir pas trois couronnes à décerner ?

En effet, parmi le grand nombre de Mémoires qu'elle a reçus, il en est trois, dont les auteurs ont su présenter les anti-septiques sous un point de vue si avantageux, que l'usage de ces remèdes va désormais être soumis à une méthode facile & sûre ; aussi ces trois ouvrages ont-ils balancé les suffrages ; & si le plus grand nombre s'est réuni en faveur du Mémoire qui a pour devise : *Quantò magis homo putrido* ; si le prix a été adjugé à M. De Boissieu, docteur agrégé au collège des médecins de Lyon, qui en est l'auteur, tandis que l'honneur de l'*accessit* se partage entre M. Bordenave, maître en

en chirurgie de Paris, professeur royal, conseiller-commissaire pour les correspondances de l'Académie royale de chirurgie; & M. Godard, docteur en médecine à Verviers, près Liège, qui remporta, il y a trois ans, le prix des anti-spasmodiques, dont les Dissertations ont pour épigraphe celui du premier, cette expression d'Horace :

Quid verum curo & rogo.

Et celui du second, cette Assertion de Galien :

Videtur autem ex materiâ humidâ omnis putredo fieri; ex causâ verâ efficiente, extraneâ & prâter naturam calore simul autem augeri ab immobilitate;

C'est que, dans l'impossibilité de couronner chacun de ces auteurs, & dans la nécessité de faire un choix, il étoit juste de se décider en faveur de celui qui avoit le mieux rempli les vues de l'Académie.

Prévenir la putridité, en empêcher les progrès, rétablir les substances putrides dans leur état naturel, voilà les effets que doivent produire les remèdes connus sous le nom d'*anti-septiques*, & les différens points de vue sous lesquels les auteurs devoient les présenter dans leur Mémoire : or, quoique l'ouvrage de M. Godard soit réellement celui d'un homme de génie, quoiqu'il soit très-bien fait & très-utile, ce médecin, en ne

confidérant pas les anti-septiques comme capables de corriger la putridité au point de rendre aux substances putrides leur consistance naturelle, a cédé l'avantage de la dispute à ses concurrens. La découverte de cette propriété des anti-septiques est, il est vrai, très-nouvelle : il est évident que M. Godard n'avoit aucune connoissance des Essais de Macbride, lorsqu'il a écrit le sçavant & bon Mémoire qu'il a envoyé au concours ; mais il en résulte toujours que son ouvrage a un degré d'utilité de moins que ceux de ses rivaux qui ont tiré le plus grand parti de la découverte de Macbride : si même M. Bordenave, qui en a fait un très-heureux usage, est seulement associé à M. Godard pour l'honneur de l'*accessit* ; s'il ne partage pas le prix avec M. De Boissieu, c'est qu'on auroit désiré qu'il eût traité la partie médicinale avec autant de supériorité que la chirurgicale ; tels sont les motifs qui ont décidé l'Académie à donner à M. De Boissieu seul le prix qu'elle avoit proposé ; mais en regrettant sincèrement de n'en avoir pas trois à adjudiquer.

Une notice de l'ouvrage de M. De Boissieu va justifier le parti que l'Académie a dû prendre ; & l'impression des trois Mémoires dont je viens de parler, fera bientôt connoître au public & aux auteurs qui n'ont pas eu le bonheur de répondre également aux

desirs de cette compagnie, que l'équité seule a présidé au jugement qu'elle a porté. Si tous les Mémoires qu'elle a reçus, n'ont pas disputé la palme avec autant d'avantage que ceux de MM. Bordenave & Godard, il en est plusieurs parmi eux, qui renferment des détails précieux, & qui annoncent dans leurs auteurs de grandes connaissances & des vues pratiques très-étendues; aussi, pour témoigner, autant qu'il lui est possible, sa satisfaction aux auteurs de ces Mémoires, l'Académie a-t-elle décidé que l'on en ferait une mention honorable; que l'on dirait du Mémoire, à la tête duquel on lit cette première phrase du troisième Essai de Macbride: *On n'avoit jamais pensé que la vertu des anti-septiques fût si étendue, avant que le docteur Pringle l'eût démontré;* qu'il est celui qui a le plus approché du mérite des Dissertations de MM. De Boissieu, Godard & Bordenave.

Qu'elle a encore trouvé de bonnes choses, bien vues & bien présentées, dans les Dissertations qui ont pour épigraphe, l'une, cette sentence de Boerhaave: *Attentio mater est scientiae;* l'autre, cet aphorisme de Celse: *Naturā repugnante, nihil medicina proficit.*

Il est à regretter que les auteurs de ces ouvrages n'ayent pas assez bien saisi l'esprit du problème, & n'ayent pas connu les *Essais*

132 EXTRAIT DE LA SÉANCE
sur la Putréfaction par le traducteur de
Shaw, & par Macbride.

NOTICE du Mémoire couronné.

Pour résoudre le problème proposé, il falloit nécessairement remonter à la cause prochaine de la putréfaction, prise dans le sens le plus étendu ; il falloit se rendre raison de la maniere dont les remedes pourroient la corriger ou la prévenir ; il falloit saisir les rapports sous lesquels les médicaments pouvoient produire ces effets ; il falloit enfin désigner les circonstances dans lesquelles les uns ou les autres de ces remedes pouvoient être employés avec confiance.

M. De Boissieu, quoiqu'éclairé par les expériences des savans Pringle & Gaber, de l'ingénieux & modeste anonyme traducteur de *Shaw*, de l'illustre Halles & du lumineux Macbride, ne voulut « marcher » dans la carrière qu'il se proposoit de par- « courir, que précédé du flambeau de l'ob- « servation & de l'expérience ; » il sentit que l'amout de la vérité ne permet pas de s'en rapporter aveuglément aux assertions des auteurs les plus respectables ; & le pre- mier pas qu'il fit, fut d'examiner les phéno- menes que présente une substance animale qui se putréfie.

On trouve, à la tête de son Mémoire, dans une espece d'introduction, l'histoire

des expériences qu'il a faites à ce sujet ; mais il n'en déduit aucune conséquence , & les réserve , pour les présenter dans le corps de l'ouvrage qui est divisé en autant de parties que le problème a de membres.

Dans la première , pour déterminer la nature des anti-septiques , il fait d'abord observer que ces remèdes sont ceux qui peuvent prévenir la putréfaction ; & , rapprochant les résultats des expériences qu'il a faites , & de celles des auteurs qui ont travaillé sur le même sujet , il définit la putréfaction *un mouvement intestin* qui décompose les corps , en détruisant leurs principes constitutifs , & en facilitant l'évaporation de quelques-uns d'entr'eux ; qui forme des principes fétides de la nature des alkalis volatils , & les dissipe , & qui détruit le corps qui se pourrit , en le réduisant à ses élémens.

Il fait voir que l'air fixé étant une espece de lien qui réunit les parties constitutantes des corps , & leur donne la solidité , le mouvement intestin de la putréfaction , commencé par l'effort de la matière ignée , se soutient par le jeu de l'air fixé ; que cet air , par sa force expansive , écarte les particules de matière , auxquelles il étoit uni ; les abandonne & s'échappe , après avoir détruit le tissu primordial des corps , d'où il résulte une nouvelle combinaison des parties absolu-

ment différentes, enfin une dissipation absolue de toutes les parties volatiles des mixtes ; au point qu'il ne reste, quand ce mouvement est cessé, qu'une substance terrestre, dépouillée de toutes sortes de parties huileuses & salines.

Cette définition le conduit à reconnoître dans la fermentation quatre degrés :

- La tendance à la putréfaction,*
- La putréfaction commençante,*
- La putréfaction avancée,*
- La putréfaction achevée.*

Et voyant par les expériences de Macbride & par les siennes propres, qu'on pouvoit hâter la putréfaction, en favorisant la dissipation de l'air fixé ;

Qu'on la retardoit, en s'opposant à cette dissipation ;

Enfin qu'on rétablisse les substances putrides, en leur rendant cet air fixé ;

Il en tire cette conséquence, que les anti-septiques sont des remèdes qui empêchent le développement ou l'évaporation de l'air fixé, ou qui le rendent aux parties qui l'ont perdu.

Mais comment produisent-ils ces effets ? C'est ce que M. De Boissieu démontre dans la seconde partie. Il examine d'abord leur action sur des substances animales, privées de vie ; ensuite sur les animaux vivans. Il

nomme *anti-septiques simples* ceux qu'il emploie sur des substances animales mortes, & *médicamenteux*, ceux qui operent sur des substances animales, jouissantes de vie.

Cet examen le conduit à reconnoître les anti-septiques qu'il nomme *conservateurs* ou *improprement dits*, parce qu'ils s'opposent à la dissipation de l'air fixé; parce qu'ils rendent aux substances putrides l'air qu'elles ont perdu.

Entrant ensuite dans des détails très-lumineux sur les différentes especes de ces deux genres d'anti-septiques, l'auteur fait remarquer qu'en s'opposant à l'action de l'air extérieur, en raffermissant les parties constitutantes des corps, on empêche, on retarde la dissipation de l'air fixé. Il fait observer que toutes les substances putréfiées sont très-avides d'air, & qu'elles absorbent avec la plus grande facilité celui qui leur est présenté dans l'état de gaz; état dans lequel l'air n'a pas encore repris son élasticité, & est combiné avec le phlogistique; état où se trouve l'air, dans le moment où il se dégage de quelque substance par la fermentation ou la déflagration.

Aussi voit-on que tous les anti-septiques restaurateurs ou proprement dits, sont ceux qui contiennent beaucoup d'air fixé, qui fer-

mentent avec les substances animales, où s'enflamment aisément.

L'auteur divise encore les anti-septiques médicamenteux en *externes* & en *internes*, relativement à la maniere dont on les emploie; &, dans un tableau très-ingénieux, qui forme la troisième partie de sa Dissertation, il distribue ces remedes, d'après le plan qu'il vient de tracer.

C'est dans la quatrième que, pour en marquer l'usage dans les maladies, M. De Boissieu établit les différentes especes & les différens degrés de putridité dont nos humeurs & nos solides sont susceptibles.

D'abord il définit la putréfaction des corps vivans; &, non content d'en déterminer la cause prochaine, il remonte aux causes éloignées, fait voir comment elles produisent une putréfaction particulière ou générale, & montre ensuite que cette pourriture affecte, ou les parties externes, ou les premières voies, ou la masse humorelle.

C'est dans trois articles séparés, que M. De Boissieu donne tout ce qui concerne ces trois genres de putridité, & fait connoître les anti-septiques qu'on doit leur opposer.

C'est dans ces mêmes articles que, partant de la division qu'il a faite, dans la première

partie, des quatre degrés différens dont la putréfaction est susceptible, l'auteur a eu l'art de placer des tableaux extrêmement fideles des états qui correspondent à ces degrés; tableaux où, en rassemblant avec autant de précision que d'exactitude tous les signes qui caractérisent ces différens états, il ne laisse rien à désirer sur les attentions qu'exige le choix des anti-septiques, & du moment où il faut y avoir recours; détails précieux & très-conformes aux vœux de l'Académie, exprimés formellement dans son Programme. La compagnie y disoit en effet :

L'Académie espere qu'après avoir fait connoître les différens degrés & les différentes especes de putridité dont nos humeurs & nos solides sont susceptibles; qu'après avoir indiqué les anti-septiques que l'on peut leur opposer, les auteurs s'attacheront à donner avec précision les signes auxquels on pourra reconnoître le moment où il faudra employer ces remèdes.





LETTRE

*Adressée à M. ROUX, par M. DESBREST,
docteur en médecine de l'université royale
de Montpellier, ancien médecin des camps
& armées du roi, médecin à Cusset, près
les eaux minérales de Vichy, en Bour-
bonnois.*

Utilitate hominum nihil debet esse antiquius.
BACCHUS.

MONSIEUR,

Je vois avec un vrai plaisir, que plusieurs médecins s'attachent à la doctrine du pouls: votre Journal, dépôt précieux des progrès de l'art le plus utile aux hommes, commence à retentir des nouvelles découvertes que l'on fait en ce genre, & qui nous en font espérer encore de plus grandes. L'art de guérir acquerra, par l'application de cette doctrine, le degré de perfection dont il est susceptible, & par-là deviendra aussi utile qu'il a été funeste, lorsqu'il a été exercé par certaines gens. Ce n'est point un paradoxe que j'avance; c'est un fait constant, dont on peut sentir toute la vérité; &, pour vous en convaincre, jetez un coup d'œil

fur le nombre infini de gens de tous états, de tout sexe, de toute condition, de tous métiers, qui se mêlent de vendre des remèdes, d'en donner gratuitement, ou d'en conseiller l'usage : hommes & femmes, prêtres, moines & moines, savans & ignorans, lettrés & non lettrés, depuis la condition la plus relevée, jusqu'à celle de bourreau, qui est la dernière de toutes, vous verrez que par-tout on trouve des marchands de remèdes, ou de recettes infaillibles pour la guérison de tous les maux.

Si, dans le nombre des personnes qui s'appliquent uniquement à l'étude & à la pratique de la médecine, il en est peu qui réussissent toujours, & qui ne commettent souvent des fautes dangereuses ; s'il en est peu qui ne s'égarent & ne se trompent quelquefois dans les moyens qu'ils emploient, pour guérir ; enfin si on trouve si peu d'excellens médecins parmi le grand nombre de ceux qui sont revêtus de ce titre, que faut-il penser des gens qui, sans la moindre connoissance des fondemens de l'art le plus difficile & le plus dangereux, ne craignent pas non-seulement d'indiquer des remèdes, dont ils ne connoissent ni les propriétés ni la façon d'agir, mais qui s'arrogent encore le droit de juger & de fronder ceux qui ne sont prescrits par les maîtres de

l'art, qu'après de longues méditations sur la nature du mal & les moyens d'y remédier ? Mais tel est le malheur attaché à la condition humaine; nous tournons presque toujours contre nous-mêmes les armes qui ne nous ont été données que pour notre conservation.

Si nous ne pouvons pas nous flater de voir cesser les abus dont nous nous plaignons, qu'il nous soit permis au moins d'espérer que la doctrine du pouls sera l'époque d'une révolution heureuse dans la médecine. Quoique je sois un des partisans de cette doctrine, je me garderai bien de dire que je distingue toutes les nuances qui caractérisent les différents pouls critiques dont M. De Bordeu parle dans ses Recherches; mais ce que je puis dire, ce que j'ose même dire hardiment, c'est que, depuis que je connois cet ouvrage & les autres de ce genre, j'ai été plus réservé dans l'application des remèdes, sur-tout de ceux qui produisent de grands effets, qui occasionnent des changemens très-sensibles dans les maladies, de ceux enfin qui décident souvent de la vie des hommes.

Les saignées & les purgations, qui s'opposent si puissamment aux efforts critiques de la nature, doivent particulièrement être comptées dans ce nombre : ce sont cepen-

dant des remedes qu'un grand nombre de ceux qui professent la médecine , prescrivent à tout propos , & sans trop sçavoir pourquoi. Dans les fiévres , s'il arrive que la chaleur soit considérable , la tête douloureuse ; que l'artere batte avec force , on saigne & on resaigne jusqu'à ce qu'on ait obtenu la détentre que l'on attend , pour placer des purgatifs qui se succèdent souvent avec tant de rapidité , qu'à peine met-on quelquefois un jour ou deux d'intervalle entre chaque purgation : cependant le mal fait de nouveaux progrès ; la fièvre augmente ; les forcent s'épuisent ; & si le malade ne succombe pas , on lui prépare au moins une longue convalescence ; ou bien on le précipite dans une maladie chronique qui le tourmente jusqu'à ce qu'une mort prématurée mette fin à ses souffrances ; tels sont , Monsieur , les succès de ces médecins qui répandent le sang à gros bouillons , ou qui aiment tant à faire *coulter la bile* ; aussi n'ont-ils que de grandes maladies à traiter , parce que d'un petit mal , ils en font un grand , sans le vouloir. *Si in methodo error fiat , multorum symptomatum author erit medicus , non morbus.* Baglivi. *Une fièvre simple , que la nature seule , & sans le secours de l'art , eût guérie , se transforme , entre leurs mains , en une fièvre vraiment maligne :* on commence par affoiblir le malade par d'abondantes saignées ;

on finit de l'épuiser par de fréquentes purgations ; tout devient tendu & rénitent ; les solides se crispent ; les fluides s'appauvris- sent ; la langue devient noire , gercée ; les muscles sont en contraction ; la tête s'em- barrassse ; on observe des mouveemens con- vulsifs dans le genre nerveux ; tout annonce le danger imminent du malade. Il arrive pourtant quelquefois que la nature , après avoir long-tems lutté contre la maladie & les remedes , remporte enfin la victoire. Qu'arrive-t-il de-~~là~~ ? On prône par-tout cette cure ; le médecin croit honnêtement lui-même , que le malade ne doit la vie qu'à la juste application de ses remedes : cepen- dant la même maladie , traitée par un autre médecin , par un médecin observateur , n'au- roit été qu'une maladie legere , une maladie sans danger , une maladie dont on n'eût pas même parlé. C'est par cette raison que les grands médecins n'ont presque jamais de grandes maladies à traiter , tandis qu'il est peu de petites maladies pour quelques au- tres.

Permettez-moi , Monsieur , de citer un exemple des abus de la saignée & des pur- gations (a) ; c'est Gui-Patin , qui jouissoit

(a) Voyez le trente-quatrième chapitre de l'auteur des Recherches ; . . . ce que j'ai dit sur une fièvre hémisirrée dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1761 ; mes Observations sur les

d'une grande réputation , & qui devoit être un médecin malheureux , qui va me le fournir. « Notre M. Courtois (a) , dit-il dans » une de ses Lettres du 7 Mai 1761 , est » encore bien malade , quoiqu'il ait été saigné douze fois : je ne vois pas encore sa » guérison assurée M. Courtois , ce » dimanche 8 Mai , a une grande sueur critique , de laquelle il n'a été soulagé que » très- peu : je commence à le purger , *in spem levationis & melioris avi; sola cantharis potest tantum morbum percurare; utinam citò convalescat!* Notre M. Courtois , le 17 Mai , est encore malade & le sera : *Degenerat enim morbus acutus in diuturnum; reliquiæ magnæ nos exercent: il a été saigné seize fois & purgé huit; & lumen aliquid supereft.....* M. Courtois , le 24 Mai , est autrement mieux d'aujour-

maladies épidémiques de Cuffet , dans les Journaux des mois d'Août & de Septembre 1765 ; & ce qui vaut encore mieux , voyez les malades ; examinez leur état avant & après l'application des remedes ; ne décidez pas qu'un purgatif convient , parce qu'il a procuré une abondante évacuation de bile ; ne jugez pas de l'effet de la saignée par le calme momentané qu'elle procure ; attendez la suite de la maladie , sa terminaison ; & vous verrez peut-être , *si vous avez de bons yeux* , que ces remedes font presque toujours plus de mal que de bien .

(a) Ce M. Courtois étoit un médecin.

» d'hui ; il commencera demain à se lever
 » & à mettre le pied hors du lit ; il l'a
 » échappé belle, moyennant dix-huit pur-
 » gations : *Gallum debet Esculapio.*
 » Enfin M. Courtois , le 3 Juin , est guéri :
 » je lui ai dit tout-à-fait adieu , & ne l'irai
 » plus voir qu'en passant. Il a été en tout
 » saigné vingt-deux fois & purgé environ
 » quarante fois , *ex medullâ , ex foliis orien-*
 » *talibus & interdùm ex syrupo diarrho-*
 » *don.* » De tels médecins , Monsieur , je
 ne puis m'empêcher de le dire , sont nés
 pour le malheur des humains. Gui-Patin
 ne doutoit pas que son confrère Courtois
 ne dût la vie à ses remèdes ; il ne lui dut
 sûrement que la longueur de sa maladie &
 tous les dangers qu'il courut. Mais tel étoit
 le malheur de ces tems : c'étoit le règne de
 la saignée ; elle seule avec la purgation pou-
 voit tout faire. On déclamoit contre l'émé-
 tique ; & Gui-Patin traitoit d'*empoisonneurs*
publics ceux qui employoient le tartre émé-
 tique qu'il nommoit *tartarum eneticum* (a).
 Il étoit déchaîné contre tous les remèdes
 que la chymie nous fournit , parce qu'ils ne

(a) Qui pourroit disconvenir aujourd'hui que ce remede , (proscrixt jadis par arrêt du parlement ,) manié par une main habile , ne soit un des plus prompts , des plus sûrs & des plus utiles secours que nous puissions employer dans la plû-
 part des maladies.

lui paroisoient pas propres à produire les effets qu'il desiroit. C'étoit dans le sang & dans la bile qu'on voyoit la cause de toutes les maladies : il falloit renouveler l'un, & expulser l'autre. *Multa homines in musæis excogitant, quæ rationi consona ac prorsùs certa existimant; sed quando ad usum descendunt, non solum absurdæ, sed penè impossibilia deprehendunt: contrâ, quum plurima, (præcipue si de curationibus & remediis loquamur,) dum primò proponuntur, inutilia rationique omnino contraria judicantur, vel quia hypothæsi nostræ adamissim non quadrant, vel quia probabilem illorum rationem reddere nescimus; si tamen ad praxim & experientiam revocentur, utilia & certa experimur.* BAGL. de Font. theor. & præxeos.

La doctrine du pouls a d'abord eu beaucoup d'ennemis; & vraisemblablement il lui en reste encore plusieurs, parce qu'elle renverse tous les systèmes qui n'ont pas l'expérience & l'observation pour fondemens; elle demande d'ailleurs une nouvelle étude & une application constante à un nouveau genre d'observations difficiles à saisir, & qui rebutent par la difficulté qu'elles présentent.

Je ne scçais s'il est possible de reconnoître les différens pouls critiques aux signes par lesquels M. De Bordeu les distingue; je crois

pourtant qu'avec un peu d'attention, on peut parvenir au moins à connoître les pouls critiques simples : quant aux pouls composés, la chose est plus difficile ; & là difficulté augmente, lorsqu'ils sont compliqués : cependant, en supposant qu'on ne puisse parvenir à ce degré de connoissance qui caractérise les observations de l'auteur des Recherches, il n'est pas moins vrai que cette étude doit être d'un grand secours dans la pratique de la médecine, parce qu'il ne faut ni de grands talens, ni beaucoup d'application, pour reconnoître, en général, les pouls critiques de quelque genre qu'ils soient, (abstraction faite des especes,) & pour les distinguer du pouls d'irritation.

Tous les pouls critiques sont plus dilatés, plus souples, plus étendus ; ils ont plus de force & moins de fréquence que le pouls d'irritation. Lorsqu'on les rencontre & on les observe dans certains tems de presque toutes les maladies, ils nous avertissent au moins, que la nature travaille à une ou à plusieurs crises. Tant que nous ne serons pas assez instruits par l'expérience, nous ne saurons pas, il est vrai, par quels émouvoires doivent s'opérer ces crises que la nature prépare ; mais nous devons savoir qu'il est toujours dangereux de déranger ses opérations ; nous deviendrons donc les spectateurs oisifs de la maladie ; nous verrons

SUR LA DOCTRINE DU POULS. 147
agit la nature ; nous jugerons de ses ressources, & nous apprendrons à guérir presque sans remèdes.

On dira peut-être que les malades n'appellent des médecins que pour avoir des remèdes, dont ils attendent la fin de leurs souffrances, & que bientôt, s'il falloit m'en croire, les médecins deviendroient inutiles ; & la médecine n'existeroit plus que dans les livres. En désaprouvant la quantité des remèdes, je n'en blâme pas l'usage ; je dis seulement qu'il faut être plus circonspect dans leur application ; que la présence du médecin est sur-tout nécessaire dans les premiers jours de la maladie (a), parce que c'est dans le commencement des grandes maladies, que la nature, presqu'incertaine, affaissée sous le poids des matières hétérogènes & infectes qui l'oppriment, ne sait encore par quelles voies elle pourra se débarrasser ; c'est dans ce tems qu'elle rassemble toutes ses forces & qu'elle fait les plus grands efforts ; c'est alors aussi que le médecin doit aider ou réprimer ces mouvements, suivant qu'il les juge, ou trop faibles, ou trop impétueux ; mais regarder comme un mal tous les redoublemens qui

(a) *Principiis obla, sero medicina paratur.....*
Je comprends ici l'espace de tems que la maladie emploie à parcourir ses deux premiers périodes, *principium & augmentum.*

arrivent dans les fièvres , chercher à les réprimer ou même à les étouffer , soit en diminuant les forces de la nature par la saignée , soit en évacuant la bile & les matières putrides que nous voyons toujours prêtes à infecter la masse totale des humeurs , c'est une erreur dangereuse , & qui peut avoir les suites les plus funestes. Ces évacuations , au lieu de chasser l'ennemi , augmentent l'irritation & le spasme des solides qui sont suivis de l'atonie & enfin de la mort. Ayons un peu plus de confiance aux ressources de la nature ; ne comptons pas tant sur l'efficacité de nos remèdes ; nous nous en trouverons bien , & nos malades encore mieux.

On m'a reproché plus d'une fois que je n'ordonnois rien ; on m'a souvent demandé des remèdes : il faut convenir qu'à cet égard , les malades ne sont pas toujours raisonnables , & que , s'il est quelquefois permis de tromper , c'est sur-tout dans ces circonstances. Il y a tant de remèdes indifférens ; il y en a tant qui , dans aucun cas , ne peuvent nuire , qu'on peut hardiment les ordonner , pour satisfaire le malade. La classe des altérans nous en fournit un grand nombre de ce genre : une légère décoction de feuilles de chicorée & de boutroche en forme d'apozème , une infusion de véronique , de tilleul , de capillaire , & une infinité de remèdes de cette espèce peuvent aussi-bien ,

& peut-être mieux que l'eau simple, contribuer à la guérison des maladies ; ces remèdes du moins ne peuvent pas leur nuire : tandis qu'on amuse ces malades avec ces petits secours, on gagne un temps précieux que la nature met à profit, & dont toute la gloire revient au médecin. Voilà, Monsieur, un des grands avantages que l'on peut retirer de la doctrine du pouls ; & cet avantage n'est pas indifférent aux yeux du sage.

Permettez-moi, Monsieur, que je vous fasse faire ici une réflexion. Dans votre Journal du mois d'Octobre 1761, tom. xv, pag. 323, j'ai parlé du pouls rebondissant nasal ; je crois même avoir ajouté à la description qu'en fait M. De Bordeu, quelques caractères particuliers qui contribuent encore à le distinguer des autres pouls rebondissans : au moins je l'ai senti & reconnu aux signes par lesquels je le désigne ; & j'ai souvent annoncé des saignemens de nez, qui ont répondu à ma prédiction. Je crois pourtant qu'il est possible qu'un autre observateur ne trouve pas dans le pouls qui annonce le saignement de nez, les marques auxquelles je le reconnois, mais qu'il se forme une autre idée de ce pouls, & qu'il le reconnoisse aux signes qui lui servent à le désigner lui-même.

Les hommes ont souvent une façon de

sentir différente les uns des autres (a) : cela peut dépendre de l'arrangement différent des fibres sensitives : ce qui est douloureux pour cette personne , ne fait presque point d'impression sur une autre : nous avons mille exemples de cette vérité ; mais qu'importe , au reste , que l'impression que fait sur mon doigt le pouls rebondissant nazal , soit différente de celle qu'il fait sur le doigt de M. De Bordeu , pourvu que nous connaissons l'un & l'autre ce pouls aux signes qui nous servent à le distinguer , & à l'idée que nous nous en formons : c'est vraisemblablement cette façon différente de sentir qui a fait regarder l'ouvrage de M. De Bordeu comme le fruit ou les rêves d'une imagination échauffée..

Quoique tous les médecins ne puissent pas connaître les divers pouls critiques aux signes donnés par l'auteur des Recherches , il ne s'ensuit pas pour cela , qu'on doive négliger cette étude : chaque observateur peut en son particulier , se former une idée particulière de chaque pouls , & le connaître à l'idée que ce pouls lui fournit , & à l'im-

(a) Comparez la description que M. Gardane , médecin , fait du pouls des règles dans le Journal de Médecine du mois de Mai dernier , pag. 410 & suivantes , avec celle de l'auteur des Recherches , & avec ce que je dirai bientôt de ce pouls ; & vous sentirez la vérité de ce que j'avance.

SUR LA DOCTRINE DU POULS. 151
pression qu'il fait sur son doigt. Le point essentiel est de distinguer les pouls les uns des autres ; & je pense qu'on peut y parvenir, ainsi que Solano, Nihell, MM. De Bordeu, Michel, &c.

Le pouls simple des régles me paraît un des plus aisés à connoître ; & je m'y trompe rarement : cependant ce pouls ne fait pas exactement sur moi la même impression qu'il fait sur M. De Bordeu : cet auteur dit qu'il est *plus élevé, plus développé que dans l'état naturel* ; & il me paraît *moins développé* que dans cet état : il a bien un petit *redoublement*, un petit *rebondissement* presqu'à chaque pulsation ; mais ces pulsations semblent finir *en pointe* : on diroit que ce pouls va se perdre & s'échapper au doigt qui le touche. Pour le sentir de la façon dont je l'exprime, il faut appuyer légèrement le doigt sur l'artère : si on presse davantage, alors il acquiert plus de force ; les vibrations sont plus vives ; & ses efforts sont en raison des obstacles qu'on lui présente. Il est vrai qu'il n'a pas absolument ce caractère de petitesse chez toutes les femmes : il en est quelques-unes où il paraît plus élevé ; cependant la pulsation qui me semble finir en pointe, paraît être sa marque distinctive ; c'est sur-tout à ce signe que je le reconnois. Je me figure cette pulsation comme étant produite par un

petit cone ou une petite pyramide de sang qui s'élève de la parois inférieure de l'artere & dont la pointe ou l'extrémité (du cone) vient fraper la parois supérieure de l'artere sur laquelle mon doigt appuie : ce cone de sang n'a, pour s'élancer du fond de l'artere jusqu'à la parois supérieure, précisément que le degré de force nécessaire pour atteindre cette même parois ; il semble ensuite s'affaïsſer & se perdre. Je dois ajouter que c'est particulièrement dans le tems que les règles coulent, qu'on sent ce pouls tel que je viens de le décrire. Mais, lorsque les menstrues sont sur le point de paroître, ou qu'elles ont fini de couler, c'est-à-dire quelques jours après ou avant l'écoulement, ce pouls est différent ; il a bien toujours un caractère d'irrégularité, de redoublement & de rebondissement ; mais il est plus vif, plus élevé, plus développé, plus fort ; les pulsations paroissent arrondies, au lieu que les autres finissent en pointe. Je dis enfin que ce pouls, quelques jours avant & après l'écoulement des règles, ressemble beaucoup au pouls de la grossesse dont je parlerai bientôt, & que, plus on approche de l'instant où elles vont couler, ou de celui où elles doivent finir, plus il diminue de force, & s'approche de l'état de celui dont j'ai parlé, lorsque les règles coulent. Entre plus de cent observa-

tions que je pourrois citer, & où j'ai annoncé l'écoulement des règles, je me contenterai d'en rapporter deux ou trois.

Madame D... (elle demeure à Riom,) qui étoit accouchée depuis quelques mois, & qui craignoit encore d'être enceinte, me pria de lui tâter le pouls, en m'avouant le sujet de son inquiétude. Son pouls étoit *inégal, légèrement redoublé, un peu rebondissant*: la pulsation n'étoit pas tout-à-fait *pointue*; mais elle approchoit beaucoup de cet état. Je l'assurai, en conséquence, que ses craintes étoient mal fondées, & que bientôt ses doutes se dissiperoient: *ses règles coulerent le jour suivant.*

Mademoiselle A. H.... (de Saint-Pourçain,) que je n'avois jamais vue, étoit ici, il y a peu de tems, dans une assemblée où je me trouvai. Plusieurs des dames qui compoisoient l'assemblée, me donnerent leurs pouls à tâter, comme c'est assez leur usage, lorsqu'elles me rencontrent: je fis différens pronostics dont je ne parle-point ici. Après avoir touché le pouls de M^{le} A. H.... je lui assurai qu'elle étoit à la veille d'une petite indisposition: elle m'assura qu'elle jouissoit d'une parfaite santé. Cette demoiselle me dit, deux ou trois jours après, lorsqu'elle me rencontra, que j'étois un mauvais prophète, qu'elle continuoit de jouir de la meilleure santé. Je lui tâtais de nouveau le

pouls; il avoit les caractères du pouls des règles, encore plus marqués & plus sensibles que la premiere fois. Je soutins qu'elle m'en imposoit, qu'elle étoit, dans le moment même que je lui parlois, attaquée de la maladie dont je l'avois menacée. Deux de ses cousines, qui étoient présentes, m'avouerent alors avec elle, qu'elle avoit effectivement ses règles, & qu'elles avoient paru le jour qui avoit suivi ma prédiction.

L'une des cousines dont je viens de parler, me fit tâter son pouls qui sembloit participer du pouls des règles & de celui de la grossesse; il étoit plus élevé, plus fréquent, & moins égal que dans l'état naturel; les pulsations étoient plus arrondies, moins redoublées qu'elles ne le font dans le pouls des règles: ce pouls étoit indécis; on voyoit bien qu'il s'étoit fait quelque changement dans la machine; mais la marche de ce pouls étoit incertaine. Je dis à cette dame, que je ne serois pas surpris si elle se trouvoit enceinte; que je n'osois cependant pas l'affirmer; que, par la suite, je porterois un pronostic moins incertain. Ma prédiction lui parut d'autant plus hazardée, qu'elle m'avoua que, si elle étoit grosse, il n'y avoit pas plus de vingt-quatre heures, & qu'il lui paroisoit difficile, dans la supposition que cela fût, qu'on pût déjà le connoître au pouls. Dix ou douze jours après, cette

dame, étant sur le point de partir pour Saint-Pourçain, me donna son pouls à tâter, me priant de la tirer de l'espèce d'incertitude où ma prédiction l'avoit plongée : ce pouls étoit *inégal*, *petit*, *fréquent*, *redoublé*; les pulsations finissoient en *pointe*; il avoit tous les caractères du pouls des règles. Je répondis, en conséquence, à cette dame, qu'elle n'ignoroit pas que ses doutes étoient levés, puisqu'elle avoit, dans le moment présent, des raisons suffisantes pour la tranquilliser sur le soupçon de grossesse : elle convint qu'effectivement elle avoit ses maladies, mais qu'elle me croyoit un peu sorcier : quinze ou vingt personnes étoient présentes; & son époux ne fut pas le moins étonné. Une jeune demoiselle entre dans le même instant : après lui avoir tâté le pouls, comme j'avois déjà fait à toutes les dames de l'assemblée, je lui dis qu'elle courtoit le même danger que la dame à qui je venois d'annoncer son état; ce qui étoit vrai, comme elle en convint.

Le pouls de la grossesse est une espèce particulière de pouls dont M. De Bordeu n'a pas assez parlé. Ce pouls a des caractères particuliers qui le distinguent du pouls naturel des femmes, & qui pourroient le faire confondre avec celui qui annonce que les règles vont paroître, ou qu'elles ont cessé depuis peu de couler. Il est plus élevé,

plus fréquent, plus égal que le pouls propre de la matrice ; il a aussi plus d'élévation & de fréquence que dans l'état de santé ; les redoublemens sont moins sensibles que dans le pouls simple de la matrice ; & les battemens de l'artere, au lieu de se terminer en pointe, comme ce dernier, paroissent plus arrondis. Les divers dérangemens qui arrivent aux femmes grosses, peuvent occasionner différentes modifications dans ce pouls : cependant il conserve toujours un caractere qui lui est propre, & qui consiste dans *la fréquence, la legere reduplication, l'élévation, la tension, & sur-tout l'arrondissement de la pulsation.*

Il y a deux ou trois ans que j'étois à Riom en Auvergne ; j'allai voir la premiere dame dont j'ai parlé à l'occasion du pouls des règles : elle approchoit du tems de ses menstrues. Je lui tâtais le pouls qui avoit tous les caractères du pouls de grossesse : elle apprit son état avec chagrin, parce qu'elle comptoit beaucoup sur mes connnoissances à cet égard. La jeune femme d'un chirurgien de la même ville, qui étoit mariée depuis peu, & qui avoit eu ses règles à la dernière époque où elle les attendoit, étoit auprès de madame D. . . . Elle me fit tâter son pouls qui étoit plus élevé, plus tendu, plus fréquent, & moins égal que le pouls de santé : il avoit d'ailleurs une legere

reduplication & l'arrondissement de la pulsation. Je lui annonçai que je la croyois enceinte. Son mari, à qui elle fit part de ma prédiction, protesta qu'il n'étoit pas possible de connoître la grossesse au pouls : je fus informé, dans le tems, que ma prédiction s'étoit trouvée exactement vraie pour ces deux femmes.

Une jeune dame de Cusset, qui avoit eu trois enfans, & qui attendoit ses règles, me donna son pouls à tâter. Je lui annonçai qu'elle étoit grosse, quoiqu'elle n'eût encore aucun des symptomes qui accompagnent le commencement de toutes ses grossesses. Les dégoûts & les maux de cœur suivirent de près ma prédiction : elle a passé le mitterme.

J'annonçai à madame Chat qui étoit dans le premier mois d'une seconde grossesse, qu'elle étoit enceinte ; prédiction que je lui ai souvent réitérée par la suite, malgré sa persévérance à nier le fait : il ne lui est plus possible de dissimuler combien j'avois rencontré juste.

Madame De Rous avoit été réglée quelques jours après son mariage : peu de tems après l'écoulement des règles, elle me donna son pouls à tâter ; il avoit tous les caractères du pouls de la grossesse : je l'affurai très-positivement qu'elle étoit en-

ceinte ; ce qui s'est confirmé ; car elle approche le mi-terme.

N'allez pas conclure , Monsieur , de ce que je viens de dire , que je ne me trompe jamais dans la prédiction des crises : il s'en faut de beaucoup que je sois parvenu à ce degré de connoissance particulière à l'auteur des *Recherches sur le Pouls* : il faut tant d'expérience , d'application , de délicatesse dans le tact , que je ne dois pas espérer de faire jamais de grands progrès dans cette brillante carrière ouverte aux praticiens pour le salut des malades. Je trouve quelquefois tant de confusion , d'indécision dans les différens pouls critiques qui se présentent dans ma pratique , que mes oracles ressemblent souvent à ceux que rendoit , à Delphes , la Pythonisse sur son trépied. Indépendamment de tout cela , la doctrine du pouls , je le répète , est à mes yeux la plus belle découverte qui ait été faite jusqu'à présent en médecine ; j'ose même prédire qu'elle prendra faveur ; qu'elle dissipera tous les vains raisonnemens & les systèmes ridicules qui ont été imaginés pour rendre raison des faits que nous ne concevrons jamais , parce que la nature a des secrets impénétrables qu'il n'est pas nécessaire , sans doute , que nous fçachions. Le plus grand avantage que nous pouvons retirer de cette doctrine , est

celui d'apprendre à observer, avant de raisonner ; c'est, par conséquent, celui d'apprendre à guérir nos malades. *Ex haddenis didis, deduci facile poterit medicos valde litteratos, lectionique librorum ferè immortientes, raro felices in curandis hominibus evadere; imò nunquam de rebus prædictis judicare rectè posse, nisi praxi omnino se dederint, & in eâdem ferè consenserint.* BAGLIVI, de Impediment. quæ medicorum in observando diligentiam huc usque retardarunt. Imped. 4. *Obnixè igitur rogamus medicos, ut in posterum æquè suscipiant, tum recentiores, tum antiquos, & in utrorumque lectione nil aliud diligentius inquirant, quam præcepta, monita, remedia diu probata, & hujusmodi solida quæ & perpetua sunt, & in communi hoc, in quo fluctuamus mortalitatis pelago, alicujus usus & potestatis; reliqua vero, quæ vel obstructa sunt, vel nemini unquam profutura erunt, omnino prætermittant, & ad populares sermones relegent. Idem, Imped. 2.*

J'ai l'honneur d'être, &c.



EXTRAIT

D'une Lettre de M. HUCK, premier médecin des armées d'Angleterre en Amérique, & membre du collège des médecins de Londres; contenant quelques Expériences sur les Nouvelles Méthodes d'inoculer.

Convaincu de la bonté de la méthode d'inoculer de M. Gatti, j'engageai M. Watson, médecin des enfans trouvés, d'éprouver si les préparations ou leur omission contribuoient à rendre la petite vérole plus douce ou plus forte; il choisit donc quinze garçons & autant de filles qu'on soumit, en même tems, au même régime, c'est-à-dire qu'on les priva, pendant douze jours, de toute nourriture animale, & de liqueurs fermentées. On fit prendre à cinq garçons & à autant de filles quatre ou cinq grâins de calomélas le soir, &, le lendemain matin, une potion purgative, composée d'une infusion de séné & de syrop de roses; ce qu'on répéta une seconde fois avant l'inoculation, & une troisième, après l'insertion. On donna à cinq autres petits garçons & à cinq autres petites filles, deux fois avant l'inoculation, & une fois après,

la

la même purgation, sans l'avoir fait précédé par le calomélas. Les dix enfans restans ne prirent absolument aucun remede. Ils eurent tous la petite vérole de la maniere la plus douce : à peine y en eut-il un seul qui se plaignît du mal de tête. On fit l'opération avec la pointe d'une lancette trempée dans la même matiere qu'on eut soin de choisir fraîche : on se contenta de l'insérer sous l'épiderme, à l'endroit du bras où l'on a coutume de placer les cauteres. On les fit sortir tous les jours : un de ceux qui n'avoient pris aucun remede, eut plus de pustules que tous les autres ; mais il y en eut trois qui n'en eurent point du tout ; leurs bras seulement s'enflammerent comme chez leurs petits camarades, & même un peu plus. On réinocula, sur le champ, ces trois sujets ; mais leurs incisions ne donnerent pas le moindre signe d'inflammation.

Nous répétabmes l'expérience sur vingt-quatre autres sujets : huit prirent trois fois du calomélas, & autant de purgations ; huit autres furent purgés trois fois ; les huit restans, qui avoient l'air les plus foibles, & les plus mal-sains, ne prirent aucun remede. Ils eurent tous la maladie également legere : un de ceux qui avoient pris du mercure, eut plus de pustules que tous les autres. Les trente premiers furent inoculés avec une

matière prise d'une personne qui avoit la petite vérole naturelle, & les vingt-quatre autres, avec une matière prise d'une même pustule sur une personne qui avoit été inoculée, & qui étoit dans la même chambre avec eux.

Si j'osois décider lesquels de ces enfans ont eu la maladie la plus bénigne, je prononcerois en faveur de ceux qui n'avoient pris aucun remede, quoiqu'on ne puisse pas dire qu'aucun d'eux, à proprement parler, ait été malade. Après ces trois tentatives, nous crûmes devoir inoculer vingt autres enfans, sans leur donner aucun remede préparatoire; nous interdîmes seulement la viande à fix d'entr'eux, pendant trois jours. Ils eurent la maladie de la maniere la plus douce: un des fix n'eut qu'une simple pustule au visage; un autre n'en eut que trois; & je ne crois pas qu'il y en eût qui en eussent vingt, à la réserve d'un seul; ce qui n'est rien sur ce nombre d'inoculés. Vous voyez que nous avons prouvé suffisamment que les préparations sont inutiles.



O B S E R V A T I O N S

*Sur quelques Jaunisses partielles ; par M.
S T R A C K , médecin de son Altesse
électorale , & professeur de médecine à
Mayence.*

Un jeune homme , qui avoit le teint fort beau , fut pris , sans cause manifeste , d'une jaunisse qui n'occupa qu'une partie de son visage , & laissa le reste de la peau blanche & entrémélée d'un bel incarnat : c'étoit une tache jaune , couleur de citron , qui commença aux tempes , traversa le visage le long des apophyses zygomatiques , les paupières & le nez ; descendit jusqu'aux lobes des oreilles ; traversa les joues & le bord de la lèvre supérieure. Ce masque ictérique , que le malade porta une année entière , fut presque toujours d'un jaune de citron : de tems en tems , il prenoit une teinte plus pâle , & imitoit la couleur d'orange , ou plutôt celle du suc de chélicoïne ; du reste , nul dérangement dans les fonctions.

On employa inutilement , pendant long-tems , différens remèdes. Il survint un crachement de sang , pour lequel je fus appellé. Les saignées du pied , les apéritifs , le petit-

lait, dans lequel on dissolvoit des fels de même nature, les legers purgatifs, les bains & les eaux minérales, dont je lui fis faire usage, guérirent cette jaunisse, en lui procurant un flux d'hémorroiades, réglé. Ce jeune homme, depuis six mois, a repris son premier tein.

Un autre jeune homme blond, qui a le teint fort blanc, a eu plufieurs fois au visage des taches jaunes, couleur de citron, en forme de deux barres larges d'un pouce, qui se réunissoient en angle, à la racine du nez ; descendoient le long des apophyses nazales des os maxillaires supérieurs jusqu'aux commissures des lèvres. Ces taches ne se sont dissipées qu'après une prise de rhubarbe.

Une jeune fille, également blonde, qui a le teint parfaitement beau, a éprouvé plufieurs fois le même accident qui s'est dissipé de même, moyennant une dose de rhubarbe.

Un homme, avancé en âge, fentoit, deux heures avant chaque accès d'une fièvre quarte, dont il a été malade pendant quelque tems, un fourmillement dans les quatre doigts & le métacarpe de la main droite, qui se teignoient en jaune, le pouce restant blanc. Cette jaunisse se dissipoit dans le fort de la chaleur, laissoit ces doigts blancs pendant l'intermittence, &

ne revenoit qu'avec l'accès suivant. Le quinquina , en guérissant la fièvre , termina cette jaunisse.

Les extrémités des doigts de la main droite , depuis la deuxième phalange , & même les ongles , sont devenues fort jaunes à la suite d'une goutte remontée dans la région de l'épigastre. Cette jaunisse s'est dissipée , après de grandes sueurs procurées par une décoction sudorifique.

D'où vient que , dans ces différens cas , les embarras du foie , auxquels on ne peut s'empêcher d'attribuer ces jaunisses partielles , n'en ont pas produit une universelle ?

LETTRE

De M. MONNET , de la Société royale de Turin , & de l'Académie royale des sciences , arts & belles-lettres de Rouen , à M. GOSSE , médecin de l'hôpital militaire aux Eaux de Saint-Amand en Flandre , sur les Eaux minérales de la même ville.

J'ai lu , Monsieur , avec un très-grand plaisir vos *Observations sur les Eaux minérales de Saint-Amand*. Plusieurs des détails dans lesquels vous entrez , la recherche que vous faites sur la nature de ces eaux , &

sur-tout de la cause de leur qualité sulfureuse, présentent des idées aussi curieuses qu'intéressantes. Je ne vous dissimuleraï pourtant pas qu'il ne s'y soit glissé quelques erreurs qui viennent, sans doute, de la trop grande facilité que vous avez eue d'adopter l'opinion des autres ; erreurs qui ne vous appartiennent pas, & que vous vous proposez de retrancher dans votre ouvrage, à la nouvelle édition que vous vous disposez d'en faire.

Je dois vous rendre cette justice, que votre ouvrage m'a paru un des plus solides qui ayent été faits sur cette matière : j'ai vu aussi la nouvelle Dissertation que M. Desmilleville vient de faire imprimer sur le même sujet. Cet auteur a rassemblé avec soin ce qu'on avoit dit de plus essentiel sur ces eaux ; mais il m'a semblé que beaucoup de points n'étoient pas portés jusqu'à la dernière évidence. Par exemple, l'expérience par laquelle il prétend avoir fixé le principe sulfureux de ces eaux, en exposant du sel de tartre, fermé dans un linge, à la vapeur de ces eaux, & d'en avoir formé une espece de foie de soufre, m'a paru un peu difficile à croire. Suivant l'idée que je me suis formée de ces vapeurs sulfureuses, je n'ai pu croire cette expérience vraie ni vraisemblable. Si le principe de ces eaux étoit un véritable soufre, & que ce soufre eût la pro-

priété de s'exhaler à un si foible degré de chaleur, cela pourroit être; mais ce principe, qui n'est point du soufre, & qui est incoercible, ne peut ni former du foie de soufre, ni se fixer par l'alkali. Quant au précipité qu'il dit avoir obtenu, en saturant cet alkali avec un acide, cela peut très-bien être: il n'est pas le seul qui se soit fait illusion sur ce précipité qui, bien considéré, pourroit bien ne se trouver autre chose que de la terre que contiennent en abondance les sels alkalis, sur-tout ceux qu'on vend dans le commerce.

Vous souhaitez que je vous dise, à mon tour, ce que je pense de vos eaux; je vais vous satisfaire. Vous venez de voir que je regarde les vapeurs sulfureuses de vos eaux comme n'étant pas un soufre formel, mais des vapeurs incoercibles sulfureuses; ce qu'il est important de bien distinguer, pour mettre de la netteté dans les idées. Vous pouvez voir vous-même la différence qu'il y a entre ces vapeurs & celles qui s'élévent du soufre pur: celles de ces eaux ont l'odeur du foie de soufre; aussi sont-elles les mêmes que celles qui s'élévent d'un foie de soufre. Je les regarde comme le principe phlogistique pur qui s'échappe du soufre, & laisse en arrière son acide qui, devenu libre, s'unit à l'intermédiaire qui forme, avec le soufre, le composé que nous appellons *foie*

de soufre. Il est aisé de s'apercevoir, quand on veut, que tous les foies de soufre se décomposent peu-à-peu, étant exposés à l'air, mais bien plus promptement, si on les fait bouillir. On ne trouve, au bout de quelque tems, dans les vaisseaux dans lesquels ils étoient exposés, que du tartre vitriolé, ou de la sélénite, suivant l'espece d'intermède avec lequel ils étoient faits. Il y a quelque tems que je partis de Paris, pour faire un voyage en province; j'emportai avec moi un flacon de foie de soufre que j'avois fait avec de la chaux. Après avoir fait cinquante lieues en voiture ou en poste, je voulus déboucher mon flacon; mais ma surprise fut fort grande, en voyant que mon foie de soufre n'étoit plus capable de précipiter les dissolutions métalliques. Je vis de la sélénite cristallisée aux parois du vaisseau; & par-là j'eus la preuve de sa décomposition: cependant il lui restoit encore une odeur assez marquée de foie de soufre. N'est-il pas vrai que j'ai toutes les raisons du monde, pour comparer vos eaux à l'état de mon foie de soufre?

Pour ce qui est de votre expérience, par laquelle vous prétendez imiter ces eaux par des pyrites rougies & jetées sur le champ dans une bouteille d'eau, je l'ai répétée & l'ai trouvée très-juste. Il est bien vrai que cette eau se trouve, au bout de quelque

tems , avoir un goût de foie de soufre , & qu'elle jaunit l'argent qu'on expose dessus. Il ne faut pas avoir recours à l'explication qu'en donne M. Desmilleville qui dit que , quand on calciné une pyrite , il se forme , par une prétendue base alkaline qu'il suppose y être , un foie de soufre : par-tout où le phlogistique s'exhale purement & simplement , on a la même odeur. Si vous faites un mélange de soufre & de limaille de fer , la plus pure , & que vous humectiez ce mélange avec de l'eau , en très-peu de tems , vous sentirez ces mêmes vapeurs. J'ai eu , il n'y a pas long-tems , une pareille odeur de foie de soufre , & qui jaunissoit l'argent , en faisant évaporer jusqu'à siccité un suc que j'avois tiré des gouffres de vareck : cependant je ne crois pas que la prévention puisse me démontrer , dans ces deux circonstances , un foie de soufre tout formé.

Quoique je ne dusse pas espérer de trouver des choses bien particulières dans vos eaux , après la dissipation de leur principe sulfureux , je crus néanmoins devoir en soumettre à l'analyse vingt-quatre pintes. Je préférâi l'eau de la source qui porte le nom de l'*Evêque d'Arras* , comme m'ayant paru la plus forte ; je les fis évaporer successivement , dans la même terrine , à feu nud ; & j'en retirai , terre absorbante , 26 grains ; sélénite bien crystallisée , 72 ; & il me resta ,

170 LETTRE SUR LES EAUX MINÉR.

à la fin, quelques grains d'un sel que je ne connus être de la nature du sel d'Epsom.

Les boues m'ont paru beaucoup plus sulfureuses à proportion que les eaux : ce principe y est aussi plus tenace ; ce qui m'a fait conjecturer qu'elles pourroient bien avoir quelques parcelles des matières premières qui seroient mêlangées avec elles. Parmi les expériences que j'ai faites sur ces boues, il n'y en a qu'une seule qui peut vous intéresser : c'est la même que celle dont parle M. Bouquié dans son *Essai physique*. C'est, en effet, celle qui m'a paru la plus importante, pour découvrir s'il y a du soufre ou non dans ces boues ; la voici : J'ai fait bouillir une partie de cette boue avec de l'alkali fixe ; j'ai filtré ; & j'ai eu une liqueur très-colorée, & même fort épaisse : elle précipitoit les dissolutions métalliques, mais beaucoup plus lentement que ne font les foies de soufre ordinaires. Les acides, versés dans cette même liqueur, y occasionnoient un précipité. J'ai été autorisé par-là à regarder cette liqueur comme un foie de soufre, qui n'en différoit peut-être que parce qu'il y avoit une matière bitumineuse qui étoit aussi dissoute par l'alkali fixe. M. Bouquié non-seulement ne fait pas difficulté de regarder cette liqueur comme un foie de soufre ; mais même il regarde ce précipité, obtenu par un acide, comme un véritable

soufre ; car , en ayant mis sur les charbons ardens , il dit avoir apperçu tous les caractères du soufre : il est vrai qu'il ajoûte aussi qu'il s'en exhaloit beaucoup de vapeurs bitumineuses. Après que mon précipité fût sec , j'essayai aussi la même chose ; mais je ne vis aucune flamme sulfureuse : il s'en exhala seulement beaucoup de vapeurs , lesquelles cependant noircirent promptement l'argent que je présentai dessus.

D'après cela , il paroît assez probable de croire que cette matière n'est que peu sulfureuse , & qu'elle n'est , pour la plus grande partie , qu'une matière bitumineuse , où il pourroit bien y avoir aussi les débris du foie de soufre.

Parmi les eaux minérales sulfureuses , les eaux de Saint-Amand peuvent être regardées , suivant moi , comme une espece de phénomene , d'être placées dans un pays aussi uni & aussi plat. Je vous avoue que l'idée d'eau sulfureuse m'indiquoit toujours un pays montagneux , un pays de volcan , & une ancienne terre ; au lieu qu'il faut ici faire diversion à mes idées , à moins de supposer que ces eaux viennent de l'ancien monde qui peut-être est enseveli ici sous le nouveau : comme les eaux qui sortent des nouvelles couches , ne sont pas chaudes , cette hypothèse pourroit bien avoir quelque vraisemblance.

Quelques-uns de ceux qui combinent si bien les choses dans leur tête, ont cru tout de suite avoir trouvé l'origine de ces eaux & de leur qualité dans les mines de charbon, qui sont dans ce terrain ; comme s'il étoit naturel de voir des mines de charbon produire de telles eaux. Il est vrai qu'en perçant un puits à une petite lieue de ces sources, pour parvenir à une mine de charbon, on trouva des eaux sulfureuses, & & même plus chaudes que celles-ci, qui furent si abondantes, qu'elles obligèrent les ouvriers à abandonner ce puits ; mais il s'en falloit bien qu'on fût dans la mine. Les mineurs m'ont dit qu'ils avoient trouvé cette veine d'eau sur la roche appellée *Couarelle* : d'un autre côté, aucune de ces mines de charbon, ouvertes dans ce pays, ne donnent d'autres eaux que des eaux froides. Nous remarquerons de plus, que ces mines ne sont que très-peu pyriteuses. Il y auroit, ce semble, de l'absurdité de regarder ces eaux comme un effet ordinaire des mines de charbon : il n'y auroit qu'une de ces mines, actuellement embrasée, & dans laquelle il faudroit encore supposer des pyrites, ou au moins en supposer d'assez près, pour recevoir l'impression de ce feu, qui pourroit nous persuader que ces mines sont la cause de la qualité de ces eaux.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai cru devoir vous dire sur cette matière assez obscure, en elle-même, & sur laquelle on ne pourra parler avec certitude, que quand on aura acquis un plus grand nombre de connaissances sur la géographie intérieure.

J'ai l'honneur d'être, &c.

O B S E R V A T I O N S

Sur les Fractures du Col du Femur & de l'Humerus ; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

Dans la fracture du col du fémur, le bout inférieur se porte ordinairement sur la face fessière des os des îles, par la force des muscles qui s'attachent à cette même face (a). Ce déplacement, qui ressemble assez bien à celui qui arrive, lorsque la cuisse est luxée en dehors de la cavité cotyloïde, a été pris quelquefois pour cette dernière maladie. Mais, depuis que deux célèbres

(a) Ces muscles, au nombre de trois, sont les fessiers, dont l'attache inférieure se fait à la partie postérieure, depuis environ trois travers de doigt, au-dessous du grand trochanter, jusqu'à la partie supérieure & antérieure de cette même éminence.

auteurs (*a*) nous ont donné les signes caractéristiques de l'une & de l'autre, il n'y a plus à s'y tromper; aussi, en publiant ces observations, mon intention n'est point de rien ajouter au diagnostic de cette maladie, mais seulement de prouver que les fractures voisines des articulations, ne sont point aussi difficiles à guérir, comme l'ont prétendu quelques anciens (*b*), mais qu'au contraire, elles guérissent beaucoup plus facilement que celles qui attaquent le milieu de l'os, & que leur appareil doit être très-simple.

Françoise Plassan, âgée de 60 ans, de la paroisse de la Tresne, à une lieue de cette ville, entra à l'hôpital, le 12 Avril 1766, pour se faire traiter d'une chute qu'elle avoit faite sur le grand *trochanter* de la cuisse droite; elle ne pouvoit marcher ni se tenir debout; & cette extrémité étoit plus courte que l'autre de quatre travérs de doigt. Le grand *trochanter* étoit monté jusques vers le milieu de la face des os des îles; la pointe du pied & le genou étoient tournés en de-

(*a*) Voyez le *Traité des Maladies des Os* de M. Petit, nouvelle édition; par M. Louis, tom. ii, pag. 175; & celui de M. Duverney, tom. i, pag. 354.

(*b*) Ambroise Paré, dans la douzième édition de ses Œuvres, faite en 1664, pag. 343; & les ouvrages de Celse, sur la médecine, traduits par M. Nianin, docteur en médecine, &c. tom. ii, pag. 433.

dans ; mais j'avois la liberté de porter le premier en dehors , sans causer de vives douleurs ; & , par une legere extention , en faisant retenir le corps de la malade , cette extrémité reprenoit (a) sa longueur naturelle. Ces signes me furent plus que suffisans , comme tout le monde le pense , pour me faire juger qu'il y avoit fracture au col du fémur ; aussi me disposai-je à en faire la réduction. La difficulté que j'avois toujours trouvée , en me servant du bandage ordinaire , lorsque la fracture de la cuisse se trouve dans son tiers supérieur , me fit croire qu'il seroit impossible de pouvoir l'appliquer dans ce cas-ci ; & , en conséquence , je crus qu'un simple *spica* , dont les croisées se feroient , le plus près qu'il seroit possible , sur le côté exté-

(a) Il y a près de trois ans que j'ai observé qu'en appliquant les forces extensives sur la partie fracturée , on avoit beaucoup plus de peine à rajuster les bouts cassés des os , & à appliquer le bandage , que quand ces mêmes forces étoient appliquées sur le membre voisin , en prenant les précautions de faire appuyer sur l'articulation inférieure de l'os fracturé. Je ne le dissimulerais pas ; je crus même alors que j'étois le premier qui avois fait ces observations ; je me réjouissois encore du bonheur d'en instruire le public par la voie de ce Journal ; & , si l'impression du *Dictionnaire de Chirurgie* avoit retardé six mois de plus , j'aurois annoncé comme nouveau une chose que M. Dupeuy connoît , sans doute , long-tems ayant en moi.

rieur de l'articulation, étoit le moyen le plus, convenable, pour parvenir à une guérison. J'appliquai ainsi ce bandage, après avoir garni auparavant de fortes attelles de linge toute cette partie; & le succès a été si heureux, que ma malade, malgré son âge avancé, a été guérie dans l'espace de six mois.

II. OBSERV. Jean Capmartin, âgé de quarante ans, du Saint-Esprit, près de Bayonne, entra à l'hôpital, le 23 Février de la même année, avec une fracture du col de l'*humerus* (a), dont le bout inférieur, placé sous l'aisselle, faisoit une compression si forte sur les vaisseaux brachiaux, que le bras étoit couvert de phlébitènes. Je me, hâtais au pluriel de le dégager de cette place; je rajustai ensuite les pièces fracturées le mieux qu'il me fut possible. Je n'employai d'autre bandage que le *spica* qu'on emploie pour la luxation de cet os avec l'omoplate; & j'ai eu la satisfaction de voir sortir mon malade parfaitement guéri, le 28 Mai suivant.

Les fractures de la partie inférieure des

(a) Je sciais que cet os ne porte point, dans son extrémité supérieure, un col comme le fémur, & qu'en cela, ils diffèrent beaucoup l'un de l'autre; mais, par ce nom, j'entends cette partie déprimée, voisine de la tête de cet os; & il falloit que la fracture fût bien près, pour que le bout inférieur fût porté jusques sous le grand pectoral, comme il étoit dans ce cas-ci.

os guérissent aussi facilement que les supérieures, lorsqu'elles n'intéressent point l'intérieur de l'articulation, ainsi que les premières. J'en ai traité un grand nombre des unes & des autres; & toutes m'ont parfaitement réussi. La spongiosité des os, vers leur extrémité & leur surface, souvent plus grande que celle du reste de l'os, est la raison, à ce qui me paroît, pourquoi ces espèces de fractures guérissent si promptement. Si cette raison est vraie, il semble qu'on peut en inférer que le cal n'est point produit par un endurcissement du périoste, qui forme, autour de la fracture, une vitrole (a); mais que plutôt il est formé par un suc gelatineux qui suinte des extrémités fracturées de l'os, & sur-tout du suc moelleux (b).

RÉPONSE

A l'Observation que M. Pomme a fait insérer dans le dernier Journal, contre la Brochure intitulée : Réflexions sur les Vapeurs, &c. pag. 94.

M. Pomme, effrayé de la difficulté de répondre aux *Réflexions sur les Vapeurs*, ou

(a) Le premier Mémoire de M. Duhamel, sur la *Réunion des Fractures des Os*; Académie royale des sciences, année 1741.

(b) Deux Mémoires sur la *Formation des Os*, &c. Par M. De Haller. *Expériences sur le Cal des Os.* Tome XXVIII.

M

Examen de son Traité des Vapeurs des deux Sexes, se contente de reprocher à l'auteur anonyme de cette nouvelle production d'arriver un peu tard, disant que les objections, qu'il fournit aux antagonistes de son système, n'ajoutent rien à celles qui ont déjà paru dans un autre anonyme & dans les Journaux de l'Encyclopédie, des Sçavans & de Trévoux; auxquelles objections il a, dit-il, répondu dans la seconde édition de son Traité des Vapeurs. (Voyez le Journ. de Méd. du mois dernier.)

Ceux qui ont lu cet autre Ecrit anonyme, & les Journaux dont M. P. nous fait l'énumération, pourront juger s'il est vrai que les *Réflexions sur les Vapeurs* ne contiennent que les objections qui y ont été faites, & si celles qui s'y trouvent, y sont présentées sous le même point de vue: l'auteur des Réflexions s'en rapporte à leur jugement, ne pouvant en décider lui-même, parce qu'il n'a pas eu occasion de s'en éclaircir dans ces différens Ecrits.

Mais si M. P. peut indiquer, dans sa seconde édition, la solution d'une seule de toutes les objections contenues dans les Réflexions dont il s'agit; s'il fait voir qu'il se soit lavé du reproche de n'avoir pas connu les maladies dont il donne les observations, ni les moyens dont il s'est servi pour les traiter; d'avoir confondu avec les vapeurs, des mala-

dies de toute especé, qui n'y ont pas le moindre rapport ; s'il prouve qu'il ait justifié sa doctrine en fait de matière médicale, de chymie, de physique, d'hydrostatique, &c ; qu'il ait compris le sens d'un grand nombre de textes des différens auteurs qu'il a cités ; lorsqu'enfin il aura défini ce qu'en bon françois l'on appelle *personalités*, & qu'il aura convaincu l'auteur des Réflexions d'avoir laissé échapper une seule phrase qui en mérite la qualification, & qui ne porte immédiatement sur son livre : pour lors cet auteur cessera de garder l'anonyme ; & ce sera pour rendre plus authentique telle réparation que M. P. exigera de lui. Jusques-là, il est inutile que l'on produise des observations contraires à celles qu'il a publiées ; on lui a promis de lui en fournir beaucoup plus qu'il n'en est besoin pour détrömer tout esprit raisonnable & conséquent : lorsqu'il aura fait ses efforts pour justifier les siennes propres, on lui tiendra parole ; mais, tant qu'il restera démontré que ses observations ne prouvent rien, ou prouvent contre lui, ce seroit peine perdue, que de leur en opposer de contraires.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES:
DÉCEMBRE 1767.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	À 7 h. du mat.	À 2 h. à-demi	À 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	À midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{3}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 1
2	1 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	0 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
3	0 2 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	0 3	28 6	28 6	28 7 $\frac{1}{4}$
4	0 4	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	28 6	28 4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
5	1 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28 1	28	27 10 $\frac{1}{4}$
6	4 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	5	27 10	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
7	5 $\frac{1}{2}$	8	7 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
8	7 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
9	8	9 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
10	7 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
11	4	6	3	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
12	0	3	1	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
13	0 1	2	2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
14	3	5 $\frac{1}{2}$	3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$
15	2 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 3
16	1	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
17	0 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$	28
18	1 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9
19	2 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8
20	1 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	27 7	27 7	27 8
21	1 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	0 2	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10
22	0 2 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	0 2 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
23	0 5 $\frac{1}{4}$	0 2	0 5	28	28	28 1
24	0 7	0 3	0 6	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
25	0 7 $\frac{1}{4}$	0 4 $\frac{1}{2}$	0 7	28	28	27 11
26	8	0 4 $\frac{1}{2}$	0 5	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
27	0 7	0 3 $\frac{1}{2}$	0 4	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
28	0 4 $\frac{1}{2}$	0 1	0 1	27 7 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$
29	0 1 $\frac{1}{2}$	1	0 1	27 10	27 10	27 11 $\frac{1}{4}$
30	0 3	0	0 6	28 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28
31	0 7	0 3	0 4 $\frac{1}{2}$	28	28	28

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 181

ETAT DU CIEL.

jours du mois.	Le Matiné.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. couv. n.	N - N - O. n.	Nuages.
2	N. couv. n.	N - N - E. n. beau.	Serein.
3	N - N - E. b. nuages.	N - E. beau.	Serein.
4	N - N - E. n. brouillard.	N - N - E. nua- ges. épais br.	Brouillard.
5	N. épais br. petite pluie.	O. couv. pl.	Couvert.
6	O. épais br. couvert.	O. couvert.	Nuages.
7	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
8	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
9	O. couvert.	O. couvert. petite pluie.	Nuages.
10	S - O. couv.	O. couvert.	Couvert.
11	N. nuages. b.	N. nuages.	Beau.
12	N. épais br.	N. épais br.	Couvert.
13	N - N - E. b. nuages.	N-E. nuages. pluie.	Couvert.
14	S-E. ép. br.	S-E. brouill. bruine.	Couvert.
15	S-S-O. couv. nuages.	S-O. b. nua- ges.	Couvert.
16	S-S-E. br. c. -	S-S-E. couv. nuages.	Beau.
17	S. leg. br. b.	S. beau.	Beau.
18	S. leg. br. b.	S-E. beau. n.	Beau.
19	S-S-E. nuag.	S-E. n. beau.	Beau.
20	E-S E. n. br.	E. n. pet. pl.	Beau.
21	E. nuages.	E. nuages. b.	Beau.
22	E-N-E. nua- ges. beau.	N-E. beau.	Beau.
23	N-E. beau.	E - N - E. b.	Beau.

182 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Jours du mois.	ETAT DU CIEL.		
	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir d 11 h.
24	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
25	N-E. beau. leg. nuages.	E-N-E. leg. nuag. beau.	Beau.
26	N-E. nuag. c.	N-N-E. n. neige.	Couvert
27	S-S O. beau. nuag. couv.	S. couvert.	Couvert.
28	E-S-E. couv.	E. c. neige.	Couvert.
29	O. nuages.	O. nuages. b.	Ep. brouill.
30	O. ép. br. n.	O. nuag. br.	Beau.
31	S. br. nuag.	S-E. nuag. b.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 8 degrés au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $7\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes: la différence entre ces deux termes est d'un pouce un quart de ligne.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

- 5 fois du N-N-E.
- 6 fois du N-E.
- 3 fois de l'E-N-E.
- 3 fois de l'E.
- 2 fois de l'E-S-E.
- 4 fois du S-E.
- 2 fois du S-S-E.
- 3 fois du S.

Le vent a soufflé 2 fois du S-S-O.
2 fois du S-O.
8 fois de l'O.
1 fois du N-N-O.
Il a fait 2 jours froid,
19 jours beau.
12 jours du brouillard.
21 jours des nuages.
16 jours couvert.
5 jours de la pluie.
2 jours de la neige.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1767.

Les maladies qu'on a observées pendant ce mois, ont toutes eu un caractère catarrhal; elles étoient plus ou moins accompagnées de maux de tête, de fluxions sur les dents & sur les oreilles, de toux, de lassitudes, de frissons irréguliers, &c. Plusieurs de ces maladies ont dégénéré en fluxions de poitrine, qui se sont jugées difficilement. En général, les bêchiques incisifs, précédés d'une ou deux saignées, lorsqu'elles ont été indiquées, quelques purgatifs sur la fin de la maladie, ont été les remèdes qui ont le mieux réussi.



*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Novembre 1767 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu très-peu de gelée ce mois : la liqueur du thermometre n'a été observée au terme de la congelation, que le 21 ; & il m'a approché de ce terme, que quatre ou cinq jours vers la fin du mois.

Le vent ayant été toujours *sud* du 1^{er} au 21, le tems a été pluvieux jusqu'à ce dernier jour ; & il en a été de même des derniers jours du mois : le 14, il y a eu de la grêle & du tonnerre.

Le mercure, dans le barometre, a été observé au-dessous du terme de 28 pouces du 1^{er} au 18 ; &, le reste du mois, il a toujours été observé au dessus de ce terme. Le 14, il a descendu à celui de 27 pouces 3 lignes ; &, le 20, il a monté à 28 pouces 4 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 12 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été du terme même de la congelation. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes ;

& son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N. vers l'Est.
3 fois de l'Est.
7 fois du Sud vers l'Est.
11 fois du Sud.
11 fois du Sud vers l'Ouest.
4 fois de l'Ouest.
3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.
1 jour de grêle.
1 jour de tonnerre.
1 jour de tempête.
7 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Novembre 1767.

La petite vérole a été la maladie dominante de ce mois ; mais elle étoit presque bornée aux enfans, & ne régnoit que dans quelques quartiers de la ville.

Il y a eu peu de personnes travaillées de maladies aiguës dans nos hôpitaux, si ce n'est, vers la fin du mois, que plusieurs y sont venus avec la fièvre continuë-putride, accompagnée d'embarras dans les hypo-

condres, que le délire suivoit aisément, & de soubrefaults dans les tendons, &c. La poitrine s'embarrassoit aussi très-souvent dans ces malades; & ceux-ci ne guérissaient que par le moyen d'une expectoration purulente, jointe à des selles bilieuses. Cette même fièvre continuoit à faire du ravage dans quelques villages voisins de notre ville.

J'ai vu, ce mois, quelques personnes travaillées d'inflammation d'entrailles ou des intestins. Le sang, tiré des veines, ne paroissoit guères coënneux qu'à la troisième ou quatrième saignée: les émolliens, tant en boisson qu'en lavemens & en fomentations, les potions huileuses, & les eccoprotiques les plus doux ont achevé heureusement la cure. Nous avons eu aussi quelques angines qui ont suppuré.

J'ai vu, dans le cours de ce mois & du précédent, nombre de fièvres tierces & quartes, récidives du printemps & de l'été, & sur-tout dans le régiment de Lyonnais, faisant partie de notre garnison, qui avoit pris ce genre de fièvre dans les travaux ordonnés par la cour, pour la jonction de la rivière d'Aa avec la Lys. Dans plusieurs, la fièvre étoit devenue double-tierce & double-quarte avec de grands maux de tête, embarras dans divers viscères du bas-ventre, & souvent à la poitrine, enflure des jam-

bes, &c. Il étoit difficile de déraciner la maladie.

AVIS.

A tous les Candidats en médecine, François, ou Etrangers naturalisés.

La Faculté de médecine de Paris s'est engagée, par l'acceptation du legs qui lui a été fait par feu M. *De Dieft*, l'un de ses membres, à recevoir, tous les deux ans, un bachelier en médecine, & à le conduire jusqu'au grade de *docteur-régent* inclusivement, en le faisant passer par toutes les épreuves, auxquelles sont assujettis, pendant le cours de la licence, ceux qui désirent parvenir à ce grade ; le tout gratuitement.

M. *De Dieft* a voulu néanmoins que cette faveur regardât particulièrement ceux de sa famille & de celle de M. *Helvétius*, son parent, qui se destineroient à la médecine, au cas que la Faculté les en jugeât dignes ; qu'à leur défaut, on choisît le plus capable & le plus pauvre.

En conséquence, la Faculté fait sçavoir à tous les candidats en médecine, François, ou Etrangers naturalisés, qui voudront prétendre au bénéfice du legs de M. *De Dieft*, qu'ils ayent à s. présenter, le lundi 8 Février

1768, à dix heures du matin, dans son assemblée générale qui se tiendra, à l'effet d'entendre leur supplique, pour être admis à concourir entr'eux. Ceux qui se présenteront à ce concours, seront obligés de rapporter leur Extrait-baptistaire qui fasse connoître qu'ils sont au moins dans la vingt-troisième année de leur âge; des certificats de gens notables & dignes de foi, qui assurent que les concurrens sont de bonnes moeurs, & font profession de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; des attestations d'étude en médecine, & des lettres de maître ès-arts de l'université de Paris, ou de docteur en médecine de quelque université.

Ceux qui auront rempli ces conditions, subiront ensuite un examen qui durera quatre jours. Le premier, ils seront interrogés sur l'anatomie & la physiologie; le second, sur l'hygiène, la matière médicale & la chymie médicinale; le troisième, sur la pathologie générale & spéciale, & sur les signes des maladies; le quatrième, sur la thérapeutique générale, la diète & la chirurgie.

Après que les concurrens auront subi cet examen, la Faculté de médecine nommera, dans une assemblée générale, celui qu'elle aura jugé digne du prix.



LIVRES NOUVEAUX.

*Aretæi, Cappadocis medici, insignis ac
vetustissimi libri septem à junio Paulo Crasso
Patavino, accuratissimè in latinum sermo-
nem versi. Argentorati, apud Amandum,
Koëaig, 1768, in-8°.*

Aretée est trop connu de tous les médecins, pour que nous croyons devoir insister sur l'éloge de son ouvrage : on doit sçavoir d'autant plus de gré au libraire qui vient de nous en procurer cette nouvelle édition, que celles qui ont paru jusqu'ici, étant épousées, le petit nombre d'exemplaires qu'on en trouve encore, sont devenus d'un prix excessif. La sienne joint au mérite d'être faite avec le plus grand soin, celui d'être d'un format commode, & à beaucoup meilleur marché. C'est au même libraire que nous devons la nouvelle édition de l'*Hippocrates Contractus* de *Burnet*, qu'il a imprimé en 1765. On ne sçauroit trop l'encourager à continuer de nous donner les bons ouvrages de médecine, dont la rareté & le prix prive un grand nombre de médecins des lumières qu'ils y auroient puisées, s'il leur eût été plus facile de se les procurer.

Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfans, avec des observations sur les dan-

190 LIVRES NOUVEAUX.

gers auxquels les meres s'exposent , ainsi que leurs enfans , en ne les nourrissant pas ; par madame L*** (*Le Rebours.*) A Utrecht ; & se trouve , à Paris , chez *Lacombe* , 1767 , *in-8°*.

On voit , dans cet ouvrage , une mere de famille qui , non contente de remplir les devoirs que la nature lui impose , veut encore engager ses semblables à écouter la voix de cette mere bienfaisante , en leur faisant connoître les avantages qu'on retire , lorsqu'on suit ses loix ; & les inconvénients qui résultent de leur infraction. Nous ne doutons pas que ses conseils , sur-tout appuyés de l'exemple qu'elle a eu le courage de donner aux meres , ne contribuent à diminuer les préjugés qui les a empêché jusqu'ici de mériter complètement ce nom.

Nouvelle Méthode d'opérer les Hernies ; par M. *Leblanc* , chirurgien-lithotomiste de l'Hôtel-Dieu d'Orléans , professeur royal d'anatomie & d'opérations aux écoles de la même ville , associé des Académies de Rouen & de Dijon , &c ; à laquelle on a joint un Essai sur des Hernies rares & peu connues ; par M. *Hoin* , chirurgien à Dijon , &c ; avec des figures en taille douce. A Paris , chez *Guyllin* , 1768 , *in-8°* , prix relié 5 livres.

New Observations on the Inoculation ; by Dr. Gatti, consulting-physician to his

most Christian majesty, and professor of medicine in the university of Pise; translated from the french. By Maty, M. D. Sec. R. Soc. C'est-à-dire : *Nouvelles Observations sur l'Inoculation*; par M. *Gatti*, médecin-consultant de S. M. T. C. & professeur en médecine à Pise, traduit du françois; par M. *Matty*, docteur en médecine, & secrétaire de la Société royale, A Londres, chez *Vaillant*, 1768.

C'est la traduction des *Nouvelles Réflexions sur la Pratique de l'Inoculation*, dont nous avons donné l'Extrait dans notre Journal de Juin dernier. M. *Matty* y rend compte, dans un Discours préliminaire, de l'état de l'inoculation en France, & convient que M. *Gatti* avoit déjà proposé sa nouvelle méthode, avant que M. *Dimsdale* eût fait connoître celle des nouveaux inoculateurs Anglois, qui en diffère peu.

Question chirurgico-légale, relative à l'affaire de demoiselle *Famin*, femme du sieur *Lancet*, accusée de suppression de part, &c. Par M. *Valentin*, maître en chirurgie de Paris. A Berlin; & se trouve, à Paris, chez *Lottin le jeune*, 1768, in-12.





T A B L E.

<i>EXTRAIT de l'Essai sur le Pouls.</i> Par M. Fouquet, médecin.	Page 99
<i>Extrait de la Séance publique de l'Académie de Dijon.</i> Par M. Martet, médecin.	123
<i>Lettre de M. Desbrest, médecin, contenant des Observations sur le Pouls.</i>	138
<i>Extrait d'une Lettre de M. Huck, médecin, sur l'Inoculation.</i>	160
<i>Observations sur quelques Jaunissés partielles.</i> Par M. Strack, médecin.	163
<i>Lecture de M. Monnet, médecin, sur les Eaux minérales de Saint Amand.</i>	165
<i>Observations sur les Fractures du Fémur.</i> Par M. Martin, chirurgien.	173
<i>Réponse à l'Observation de M. Pomme, insérée dans le dernier Journal.</i>	177
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Décembre 1767.</i>	180
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1767.</i>	183
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Novembre 1767.</i> Par M. Bouchet, médecin.	184
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Novembre 1767.</i> Par le même.	185
<i>Avis aux Etudiants en médecine.</i>	187
<i>Livres nouveaux.</i>	189

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Février 1768. A Paris, ce 23 Janvier 1768.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

M A R S 1768.

TOME XXVIII.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{me} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A R S 1768.

E X T R A I T.

Nouvelle Méthode d'opérer les Hernies ; par M. LEBLANC, chirurgien-lithotomiste de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, professeur royal d'anatomie & d'opérations aux écoles de chirurgie de la même ville, associé des Académies des sciences, arts & belles-lettres de Rouen, Dijon, &c ; avec un Essai sur les Hernies rares & peu connues ; par M. HOIN, chirurgien à Dijon. À Paris, chez Guyllin, 1768, in-8° ; prix relié 5 livres.

Les hernies, sur-tout lorsque les parties échappées du bas-ventre, se trouvent étranglées dans leur passage, ont toujours

été regardées comme une des maladies les plus graves & les plus dangereuses. Les vues qu'on doit se proposer dans leur traitement, sont *de faire rentrer les parties échappées, & d'empêcher qu'elles ne sortent de nouveau.* Dans les hernies habituelles, & qui ne sont pas accompagnées d'étranglement, il arrive assez ordinairement que les parties déplacées rentrent d'elles-mêmes, ou que du moins on parvient à les faire rentrer par des moyens simples & faciles que l'art prescrit : l'application d'un brayer ou bandage convenable suffit souvent pour les contenir & les empêcher de s'échapper de nouveau. Ces secours ont plus d'une fois opéré des cures radicales, sur-tout dans les enfans, dont les parties, acquérant avec l'âge plus de force & de consistance, se sont trouvées en état de s'opposer seules à la sortie des parties qui avoient coutume de s'échapper. Il n'en est pas de même, lorsque les parties déplacées se trouvent étranglées ; il faut alors avoir recours aux moyens les plus efficaces, pour détruire le resserrement qui les retient : les topiques ou applications extérieures sont rarement suffisantes ; on est donc obligé d'avoir recours aux incisions, pour découvrir les parties échappées, & celles qui les étranglent. Jusqu'ici on avoit prescrit de couper l'obstacle qui s'opposoit à la rentrée de ces parties ; mais M. Leblanc

a observé que les fibres tendineuses & aponevrotiques, telles que celles qui forment l'anneau des muscles grands-obliques du bas-ventre & l'arcade crurale, ne se réunissoient jamais, lorsqu'elles avoient été coupées, que leurs extrémités, après s'être écartées, s'attachoient aux parties voisines, avec lesquelles elles se cicatrisoient; d'où il devoit résulter nécessairement une ouverture plus grande que celle qui avoit donné passage à la hernie. En effet, une observation, malheureusement trop constante, nous a appris que les personnes auxquelles on avoit été obligé d'inciser l'anneau, ou l'arcade crurale, pour faire rentrer des hernies, étoient sujettes à des rechutes fréquentes; ce qui les mettoit dans la nécessité de porter un bandage toute leur vie; assujettissement non-seulement très-désagréable, mais encore très-incommode. Ces considérations, jointes aux avantages que M. Lecat, son ami, assure avoir retirés de la dilatation graduée du col de la vessie, pour l'extraction du calcul, l'engagerent à essayer s'il ne seroit pas possible, en dilatant peu-à-peu, & par degrés, l'issuë de la hernie, de lui procurer un passage suffisant pour en permettre la rentrée. Il croyoit pouvoir se promettre par-là, non seulement d'éviter les rechutes, mais encore de se mettre à l'abri des accidents qui n'accompagnent que trop souvent l'incision

de l'anneau ; tels que l'ouverture de l'intestin , celle de l'artere épigastrique , &c. L'expérience ne tarda pas à confirmer des vues aussi-bien fondées. C'est en 1750 qu'il osa tenter , pour la premiere fois , cette dilatation , en faisant l'opération à un homme âgé de vingt-sept ans , qui avoit une hernie inguinale. L'étranglement subsistoit depuis six jours ; les accidentis étoient au dernier degré d'intensité. Après l'ouverture du sac , l'intestin se présenta ; il étoit seul , très-tendu , & ne formoit qu'une petite anse : il tira un peu cette anse avec la main gauche ; & , par ce moyen , il amena hors de l'anneau la portion étranglée de l'intestin ; ensuite il porta le doigt index de la main droite dans l'anneau , pour voir s'il pourroit l'y introduire , sans bleffer ni meurtrir l'intestin ; il continua de le pousser doucement , & par degrés ; il sentit que l'anneau prêtoit aux petits efforts qu'il faisoit pour le dilater : pendant qu'il introduissoit ce doigt , il tenoit toujours l'intestin de la main gauche , afin de l'empêcher de suivre ce mouvement du doigt , avant que celui ci eût opéré une dilatation suffisante. Le doigt dilatateur étoit posé de maniere que sa face interne touchoit l'intestin , & l'ongle , l'anse de l'anneau. Dans cette position , il dilata par degrés , en introduisant successivement tout le doigt ; au moyen de cette dilatation , il eut la facilité

de faire rentrer l'intestin ; il pansa le malade à l'ordinaire : un prompte guérison suivit de près cette première tentative.

En 1751, il opéra, par la même méthode, & avec le même succès, une dame âgée de vingt-sept ans, attaquée d'une hernie crurale, formée par l'intestin & l'épipoon : ce dernier étoit altéré ; ce qui l'obligea d'en emporter une partie : la plaie fut cicatrisée en très-peu de tems. L'année suivante, il eut encore une occasion de répéter la même opération par la même méthode ; elle lui réussit également : la plaie fut cicatrisée en quinze jours. Depuis cette époque, les succès se sont multipliés : ses confrères, qui en avoient été les témoins, ne tarderent pas à adopter sa maniere d'opérer ; ils furent imités par plusieurs chirurgiens de la plus grande réputation. Il suffira de nommer MM. Lecat de Rouen, Hoin & Marret de Dijon, qui tous ont employé avec le plus grand succès la méthode de la dilatation, de préférence à celle du débridement qu'ils avoient pratiquée jusqu'alors ; c'est ce que prouvent leurs observations consignées dans l'ouvrage de M. Leblanc ; observations auxquelles nous croyons devoir renvoyer nos lecteurs ; ils y trouveront des détails curieux & très-intéressans pour la pratique, sur-tout des remarques très-judicieuses sur la cicatrisation de plusieurs anus

artificiels, procurée, soit par l'art, soit par la nature.

Persuadé qu'il étoit des circonstances où il n'est pas possible d'introduire le bout du doigt dans l'anneau, ou dans le passage de l'arcade crurale, comme lorsqu'on opere une hernie récente sur une personne d'un tempérament sec & vigoureux, dont les fibres sont roides & solides; que l'intestin est menacé de mortification; qu'il n'est que pincé, ou qu'il ne forme qu'une petite anse; M. Leblanc imagina un dilatatoire préférable dans toute sorte de cas. C'est un instrument de fer poli, qui approche beaucoup, par sa forme, du gorgeret dont on se sert pour la taille; mais il est courbé, & forme, par sa courbure, une portion de cercle d'onze pouces quelques lignes de diamètre, dont la corde a six pouces quatre lignes; ce qui fait la longueur de l'instrument. Il est composé de deux branches jointes par une charnière: un ressort, placé entre les deux manches, & arrêté par une vis qui lui permet de glisser, maintient par son élasticité, les deux branches serrées l'une contre l'autre; de sorte que leurs extrémités, qui sont fort affilées, étant appliquées par ce moyen, forment une sonde mousse & plate, propre à être introduite dans l'issuë herniaire. Les vives arrêtes des deux branches du côté de la cannelure du gorgeret, ainsi que celles du

D'OPÉRER LES HERNIES. 207
côté externe, sont bien arrondies & polies, afin qu'elles ne puissent pas blesser l'intestin.

Lorsqu'on a ouvert le sac herniaire, qu'on a mis à découvert les parties échappées, & l'issuë de la hernie, & qu'on a détruit les adhérences, s'il s'en trouve d'extérieures, on prend de la main droite l'instrument qu'on a eu soin d'échauffer un peu, & dont on a trempé l'extrémité dans l'huile; on le tient de maniere que la cannelure se trouve tournée du côté de l'intestin, & la face arrondie, du côté de l'anneau; on baïse de la main gauche l'anse de l'intestin, & on introduit l'instrument avec circonspection, en le poussant doucement, & par degrés, dans l'issuë de la hernie: l'instrument introduit de douze à quinze lignes, on détend le ressort, & on le renverse en-dessus de l'instrument. Cette précaution est absolument nécessaire, parce qu'en empoignant le manche, pour écarter les branches, & opérer la dilatation, si le ressort restoit dans sa première position, le rapprochement des branches, qu'il produiroit, pourroit fort bien pincer l'intestin.

M. Leblanc a observé que, dans la plupart des petites hernies, l'intestin rentre de lui-même, pendant qu'on fait la dilatation, & que, s'il ne rentre pas, il suffissoit, après avoir dilaté l'issuë, de tenir l'instrument en place de la main gauche, & de pousser avec l'index de la main droite l'intestin par la

gouttiere du gorgeret ; mais, lorsque le volume des parties déplacées est fort considérable, on est obligé, quand la dilatation est jugée suffisante, de faire tenir l'instrument par un aide, tandis que l'opérateur, avec les doigts de l'une & de l'autre main, fait rentrer successivement ces parties par la gouttiere de l'instrument, qui lui offre un passage suffisamment libre.

Il est si essentiel de scéavoir bien distinguer les cas où l'on peut différer l'opération, ceux où il seroit dangereux de la retarder, que M. Leblanc a cru devoir entrer dans quelques détails à ce sujet. Dans une ancienne hernie, qui sort & rentre facilement, quoiqu'il survienne un étranglement, l'opération peut être différée, parce que l'administration raisonnée des secours de l'art peut en procurer la rentrée. Il n'en est pas de même d'une hernie récente, où l'intestin est sorti subitement par un effort violent ; l'étranglement inflammatoire, qui y survient, demande un prompt secours : dans ce cas, si l'on diffère l'opération, elle est le plus souvent infructueuse. La rougeur & la sensibilité de la tumeur, la tension & la douleur du ventre, la fièvre, la petitesse & la concentration du pouls, les hoquets, les vomissemens qui accompagnent le plus ordinairement l'étranglement, menacent d'une gangrene prochaine, si l'on diffère l'opéra-

tion. Dans les hernies anciennes & habituelles, la marche des symptômes est beaucoup plus lente; l'étranglement est souvent produit par l'accumulation des vents, ou des matières; dans la portion d'intestin qui la forme; accumulation qui est quelquefois l'effet d'une simple paresse ou inaction de cet organe. Dans ces sortes de cas, notre praticien conseille d'appliquer des topiques qui ayent la vertu de resserrer ces parties trop relâchées, & de leur donner du ton, afin qu'en se contractant, elles pressent & compriment les vents ou les matières contenues dans la portion de l'intestin qui forme la hernie, pour les faire passer dans la continuité du canal. « C'est ici le cas, dit-il, » d'appliquer sur la tumeur des répercussions » froids qui seroient nuisibles dans l'étranglement d'une hernie récente. On peut ce- » pendant, ajoute-t-il, en tenter l'applica- » tion dans les premiers instans de l'étran- » glement d'une hernie qui paroît subite- » ment; mais, s'ils ne produisent pas l'effet » désiré, la continuation de leur application » deviendroit dangereuse. »

La marche lente des symptômes & des accidens qui arrivent à une hernie ancienne, en a souvent imposé aux praticiens. M. Leblanc en rapporte trois exemples, dans lesquels les malades furent les victimes du retardement de l'opération. Quelquefois la

rougeur, la tension & la sensibilité manquent dans les hernies crutales : il n'est pas étonnant qu'alors un praticien, peu attentif, méconnoisse la maladie. Notre auteur communiqua, en 1742, à l'Académie royale de chirurgie une observation sur une hernie de cette espèce, qu'on avoit prise pour un *volvulus* ; mais l'opération découvrit quelle étoit sa véritable nature.

La plaie que l'on est obligé de faire, pour découvrir les parties qui forment la hernie, & introduire dans son issue l'extrémité du dilatatoire, se ferme & se cicatrise très-promptement, toutes les fois que les parties rentrées sont parfaitement saines, si l'on se contente d'en rapprocher les lèvres. M. Leblanc conseille de mettre simplement sur la ligne formée par ces deux lèvres affrontées l'une à l'autre, une petite languette de linge fin, puis d'appliquer un peu de charpie brute dessus, quelques compresses & le *spica*. Il ne faut lever cet appareil que le 3^e ou 4^e jour. Alors, si la languette de linge tient encore, on la laisse jusqu'à ce qu'elle se détache d'elle-même. Pour en faciliter le décollement, on verse dessus un peu d'un liniment fait de baume d'*Arcæus*, & d'huile d'*hypéricum*. La languette détachée au second ou troisième pansement, on met sur cette plaie, pour ainsi dire réunie, un peu de charpie rapée, & un emplâtre de dia-

palme par-dessus. Par ces procédés, la plaie se réunit, comme une plaie simple, sans presque pas de suppuration. Mais, dans le cas où les parties rentrées ne sont pas saines, comme il se fait une suppuration ou un suintement purulent & fâcheux de leur surface, il est nécessaire, pour favoriser l'écoulement de cette matière, d'introduire par l'issuë, à chaque pansement, une petite bandelette de linge fin qu'on portera jusques dans la capacité du bas-ventre; on la supprimera, lorsque le tems de la suppuration sera passé. Il est aisé de sentir que, dans ce cas, la cicatrisation de la plaie ne peut être parfaite, que cette suppuration n'ait cessé. Notre auteur reconnoît que M. Mertrud avoit proposé, long-tems avant lui, les pansemens simples dans les plaies des hernies opérées; & il se félicite de s'être rencontré avec cet habile chirurgien, dont la Lettre insérée dans le Mercure de France, ne lui étoit pas connue, lorsqu'il commença à adopter cette pratique.

On sent bien que notre auteur doit proscrire les pelottes & les tentes solides qu'on est encore dans l'usage d'introduire dans l'issuë de la hernie, après l'opération faite par la méthode ordinaire. Cette pratique est aussi inutile dans sa manière d'opérer, qu'elle est contraire aux vues qu'on doit se proposer de fermer, par une cicatrice prompte & solide, la voie par laquelle les parties se

sont échappées de la capacité du bas-ventre. Il rejette également une autre pratique non moins nuisible : c'est celle où l'on est, lorsqu'on veut réduire une hernie, de faire coucher le malade à plat, & même la poitrine & la tête plus basses que le siège. Pour peu que l'on fasse attention à la direction des fibres musculaires & aponévrotiques du muscle grand-oblique, & aux endroits où elles s'attachent, on verra qu'en couchant le malade à plat, l'anneau est resserré ; que ce resserrement rétrécit le passage de la hernie, & s'oppose, conséquemment, à la rentrée des parties. Il fait donc fléchir la tête & la poitrine sur le bassin, & le bassin, vers la poitrine : par ce moyen, il rapproche les côtes du pubis, c'est-à-dire les attaches du muscle grand-oblique qui se trouve par-là dans un état de relâchement très-propre à rendre l'anneau plus lâche & plus évasé, &, par conséquent, plus disposé à permettre la rentrée libre des parties qui forment la hernie. Il assure être parvenu, par ce moyen simple, à faire rentrer un grand nombre de hernies qui avoient résisté à toutes les tentatives, parce qu'on avoit fait coucher le malade à plat. Pour les hernies crurales, il met le malade à-peu-près dans la même situation, en observant de fléchir la cuisse du côté de la hernie, sur le bassin : si la hernie est du côté droit, il fait pencher le ma-

lade sur le côté gauche, & vice versa.

Non content d'avoir démontré les avantages de sa méthode par un nombre suffisant d'observations qui en constatent le succès, M. Leblanc a cru devoir prouver qu'elle étoit conforme aux règles de la bonne pratique, & fondée sur une saine théorie. Il remarque donc, 1^o que les auteurs qui ont écrit sur les plaies des parties aponévrotiques, conviennent tous, que la division de ces parties sont presque toujours suivies d'accidens funestes ; aussi recommandent-ils de ne point couper les aponévrofes sans une extrême nécessité. Il est cependant des cas où notre auteur convient que ces débridemens sont d'une nécessité indispensable ; il veut bien qu'alors on y ait recours ; mais il exige qu'il soit bien constaté ou que la division graduée est impossible, ou qu'elle est insuffisante pour remplir les vues qu'on se propose. Les cas où le débridelement est inidispensable dans les hernies, sont lorsque l'intestin a contracté des adhérences à la circonférence de l'anneau, & qu'il n'est pas possible de les disséquer, sans le débrider ; & lorsque ces adhérences sont, comme il arrive quelquefois, au-dessus de l'anneau, dans la capacité même du ventre. 2^o Que, lorsqu'il est nécessaire d'élargir ou d'agrandir un orifice trop étroit, par exemple, celui de la matrice, ou de la vessie, pour

en extraire un corps étranger, tous les praticiens doivent convenir qu'il est plus avantageux d'y faire des lentes & douces dilatations, que de le fendre, ou de le couper.

3^o Pour prouver encore mieux la préférence qu'on doit donner à la dilatation sur le débridement dans les hernies inguinales, il a cru devoir donner une description anatomique de l'anneau des muscles du bas ventre, de laquelle il résulte que ce passage peut prêter facilement à la dilatation, & reprendre ensuite son diamètre naturel.

4^o La nécessité où sont tous ceux qui ont été opérés de la hernie par la méthode ordinaire, de porter un bandage, pour prévenir les rechutes, démontre suffisamment qu'à cet égard, cette méthode le cède à la sienne, puisqu'aucun de ceux qui l'ont subie, n'a éprouvé de rechute, & n'a été astreint à porter de bandage. Notre auteur explique très-bien la raison de cette différence; elle vient de ce que les fibres aponevrotiques ou tendineuses, une fois coupées, ne se réunissent jamais, comme nous l'avons déjà dit, mais se soudent aux parties voisines, vers lesquelles elles se sont retirées; ce qui doit nécessairement laisser une ouverture plus grande que celle qui avoit déjà donné issue aux parties; au lieu que, lorsque ces fibres n'ont été que distendues, elles reprennent peu-à-peu leur ressort,

fort , après que les parties qui les distendent , sont rentrées : d'ailleurs la cicatrice de la plaie externe , forme un nouveau point d'appui qui concourt avec le ressort rétabli de l'anneau , pour résister à l'impulsion des parties intérieures , & prévenir leur sortie. 5° Parmi les accidens qui accompagnent le débridement , M. Leblanc compte la douleur vive que cause l'incision de l'anneau ; douleur que n'éprouvent point ceux chez lesquels on se contente de le dilater. 6° La structure du ligament de Poupart,par-dessous lequel passent les parties qui forment la hernie crurale , n'est pas moins favorable à la dilatation , que celle de l'anneau : ce sont encore des fibres tendineuses & aponévrotiques qui peuvent se prêter à une distension graduée , mais qui ne scauroient se rapprocher ni se réunir , lorsqu'une fois elles ont été incisées. 7° On ne doit pas plus craindre de blesser l'intestin , quoiqu'atteint de pourriture , en introduisant le doigt , & encore moins , en introduisant le dilatatoire , qu'on ne le craint , en y portant la sonde , pour opérer le débridement : d'ailleurs il est prudent , toutes les fois que cela est possible , d'amener & mettre dehors de l'anneau l'endroit de l'intestin étranglé. La dilatation pourra se faire avec le doigt , si l'anneau n'a pas une trop grande force : malgré cela , notre auteur conseille de préférer le dilata-

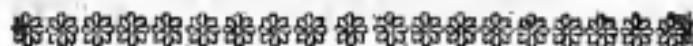
210. NOUVELLE MÉTHODE

toire. 8° La description que donne Ambroise Paré, d'après Pierre Franco, de l'opération de la hernie, fait voir que cet habile chirurgien ne faisoit le débridement, ou l'incision à l'anneau, que dans le cas de nécessité, & qu'il lui arrivoit souvent, après avoir fendu, sur la sonde crenelée, le sac herniaire, & découvert l'intestin, de le faire rentrer, sans inciser l'anneau : son texte, que M. Leblanc rapporte, ne peut laisser aucun doute là-dessus.

Notre auteur termine son ouvrage par des réflexions sur l'application qu'on pourroit faire de sa méthode dans les exomphales & dans les hernies ventrales, même dans celles, qui sont produites par des plaies pénétrantes, dans la capacité du bas-ventre. Il rapporte, à ce sujet, une observation, par laquelle il démontre que la dilatation graduée a eu un entier succès dans une hernie de cette espèce, dans laquelle une portion de l'épipoon & une anse de l'intestin étoient étranglées dans une plaie pénétrante, faite par un coup de bayonnette, à peu de distance de l'ombilic. La plaie fut cicatrisée, sans que depuis il ait paru de hernie. Enfin il propose d'opérer, par sa méthode, les hernies habituelles, lors même qu'elles ne sont pas accompagnées d'étranglement, pour en procurer la cure radicale, mettre les malades à l'abri des accidens auxquels ils sont continuellement

exposés, & les délivrer de la nécessité de porter habituellement un bandage; opération qu'il a exécutée sur un Anglois assez courageux pour s'y soumettre, & qui n'a pas eu lieu de s'en repentir, puisqu'il s'est vu délivré, par-là, d'une indisposition très-incommode, & quelquefois très-dangereuse.

Nos lecteurs ne seront point surpris, quand nous leur annoncerons qu'une méthode fondée sur les principes de la plus faine pratique, sur la théorie la plus lumineuse & la plus solide, & dont les succès ont d'ailleurs été constatés par un grand nombre d'observations fournies par différens chirurgiens, également éclairés, qui ont abandonné l'ancienne méthode, pour l'adopter; ils ne seront pas, dis-je, surpris qu'une telle méthode ait mérité l'approbation de la Faculté de médecine de Paris, & des Académies de Dijon & de Rouen. Cela n'a pas empêché qu'on ne lui ait opposé, dans le 4^e volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, qui vient de paroître, des réflexions auxquelles il a cru devoir répondre par un petit Ecrit qu'on distribue avec son ouvrage, & auquel nous croyons devoir renvoyer nos lecteurs. Nous sommes très-fâchés aussi que les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire, ne nous permettent pas de donner une analyse suivie de l'Essai de M. Hoin, qu'on trouve à la suite de celui de M. Leblanc.



O B S E R V A T I O N

*Sur une Manie survenue à une Femme,
le huitième jour de ses couches ; par
M. P L A N C H O N , médecin à Tournai
en Flandre.*

Mulieribus quibus sanguis in mammae
convertitur, maniam significat.

HIPPOCRAT. Aphorism. 40, lib. v.

Cet Aphorisme expose un fait de pratique en médecine, qui, jusqu'à ce jour, n'est pas unanimement reconnu. Les médecins observateurs n'en font aucune mention, si j'en excepte l'illustre *Van-Swieten* qui passe légèrement sur ce pronostic (a); & ceux qui ont pris à tâche d'expliquer les sentences aphoristiques du pere de la médecine, soit qu'ils n'aient jamais vu une manie survenir à l'engorgement sanguin des mamelles, soit qu'ils ne l'aient lu que dans les Aphorismes d'*Hippocrate*, n'ont donné que des raisons vagues, pour expliquer la possibilité du fait. Le célèbre *De Gorter* ne doute aucunement qu'*Hippocrate* n'ait réellement observé que la manie étoit quelquefois la suite d'un engorgement sanguin des vaisseaux mammaires : il avoue pourtant qu'il n'a pas

(a) *Van-Swieten*, tom. iij, pag. 532.

Idem, tom. iv, pag. 636.

vu ce fait dans toute sa pratique (a) : cependant, sans recourir tout-à-fait aux loix de la sympathie & de la métastase morbifique qu'il n'a point observées en pareille circonstance, il explique ce dérangement du cerveau, ce bouleversement de la raison, en supposant qu'une humeur acre, devenue telle dans les mammelles, repasse dans le sang, va se fixer au cerveau, & y cause la manie ; ou que des personnes, trop sensibles & trop irritable par tempérament, agitées par la vivacité des douleurs des mammelles, deviennent maniaques à ce seul égard ; mais de la rareté de ce phénomène, on ne doit point, dit-il, former un pronostic : il pense même que, si Hippocrate a observé la manie après l'engorgement des seins, elle dépendoit d'une autre cause que d'un transport du sang vers les organes de la sécrétion du lait.

Ces raisons ne donnent point l'aéthiologie de ce phénomène morbifique, & ne concluent rien sur cette matière. Le commentateur du grand Boerhaave, que j'ai déjà cité, sans nous dire s'il fut témoin d'un tel désordre de l'esprit, se contente d'avancer, en parlant de la manie & de la distension, & du gonflement subit des mammelles, que les humeurs se portent quelquefois si prompt-

(a) De Gorter, *Med. Hippocrat.* pag. 607, lib. v, Aph. 40.

tement & si abondamment vers les parties supérieures, que non-seulement les seins se gonflent & s'engorgent, mais que les vaisseaux du cerveau participent de ce transport & de cet engorgement. Voyez Van-Swieten, *locis citatis* (a).

Si De Gorter n'a jamais observé fait, ce d'autres l'ont vu quelquefois. Peut-être ne paroîtroit-il pas si rare, si chaque médecin, dans sa pratique, faisoit connoître à la république des médecins ce qu'il a observé de particulier chez ses malades. J'ai été témoin d'une manie survenue à une femme en couche, à la suite d'un engorgement sanguin des seins. Mais, avant que je donne le détail de cette observation, je vais rapporter ce que j'ai entendu dire à M. *Van-Roßum*, docteur en médecine, & professeur primaire en l'université de Louvain, à propos de cet Aphorisme de l'observateur de *Cos.* L'anecdote qu'il rapporta, pour nous mettre plus clairement sous les yeux la sentence Hippocratique, me parut si frappante, que j'en tins une Note dans mes Manuscrits. La voici : « M. *Pieters*, dit-il, » jadis docteur en médecine dans la même

(a) *Quandoque humores subito sursum rapi, & non tantum mammae distendere, sed & vasa encephalii videtur Hippocrates indicare, dum scribit Aphorismum 40, lib. 5. Van-Swieten, tom. iv, pag. 636.*

» université, étant à la suite d'un médecin
 » Italien, vit qu'une nouvelle accouchée
 » donnoit du sang par les seins, au lieu de
 » lait : le quatrième jour, elle devint ma-
 » niaque, & elle périt, le septième. Alors,
 » chaque fois qu'il observa, dans sa pratique,
 » qu'une femme en couche laissoit couler
 » du sang par les mammelles, il n'hésitoit
 » point de pronostiquer qu'elle deviendroit
 » maniaque le quatrième jour, & qu'elle
 » périroit le septième. Il nous assure que ce
 » docteur a observé ce fait trois ou quatre
 » fois pendant sa vie. »

Mon observation n'est pas conforme à celle de M. *Pidders* ; elle correspond cependant à l'Assertion d'*Hippocrate* : voici le fait.

Dans le mois de Juin 1766, une femme de *Bon-Secours*, hameau près de *Péruwelz en Hainaut*, où j'exerçois la médecine alors, après un accouchement laborieux, où elle perdit beaucoup de sang, se rétablissoit assez bien des travaux pénibles qu'elle avoit effuyés : ses vuidanges n'avoient point cessé de couler ; ses forces reparoissoient ; le lait commençoit à venir, quand on s'aperçut qu'il couloit avec peine, que les seins s'engorgeoient & grossissoient sensiblement. Elle faisoit sucer inutilement son lait ; il n'en venoit guères : il vint enfin du sang, quoiqu'on ne la fatiguât point à cet égard. La tension & le gonflement augmenterent telle-

ment, que, le huitième jour de ses couches, (le 4^e à-peu-près où les seins laisserent couler quelque peu de sang,) ces organes étoient si gros, & si tuméfiés, qu'ils surpassoient d'un tiers leur volume ordinaire. La femme en étoit oppressée comme d'un poids qui pesoit sur la poitrine : le pouls en étoit agité; & cette malade se plaignoit un peu de la tête: on observoit qu'elle parloit beaucoup plus que de coutume. Cette situation pressante me détermina à la faire saigner du pied : cette saignée n'empêcha point que la tête ne se prît de plus en plus; & le même jour, le délire maniaque se manifesta. A cette époque, on ne m'y rappella plus, parce qu'elle refusoit tout. Ce délire augmenta, & dura plus d'un mois, sans qu'on cherchât à y porter d'autres secours que des pélerinages. Enfin il arriva qu'une des cuisses s'engorgea, se tuméfia considérablement avec chaleur & tension : bientôt la gangrene succéda à cette tumeur inflammatoire, sans que la malie diminuât de beaucoup. La gangrene fit des progrès; & les secours chirurgicaux, soit qu'ils eussent été trop retardés, ou peu méthodiquement dirigés, ne purent les arrêter : cette malade y succomba. N'étoit-ce point ici un dépôt laiteux sur la cuisse? Il est vraisemblable que cette gangrene dépendoit de cette cause.

Cette observation, celle de M. *Pidders*

manifestent un engorgement sanguin des vaisseaux mammaires, par un transport subit du sang vers ces organes. Ce transport cause-t-il toujours la manie ? Non, puisqu'on a vu des femmes réglées (*a*) par les mammelles, sans en devenir maniaques, & qu'il se fait des inflammations, des suppurations, des gangrenes par engorgement sanguin aux mammelles, sans qu'on puisse remarquer aucun vestige de délire maniaque; c'est aussi ce que fait observer De Gorter; mais on doit faire attention que M. Pieters ne parle que des nouvelles accouchées; telle étoit la femme qui fait le sujet de mon observation : or, dans ce cas, on peut, selon moi, conjecturer qu'il est une cause qui peut avoir lieu alors, & produire effectivement une manie, parce que les seins sont engorgés de sang; j'entends l'humeur laiteuse qui, ne pouvant enfilet sa route ordinaire, établie par la nature, trouvant un obstacle dans ses couloirs, se porte, par une disposition primordiale, vers le cerveau, & y constitue une vraie manie (*b*),

(*a*) *Journ. de Méd. tom. x, pag. 23.*

(*b*) *Quand le lait, dans une nouvelle accouchée, n'enfile point les routes naturelles qu'il a coutume de prendre, pour sortir du corps, il peut être déterminé à se porter au cerveau, si, trouvant de la résistance partout ailleurs, il n'y a que cet organe qui cede aux efforts que le lait fait pour se fixer quelque part, L'effet le plus ordinaire du dépôt*

ainsi que, chez d'autres, elle cause une apoplexie, comme le rapporte M. Levret (a). On lit, dans M. Puzos, (voyez la Note,) que *le dépôt de lait sur le cerveau, heureusement moins commun que les autres, produit la démence ou la folie.* Il est vrai qu'il n'y parle point de l'engorgement sanguin des seins, & qu'on peut croire que ce chirurgien observateur & M. Levret n'ont point remarqué cet engorgement, dans le tems même que cette manie se déclaroit : ce dernier, au contraire, *croint (b) une folie, dès que les loches sont suspendues ou entièrement supprimées, si les mamelles se flétrissent, ou si elles ne se remplissent pas ;* l'une & l'autre circonstance prouve toujours l'impossibilité de la sécrétion ou excrétion du lait, & conséquemment le danger qu'il y a qu'il ne se dépose sur quelques viscères : s'il se porte au cerveau, & si la manie n'en est point la suite, quelqu'autre accident plus frappant arrive quelquefois. *Il y a d'autres femmes, dit M. Levret, ibid. §. 877, dont les premiers symptômes sont seulement, en pareille occurrence, (dans le cas d'un dépôt au cerveau,) quelques légères disparates accom-*

de lait sur le cerveau est de produire la démence ou la folie. Puzos, *Traité des Accouchemens, troisième Mémoire sur les Dépôts laiteux, pag. 387.*

(a) Levret, *Art des Accouchemens, pag. 158.*

(b) Id, ibid. §. 884, pag. 161.

pagnées d'un ton de voix haut, dur & précipité, qui, en peu d'heures, les conduisent à un délire mortel ; mais il ajoute encore que le lait n'a pas monté aux seins dans ce cas qui arrive ordinairement du quatrième au cinquième jour de la couche.

M. Puzos, qui confirme par des expériences répétées, que le lait déposé sur le cerveau, a produit la démence chez les femmes en couche, donne intelligiblement l'aéthiologie de ce dérangement de l'organe délicat des sens. *Malgré le voile, dit-il, qui dérobe à nos yeux le jeu méchanique du cerveau, pour exciter les divers mouvemens de l'ame, on conçoit que le lait, venant à se déposer sur cet organe, peut, par les engorgemens qu'il y cause, comprimer fortement quelques-unes de ses parties, ou mettre ses fibres dans un degré de tension excessif : la compression qui fait obstacle à l'action méchanique du cerveau, produira la démence & la tension excessive des fibres, rendant cette même action trop vive, causera la folie (a).*

Il fait observer que ces dépôts arrivent vers le dixième ou douzième jour de la couche ; qu'on est malheureusement peu frapé des accidens qu'ils causent alors : on s'aperçoit bien qu'une femme a l'air hébété,

(a) Puzos, *ibid. pag. 387. & 388.*

ou qu'elle déraisonne ; mais, parce que la fièvre n'est pas forte, que les lochies coulent, qu'il n'y a ni tension ni douleur au ventre, on se flate que les lochies & quelques purgatifs dissipent ce désordre ; mais la suite fait voir le contraire. L'infiltration du lait dans un viscere qui a aussi peu de ressort que le cerveau, est une cause trop pressante contre le peu d'efficacité des moyens employés pour rétablir le dérangement de la raison : *Le lait, dit-il, à force d'y arriver, & d'y séjourner, rend aisément variqueux les vaisseaux qu'il engorge ; & la mollesse du cerveau ne le met point en état de comprimer assez ces vaisseaux, pour leur rendre leur ressort, & pour faire avancer les liqueurs arrêtées.* Il remarque enfin que les vaisseaux capillaires du cerveau étant plus fins qu'ailleurs, cette finesse est un obstacle très-grand à la résolution de ces dépôts : l'humeur laiteuse les ayant pénétrés, il est très-difficile de l'en déplacer.

Ces autorités respectables peuvent servir de garans à la conjecture que j'établis, pour expliquer la nature de la manie, qui survient après l'engorgement sanguin des mamelles, que j'ai observée d'après les remarques d'Hippocrate. Je n'ai pu pourtant suivre le traitement de cette maladie ; &, après la seule saignée du pied, qui étoit indiquée & eût dû être répétée & suivie d'évacua-

tions sollicitées par les différens moyens que conseille M. *Puzos*, on l'abandonna à son malheureux sort, parce qu'on croyoit sa maladie incurable, & qu'elle étoit trop pauvre, pour exécuter les avis d'un médecin. C'étoit le cas, ce me semble, de *relâcher & de vider*, comme dit *Puzos*, pag. 392 de son troisième Mémoire. Il le répète : *Il faut relâcher & vider puissamment les malades, & les attirer, pour ainsi dire, & exciter par-là des puissantes révolusions, & changer ainsi la disposition contre-nature du cerveau, rendant à ses vaisseaux leur ressore, en les délivrant de l'humeur laiteuse qui les surchargeoit.* M. *Van-Swieten*, sans reconnoître l'humeur laiteuse pour cause de cette manie, indique le plan curatif, en parlant de cet Aphorisme, tom. iii, pag. 532 ; *Præcipius*, dit-il, *curationis scopus in tali mania*, (à raptu humorum ad encephalum,) *est ut vasa nimis repleta vacuentur per sanguinis missiones, & avertatur impetus a copia humorum à capite quo spectant purgationes satiis valide, &c.*

M. *Puzos* suivoit cette méthode, persistoit constamment dans les efforts qu'il faisoit pour obtenir ces effets ; & il observe qu'avec du courage & de la patience, il venoit à bout de vaincre une maladie qui paroissoit opiniâtre dans le commencement,

& même vouloir refuser d'obéir à l'efficacité de ses remèdes. Il saignoit plusieurs fois, sans craindre d'assouplir la malade ; il répétroit les purgations qu'il déguisoit sous toutes les formes, mêlant, tantôt dans ses boissons, tantôt même dans ses alimens, des sels purgatifs, jusqu'à y mettre le tartre stibié à petite dose, pour entretenir une diarrhée continue : trois, quatre mois de traitement ainsi prudemment modifié, suffissoient pour rendre à ses malades la plus belle qualité de leur être, je veux dire leur raison.

Si la femme que j'ai vue, avoit pu être soumise à ce traitement méthodique, ne seroit-elle pas revenue de l'état maniaque que j'ai dépeint ? Ne semble-t-il pas, par l'histoire que j'en ai donnée, que la nature a cherché à déposer sur une partie moins essentielle à la vie, une humeur étrangere qu'on peut regarder comme la matière laiteuse ? Mais cette femme, ayant manqué de vrais secours dans cette longue & fâcheuse maladie, n'a pu être à l'abri des progrès d'une gangrene rapide : n'est-ce point ici un dépôt qui a quelque rapport avec ce que dit M. *Levret*, en traitant de l'apoplexie laiteuse. *Il survenoit presqu'à toutes, dit-il, des dépôts critiques dans quelques parties.* *Levret, ibid. pag. 160, §. 881.*

Je finirai ce Mémoire par une courte

observation qui correspond assez à l'Aphorisme d'Hippocrate. Dans le mois de Mai 1764, je vis, à Péruwelz, une femme en couche, qui, par une suspension du cours des lochies, les premiers jours des couches, eut une légère inflammation de la matrice : il y avait tension, douleur, chaleur dans toute la région de ce viscere, accompagnées d'une fièvre relative à ces symptomes. Deux saignées du bras, des fomentations émollientes résolutives, des boissons délayantes, mucilagineuses & relâchantes dissipèrent l'orage ; & le lait vint abondamment. La malade fut mieux à tous égards ; mais l'abondance du lait fut telle, que les mammelles se gonflerent considérablement, sans pourtant supprimer l'excrétion du lait. Ce gonflement n'étoit point sans un transport du sang vers ces organes, qui en engorgeoit les vaisseaux. On s'aperçut alors qu'elle ne finissoit point de parler ; que le ton de voix étoit plus élevé, plus impitant : elle devenoit fâcheuse & fatiguante : ajoutez à cela une insomnie à charge à elle-même & à sa famille ; il y avoit des disparates fréquentes : ce fut bientôt un *délire mélancolico-maniaque* qui disparut, après huit à dix jours, à mesure que, par l'écoulement continual & abondant de son lait, ses seins se déemplissoient, & que la circulation du sang devenoit plus égale. Elle

devint alors raisonnable ; ses sens agités se calmerent ; & elle ne tarda pas à se rétablir. Je pense que ce délire fût devenu maniaque, si la sécrétion & l'excrétion du lait eût été supprimée, & si l'engorgement & le gonflement des seins se fût accru.

TABLEAU D'ONANISME;

*Par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY,
administrateur & médecin de l'hôpital
général à Fougeres.*

De toutes les maladies qui attaquent le genre humain, il y en a peu qui soient plus dangereuses, qui fournissent des symptômes plus variés, qui affectent un si grand nombre de parties, ou en même tems, ou successivement, que celles qui tirent leur origine de la perte immodérée de la liqueur séminale. La différence de l'âge, du tempérament, du climat, de la saison, des attitudes, de la profession, des exercices, de la nourriture, leur donne, à choses égales, un différent degré d'intensité : l'espece n'en est pas distinguée par tous les médecins appellés, pour y remédier ; les commencent en sont infidieux & se masquent le plus souvent sous les apparences trompeuses de plusieurs autres maladies : d'ailleurs, loin

loin qu'un malade fasse l'aveu des causes qui l'ont conduit à son état, sur-tout lorsqu'il est la suite d'une honteuse masturbation, j'en ai, au contraire, trouvé plusieurs qui m'ont nié d'abord que cette manœuvre y eût part, & m'ont ensuite confessé que mes conjectures n'étoient que trop bien fondées. Que de motifs intéressans, pour engager à multiplier les observations sur ce sujet ! L'art de guérir pourroit, à différens égards, en retirer quelques avantages ; & leur publicité, plus étendue que dans les seuls Fastes de la médecine, tendroit à préserver une précieuse jeunesse de trop séduisans écarts & d'une dépravation de mœurs, qui souille l'ame, affoiblit l'esprit & détruit le corps : c'est dans ces vues, qu'entre plusieurs maladies de ce genre, qui se sont présentées dans ma pratique de médecine, je me bornerai à donner ici une simple description des différens états par où vient de passer un de ces malades, triste victime de ses égaremens.

Un jeune homme d'une taille élégante, & qui promettoit la plus heureuse constitution, commença, vers l'âge de dix-sept ans, à se livrer, chaque jour, une ou deux fois, à la masturbation ; il continua cette manœuvre un peu plus d'un an, & y substitua alors un commerce régulier avec une fille : l'ardeur que lui inspiroit une première passion, & la facilité d'une jouissance sans ré-

serve, soutenué d'un bon tempérament, par la vivacité de l'âge, lui permirent d'en abuser très-souvent, & de tomber dans des excès qu'il supporta pendant dix mois, sans autre changement dans sa constitution, qu'une augmentation d'amaigrissement, à proportion qu'il avançoit dans sa carrière, mais qui ne l'empêchoit pas de remplir journellement sa tâche ordinaire d'ouvrage dans sa profession qui par elle-même est fatigante.

Premier degré.

Bientôt après, il commença à ressentir des pesanteurs à l'estomac, sur-tout une ou deux heures après les repas : il s'y joignit un dégoût & un éloignement pour prendre des nourritures, des rapports de mauvaise odeur, des gonflements en différentes parties de l'abdomen, beaucoup de flatuosités qui souvent & tout-à-coup faisoient une espece d'explosion par la bouche, une alternative de diarrhée où les alimens sortoient sans être entièrement dénaturés, & d'une constipation opiniâtre, & qui n'étoit pas moins gênante : le dos & les lombes étoient attaqués de douleurs violentes, & qui s'étendaient souvent jusques dans les fesses; chaque jour, il éprouvoit plusieurs étonnemens de tête; par moment, le visage devenoit rouge & enflammé; à l'ordinaire, il étoit pâle & amaigri; les yeux enfoncés dans l'orbite, & languissans; les extrémités inférieures

étoient, d'un moment à l'autre, attaquées d'engourdissemens ou de goutte-crampe; à jeun comme après avoir bien mangé, il éprouvoit un sentiment de foiblesse & d'épuisement toujours augmenté alors, pour peu qu'il eût travaillé à son métier; la peau le plus souvent étoit sèche & brûlante; le sommeil court, inquiet & agité. *Second degré.*

Cet état se soutint environ pendant quinze jours, pendant lesquels le malade se força à prendre de meilleures nourritures qu'à l'ordinaire, & à se promener, autant que ses forces le permettoient, dans l'espoir de recouvrer sa première vigueur bien sensiblement diminuée: cependant un matin qu'il fit les premiers mouvemens pour sortir de son lit, il tomba en syncope; il n'en fut pas plutôt revenu, qu'il commença à se plaindre d'une pressante difficulté de respirer, d'une douleur fixe sous le sein droit, d'une toux sèche & fréquente; la tête étoit étonnée; le visage enflammé; le dos & les reins fort douloureux; il avoit tant de peine à mettre les muscles en action, que les parties supérieures & inférieures étoient comme paralysées; chaque fois que le malade, par des efforts redoublés, parvenoit à changer de situation, ou seulement à lever la tête sur son oreiller, on s'aperçut qu'il tomboit en de nouvelles syncopes avec la peau froide, le visage cadavéreux, le pouls

presqu'anéanti ; ce qui l'obligea de rester constamment couché sur le dos , sans faire d'autre mouvement que d'ouvrir la bouche , pour recevoir les nourritures & boissons : la troisième syncope qu'il effuya dans ce jour , fut de plus suivie de crachats très-sanguinolens : le pouls alors étoit petit , serré & fréquent ; trois ou quatre fois chaque jour suivant , il y avoit exacerbation de fièvre bien marquée , avec une légère douleur de tête ; la peau séche & brûlante , mais , au tems de rémittence , toujours grasse & moite ; la langue humide & blanche ; l'insomnie constante ; le ventre resserré ; les urines enflammées . *Troisième degré.*

Dans l'espace de cinq à six jours , les accidens qui avoient menacé la poitrine , diminuerent insensiblement ; mais à cet avantage succéda tout-à-coup une hémorragie par le nez ; plusieurs fois , l'évacuation pouvoit être évaluée à deux & trois onces de sang : on en reçut dans un vase ; il étoit dissous , séreux , & teignoit légèrement en rouge un linge blanc : dès ce moment , les syncopes furent moins fréquentes ; les muscles commençoirent aussi à obéir à la volonté ; le pouls étoit toujours fréquent , & très-petit ; sur les six heures du soir , commençoit un léger redoublement de fièvre , qui n'occasionna jamais de délire , seulement des bourdonnemens aux oreilles , & de

l'assoupissement ; il se terminoit vers minuit : pendant la remise , les sueurs étoient abondantes ; un repos naturel & tranquille se renouvelloit pendant une ou deux heures : dans l'espace de sept à huit jours , le redoublement de fièvre diminua journellement ; les syncopes continuerent à s'éloigner , & enfin cesserent entièrement. Déjà les assistans croient victoire , quand je me fis apporter une lumiere , pour mieux examiner le malade ; il ressemblloit à un squelette un peu animé : je m'apperçus que la lumiere , fort proche de son visage , & tout-à-coup présentée devant ses yeux fixes & grands-ouverts , ne lui avoit fait aucune impression , & que la pupille étoit très-dilatée : sur ma demande s'il ne s'appercevoit pas d'affoiblissement dans la vision , & après qu'il eut fait différentes épreuves sur plusieurs objets grands & petits , il me répondit que , pour la premiere fois , il étoit certain d'une diminution bien sensible dans la vue , & que déjà il ne distinguoit que confusément les petits objets. J'annonçai que , si cet accident faisoit par la suite des progrès , le malade seroit , en peu de tems , aveugle : dans six jours , l'événement justifia ma prédiction. Malgré plusieurs remedes que ce malheur fit pratiquer avec précipitation , & qui devoient éloigner là convalescence du malade , son tempérament s'est rétabli plus

promptement qu'on n'avoit lieu de l'espérer. *Quatrième degré.*

Les médecins à bons principes reconnoissent, au premier coup d'œil, qu'une maladie de cette espèce n'a ni le caractère ni la marche des maladies ordinaires, & ne manquent point de la placer dans sa véritable classe; ainsi leur sagacité, les conduisant à la connoissance de ses causes, soit qu'on les cache, soit qu'on les avoue, leur fait annoncer le danger imminent où est le malade, la délicatesse du traitement & l'incertitude de l'événement; tel est le jugeement qu'en ont unanimement porté MM. Senac, Boerhaave, Van-Swieten, Hoffman, Gau-bius, Lewis, &c; & l'observation le confirme jurement. En effet, les dérangemens de l'œconomie animale y sont de nature à ne retirer presqu'aucune ressource d'une constitution si proche de sa destruction, & à n'admettre que bien peu de remèdes. Parcourons, en peu de mots, l'ordre de ceux qui ont été employés dans la circonstance présente.

Appelé à visiter le malade au commencement du troisième degré, malgré la confection des causes qui avoient tant affaibli les forces vitales, les accidens qui menaçoiient la poitrine d'engorgement, étoient si pressans, que je me déterminai à essayer comment le malade supporteroit la saignée

du bras : après avoir tiré environ deux à trois onces de sang dissous & séreux, il cessa de lui-même de couler ; le pouls s'affaiblit ; une sueur froide couvrit la peau : quoi qu'il en soit, le malade ne perdit pas tout-à-fait connaissance. Le lendemain matin, on rouvrit la veine ; & on tira au moins six onces de sang : cette évacuation fut suivie d'une syncope : cependant les crachats rapportant alors beaucoup de sang, & les autres accidens se soutenant, on continua de tirer, le soir suivant, autant de sang qu'on avoit fait le matin ; & il y succéda également une syncope. La boisson fut une tisane de racine de guimauve, de fleurs de tussilage & de réglisse, sur chaque pot de laquelle on faisoit fondre une once de miel de Narbonne ; on y substituoit alternativement une apozème composée avec les feuilles de scolopendre, de cerfeuil & de chicorée, les fleurs de bouillon blanc, coquelicot & tussilage ; sur chaque pinte on ajoûtoit demi gros de nître & deux onces de syrop de lierre terrestre : dans les heures intermédiaires, on donnoit quelques cuillerées d'huile de lin : cependant le ventre ne se relâchant pas, on fut obligé de donner quelques lavemens émolliens, dont l'effet étoit régulièrement suivi de syncope : après cet instant d'alarme si souvent renouvelé, on reavoit les forces au moyen de quelques cuillérées de gelée faite avec

le riz & la rapure de corne-de-cerf dans une eau de veau ou de poulet ; quelquefois on y ajoutoit un peu d'eau de cannelle orgée : en tout autre tems , la nourriture consistoit en bouillons ordinaires , dans lesquels on mêloit une cuillerée de vin rouge pendant la rémission de la fièvre. Ce premier danger fut heureusement terminé par un mino-
ratif qui dégagea les premières voies d'une grande quantité de sable , & dont l'opé-
ration fut accompagnée de trois syncopes .

Au commencement du quatrième degré , l'état du malade demanda qu'on portât la principale attention du côté des accidens qui menaçoient la tête : une hémorragie par le nez , souvent renouvelée & accompa-
gnée de bourdonnemens aux oreilles , & d'assoupissement , sur-tout pendant le redou-
blement de fièvre , montrroit clairement l'embarras de la circulation dans les vaisseaux intérieurs du cerveau ; ce qui obligeoit le sang à faire irruption sur les vaisseaux de la membrane pituitaire : en toute autre cir-
constance , je n'aurois pas hésité à faire pra-
tiquer une saignée au pied ; mais il y avoit si peu de ressource dans le pouls constam-
ment très-petit , & le sang étoit si appauvri , que je n'osai jamais m'y déterminer ; je cher-
chai à rapprocher les principes du sang , à lui donner du corps par l'usage d'une boisson acide , à diminuer le redoublement de fiè-

Èvre par les lavemens, quoique leur opération fût encore suivie de quelques syncopes : quand l'hémorragie fut cessée, le malade fut purgé avec un gros de rhubarbe, une once de tamarins, deux onces de manne & un gros de crystal minéral : ce remede procura des évacuations abondantes que le malade supporta mieux qu'on ne l'avoit espéré. Il passa aussi-tôt à l'usage d'une décoction de quinquina & de fleurs de romarin, sur chaque verre de laquelle on ajoûtoit plein une cuillere à café de syrop de pivoine mâle ; pendant le redoublement, on y substituoit la boisson acide : la fièvre commença à diminuer jurement ; les syncopes cessèrent entièrement ; les forces se rétablissoient sensiblement : il ne restoit que de legers bourdonnemens aux oreilles ; tout promettoit un heureux succès, quand on eut lieu de craindre la paralytie des nerfs optiques, ou la goutte-sereine : on tâcha de la prévenir & d'y remédier, quand elle fut confirmée, par la saignée du pied, l'application des sang-sues à la gorge, les vésicatoires aux jambes, & ensuite à la nuque du col, dont l'égout fut entretenu au moyen de l'emplâtre perpétuel, par les purgatifs réitérés, par les apéritifs, par les céphaliques, par les eaux de Vichy : tous ces remedes ont été inutiles ; le malade est resté aveugle.

La physiologie n'est jamais plus satisfaisante, que lorsqu'elle est étayée sur la pratique : l'une & l'autre se prêtent mutuellement un flambeau, pour éclairer nos pas chancelans vers la connoissance du méchanisme des fonctions qui s'exécutent dans l'oeconomie animale : c'est ainsi que, par la considération réfléchie des dérangemens qui succèdent à la perte immodérée de la liqueur féminale, nous sommes à portée d'apprécier au juste les avantages que retirent de cette liqueur toutes les parties du corps humain, quand on ne la sollicite pas à sortir de ses réservoirs, à mesure qu'elle y est déposée. L'observation constate que ceux qui se livrent avec excès aux plaisirs de l'amour, ou qui y suppléent par la masturbation, tombent insensiblement dans un amaigrissement général, & particulièrement dans la consommation dorsale : bientôt il y succède des lassitudes dans les membres, des débilités qui les rendent incapables d'exercices ou de travaux qu'ils auroient supportés aisément en toute autre circonstance, des douleurs de rhumatisme & de goutte, des hémorragies par différentes voies. Chaque viscere principal qui est affecté, fournit des symptômes particuliers : l'estomac est-il affoibli ? Les digestions sont constamment viciées ; les rapports de mauvaise odeur fréquens ; les flatuosités abondantes ; les diarrhées ou consti-

lations fatiguantes ; les obstructions au foie, à la rate, au mésentere, opiniâtres ; les hydropisies le plus souvent mortelles. Le poumon est susceptible d'embarras accompagnés ou suivis d'oppression, de toux, d'affections asthmatiques, de phthisies pulmonaires. Le cœur fournit des palpitations, des syncopes, & quelquefois la mort subite. Le cerveau est souvent attaqué de céphalalgie, d'affections soporeuses, de tremblemens, de vertiges, de surdité, d'affoiblissement de vue, de goutte-sereine. Les opérations de l'esprit ne sont pas à l'abri de certains dérangemens : nous voyons de ces malheureux attaqués d'une mélancolie qui devient l'opprobre de la médecine, & le fléau des médecins, de la perte de la mémoire, de l'imbecillité. Les parties de la génération sont affoiblies jusqu'à cesser de donner le signe extérieur du désir, à laisser couler involontairement la liqueur spermatique, à en éprouver une prompte émission sans éjaculation ; toutes circonstances qui rendent inhabile à la propagation de l'espèce. Dans les jeunes gens, l'accroissement est retardé & diminué ; leur tempérament affoibli & presque détruit avant d'être formé ; quelquefois l'organisation dérangée & difforme ; la vieillesse pré-maturée. Les personnes avancées en âge, sont précipitées vers la caducité & le tonneau.

A bien considérer le caractère de ces différentes maladies ainsi occasionnées, elles portent l'empreinte de la privation d'une quantité suffisante de suc nerveux pour l'entretien & la perfection des fonctions vitales, naturelles & animales ; il y succède un relâchement ou défaut de ressort dans le tissu fibreux ; &, par une suite nécessaire, l'assimilation des sucs nourriciers est diminuée & altérée ; la chylification est viciée ; la sanguification est imparfaite ; la circulation du sang devient languissante & irrégulière : il se forme des stasés & des embarras dans les vaisseaux capillaires ; les sécrétions sont dans le trouble & la confusion.

Cet appauvrissement du suc nerveux vient-il seulement de la quantité qui est employée pour l'action des muscles qui font parvenir à l'émission séminale ? Un voyageur qui fait une longue route à pied, un tireur qui chasse, du matin au soir, dans une saison fort chaude ; un homme qui fend ou scie du bois d'un bout de l'année à l'autre, fait une consommation d'esprits animaux bien plus considérable : cependant elle n'est point suivie des mêmes dérangemens : des alimens grossiers, & de peu de suc ; le repos de la nuit sur la paille, ou dans un mauvais lit, suffisent pour réparer ses pertes, & le mettre en état de continuer ses pénibles travaux ; on est donc conduit à croire que la

liqueur séminale, renfermée dans ses réservoirs, loin d'être superflue, y est, au contraire, un précieux dépôt, dont la sage nature se réserve le droit de dispenser les avantages suivant le besoin : pour cet effet, elle a formé dans les vésicules séminales, comme en beaucoup d'autres parties du corps humain, des vaisseaux inhalans, par lesquels la portion de la semence la plus affinée, la plus volatile, la plus spiritueuse, est reportée dans le torrent de la circulation ; de nouveau confondue avec le sang, & après avoir acquis sa dernière perfection dans ses vaisseaux sécrétaires, elle en ranime le mouvement intestin, en atténue les globules, en développe les différentes parties qui doivent être employées pour les sécrétions : les artères, dont les contractions sont augmentées comme par une espece d'aiguillon, distribuent cet esprit vivifiant jusques dans les filières les plus déliées ; son analogie avec le suc nerveux en augmente la sécrétion ; leur abord, plus abondant sur les fibres musculaires, les fortifie & augmente leur ressort ; la digestion, en proportion, s'en trouve rectifiée, la nutrition favorisée, la sanguification perfectionnée, les sécrétions entretenues dans leur régularité naturelle.

Avons-nous à craindre, au contraire, à la suite d'une continence religieusement observée, & par un continual & trop abon-

dant refoulement d'esprit séminal, la rigidité ou l'excès de ressort du tissu fibreux, &c, en conséquence, quelques dérangemens opposés aux précédens ? La même prévoyante nature, toujours admirable dans ses ressources, veille également sur la conservation du physique & sur la sûreté du moral. La liqueur spermatique, abordant dans ses vésicules en une quantité plus grande que celle qui est reportée dans le sang par les vaisseaux inhalans, distend les membranes, & occasionne un doux trémousslement sur ses fibres; elles en sont d'autant plus susceptibles, qu'elles sont alors fort élastiques : la même impression se communique de proche en proche aux fibres des parties voisines, & parvient à celles des muscles érecteurs qui, par leur contraction, operent la fonction pour laquelle ils sont destinés : alors la correspondance intime & réciproque des parties de la génération & du *sensorium commune* fait que l'imagination, pendant le sommeil, s'ébranle & prend insensiblement de l'activité; elle se forme & s'occupe d'illusions favorables aux vues de la nature, & qui conduisent bientôt à l'émission séminale, sans le consentement de la volonté.

Le second degré, par lequel notre malade a passé, est trop intéressant, pour n'en pas dire quelque chose : il est précisément l'état où les malades commencent à implorer nos

secours. Le sentiment des plus grands praticiens n'est point partagé sur le genre de remèdes qui y conviennent ; les plus vantés sont les frictions, les bains froids, le quinquina, le safran de mars apéritif, le lait, l'exercice en voiture, à cheval & à pied, sur-tout une nourriture proportionnée aux forces digestives, & jointe à une grande circonspection dans l'usage des autres choses non naturelles. Les vertus de ces différents remèdes sont très-propres pour remédier à l'appauvrissement du suc nerveux, ou, ce qui revient au même, au relâchement des nerfs qui sont là cause principale des maladies de cette espèce. Quand ces malades sont dociles à nos conseils, nous réussissons souvent à les garantir du degré ultérieur ; mais, fondés sur quelques soulagemens, s'ils s'en éloignent & tombent dans des écarts, la peine suit de près. Un homme, de vingt-six ans, d'un tempérament délicat, après s'être livré aux plaisirs des fétives & du vin, se marie ; il vit avec son épouse, pendant quatre mois, dans une incontinence régulière ; il tombe dans les accidens qui sont la suite nécessaire de cette espèce d'épuisement : de plus le poumon est affecté de douleurs, d'oppression, de toux ; les crachats deviennent suspects ; il s'y joint une fièvre lente, l'insomnie, les sueurs nocturnes ; la continence, le régime, les différents

béchiques, le lait d'ânesse rétablissent sa santé; il croit pouvoir reprendre impunément ses anciennes habitudes, & habite, huit à dix jours, avec son épouse: peu de tems après, les premiers symptomes de la maladie de poitrine reparoissent; les crachats deviennent purulens; le malade parcourt, en quatre mois, les différens degrés d'une phthisie pulmonaire, & y succombe. Un écolier, âgé de quinze ans, pensionnaire dans un collège renfermé, d'un bon tempérament, s'étoit adonné à la masturbation: son épuisement n'avoit pas été poussé jusqu'à l'empêcher de continuer sa manœuvre; mais il fut augmenté, à la fin de l'année scholaistique, par la danse à un ballet, dont il étoit un des principaux acteurs, & exécuté au mois d'Août; par la fatigue de deux jours deroute, en courant la poste à cheval. Il compoit pâsser la nuit suivante à danser à un bal; il en fut empêché par les accidens d'un accès de fièvre qui augmenta, les jours suivans: cependant il se rendit chez lui: la fièvre dégénéra en continuë avec des redoublemens, & fut dissipée, sous quinze jours, par quelques legeres saignées, les rafraîchissans, les acides, les purgatifs réitérés: il y succéda une très-grande foibleesse; le malade resta dans un assoupiissement tranquille comme le repos le plus naturel; le jugement toujours sain; le pouls petit, mou &

& lent ; le visage pâle ; les yeux languissans ; la peau moite ; la langue humide : cet état persévéra au moins quarante jours : les remèdes furent bornés à une décoction de quinquina marié avec les céphaliques, & soutenue d'un régime proportionné aux forces digestives. La convalescence ne fut terminée qu'avec l'hiver suivant.

O B S E R V A T I O N S

Sur les Effets singuliers de la Jusquiaime appliquée extérieurement dans les Inflammations, les Rhumatismes & la Goutte ; par M. RENARD, médecin à la Fere.

..... Tardè, quæ credita lœdunt,
Credimus.

Je redouterai toujours le mauvais effet des plantes vireuses ou stupéfiantes : que de catastrophes malheureuses n'a pas causé, dans tous les tems, leur usage interne ! Tous les livres de matière médicale & de botanique en fourmillent d'exemples. N'ai-je pas vu moi-même une malade attaquée de cancer, expirer par le funeste effet d'une teinture préparée avec la *belladonna* (a) ? M. Storck,

(a) Voyez l'Observation sur un Cancer, &c, Journal de Médecine, Novembre 1765; Mercure de France, Mars 1766.

ce médecin si célèbre & si zélé pour la conservation de l'espèce humaine, n'a pas craint d'exposer ses jours, en essayant sur lui-même les effets de ces différens poisons. Il a éprouvé qu'un grain d'extrait de jusquiamé, pris, tous les matins, à jeun, rendoit le ventre plus libre, & augmentoit l'appétit; en conséquence, il conseille ce remède, à petite dose à la vérité, aux personnes, sur-tout, qui ont des tremblemens convulsifs, des soubre-faults involontaires, des frissons & des syncopes, des terreurs subites, &c. L'autorité de ce docteur suffiroit, sans doute, pour nous faire adopter ce remède, si un grand nombre d'autres médecins distingués, & d'habiles observateurs ne nous prévenoient contre. M. Geoffroy, aussi grand chymiste que bon praticien, rapporte, dans sa *Matière médicale*, tom. vii, pag. 57, un grand nombre d'empoisonnemens causés par cette plante. M. Navier, habile médecin de Chaalons-sur-Marne, a donné, dans le tom. iv du *Journal de Médecine*, pag. 113, une excellente observation sur les fâcheux accidens occasionnés par cette même herbe mangée en salade. Tout le monde sait l'histoire des RR. PP. Bénédictins du couvent de Rhinow, racontée par Wepfer. Que de dangers ces religieux n'ont-ils pas courus, pour avoir mangé en salade, par l'ignorance du jardinier, de la jusquiamé.

que l'on croyoit être de la chicorée blanche, M. Storck lui-même, si favorable à ce simple, cite l'exemple d'un chien auquel il avoit administré son extrait de jusquiaume en assez forte dose, qui commença à boire & à manger avec avidité; qui devint ensuite craintif, languissant, dont les yeux étoient menaçans, & la démarche si chancelante, qu'il heurtoit tout ce qu'il rencontroit comme s'il ne voyoit pas: à ce phénomène succéda le sommeil, & ensuite un vomissement, un tremblement, une défaillance, une déjection d'extrémens liquides; enfin il parut immobile; mais, au bout d'un second sommeil, tous ces symptômes fâcheux disparurent; & le chien continua depuis à se bien porter. Quoi qu'il en soit, cette plante n'opere pas de même chez tous les animaux; on sait que ce qui nuit à une espece, est un aliment convenable ou un remède salutaire pour une autre. La jusquiaume, par exemple, qui tueroit infailliblement, à une forte dose, les hommes & les chiens, comme nous venons de le voir, est un mets recherché par les moutons: au moins j'en ai remarqué un certain nombre qui en mangèrent, pendant plusieurs jours, une grande quantité, sans qu'il en résultât le moindre accident. C'est encore un usage connu parmi les maquignons qui veulent refaire & engrasser des chevaux, de leur faire prendre

pendant quelque tems, une certaine dose de graine de jusquiame mêlée avec l'avoine : ces animaux, par ce moyen-là, mangent, dit-on, avec plus d'appétit, sont plus tranquilles, plus endormis, dissipent moins, & engrassen très-vite ; d'où je conclus que les expériences les plus heureuses, faites sur ces animaux, peuvent avoir les suites les plus funestes, quand il s'agit de les répéter sur l'espèce humaine. Probablement il en seroit arrivé ainsi, si M. Storck avoit choisi d'abord un mouton ou un cheval plutôt qu'un chien, pour essayer son extrait de jusquiame.

Je crois qu'il ne sera pas déplacé de faire connoître les différentes espèces de jusquiame, avant de rapporter les cures opérées par leur application. Tournefort en décrit neuf espèces ; mais on n'en emploie que deux en médecine : les voici.

Hyoscyamus vulgaris vel niger, jusquiame, ou hannebane noire : on l'appelle encore *potelée* ou *poteleuse* dans certains pays, la *careillade* & l'*herbe-aux-engelures*, parce qu'on lui attribue la propriété de guérir cette maladie. Elle croit par-tout, dans les champs, le long des chemins, aux environs des villages, &c. Elle pousse des tiges hautes de plus d'un pied, rameuses & velues : les feuilles sont nombreuses, amples, lanugineuses, d'un verd gai, découpées.

profondément, à-peu-près comme celles d'acanthe, mais plus petites. Les fleurs, de la forme d'un entonnoir, sont découpées irrégulièrement en cinq parties soutenues par un calice velu, formé en gobelet, & rangées sur des tiges en longs épis; leur couleur est jaunâtre, veinée de pourpre sur les bords, mais d'un pourpre noirâtre au milieu. Le pistile se change en un fruit qui est caché dans le calice même de la fleur, & qui ressemble tout-à-fait à une marmitte renversée, garnie de son couvercle: ce fruit, partagé en deux loges, contient des semences menues, cendrées, arrondies & ridées. Toute la plante a une odeur forte, désagréable, qui appesantit la tête, &c. Cette première espèce est la plus dangereuse; c'est celle que j'administre extérieurement, & que j'ai vue manger par les moutons.

Hyoscyamus albus major, vel tertius
Diосcoridis & quartus Plinii, la jusquiaume blanche. Elle diffère de la précédente en ce qu'elle est plus petite, moins rameuse; ses feuilles sont plus molles, mais plus cotonnées; ses fleurs & ses graines sont blanches, & plus petites: elle croît principalement aux pays chauds, vers Orange, & le long du Rhône: on la sème dans les jardins: c'est celle employée intérieurement par M. Storck.

Le suc des feuilles de ces deux espèces de jusquiaime rougit le papier bleu ; leurs racines, brunes en dehors, blanches en dedans, sont douceâtres, & de la saveur des artichauts. Ces plantes, appliquées extérieurement, sont émollientes & résolutives ; elles adoucissent les humeurs, & exhalent une vapeur soporeuse & stupéfiante qui fait dormir comme le pavot : quelquefois aussi, sur-tout dans les tempéramens bilieux, elle trouble l'esprit, & dispose aux querelles & aux altercations : de-là le nom d'*altercum* que quelques-uns lui donnent. Il est dangereux de les employer à l'intérieur, sous quelque forme que ce soit, même les graines qu'on croit moins venimeuses que les autres parties : par exemple, si on les expose sur le feu, la vapeur qui en résulte, suffit pour jeter dans une perplexité affreuse. Je dois avertir qu'il y a des charlatans & des femmelettes qui entreprennent de guérir les maux de dents, soit en y portant de la pouddre de cette graine, soit en leur faisant recevoir la vapeur de cette même graine jettée sur les charbons ardens. Combien de personnes, à la vérité, ont été soulagées ! Mais aussi combien d'entre elles ont été depuis sujettes aux vertiges & à la stupidité ! C'est procurer, dit M. Valmont de Bomare, dans son excellent *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, un mal réel & fixe, en échange d'une

douleur passagere. Quelle cruelle alternative, ajoute-t-il encore ! le salut au milieu des poisons ! Heureusement celui-ci a ses antidotes comme tous les autres narcotiques ; ainsi, dès qu'on s'aperçoit des effets nuisibles de cette plante prise intérieurement, il faut, sur le champ, prescrire un vomitif, ensuite recourir aux acides, au vinaigre, par exemple, que tous les médecins conviennent être très-propre pour réprimer les mauvaises qualités de la jusquiame & des autres narcotiques, & enfin fortifier l'estomac & le cerveau par quelques médicaments appropriés, tels que la confection d'hyacinthe, la vieille thériaque, &c.

Je dois relever ici, dans le Dictionnaire que je viens de citer plus haut, une faute d'impression, qui pourroit induire en erreur & avoir les suites les plus funestes (a). L'auteur conseille, pour remédier aux qualités nuisibles de la jusquiame, d'avoir recours aux vomitifs & aux narcotiques : il falloit dire aux vomitifs & aux antidotes des narcotiques. Que de fautes pareilles ne pourroit-on pas reprendre dans les Manuels, les Dictionnaires & autres livres de médecine, qui sont entre les mains de tout le monde ! Ces sortes d'ouvrages ne sont utiles, à pro-

(a) Voyez le Dictionnaire d'*Histoire naturelle*, article JUSQUIAME, tom. ii, pag. 178.

prement parler, qu'aux gens de l'art; c'est donc avec grande raison qu'un chirurgien campagnard, dans sa Critique imprimée dans les Mercures de Février & d'Avril 1766, contre mon Projet de médecine gratuite des pauvres (a), se plaint de ce qu'un grand nombre de gens veulent « s'immiscer » d'employer les remèdes, sans en connoître la nature ni les effets; car ces remèdes sont entre les mains des personnes qui ignorent les choses, comme des épées nues dans celles des enfans, & dont les coups, portés au hazard, sont capables de produire les plus grands maux. » Voilà peut-être le seul endroit judicieux d'une si longue critique; aussi je faisis avec empressement l'occasion d'en faire honneur à son auteur. Je ne peux pas me refuser au plaisir de transcrire ici un morceau de la belle Introduction de M. Tissot, dans son *Avis au Peuple sur sa Santé*. Cet auteur, si estimable, si sensé, si humain, s'exprime ainsi, en parlant de ses propres directions médicales: « Je suis bien éloigné de croire qu'elles puissent en tenir lieu, (de médecins,) même dans les maladies que j'ai traitées le plus au long; &, au moment où il arrive, (le médecin,) elles doivent être mises de côté. Ne pourroit-on pas comparer cette foule

(a) Voyez le Mercure de France, Août 1765.

d'ignorans de l'un & de l'autre sexe, qui s'imaginent, avec les secours de quelques recettes de médecine, être en droit de décider affirmativement dans les cas même les plus épineux; à des avengles qui, un flambeau à la main, voudroient en tirer d'autres de quelque précipice? Un préjugé si étrange, une vanité si ridicule auroient, sans doute, de quoi surprendre, si l'on ne scavoit pas que l'art de guérir est absolument le seul que personne ne lit, & le seul dont tout le monde veut juger; j'ajoute encore, & le seul que tout le monde veut professer.

*Fingit se medicum quivis, idiota, sacerdos,
Judeus, vates, histrio, rafor, anus.*

Mais parlons maintenant de la jusquiamé appliquée à l'extérieur, & faisons connoître ses vertus émollientes, rafraîchissantes, résolutives & calmantes dans l'inflammation & les douleurs de rhumatisme & de goutte. Parmi un grand nombre de cures opérées par l'application de cette plante, je n'en rapporterai que les trois plus remarquables.

I: La femme d'un huissier au bailliage de Tourouvre en Perche, eut, quelque tems après ses couches, une inflammation considérable aux seins; ils étoient très-elevés, rénitens & douloureux. La malade avoit déjà employé différens remedes en cataplasme & en liniment, mais sans le moindre succès. Elle s'attendoit donc à une suppuration.

ration prochaine, & alloit même travaillez à l'accélérer, lorsque je fus prié de lui donner mes soins. J'avois lu dans Geoffroi, que les feuilles de la jusquiaume, amollies sous les cendres chaudes, & appliquées sur les mamelles, en dissolvoient le lait grumelé : j'y eus recours aussi-tôt ; & nous ne tardâmes pas à voir la tumeur se ramollir & diminuer insensiblement. Quelques jours suffirent pour terminer la cure, & rétablir les choses dans l'état naturel : cependant la malade fut purgée à la suite, pour détourner l'humeur laiteuse par les selles, & prévenir par là d'autres accidens.

II. Voyez le Journal de Médecine, Octobre 1767, pag. 349.

III. Mademoiselle Beauvisage, de la ville de Laon, ressentoit, depuis quelques jours, dans les deux mains, les douleurs les plus aiguës & les plus insupportables, causées par un rhumatisme qui avoit son siége dans les gaines des tendons. M. Labrusse, mon confrere & habile praticien, voyoit la malade : il avoit déjà fait administrer tous les remèdes d'usage dans pareilles circonstances ; les plus efficaces même avoient été inutiles. J'essayai, aussi-tôt mon arrivée, de calmer les douleurs par quelque liniment avec l'huile de succin, le *laudanum* liquide, &c. On fit aussi des frottements séches à plusieurs reprises ; mais, malgré ces différens

secours , les douleurs sembloient encore acquérir un nouveau degré d'intensité. La malade , qui naturellement a beaucoup de courage , de force d'esprit , & de philosophie chrétienne , en manqua dans ce moment-ci ; elle vouloit absolument voir cesser ses douleurs ; elle appelloit la mort à son secours : heureusement pour elle , celle-ci fut sourde. Peut-être une heure après , les douleurs furent appaisées , en exposant les parties malades à la vapeur de la jusquiame. Cette demoiselle , qui n'avoit pas fermé l'œil depuis plus de deux jours , ressentant continuellement les douleurs les plus atroces , s'endormit peu après , & s'est toujours bien portée depuis ; mais elle doit sûrement cette continuation de bonne santé aux soins & aux lumières de M. Labriffle , son médecin ordinaire.

Je crois que le célèbre M. Geoffroy s'est trompé , quand il a dit , dans sa *Matière médicale* , tom. vii , pag. 76 , que les préparations de cette plante étoient bien capables d'assoupir la douleur , mais qu'elles n'en pouvoient détruire la cause , ni la chasser hors du corps : les cutes rapportées ci-dessus , & particulièrement la dernière , semblent bien prouver le contraire. En effet , l'humeur rhumatismale , ayant été divisée & résolue par les molécules les plus actives & les plus pénétrantes de la jusquiame , sera

rentrée dans les vaisseaux, ou, mieux encore, aura transuclé à travers les pores de la peau : de-là l'absence des douleurs depuis ce tems-là. J'ai beaucoup d'autres exemples d'une transpiration abondante, ou plutôt d'un écoulement considérable, procuré par l'application chaude des feuilles de jussiaume, un peu contusées. Souvent l'humeur, qui découle de la partie malade, pénètre tous les linges & les matelas même, si on est couché.

Je dois, avant de finir ces observations, dire quelque chose sur la maniere de se servir de cette plante, & sur quelques précautions nécessaires dans son administration. Il n'y a guères que trois façons d'employer ce simple à l'extérieur : ou on applique les feuilles entières, chauffées & ramollies, comme je l'ai pratiqué pour la femme de l'huissier de Tourouvre; ou on les pile dans un mortier, & on les chauffe dans une poële, pour s'en servir en forme de cataplâme, comme je l'ai conseillé pour la femme de Clotin; ou enfin on les fait bouillir, & on expose les parties malades à la vapeur de cette décoction aussi chaude qu'il est possible de l'endurer : c'est ainsi que mademoiselle Beauvisage a été secourue dans ses cruelles douleurs de rhumatisme. Parlons maintenant des précautions les plus indispensables.

On ne sera nullement exposé, si on a

toujours soin de garantir la tête des vapeurs ou exhalaisons de cette plante. Il suffira, pour cela, de ne conserver aucune partie de cette herbe dans l'appartement qu'on occupe ; de faire les préparations, dans une autre pièce, sous la cheminée ; quand elles sont appliquées sur la peau, de les recouvrir avec un linge chaud, plié en plusieurs doubles, pour entretenir la chaleur, & empêcher l'évaporation ; enfin, quand on est couché, tenir toujours la tête hors des draps ; &, quand on est levé, s'habiller de façon que les particules qui pourroient se détacher, soient arrêtées, & ne puissent pas parvenir jusqu'aux organes de la respiration. Ces précautions suffisent ordinairement pour les malades ; mais ce n'est pas tout. Les personnes qui préparent le remède, doivent être aussi en garde contre les qualités nuisibles de cette plante, & faire en sorte de ne s'exposer que le moins possible, à sa vapeur. On va faire voir par l'histoire qui suit (a), les dangereux effets auxquels on s'expose, quand on néglige ces précautions. « Une dame âgée de soixante-dix-huit ans, étoit attaquée de douleurs de bas-ventre & de jambes très-opiniâtres. Pour apaiser ces douleurs, on conseilla de remplir trois petits sacs de deux poignées de

(a) Elle est imprimée dans les *Ephémérides de l'Histoire des Curieux de la nature*.

» jusqu'iamme, de fleurs de camomille, de su-
» reau & de bouillon blanc, de racine de
» guimauve, & de baies de geniévre, & de
» les appliquer sur le ventre & sur les jam-
» bes, On les appliquoit fort chauds par
» l'ordre de la malade (qui, sans doute,
» s'en trouvoit soulagée;) &, dès que la
» chaleur étoit un peu diminuée, on les treim-
» poit dans une décoction bouillante, pour
» les appliquer de nouveau. La malade dé-
» liroit un peu, de tems en tems, en dor-
» mant; mais les deux servantes, âgées de
» quinze à dix-huit ans, qui étoient char-
» gées de chauffer les sacs, & de les appli-
» quer, furent bien plus incommodées; elles
» étoient yvres; elles vomissoient souvent;
» elles se querelloient, s'arrachoient les che-
» veux, se déchiroient le visage avec les
» ongles; de sorte que les domestiques eu-
» rent bien de la peine à les séparer. La paix
» qu'on les obligeoit de garder par menaces,
» ne duroit pas long-tems; car, toutes les
» fois qu'elles renouvelloient les fomenta-
» tions avec les sacs, le combat recom-
» mençoit à peu-près comme les coqs qui
» se battent. Elles s'attaquoient mutuelle-
» ment par des menaces & des paroles ridi-
» cules, & courroient ensuite l'une sur l'autre. » Cet exemple seul prouve le danger
de ce remede appliqué extérieurement sans
précaution. On a vu plus haut, par l'histoire

des Bénédictins (a), l'observation de M. Navier & celle de M. Storck lui-même, qu'il causoit encore, pris intérieurement, des accidens beaucoup plus graves.

Je vais finir toutes ces observations par un récit abrégé des mauvais effets de cette plante administrée en lavement (b). Etmuller & d'autres médecins conseillerent à un prêtre, âgé de soixante-un ans, tourmenté habituellement de grandes douleurs scorbutiques, soit de néphrétiques, soit du bas-ventre, un lavement avec de la térébenthine, des poudres carminatives, & une demi-poignée de feuilles de jusquiame; le tout bouilli dans du lait. Peu de tems après, il met son surplis sur sa chemise; &, ayant une bible à la main, il va à l'église, pour y faire un sermon. Les assistans le retiennent: il se met en fureur contr'eux; &, quoique d'un caractère naturellement tranquille, peu s'en fallut qu'il ne blesstât, avec des armes dont il s'étoit saisi, l'un de ceux qui vouloient le retenir. Enfin on le remet dans son lit, où sa fureur se passa très-vite; mais son délire dura plus long-tems: on fut obligé de lui donner un second lavement plus âcre, pour

(a) Voyez *Matiere médicale* de Geoffroy, tom. vii, pag. 63, *Journal de Méd.* tom. xix, pag. 41.

(b) Voyez les mêmes *Ephémérides* citées ci-dessus,

256 LETTRE SUR LA LIQUEUR

faire rendre le premier qui fut accompagné de matières dures qu'il retenoit depuis trois jours : son délire cessa à l'instant même ; & il rendit, dans l'espace de deux heures, deux calculs qui venoient des reins.

Felix qui potuit plantæ cognoscere vires !

LETTRE

De M. SCHERER, maître en chirurgie à Saint-Germain-en-Laye, à M. GOUARD, professeur de chirurgie, &c; au sujet de sa Liqueur végéto-minérale.

MONSIEUR,

Les bons effets que j'ai retirés de la liqueur végéto-minérale dans le traitement des maladies d'artreuses, m'engagent à vous témoigner ma reconnaissance particulière.

L'on ne peut qu'applaudir à vos généreux procédés d'avoir rendu publiques, & sans rien dissimuler, les modifications & les formes sous lesquelles on peut employer un remède aussi essentiel à la chirurgie : c'est l'expérience qui m'a convaincu de ses avantages, & qui me détermine à vous faire part, par ce Journal, de plusieurs observations qui en prouvent de plus en plus l'efficacité.

Mais, avant d'entrer en matière, je crois devoir faire observer à certaines personnes, que

que ce feroit à tort qu'ils prétendroient guérir par le seul secours de ce remede, les maladies de la peau, qui sont causées ou entretenues par quelque vice particulier de la masse générale des liqueurs, ou l'altération de quelque viscere; ce ne sera donc qu'après avoir administré aux malades les secours convenables à ces différens états, que l'on pourra employer avec succès cet excellent remede.

Parmi le nombre des dartreux que j'ai guéris, j'ose assurer que la moitié étoient attaqués d'obftructions ou d'embarras au foie; ce qui étoit très-aisé à distinguer par la couleur jaunâtre & blafarde de leur teint, &c. Je crois que l'on ne sçauroit trop insister sur les affections de ce viscere dans la curation des dartres: on sçait que la bile, se séparant difficilement dans le foie, passe presque toujours dans le cours de la circulation, & se porte ordinairement à la peau: de-là son mélange avec le corps muqueux, auquel elle donne une acrimonie plus ou moins grande, suffisante pour y produire souvent des dartrés, ou vives, ou croûteuses, ou humides; il conviendra donc, dans ces circonstances, de mettre le malade à l'usage des apéritifs, comme le tartre martial soluble, à la dose de vingt-cinq grains, incorporé avec f. q. de syrop d'*ænula-campana*,

258 LETTRE SUR LA LIQUEUR

ou dissous dans des bouillons, dans des apozèmes faits avec les racines des plantes apéritives, ou dans le petit-lait, le safran de mars apéritif à la dose de vingt grains, l'aethiops minéral, préparé par le feu, à la même dose, en bol ou en opiat, en y ajoutant, suivant le besoin, des sels & des purgatifs à la dose convenable; & enfin, lorsque l'on croira avoir suffisamment remédié à cette cause, attaquer le vice local avec la liqueur végéto-minérale, ou l'extrait de Saturne; c'est de cette manière que je me suis conduit dans les observations suivantes.

1^{re} OBSERVATION. Je fus mandé, dans le courant du mois d'Avril 1766, au port de Marly, près Saint-Germain-en-Laye, pour y voir la femme d'un marchand de bois, âgée d'environ trente-six ans, d'un tempérament bilieux & mélancolique; cette dame avoit, depuis trois mois, une dartre vive & croûteuse qui lui couvroit presque toute la jambe gauche: les vives douleurs qu'elle y ressentoit, la contraignoient de rester chez elle, la jambe étendue sur un tabouret. Je lui conseillai d'abord la saignée; & je fis appliquer sur la jambe un cataplâtre fait avec la mie de pain & la liqueur végéto-minérale que l'on continua pendant quatre jours: ce cataplâtre produisit tout l'effet que j'en pou-

vois attendre ; le relâchement qui survint à cette partie , détruisit entièrement la douleur ; ensuite je mis cette dame à l'usage du petit-lait , dans lequel je faisois ajoûter un gros & demi de tartre martial soluble par pinte ; & j'avois soin de purger , tous les huit ou dix jours , avec un purgatif ordinaire ; par ces moyens , qui furent continués pendant un mois entier , je vis disparaître tous les symptomes qui accompagnent ordinairement le défaut de sécrétion de la bile ; tels que la perte d'appétit , les douleurs de ventre & la teinte jaune de la peau. Je me déterminai enfin à attaquer cette dartre avec l'extrait de Saturne qui la fit tomber par écailles : la jambe redevint , en peu de tems , dans son premier état ; & la malade obtint sa parfaite guérison.

II. OBS. Un garçon vitrier des bâtimens du roi avoit , depuis deux ans , des dardres croûteuses & humides aux deux jambes , depuis les malléoles jusqu'au-dessus de la rotule : ses jambes devinrent extrordinairement grosses , & rendirent , chaque jour , une très-grande quantité d'humeur visqueuse & purulente. Cet ouvrier faisoit , pour sa guérison , ce que chaque particulier lui conseilloit ; lassé de sa triste situation , il me pria de me charger de sa santé : je l'examinai scrupuleusement ; & je reconnus

Rij

par la couleur jaunâtre de son teint, qu'il avoit le foie malade. Je le mis à l'usage des apozèmes apéritifs : il prit l'aethiops minéral, auquel je faisois ajouter, suivant le besoin, quelques purgatifs ; je lui fis faire sur ses jambes des fomentations avec les feuilles d'hyèble & de fleurs de sureau, auxquelles je faisois ajouter sur chaque livre une cuillerée à café de liqueur *végéto-minérale* : ces fomentations étoient répétées deux fois le jour ; & en moins de six semaines, ce malade fut guéri.

III. OBS. Un ancien garde du roi étoit désolé, depuis un an, par une dartre vive & croûteuse aux deux lèvres, pour laquelle il fit usage, à différentes reprises, de bouillons faits avec le veau, le cerfeuil & le cresson de fontaine, le petit-lait coupé de fumeterre : ces moyens ordinaires sembloient assez bien lui faire ; mais cette dartre revenoit toujours. Je crus devoir diriger mes vues vers l'état du foie, attendu que ce malade avoit fort souvent les yeux, ainsi que la peau, fort jaunes ; je lui fis faire usage intérieurement de quelques préparations de mars ; & comme il aimoit la limonade, je lui permis d'en faire usage : ces moyens détruisirent les embarras du foie. Je le priai de se frotter les lèvres avec le cérat de *Saturne* : l'usage de ce remede fit

fortir l'humeur d'artreuse, par exsudation, à travers les pertuis de la peau, sous la forme de petits globules ; ce qui me confirma que ce remede n'est point répercussif, comme beaucoup de personnes le prétendent : ce M. se trouva parfaitement guéri.

IV. OBS. La femme d'un grenadier Suisse, de la compagnie de M. Vigier d'Estembourg, vint me trouver avec son mari, pour me faire voir une d'artre croûteuse qui lui couvroit tout le sein gauche : comme cette femme me paroissait très-bien portante, je lui donnai de la liqueur végéto-minérale, avec laquelle elle bâssina son sein : sa guérison fut parfaite en quinze jours.

Enfin je souhaiterois de tout mon cœur voir les d'artres héréditaires, assujetties à une méthode curative raisonnée ; ce seroit peut-être un écueil de moins pour la chirurgie : il faut espérer qu'à l'avenir, on verra l'art de guérir surmonter toutes les difficultés que nous présente cette maladie.

Je suis, Monsieur, avec toute la considération possible, &c.



EXAMEN

De la Lettre de M. ROCHARD, licencié en médecine, ancien chirurgien-major du régiment Royal-Allemand, cavalerie ; chirurgien-major de l'hôpital militaire de Belle-Isle-sur-mer, & correspondant de l'Académie royale de chirurgie ; par M. DE ROZIERE DE LA CHASSAGNE, médecin.

Je suis fort éloigné d'improuver les réflexions de M. *Rochard*, bien moins encore les motifs qui l'ont engagé à les publier. S'il est un art dans lequel les erreurs soient dangereuses, c'est principalement dans l'art de guérir. L'on ne peut que sçavoir gré à ceux qui s'en occupent, de les combattre courageusement par-tout où ils en rencontrent : le zèle de M. *Rochard* mérite des éloges ; ses réflexions exigent un examen.

Il a paru à M. *Rochard*, que je resserrois trop les limites de l'art qu'il exerce : ma proposition pouvoit en imposer aux jeunes chirurgiens ; il falloit leur en faire appercevoir le faux : c'est aussi par-là qu'il a commencé. La partie de la chirurgie, nous dit-il, qui traite des plaies de la tête, touche presque à sa perfection ; il suffit de lire les bons auteurs,

& sur-tout les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, pour en être convaincu : je ne le pense pas.

Les plaies de tête ont, de tout tems, été regardées comme un des points les plus épineux de la pratique chirurgicale : il se présente souvent des cas qui embarrassent les praticiens les plus exercés. Dans une même circonstance, les uns se décident pour le trépan ; les autres le rejettent : l'événement seul peut apprendre de quel côté est la raison. Quelle est la cause de cette diversité d'opinions ? C'est, sans doute, l'incertitude des signes qui annoncent les épanchemens. Nous n'en avons pas encore de pathognomoniques, & sur lesquels on puisse infailliblement compter : les fractures & les enfoncemens du crâne, quoique les plus sûrs, sont néanmoins équivoques. L'expérience a appris, depuis long-tems, qu'ils peuvent exister sans extravasation de liqueur. La perte de connoissance, l'assoupissement, le délire, les vomissemens bilieux, les convulsions, la paralytie, &c. ne sont pas moins infidèles. Personne n'ignore que ces accidens dépendent fréquemment d'une simple commotion du cerveau. Cependant l'art est parvenu à fixer des règles auxquelles il faut se conformer ; & s'il est des cas où l'on puisse s'en écarter, ces cas-là sont rares, & de-

mandent de la part du chirurgien beaucoup de circonspection & de sagacité : il vaut mieux hazarde un trépan qui ne fçauroit être nuisible, que d'exposer un malade à une mort certaine, en ne l'appliquant pas. M. Quesnai, dans son *Mémoire sur le Trépan dans les cas douteux*, en établit très-solidement les indications. Sans se laisser éblouir par le succès des méthodes opposées, cet illustre auteur a fçu faire sortir de la contradiction même des observateurs une doctrine que la prudence autorise, & que des découvertes ultérieures peuvent seules faire abandonner.

Les contre-coups sont une matière bien peu éclaircie jusqu'à ce jour : je ne crois pas que M. Rochard soit d'un avis contraire : on n'est plus partagé sur leur existence ; tout le monde en convient : il ne s'agit maintenant que de pouvoir les reconnoître. Malgré les soins assidus que l'Académie de chirurgie se donne depuis long-tems, pour nous procurer un corps de doctrine sur cet objet, il est bien à craindre qu'il ne reste encore des difficultés insurmontables : en effet, supposé même que les convulsions & la paralysie nous indiquent, d'une manière certaine, de quel côté du cerveau est le désordre, il n'est personne qui ne voie qu'il feroit essentiel que l'on connût exactement le point du crâne,

à quel l'épanchement répond, & où, par conséquent, la couronne de trépan doit être appliquée; c'est ce à quoi l'on ne parviendra peut-être jamais.

L'extrême sensibilité que M. *Petit de Namur* a eu occasion d'observer dans un sujet dont le cervelet étoit affecté, avoit fait conjecturer que ce pourroit bien être-là le signe caractéristique des lésions de ce viscere: quel dommage que l'expérience ait renversé cette idée ingénieuse! M. *Lieutaud*, dans son *Histoire anatomico-médicale*, parle d'un abcès au cervelet, accompagné d'un assoupiissement qui conduisit le malade au tombeau. Passons à l'observation.

Je n'ai jamais voulu donner le traitement du blessé, dont j'ai fait l'histoire, comme un modèle à suivre dans la pratique; je conviens, au contraire, avec M. Rochard, qu'il n'est point conforme aux principes de la bonne chirurgie; & si je ne l'ai point fait remarquer dans le tems, c'est que cette remarque m'avoit paru inutile: je pensois qu'il suffissoit de la simple exposition, pour en faire appercevoir l'irrégularité. La fracture & l'enfoncement du crâne exigeoient le trépan: une legere douleur de tête, m'objectera-t on peut-être, étoit la seule incommodeité dont le malade se plaignoit; cela est vrai: on pouvoit espérer de le guérir sans

cette opération : je le veux encore ; mais du moins falloit-il y recourir le onzième jour , lorsque les accidens se multiplient.

M. Rochard ne me paroît pas fondé à regarder ces symptômes consécutifs comme dépendans de la formation de l'abcès ; il est bien plus probable qu'ils étoient la suite d'une extravasation qui s'étoit faite successivement : quoi qu'il en soit , il y avoit toujours indication au trépan ; & je ne vois pas pourquoi M. Rochard avance qu'il n'est guères plus de saison , quand l'abcès est formé. Il y a une foule d'observations dans les auteurs , qui attestent les succès heureux de cette opération dans le cas de suppuration au cerveau ; & M. Quesnai en rapporte un grand nombre , & de très-frapantes. Il est clair que , dans le fait dont il s'agit , le trépan n'eût pas eu un événement favorable , puisque , comme je l'ai dit ailleurs , l'abcès ne se trouvoit pas à la surface du cerveau , mais dans sa substance. Que falloit-il faire pour lors , demandois-je ? Il eût fallu , répond judicieusement M. Rochard , prévenir le mal par des saignées réitérées , des lavemens , une diète sévère , &c. Sans doute , il l'eut fallu : qui est-ce qui a prétendu le contraire ? Les saignées sont les meilleurs secours que l'art connoisse , pour prévenir ou résoudre les épanchemens ; mais ont-

elles toujours un effet assuré ? M. Rochard n'ignore pas qu'elles le manquent le plus souvent ; il doit donc voir qu'il n'a pas satisfait à ma demande.

Disons un mot sur l'usage des purgatifs que M. Rochard redoute si fort dans les plaies de tête. Il semble que les auteurs, en proscrivant ce remede, ont moins consulté l'expérience, que les craintes qu'une fausse théorie avoit fait naître : je ne les crois pas, à beaucoup près, aussi dangereux, lorsqu'ils sont maniés par une main habile. Il n'est pas rare, à la suite des plaies de tête, d'observer des suppurations au foie. Ces suppurations sont causées par l'engorgement de ce viscere : les purgatifs le préviennent efficacement par leur action presque immédiate sur cet organe ; toutefois ils ne doivent être employés qu'après avoir suffisamment désempli les vaisseaux : pour lors, en débarrassant les premières voies, & faisant couler la bile, ils rendent aux vaisseaux du foie tout leur diamètre, & favorisent par-là la circulation qu'on scait être fort lente dans cette partie. Cette théorie ne doit point être mise au rang de celles qu'enfante une imagination échauffée ; elle est le fruit de plusieurs observations exactes. On peut consulter, à ce sujet, celles de M. *Andouillé*, qui sont consignées dans le troisième volume

M. Rochard eût pu se dispenser de la réflexion par laquelle il termine sa Lettre : quiconque se sera donné la peine de lire mon observation, aura vu que le malade n'a point été confié à mes soins, & que je n'ai assisté qu'à l'ouverture du cadavre.

O B S E R V A T I O N

*Sur un Ulcere à la Mammelle, guéri par
M. GRIVET, maître en chirurgie
à Saint-Germain-en-Laye.*

Je fus appellé, le 18 Août 1764, pour voir une fille d'environ vingt-un ans, ouvrière à journée pour le repassage du linge, laquelle fille étoit attaquée, depuis près d'un an, d'un cancer ulcéré à la mammelle droite, provenant de la suite d'un violent coup de poing qu'elle avoit reçu à cette partie. L'on m'avoit engagé à la voir, pour procéder à l'opération à laquelle la malade s'étoit déterminée.

L'ulcere, au premier examen que j'en fis, me parut profond d'un demi-pouce, & de quatre grands pouces de diamètre ; il régnoit tout autour du mammelon qui paroifsoit avoir été presqu'entièrement détruit.

Les bords de l'ulcere étoient calleux, entourés de plusieurs crevasses qui prenoient leurs racines d'une espece de croûte d'artreuse & humide, dont l'ulcere étoit environné dans toute sa circonférence. La couleur de l'ulcere étoit livide; & il en sortoit une humeur roussâtre d'un assez mauvaise odeur. L'engorgement de la glande étoit fort considérable, mais heureusement sans aucune adhérence.

Après cet examen, j'exhortai la malade à prendre patience, & à différer l'opération; &, sans l'assurer d'une guérison parfaite, vu l'état affreux où elle étoit réduite, je lui proposai d'essayer quelques remèdes topiques, avant que d'en venir à l'amputation. Sur les réponses que la malade me fit aux questions relatives à l'état de son sang, je me déterminai de joindre des fondans mercuriels aux médicaments topiques, & j'entrepris la curation. Comme le pouls me parut assez plein, dur & élevé, je commençai par la saigner au bras deux fois dans la même journée, & dans la suite, trois ou quatre fois pendant le courant du traitement de sa maladie.

Pour les premiers jours, je me contentai d'employer à l'extérieur une décoction faite avec les plantes narcotiques & émollientes, telles que le *solanum*, le *geranium*, la racine d'*althea*, la feuille de pavot, &c. On trempoit dans cette décoction des linges

que l'on appliquoit tiédes sur la partie malade, & que l'on avoit soin de renouveler, dès qu'ils commençoient à se sécher un peu, & cela le plus souvent qu'il étoit possible. J'ordonnai un régime rafraîchissant, délayant & humectant, & la cessation totale de son travail.

Au bout de quatre ou cinq jours de l'usage de ces remèdes, la malade se trouva déjà un peu soulagée; les douleurs étoient moins denses; les bords de l'ulcere moins élevés; & il commença à paroître un peu moins effrayant: la glande étoit moins dure; le sommeil commença à revenir; & les élancements très-vifs & continuels, que la malade avoit ressentis auparavant dans l'aisselle, & jusqu'au milieu du bras, sur-tout par la chaleur du lit, se convertirent en une espece d'engourdissement sourd dans le corps de la mammelle même, & sous l'aisselle seulement. Ce premier succès m'encouragea beaucoup. Je fis continuer les mêmes topiques pendant quelque tems; & lorsque les plantes fraîches vinrent à me manquer, je suppléai à leur décoction par l'application des emplâtres composés avec les mêmes plantes, auxquels je joignis l'oignon de lys, la jusquianie, &c, dont j'animaï l'effet par des résolutifs camphrés.

Après quelques semaines de traitement, j'eus la douce satisfaction de voir cesser en-

tiérement les douleurs : il ne restoit plus qu'un très-leger engourdissement fourd dans la mammelle ulcérée. Je commençai pour lors à donner des purgatifs très-doux , & à faire prendre des bols fondans & apéritifs , dans lesquels je fis entrer l'aethiops, la gomme ammoniac , le savon , l'aloës , &c.

La malade fit usage de ces bols , deux fois par jour , matin & soir , pendant trois semaines ; elle en prit ensuite un seulement , chaque jour , le matin à jeun , durant un mois , & enfin un tous les deux jours , jusqu'au terme de trois mois consécutifs. J'eus soin , pendant tout ce tems-là , de purger la malade d'abord deux fois par semaine , & trois ou quatre fois par mois , vers la fin du traitement , en ajoutant la confection hainech aux dernières purgations.

Dès la fin des six dernières semaines , l'ulcere prit un très-bon caractère : il n'y avoit plus de callosités ni crevasses. L'incarnation se fit ensuite au bout de trois mois ; & elle devint si favorable , que , de jour à autre , je vis , pour ainsi dire , peu-à-peu renaitre le mammelon que j'avois cru , dans le commencement de la maladie , tout à-fait détruir. La cicatrice fut complete au bout de dix huit à vingt jours après cette époque. Je crus alors être parvenu à une guérison radicale ; & je me contentai de recommander à la malade les plus grands ménageemens pour

sa convalescence , & sur-tout de ne pas trop se presser de reprendre les travaux de sa profession , dans la crainte que le mouvement de son bras droit n'endommageât & ne rouvrit la cicatrice nullement formée.

Malgré toutes mes précautions , la malade , qui , sans doute , n'avoit pas exécuté parfaitement les ordres que je lui avois prescrits , revint me voir au bout de dix à douze jours de cette prétendue guérison ; elle se plaignit de douleurs qui commencerent à se réveiller à la suite d'une demangeaison qui avoit précédé trois ou quatre jours auparavant. J'examinai le mal où je trouvai qu'effectivement la cicatrice s'étoit rouverte : le bout du mammelon me parut redevenir fongueux , & recouvert , en partie , d'une croûte roussâtre , tirant sur le jaune : il en sortoit une sérosité de même nature que ci-devant : les crevasses commencerent aussi à reparoître dans les excoriations de la cicatrice.

Après avoir de nouveau recommandé le régime & le repos à la malade , je recommençai l'administration des mêmes médicaments qui lui avoient déjà été si favorables. Les symptômes se calmerent en très-peu de tems ; mais j'observai que la cicatrice se fairoit beaucoup plus lentement que la premiere fois ; ce qui me donna lieu de croire qu'il restoit encore quelque mauvais levain à combattre ;

combattre : pour cette raison, je me déterminai à faire des frictions sur la partie affectée, avec l'onguent Napolitain, avant chaque pansement. Leur effet fut aussi prompt qu'heureux ; car je parvins à l'entière guérison de la maladie, au bout de six mois & demi que dura tout le traitement. La malade ne s'en est nullement ressentie depuis lors : il y a environ deux ans & demi qu'elle est mariée ; elle a eu deux enfans en deux différentes grossesses ; elle les a nourris de l'une & de l'autre mammelle ; & elle jouit d'une très-bonne santé.

LETTRÉ

*De M. POWER, docteur en médecine,
sur les Progrès de la nouvelle Méthode
d'inoculer du sieur SUTTON.*

MONSIEUR,

Comme l'inoculation de la petite vérole est un sujet des plus intéressans, vous ne serez peut-être pas fâché d'informer le public des progrès qu'elle a faits en Angleterre, depuis très-peu d'années ; par l'introduction d'une méthode qu'on appelle communément *la nouvelle*, & qui est entre les mains d'une certaine famille du nom de *Sutton*. Le pere, homme de sens, fort ap-

pliqué, a découvert le premier ce secret. Il avoit été élevé, dans sa jeunesse, pour la chirurgie, & avoit exercé cette profession plusieurs années en province, lorsqu'il commença, en 1751, à inoculer selon l'ancienne méthode, la seule qui fût alors connue. Pendant deux ans, ses succès n'ont été que médiocres. Ayant vu périr quelques-uns de ses inoculés, & en ayant vu d'autres affectés de différens maux, suites trop fréquentes de la méthode ordinaire, ces accidens fâcheux l'engagerent à chercher s'il n'étoit pas possible de découvrir une méthode plus sûre, pour dompter cette cruelle maladie. Ses efforts ne furent pas vains; car, en deux ans, il parvint au point de ne pas perdre un seul malade sur plusieurs milliers d'inoculés. Ce chirurgien a six fils, tous hommes faits, auxquels il a enseigné sa méthode, la regardant comme la plus grande fortune qu'il pût leur donner; & en effet, ils l'ont pratiquée dans les différentes provinces d'Angleterre & d'Irlande. Un de ces fils commença à inoculer, à dix lieues de Londres, au mois de Janvier 1764; &, au bout de deux ans, il n'y eut presque personne de ceux qui n'avoient pas déjà eu la petite vérole, excepté les enfans nouveaux-nés, qui n'eût passé par ses mains. Sa réputation s'étendit bientôt jusqu'à Londres, où on le manda souvent; ce qui l'en-

gagea, en 1766, à s'établir à une demi-lieue de cette capitale, où il inocule avec le plus grand succès. Le nombre de ceux qu'il a inoculés depuis quatre ans, surpassé 20000, sans qu'il en ait perdu un seul, ou qu'aucun ait éprouvé la moindre suite désagréable; en un mot, sa réputation pour cette maladie est tellement établie, que la plupart des médecins, pour ne pas dire tous, le recommandent à ceux qui veulent subir cette opération. Je crois devoir vous citer, entr'autres, M. le chevalier Pringle, premier médecin de la reine d'Angleterre, qui a parlé de cette méthode, dans son dernier voyage à Paris, il y a quelques mois, avec les plus grands éloges, à plusieurs médecins, tant de la cour, que de la Faculté. Feu M. le comte de Guerchy s'en est informé très-particulièrement, pendant son séjour en Angleterre, & en a fait un rapport des plus favorables. Plusieurs personnes, versées dans l'art de guérir, ont appris du sieur Sutton cette nouvelle méthode qu'ils suivent avec un égal succès, dans différentes provinces d'Angleterre. Deux de ce nombre se sont rendus à Berlin, au mois de Novembre dernier, en conséquence d'une invitation du roi de Prusse; & deux autres, à la Haye, le mois suivant, où ils ont reçu un accueil très-flateur, & ont déjà inoculé plusieurs personnes de distinction.

276 LETTRE SUR L'INOCULATION

Après avoir pratiqué la médecine plusieurs années à Londres, je me suis fait instruire parfaitement par le sieur Sutton, de sa méthode ; & j'ai inoculé sous ses yeux un très-grand nombre de personnes avec le succès le plus décidé, & sans le moindre accident. J'ai eu l'honneur de voir, depuis mon arrivée à Paris, plusieurs docteurs de la Faculté, qui m'ont parfaitement bien accueilli, & m'ont paru souhaiter que je trouve des occasions de faire usage de cette méthode ; persuadés que c'est le meilleur moyen de convaincre le public & ceux de leurs confrères qui sont encore indécis, de la bonté & de la sûreté de l'inoculation, quand elle est pratiquée sous la direction de personnes expérimentées, & suffisamment instruites. Si quelqu'un desiroit quelques éclaircissements ultérieurs sur tout ce que je viens de vous avancer, Monsieur, je me ferai un devoir de les satisfaire.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES¹
JANVIER 1768.

Jours du mois	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	À 7 h. du mat.	À 2 h. du midi	À 11 h. du soir	Le matin, peuc. lig.	À midi, peuc. lig.	Le soir, peuc. lig.
1	04	02 $\frac{1}{4}$	04	27 9	27 5	27 2
2	04 $\frac{1}{2}$	06 $\frac{1}{2}$	08 $\frac{1}{2}$	27 4	27 7	27 11
3	05 $\frac{1}{4}$	06 $\frac{1}{2}$	09 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$
4	010	08 $\frac{1}{2}$	011 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
5	013	08 $\frac{1}{2}$	01 1	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
6	015	07 $\frac{1}{2}$	06 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
7	05	01 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$
8	01 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 7 $\frac{1}{2}$
9	2 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$
10	2	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 8
11	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$
12	2 $\frac{1}{2}$	3	2 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28
13	2 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
14	2 $\frac{3}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$
15	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	6	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
16	5 $\frac{1}{2}$	6	4 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	28
17	4 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28
18	4 $\frac{1}{2}$	7	6	27 11 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
19	2 $\frac{1}{2}$	5	3 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
20	2	5 $\frac{1}{4}$	3	27 7 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 9
21	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
22	3 $\frac{1}{2}$	2	2	27 10	27 9	27 7 $\frac{1}{4}$
23	2	3 $\frac{1}{2}$	1	27 7	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$
24	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	4	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$
25	4	8	7 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
26	7	7 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	27 11	28	28 2 $\frac{1}{4}$
27	2 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1	28
28	8 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	28
29	4	9 $\frac{1}{2}$	6	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1
30	4	8 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1
31	2	6 $\frac{1}{2}$	4	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Apres-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S-S-E. neige.	E. neige, v.	Couvert.
2	N. nuages.	N. b. nuages.	Beau.
3	N. heau.	N-N-O. n.	Beau.
4	N. nuages.	N-N-E. n. leg. brouill.	Beau.
5	N-E. leg. br. nuages.	E-N-E. b.	Beau.
6	E-N-E. n.	E-N-E. nuages. beau.	Couvert.
7	E. brouillard.	E. couv. br.	Couvert.
8	E. ép. br.	E. couvert.	Couvert.
9	E-S-E. couv.	E-S-E. c. n.	Couvert.
10	S. couv. pl.	S. couvert.	Couvert.
11	O-S-O. cou- vert.	O-S-O. couv. petite pluie.	Petit pluie.
12	S. couvert.	S. couvert.	Couvert.
13	S. épais br.	S. ép. brouill. beau.	Beau.
14	S. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
15	S-E. nuages.	S-S E. nuag.	Beau.
16	O. pl. cou- vert.	O S-O. pet. pluie.	Couvert.
17	N-N-O. br. épais. couv.	N-N-O. c. petite pluie.	Couvert.
18	N. brouillard.	N-N-E. c. pluie.	Couvert.
19	N-E. nuages.	O-S-O. cou- vert. nuages.	Couvert.
20	S-S-O. pluie. nuages.	O-S-O. pl. vent.	Pluie.
21	N. couv. v.	N. couv. nuag.	Beau.
22	N. nuages.	S. nuages. pl.	Couv. vent.
23	O. nuages.	O. nuages.	Beau.

ETAT DU CIEL.

Journal du mois.	Le Matin. L'Après-Midi. Le Soir d 11 h.		
24	O-S-O. n.	S. nuag. pl.	Couvert.
25	S-O. beau. leg. nuages.	S-O. c. pl.	Nuages.
26	S-O. nuages.	O-S-O. n.	Beau.
27	S-S-E. nua- ges.	S. b. nuages.	Beau.
28	S-E. nuages.	S-E. n. br.	Nuages.
29	S-E. nuages.	S-S-E. nuag.	Nuages.
30	S-E. br. n.	S-S-E. nuag. brouillard.	Brouillard.
31	S-E. épais br.	S-E. brouill.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 13 degrés au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de $22\frac{1}{2}$ degrés. *Nota.* M. Messier a observé que le plus grand froid avoit fait descendre son thermomètre à $14\frac{1}{2}$ degrés à l'observatoire de la marine.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 2 lignes: la différence entre ces deux termes est de 12 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

- 2 fois du N-N-E.
- 2 fois du N-E.
- 2 fois de l'E-N E.
- 3 fois de l'E.
- 1 fois de l'E-S-E.
- 5 fois du S-E.

Le vent a soufflé 5 fois du S-S-E.
 7 fois du S.
 1 fois du S-S O.
 3 fois du S-O.
 6 fois de l'O-S-O.
 2 fois de l'O.
 2 fois du N-N-O.

Il a fait 14 jours beau.
 10 jours du brouillard.
 20 jours des nuages.
 16 jours couvert.
 9 jours de la pluie.
 1 jour de la neige.
 4 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1768.

Le froid excessif qu'il a fait au commencement de ce mois, & sur-tout le dégel qui lui a succédé, n'ont pas peu contribué à multiplier les affections catarrhales qu'on observe depuis quelques mois ; elles ont principalement porté sur la gorge & sur la poitrine, & ont même produit des péripneumonies très-difficiles, & qui ont causé la mort à un très-grand nombre de personnes, & sur-tout à des vieillards. On a aussi observé un grand nombre d'apoplexies.



*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Décembre 1767 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée a commencé dès le 2 de ce mois. Le 3, le thermometre a été observé à $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congelation ; mais, du 5 au 21, il a très-peu gelé. Depuis le 21 jusqu'au 31, la liqueur du thermometre a été observée, chaque jour, à plusieurs degrés au-dessous du terme de la congelation : le 24 & le 26, elle a descendu à $7\frac{1}{2}$ degrés ; & le 27, à 8 degrés.

Il a très-peu plu ce mois : ce n'est que le 5, le 9 & le 10, que la pluie a été considérable. Il avoit tombé un peu de neige le 26 & le 29 ; le 30, il en est tombé de quoi couvrir la terre de deux à trois pouces.

Le mercure a été constamment observé, tout le mois, au-dessus du terme de 27 pouces 6 lignes : le 3, il s'est élevé à 28 pouces 6 lignes ; le 9, il est descendu à 27 pouces 7 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N. vers l'Est.
2 fois de l'Est.
7 fois du Sud vers l'Est.
4 fois du Sud.
6 fois du Sud vers l'Ou.
2 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 18 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.
1 jour de grêle.
3 jours de neige.
7 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois, mais moindre à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Décembre 1767.

La petite vérole a été, dans le centre de la ville, la maladie dominante de ce mois. Elle étoit presque bornée aux enfans, avec complication, dans la plupart, de fièvre continuë - putride, & même de vers; de sorte que, si l'on ne prenoit point le parti d'évacuer les premières voies, dans le pre-

Unier période de la maladie, par le moyen des émético-cathartiques, les deux autres étoient remplis de trouble; la suppuration se faisoit mal, où ne s'achevoit point de la maniere souhaitée, les pustules se séchant, avant d'avoir pris leur parfait accroissement, & l'enflure des mains & des pieds ne se faisant point, ou ne se soutenant point autant qu'il étoit nécessaire: de-là les refoulements de la matière varioleuse, & des dépôts dans la tête, la fièvre putride gangrèneuse, &c. auxquelles suites il n'étoit guères possible de remédier.

Les vents de nord & d'est, qui ont été les plus fréquens ce mois, ont produit des fièvres catarrheuses, des fluxions de poitrine, des fluxions au visage & aux yeux, des érépîples & de gros rhumes portant à la tête & à la poitrine: ces maladies ont sur-tout été dominantes dans le bas peuple, peu à portée de se garantir de la rigueur de la saison, & au développement desquelles la disette régnante a beaucoup contribué. Les fièvres catarrheuses ont sur-tout porté à la poitrine; & une toux violente & rebelle en étoit le principal symptome: souvent elles participoient de la fièvre double-tierce continuë.

Il y a eu encore, ce mois, nombre d'atteintes d'apoplexie, mais la plupart légères.

LIVRES NOUVEAUX.

Dissertation physique & botanique sur la Maladie néphrétique, & sur son véritable Spécifique, le raisin d'ours, (*uva ursi*;) par dom *Joseph Quer*, chirurgien du roi & de ses armées, membre de l'Institut de Bologne, & de l'Académie royale de médecine de Madrid, & premier professeur de botanique au jardin royal des plantes de la même ville; traduit de l'espagnol. A Strasbourg, chez *Baier*; &, à Paris, chez *Durand*, 1768, *in-8°*.

Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, Tom. IV. A Paris, chez *Le Prieur*, 1767, *in-4°*.

Nous rendrons incessamment compte de ce nouveau volume des Mémoires de l'Académie de chirurgie.

Chirurgie d'Armée, ou Traité des Plaies d'Armes à feu & d'Armes blanches, avec des observations sur ces maladies; les Formules des remèdes qui ont le mieux réussi; des Méthodes nouvelles pour leur traitement; des Instrumens pour tirer les corps étrangers; un Moyen assuré pour la réduction des fractures & des luxations, & une infinité d'autres détails neufs & intéressans.

Par M. *Ravaton*, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Landau, inspecteur des hôpitaux de Bretagne, correspondant de l'Académie royale de chirurgie de Paris, chevalier de Saint-Roch, & pensionnaire du roi. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1768, *in-8°*.

Précis de la Méthode d'administrer les Pilules toniques dans les Hydropisies; par M. *Bacher*, docteur en médecine. A Paris, chez la veuve *Thibouſt*, 1767, *in-12*.

M. *Bacher* a enrichi cette nouvelle édition de sa Méthode de plusieurs morceaux intéressans, entr'autres, d'une Lettre à MM. *F.* & du *F.* avec quelques observations sur des Ascites & des Anasarques. Ceux qui voudront voir une idée de cet ouvrage, pourront consulter le Journal de Médecine du mois de Mars 1766.

Observations chirurgicales sur les Maladies de l'Uréthre, traitées suivant une nouvelle méthode; par M. *Daran*, écuyer, conseiller, chirurgien ordinaire du roi, servant par quartier, & maître en chirurgie à Paris; cinquième édition augmentée de nouvelles observations & de remarques particulières. A Paris, chez *Vincent*, 1768, *in-12*.

Trattato del Parto naturale, & dei Parti divenuti difficili per la cattiva situazione del

feto. C'est à-dire : *Traité de l'Accouplement naturel, & des Accouchemens laborieux, occasionnés par la mauvaise situation du fœtus*; par M. *Valli*, docteur en médecine & en chirurgie, membre de l'Académie des Apathistes de Florence. A Paris, chez *Molini*, 1767, *in-8°*.

Mémoire raisonné des Remedes & du Régime à pratiquer dans la maladie qui afflige la ville de Mamers & les paroisses circonvoisines; par M. *Vétillart*, docteur en médecine, membre de la compagnie des médecins du Mans; envoyé, au mois d'Octobre 1767, par M. *Du Cluzel*, intendant de la généralité de Tours, pour combattre ladite maladie. Ce Mémoire a été imprimé par ordre de M. l'intendant. Au Mans, chez *Monnoyer*, 1768, *in-8°*.

Dans le Journal de Février dernier, on a annoncé *Aretæi Cappadocis Medici libri septem*, &c. sans indiquer de libraire; *Vincent* en a reçu depuis de Strasbourg où il est imprimé chez *Kænig*, en un volume petit *in-8°*, 1768.



COURS DE PHYSIQUE
EXPÉRIMENTALE.

M. *Briffon*, de l'Académie royale des sciences, commencera, dans les premiers jours de Mars, son Cours particulier de physique expérimentale, dans son cabinet de machines, Quai d'Orléans, Isle Saint-Louis. Les personnes qui voudront y assister, se feront inscrire chez lui, au collège de Navarre, rue & montagne Sainte-Geneviève, où on le trouvera, tous les matins, jusqu'à dix heures & demie.

Il y a déjà plusieurs personnes d'inscrites : on commencera, aussi-tôt que le nombre sera complet ; & tous les souscripteurs seront avertis, par une lettre circulaire, du jour où l'on commencera.





T A B L E.

<i>EXTRAIT d'une nouvelle Méthode d'opérer les Hernies.</i> Par M. Leblanc, chirurgien.	Page 195
<i>Observation sur une Manie survenue à la suite d'une Couche.</i> Par M. Planchon, médecin.	212
<i>Tableau d'Onanisme.</i> Par M. Nicolais du Saulsay, médecin.	224
<i>Lettre sur la Liqueur végéto-minérale.</i> Par M. Scheret, chirurgien.	256
<i>Examen de la Lettre de M. Rochard.</i> Par M. Rozière De la Chaffagne, médecin.	262
<i>Observation sur un Ulcere à la Mammelle, guéri par M. Grivet, chirurgien.</i>	268
<i>Lettre de M. Power, médecin, sur les Progrès de la nouvelle Méthode d'inoculer du sieur Sutton.</i>	273
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Janvier 1768.</i>	277
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1768.</i>	280
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Décembre 1767.</i> Par M. Bouchet, médecin.	281
<i>Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Décembre 1767.</i> Par le même.	282
<i>Livres nouveaux.</i>	284
<i>Cours de Physique expérimentale.</i>	287

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1768. A Paris, ce 23 Février 1768.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

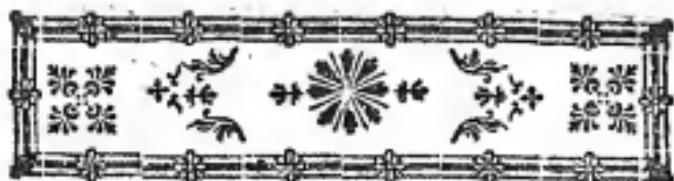
A V R I L 1768.

TOME XXVIII.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1768.

EXTRAIT.

Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie,
Tome IV. A Paris, chez Le Prieur,
1768, in-4°.

M. LOUIS, auquel on est redevable de la rédaction de ce nouveau volume, a mis à la tête une *Histoire de l'Académie royale de Chirurgie, depuis son établissement jusqu'en 1743.* Cette histoire est, à proprement parler, celle du corps des chirurgiens de Paris, dont il rapporte l'établissement au règne de S. Louis : *Les chirurgiens de Paris, dit-il, réunis en société sous son règne, formerent dès lors UN CORPS ACADEMIQUE :*

Tij

c'est, sans doute, d'après cette idée, qu'il s'est cru autorisé à faire remonter jusqu'à cette époque l'origine de l'Académie de chirurgie.

Le discours de M. Louis nous a paru écrit avec soin : on y lit avec plaisir l'histoire d'Ambroise Paré, cet homme célèbre, qui a rendu tant de services à son art & à l'humanité ; aussi notre auteur regarde-t-il l'époque où il vécut comme le siècle d'or de la chirurgie : en revanche, il considère le beau règne de Louis XIV comme un siècle de fer pour cet art ; il déplore sur-tout l'union qui se fit, en 1655, du corps des chirurgiens de Saint-Côme avec la communauté des barbiers-chirurgiens. Il ne craint pas d'attribuer à l'avilissement dans lequel il prétend que cette union jetta un art si noble & si utile, l'état de langueur où il a été pendant plus d'un demi-siècle. Mais peut-être que, s'il n'eût pas feint d'ignorer que les chirurgiens les plus célèbres du seizième siècle, les Thierry de Heri, les Ambroise Paré, les Habicots, les Demarques avoient été membres de la communauté des barbiers-chirurgiens avant d'avoir été admis dans le corps des chirurgiens de Saint-Côme, il en auroit cherché une autre cause ; & il l'auroit trouvée plus sûrement dans le défaut d'émulation entre deux compagnies rivales qui savaient que le meilleur moyen de s'attacher

les faveurs du public, étoit de se rendre capables de le servir utilement, ou plutôt dans les excursions que les uns & les autres firent dans le champ de la médecine; excursions familières aux chirurgiens de Saint-Côme, & dont les barbiers-chirurgiens s'étoient abstenus jusqu'alors, par le besoin où ils étoient de se ménager les faveurs de la Faculté de médecine qui leur avoit donné l'existence, & qui seule pouvoit les protéger contre leurs antagonistes. Ce n'est pas que nous regrettions l'alliage des fonctions avilissantes de la barbierie avec l'exercice d'un art qui a la conservation des hommes pour objet; il n'est point d'esprit raisonnable qui n'applaudisse à la sagesse du législateur qui a séparé pour jamais, du moins dans la capitale, des fonctions aussi peu compatibles; mais nous avons cru devoir relever une erreur de fait qui, en faisant perdre de vue aux chirurgiens de nos jours les égaremens de leurs prédecesseurs, les exposeroit peut-être à la même décadence.

Quelqu'avili qu'ait paru à M. Louis le corps des chirurgiens sous le règne de Louis le Grand, ce prince ne laissa pas que de le favoriser dans toutes les occasions. En 1671, il admit des chirurgiens à faire des démonstrations d'anatomie & de chirurgie, dans l'école du jardin royal, sous le médecin qui étoit chargé de professer l'une &

l'autre de ces parties de la médecine. La maniere dont notre auteur rapporte cet établissement, sembleroit donner à entendre que les chirurgiens étoient chargés seuls de l'enseignement de la chirurgie. « Il y avoit, dit-il, dans cet établissement, un vice radical qui ne pouvoit pas échapper long-tems aux yeux des personnes éclairées sur les vrais intérêts du public. Louis XIV, par une déclaration du mois de Décembre 1671, en réformant l'école royale de chirurgie du jardin des plantes, voulut que, conformément au droit naturel, l'enseignement fût confié à un chirurgien. Par la nouvelle forme donnée à l'administration du jardin royal, l'intention du roi étoit qu'il fût pourvu de personnes de capacité & suffisance connue, tant en médecine, chirurgie, que pharmacie, pour faire les exercices & leçons publiques sur toutes les parties de la médecine & opérations d'icelle. Dionis fut nommé pour l'anatomie & les opérations. » M. Louis auroit-il oublié que les chirurgiens n'ont jamais été chargés, dans cette école, que de faire les démonstrations des parties, & d'exécuter les opérations de chirurgie sur le cadavre, sous la direction d'un professeur toujours choisi parmi les médecins, qui décrit les parties, explique leurs fonctions & leurs usages, qui donne l'histoire des mala-

dies, décrit les opérations qu'elles exigent, les cas où l'on doit les éviter, les méthodes qu'on doit suivre dans leur traitement, &c ? Dionis s'est fait, il est vrai, beaucoup de réputation, par ses démonstrations d'anatomie & de chirurgie, sous M. Cressé, docteur en médecine ; mais, lorsque M. Duverney, également doct. en méd. eut succédé, en 1679, à ce professeur, « il faisoit, » (dit M. De Fontenelles dans son éloge,) « & les démonstrations des parties qu'il avoit préparées, & les discours qui expliquoient les usages, les maladies, les cures, & résolvoit les difficultés. Mais sa foiblesse de poitrine, qui se faisoit toujours sentir, ne lui permit pas de conserver les deux fonctions à la fois. Un habile chirurgien choisit par lui, faisoit sous lui les démonstrations ; & il ne lui restoit plus que les discours dans lesquels il avoit de la peine à se renfermer. C'est lui qui a le premier enseigné, en ce lieu-là, l'ostéologie & les maladies des os. » A M. Duverney, mort en 1730, ont succédé MM. Hunault, Winslow & Ferrein, tous trois docteurs-régenrs de la Faculté de médecine de Paris.

Par le contrat d'union des chirurgiens de Saint-Côme aux barbiers-chirurgiens, la nouvelle compagnie se trouva soumise au premier barbier du roi, qui avoit une juridiction très-étendue sur tous les barbiers-

chirurgiens du royaume. Louis XIV trouva cette juridiction extraordinaire, & peu convenable; il l'en dépouilla, pour en revêtir son premier chirurgien qui, depuis ce tems-là, a joui de toute l'autorité & la juridiction qui auparavant appartenloit au premier barbier. C'est au crédit que les premiers chirurgiens ont su acquérir, que la nouvelle Académie de chirurgie doit sa naissance: établie en 1731, sous le nom de *Société académique de chirurgie*, par les soins réunis de MM. Mareschal & De la Peyronie, elle fut érigée en titre d'*Académie royale de chirurgie*, par des lettres-patentes du mois de Juillet 1748.

Cette compagnie publia, en mil sept cent quarante-trois, un premier volume de ses Mémoires, rédigé par M. Quesnay qui en étoit pour lors secrétaire. Ce savant rédacteur avoit cru devoir se contenter de mettre à la tête une Préface, & de donner tout de suite les Mémoires des académiciens, parmi lesquels les siens ne tiennent pas le moindre rang. M: Morand, qui lui succéda dans sa place de secrétaire, en publia deux nouveaux volumes en 1753 & 1757. Il crut devoir s'écartier du plan du premier. Il divisa donc chacun de ces Recueils en deux parties, dont l'une porte le titré d'*Histoire*, & l'autre, celui de *Mémoires*. L'*Histoire* contient quatre articles, 1^o des

Observations courtes & isolées que l'on est obligé de consigner dans les registres. 2° Les titres, & quelquefois les extraits des livres publiés par les académiciens. 3° Les éloges de quelques membres de la compagnie. 4° Les instrumens & machines qui, ayant été présentés à l'Académie, en ont mérité l'approbation. Il paroît que ce plan n'a pas été du goût de M. Louis; il n'approuve pas qu'on ait pris l'Académie des sciences pour modèle. « Ce sont les membres, dit-il, de cette compagnie, qui fournissent les Mémoires dont les volumes sont composés; les observations qui leur viennent d'ailleurs, sont placées dans l'histoire de l'année qu'on les a présentées. Ce plan seroit fort défectueux pour l'Académie de chirurgie. Toutes les observations qui nous sont communiquées par différens particuliers, doivent entrer dans le corps même de nos Mémoires, si elles peuvent servir à étendre ou à réformer les préceptes de l'art; si elles confirment ou développent quelque vérité utile; enfin si, par leur moyen, on peut détruire ou concilier les notions différentes, & souvent opposées, qui se présentent sur un même point de théorie ou de pratique. Quand les Mémoires, ajoûte-t-il un peu plus bas, fournis par quelques membres de notre Academie, paroîtront susceptibles d'être enrichis, ou

» par des faits qu'ils n'auront point eu à leur
» disposition, ou par le résultat des entre-
» tiens académiques, dignes d'être recueillis,
» toutes ces choses seront mieux placées à la
» suite des Mémoires mêmes auxquels elles
» auront rapport, que dans la partie de
» l'histoire; c'est ainsi que nous en avons usé
» dans ce volume, en donnant un Supplé-
» ment à quelques-unes de nos dissertations.
Il annonce enfin qu'il prendra quelquefois le
parti de donner par extrait les pièces qu'on
ne voudra ni donner en entier, ni perdre
totalement. Il promet aussi de réunir, autant
qu'il sera possible, les faits épars; de les
lier entr'eux, & de tâcher de les présenter
sous la forme la plus instructive. Il donne
pour exemplé la question de l'écartement
des os du bassin, dans laquelle il a rassemblé
tout ce qui a été écrit jusqu'à lui, pour faire
voir comment les opinions & les faits doi-
vent être rapprochés pour l'intérêt de la vé-
rité & les progrès de l'art.

Deux Observations communiquées à
l'Académie, ont donné lieu à cette Differ-
tation. La premiere, envoyée par M. Phi-
lippe, chirurgien à Chartres, a pour objet
l'écartement de la symphise sacro-iliaque, pro-
duite par la chute d'un sac de blé du poids de
350 livres, qu'un jeune paysan de vingt-un
ans reçut sur l'os *sacrum* un peu du côté
droit, étant courbé, les mains appuyées

sur le derrière d'une charrette où il venoit de poser ce sac : cet accident ne l'empêcha pas de continuer de porter encore trois sacs pareils à cette charrette. Les douleurs ne furent bien vives que le cinquième jour qu'il fut obligé d'appeler un chirurgien. On le saigna deux fois ce jour, & deux autres fois le lendemain. La douleur s'étendit les jours suivans ; le ventre se gonfla ; & le malade perdit peu-à-peu le mouvement des extrémités inférieures, & la faculté de retenir ses excréments & ses urines : il mourut le vingtième jour. La première chose qui frappa la vue à l'inspection du cadavre, fut une faillie de plus de trois pouces à côté de l'os *sacrum*, & parallélement à son axe ; c'étoit l'os des îles. Toute la surface interne du bassin étoit considérablement enflammée, sur-tout du côté droit : il y avoit un épanchement de matière purulente dans le bas-ventre. Les intestins étoient distendus & enflammés. L'expansion membraneuse, qui recouvre la symphise, étoit plus épaisse que dans l'état naturel ; elle étoit décollée d'environ trois ou quatre lignes sur l'os *sacrum*, & d'un pouce & demi sur l'os des îles. En poussant ces os un peu fortement, on leur faisoit perdre aisément le niveau de presque toute leur épaisseur ; &, au plan de leur jonction, ils étoient plus épais que dans l'état naturel : il y avoit manifestement

inflammation & engorgement dans le tissu osseux.

M. De la Malle, membre de l'Académie, montra, à la séance du 9 Janvier 1766, le bassin d'une femme morte depuis quelques jours, six semaines après son premier accouchement, à l'âge de 36 ans. L'enfant présentoit le derrière : l'accoucheur, qui s'en apperçut à temps, porta la main dans la matrice, saisit les pieds de l'enfant, & termina l'accouchement suivant les règles de l'art. Les suites n'eurent rien de fâcheux jusqu'au huitième jour que les urines devinrent louches, & d'une odeur fétide, de même que les selles. Le 14, la malade se plaignit d'une douleur dans l'aîne gauche, & de l'impossibilité de mouvoir la cuisse du même côté : on ne pouvoit essayer des mouvements, sans exciter les plus vives douleurs. Deux saignées du bras calmerent cet accident. Le 19, après un frisson d'une heure, la fièvre s'alluma ; la douleur & l'impuissance de mouvoir la cuisse se renouvelèrent : on eut encore recours à la saignée qui fut suivie du même succès. Les frissons irréguliers, & les accès d'une fièvre qui devint continuë avec sécheresse à la langue, concentration du pouls, & engourdissement de la cuisse, firent mal augurer de l'événement. La malade mourut le quarante-deuxième jour de sa couche. A l'ouverture

du corps, on trouva l'os des îles gauche séparé de l'os *sacrum* par un écartement de trois lignes : le périoste étoit décollé à la circonference ; les muscles psoas & iliaque étoient abbreuvés d'une humeur fanieuse d'un blanc grisâtre, dont le foyer se trouva à l'endroit de l'écartement des os.

A ces deux faits nouveaux M. Louis a joint tous ceux qu'il a trouvés épars dans les différens auteurs. De leur réunion il résulte la démonstration la plus complète non-seulement de l'écartement des os du bassin dans l'accouchement, mais encore de leur luxation par des accidens même très-legers, tel que celui que rapporte Bassius dans ses *Observ. anat. chirurg. médic. déc. 1, obs. 3*, d'un étudiant en droit, âgé de vingt ans, d'une constitution molle. Ce jeune homme, tirant des armes, fut serré de près par son adversaire ; ce qui lui fit faire des mouvements assez vifs de la partie inférieure du tronc sur les os des cuisses ; &, dans ces mouvements, il se fit une divulsion d'un des os innominés avec l'os *sacrum*. L'écartement des os du bassin dans l'accouchement est dû à l'augmentation de volume des cartilages inter-articulaires ; augmentation produite, selon Severin Pineau, dont M. Louis adopte la doctrine, par une humeur qui s'y amasse pendant le temps de la grossesse, les humecte & les ramollit. Les fibres, ainsi

arroſées , ſ'allongent ; & les cartilages , en augmentant d'épaisſeur , font entre les os l'office de coins qui donnent un plus grand diamètre à la capacité du bassin.

» Ces connoiſſances , dit M. Louis , peuvent être de la plus grande utilité dans la pratique ; on les a trop négligées. Severin Pineau avoit déduit la poſſibilité d'aider la nature dans cette diſtinction , par l'usage des fumigations émollientes , & des embrocations relâchantes. Elles feront indiquées , lorsque les os mal-conformés pa-roîtront ne pas permettre un paſſage aſſez libre : il y a des cas où ces ſecours pourront favoriſer un accoucheſement qui , fans cette précaution , auroit été imposſible , autrement que par l'opération Césarienne. » Les fumigations diſpoſeront à un accou-chemen t moins difficile les personnes d'une conſtitution ſèche , & ſur-tout celles qui ſont devenues grosses , pour la premiere fois , dans un âge un peu avancé. Si l'est utile , dans certains cas , de donner de la ſoupleſſe aux cartilages avant l'accouche-ment , il ne le ſera pas moins de chercher les moyens de remédié aux effets d'une diſruption violente des os , & d'en raffer-mir l'unioп , lorsqu'ils ne recourent pas naturellement la conneхion ſolide qui fait l'appui & le ſoutien de tout le corps. » Il propoſe , pour remédié à ces derniers acci-

dens, les nervins-balsamiques, les bains froids, & sur-tout un bandage capable de fortifier la connexion des os.

Après avoir rapporté la description d'un tire-tête à double croix, présenté à l'Academie par M. Baquié, maître en chirurgie & accoucheur à Toulouse, M. Louis fait observer que cet instrument peut être utile, lorsqu'une tête qui ne s'est séparée du corps, & n'est restée dans la matrice qu'à la suite d'efforts violens & indiscrets, par l'impéritie de celui ou de celle qui, tirant l'enfant par les pieds, n'a pas su combiner les mouvements qui auraient pu favoriser l'extraction entière de l'enfant. Mais, si la tête est restée dans la matrice, parce que son volume trop considérable n'étoit pas en proportion avec les voies naturelles, ou parce que l'étroitesse contre-nature de ces voies n'a pas permis le passage de la tête, quoique d'un volume ordinaire, il est évident que le tire-tête ne peut être d'aucun secours.

Les pièces, dont on vient de lire l'analyse, composent la partie historique du volume que nous annonçons; celle qui porte le titre de *Mémoires*, contient vingt-six morceaux, dont six sont de M. Louis. Dans l'impossibilité de les analyser tous, nous croyons du moins devoir en donner ici les titres; ensuite nous tâcherons d'en faire connaître plus particulièrement quelques uns,

afin de mettre nos lecteurs à portée de juger du mérite de cette collection.

Le premier est intitulé : *Mémoire sur le Traitement des Plaies d'Armes à feu*; par M. De la Martinier.

Le second : *Mémoire sur quelques Particularités concernant les Plaies faites par armes à feu*; par M. Le Vacher.

Le troisième : *Nouvelles Observations sur la Rétraction des Muscles après l'amputation de la cuisse, & sur les Moyens de la prévenir*; par M. Louis.

Le quatrième : *Remarques sur le Traitement des Plaies avec perte de substance*; par M. Pibrac.

Le cinquième : *Mémoire où l'on prouve qu'il ne se fait point de régénération de chairs dans les plaies & les ulcères avec perte de substance*; par M. Fabre.

Le sixième : *Mémoire sur la Consolidation des Plaies avec perte de substance*; par M. Louis.

Le septième : *Observation sur une Paralysie de cause vénérienne*; par M. Houstet.

Le huitième : *Mémoire sur l'Usage du Sublimé corrosif*; par M. Pibrac.

Le neuvième : *Mémoire sur la Réunion de l'Intestin qui a souffert déperdition de substance dans une hernie avec gangrene*; par M. Pipelet l'ainé.

Le dixième : *Mémoire sur un Effet peu connu*

DE L'ACADEMIE DE CHIRURGIE. 305
connu de l'Etranglement dans la Hernie intestinale ; par M. Rytsch.

Le onzième : *Nouvelles Observations sur les Hernies de la Vessie & de l'Estomac ; par M. Pipelet le jeune.*

Le douzième : *Recherches historiques sur la Gastrotomie, ou l'Ouverture du Bas-Ventre dans le cas du volvulus, ou de l'intus-susception d'un Intestin ; par M. Hévin.*

Le treizième : *Remarques sur les différentes Causes de l'Etranglement dans les Hernies ; par M. Goursault.*

Le quatorzième : *Réflexions sur l'Opération de la Hernie ; par M. Louis.*

Le quinzième : *Observations sur la Suppuration de la Membrane propre du Testicule ; par feu M. Petit.*

Le seizième : *Précis d'Observations sur les Maladies du Sinus maxillaire ; par M. Bordenave.*

Le dix-septième : *Mémoire sur l'Opération du Bec-de-Liévre, où l'on établit le premier principe de l'Art de réunir les plaies ; par M. Louis.*

Le dix-huitième : *Mémoire sur l'Esquince inflammatoire ; par M. Recolin.*

Le dix-neuvième : *Mémoire sur la Bronchotomie ; par M. Louis.*

Le vingtième : *Second Mémoire sur la Bronchotomie, où l'on traite des corps étran-*

gers de la trachée-artere ; par M. Louis.

Le vingt-unième : *Mémoire sur l'Opération du Trépan au Sternum* ; par M. De la Martiniere.

Le vingt-deuxième : *Mémoire sur la Luxation des Côtes* ; par M. Buttet.

Le vingt-troisième : *Nouveau Moyen de prévenir & de guérir la Courbure de l'Epine* ; par M. Le Vacher.

Le vingt-quatrième : *Mémoire sur la Fracture du Col de l'Humerus* ; par M. Moscati.

Le vingt-cinquième : *Précis d'Observations sur la Fracture du Col de l'Humerus*.

Le vingt-sixième : *Mémoire sur la Fracture du Col du Fémur* ; par M. Sabatier.

M. De la Martiniere s'est proposé, dans son *Mémoire sur le Traitement des Plaies d'Armes à feu*, de justifier la chirurgie, & sur-tout la chirurgie françoise, du reproche que lui a fait M. Bilguer, & encore plus M. Tissot, son traducteur, de recourir souvent, sans nécessité, à l'amputation des membres dans ces sortes de plaies. Il assure que la chirurgie ne prescrit l'amputation des membres, que dans les cas extrêmes, où ce sacrifice est indispensable pour la conservation de la vie que ces cas ne sont pas aussi rares que M. Bilguer le prétend que, par conséquent, c'est sans fondement que M. Tissot insinue, par le titre de sa tra-

duction ; que l'amputation est toujours inutile. *L'expérience & la raison démontrent de concert*, dit M. De la Martiniere, *que, par cette opération, un grand nombre de sujets ont été conservés à la vie qu'ils auraient perdue infailliblement, & que l'omission de ce secours a peut-être coûté la vie à un plus grand nombre* ; c'est ce qu'il entreprend de prouver. Pour cet effet, il a cru devoir établir d'abord la nécessité de l'amputation ; en exposant les cas où elle est indispensablenlement indiquée, il examine ensuite la méthode qu'on propose comme nouvelle & comme la voie la plus propre à sauver les membres sans amputation.

Le premier cas qu'il croit indiquer indispensablenlement l'amputation, est celui où le membre même a été emporté entièrement par un boulet de canon. « La dilacération » des muscles, des tendons, des nerfs, des » vaisseaux de tous genres, forme une plaie » très-étendue, irrégulière, faite de lames » beaux de parties déchirées, contuses, » meurtries, susceptibles de tomber pro- »chainement en gangrene, & qui ne pour- »roit fournir qu'une suppuration putride » plus dangereuse même que la gangrene. » L'os qui soutient les chairs, est inégale- »ment éclaté ; il offre des pointes aiguës, » des angles tranchans, capables d'exciter

» des accidens fâcheux , même sur des chairs
» qui seroient moins maltraitées. » Quel parti doit-on prendre dans de semblables circonstances ? M. Bilguer assure avoir guéri des malades , dans ces cas fâcheux , sans recourir à une nouvelle opération si recommandée par les maîtres de l'art. M. De la Martiniere prétend , d'un autre côté , que le concours de l'art n'auroit pu qu'augmenter le nombre de ceux qu'on a sauvés. Il fait le tableau des efforts que la nature est obligée de faire , lorsqu'elle est livrée à elle-même , pour amener à cicatrice de pareilles plaies ; il lui oppose les changemens favorables que l'amputation doit faire , en changeant l'aspect d'une plaie affreuse en une plaie plus simple , plus égale , d'une moindre étendue , & qui doit rendre l'ouvrage nécessaire de la nature pour la guérison , beaucoup moins pénible , & en assurer d'autant mieux le succès. Si l'amputation ne sauve pas tous les blessés , M. De la Martiniere prétend que c'est moins la faute de cette opération , que des accidens inséparables de la guerre & des circonstances étrangères qu'elle ne scauroit changer , mais qu'elle ne peut aggraver.

Quand le membre n'est pas entièrement emporté , le désordre des parties est quelquefois si considérable , que la conservation n'en pourroit être tentée sans danger ; c'est

Le second cas que notre auteur oppose, pour prouver la nécessité indispensable de l'opération. Quelques exemples de réussite, en des cas fâcias, ne lui paroissent pas suffisants pour détruire le principe favorable à l'amputation ; c'est ce que démontrent les suites qui accompagnent le plus ordinairement le traitement de ces sortes de plaies ; lorsqu'on n'a pu déterminer le malade à se laisser faire l'opération.

Afin de donner les principes généraux du traitement des plaies d'armes à feu, M. De la Martiniere les considère d'abord dans l'état le plus simple, traversant une partie charnue, sans complication de corps étrangers, & de fracture, ou de lésion des principaux vaisseaux. « La première indication » du chirurgien méthodique, dit-il, est de » changer la nature de cette plaie, & de la » convertir, autant qu'il est possible, en » plaie saignante. Elle doit suppurer dans » toute son étendue ; mais il est utile de procurer d'abord le dégorgement des sucs » que l'extrémité des vaisseaux refoulés retiendroit. On ne peut y réussir que par » des incisions & des débridemens convenables ; par ces secours, on sera le maître » du succès : on préviendra des accidens » fâcheux, tels que le gonflement, les dépôts, les fusées de suppuration, qui dilat-

» cerent les parties , & qui obligent à multiplier les contre-ouvertures : il est essentiel que les premières incisions soient bien dirigées. »

Sans suivre M. De la Martiniere dans tous les détails où il entre sur le manuel des incisions , nous nous contenterons de remarquer que , quand ces sortes de plaies seront bien débridées à leur entrée & à leur sortie , de maniere que les doigts , introduits par les deux orifices , passent librement , & se rencontrent , sans trouver aucune gêne , elles deviennent , pour ainsi dire , des plaies simples qui guérissent facilement par les soins ordinaires ; mais malheureusement cela ne peut pas toujours s'exécuter ; c'est au chirurgien intelligent à y suppléer. Notre auteur recommande , dans tous les cas , de faire usage d'un séton dont il assure s'être toujours bien trouvé , & avoir , par son moyen , obtenu sans peine la sortie de portion de parties de vêtemens que la balle avoit poussées dans la plaie , & qui , par un plus long séjour , auraient attiré des accidens plus ou moins fâcheux. Les incisions faites , il conseille de remplir fort mollement l'intérieur de la plaie de charpie sèche ; de mettre le malade à un régime/convenable , & de lui faire deux ou trois saignées , suivant ses forces.

Les incisions ne sont pas utiles seulement

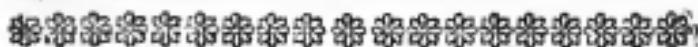
parce qu'elles changent la nature de la plaie; elles sont encore très-propres à favoriser la recherche des corps étrangers. Si la balle a rencontré un grand os dans son passage, & qu'il soit fracturé avec éclat, il faut étendre, comme le conseille M. Bilguer, les incisions, haut & bas, au-delà des bornes de la fracture, pour juger sainement de la quantité & de la position des esquilles, de celles qui doivent être emportées, & de celles dont on peut espérer d'obtenir le recollement; il doit, en outre, considérer si la disposition des orifices de la plaie est telle qu'elle puisse permettre un libre écoulement aux matières que la suppuration fournira par la suite. « L'expérience a appris, dit M. De la Martiniere, qu'on pouvoit prévoir, dès la première inspection, le besoin d'une contre-ouverture, pour suppléer, dans l'intention susdite, aux ouvertures de la plaie, moins avantageusement situées. La négligence de ces précautions a souvent eu les suites les plus fâcheuses. « Souvent appellé, dit-il ailleurs, dans ces cas désespérés, j'ai eu le bonheur de réussir quelquefois par un procédé curatif, semblable à celui que l'on tient, en médecine, dans le traitement de fièvres putrides de cause interne. L'application des vérificatoires à la jambe opposée à la blessure, quelquefois

» entre les épaules ; l'usage des tisanes aiguï-
» sées de tartre stibié, pour procurer des
» évacuations constantes par les selles ; des
» cordiaux donnés à propos, pour soutenir
» les forces vitales ; les absorbans dans le
» cas où la faiblesses & l'atonie n'étoient pas
» extrêmes : par tous ces secours, & avec
» l'aide de la nature, j'ai vu des malades
» revenir de la mort à la vie. On pourroit
» même, ajoute-t-il, établir une cure
» prophylactique, & avoir recours à ces
» moyens, avant que le danger fût aussi
» marqué. »

» Enfin, conclut-il en résument, lorsque
» le mal local a reçu tous les secours possi-
» bles, que les plaies sont bien débridées,
» qu'il n'y a aucun corps étranger, dont la
» présence soit une cause d'irritation ; qu'on a
» saigné suffisamment le malade, qu'on sou-
» tient ses forces par un peu de vin, qu'on
» l'a évacué à propos, qu'on ne lui fait pas
» observer, sans raison, une diète trop
» austere ; qu'on s'oppose à la putridité par
» l'usage du quinquina & des acides, & que
» l'on calme, suivant l'indication, le système
» nerveux irrité ; on peut tout espérer, si le
» tempérament du malade n'est pas trop
» faible. » A l'égard des topiques, il n'en
» connoît point de plus propre, sur-tout dans
» le commencement, que l'eau marinée ; elle

réfouent le sang coagulé, dissipent les échymoses, & préviennent les accidens des grandes contusions qui se terminent quelquefois en gangrene. Si les solides sont tendus & érétiés, il veut qu'on y substitue les fomentations émollientes & résolutives, & les cataplâmes de même vertu; souvent on a recours aux cataplâmes aromatiques & anti-putrides; on anime les décoctions avec du sel ammoniac & de l'eau-de-vie camphrée, selon le besoin. Les médicaments qu'on introduit dans la plaie, doivent être employés avec connoissance de cause; les médicaments gras & pourrissans ne sont pas toujours sans inconvénient; telle est en substance la doctrine que M. De la Martiniere oppose à MM. Bilguer & Tissot; c'est aux praticiens à prononcer. Nous nous proposons de faire connoître quelques autres morceaux de ce Recueil dans un second Extrait que nous réservons pour le Journal suivant.





MÉMOIRE

*Sur l'Usage des Bains dans la petite Vérole ;
par M. MARTEAU, ancien médecin-
pensionnaire de la ville d'Aumale, &
actuellement aggregé au collège des mé-
decins d'Amiens, & de l'Académie des
sciences de la même ville.*

Les bains peuvent-ils convenir à la petite vérole ? Cette question ne feroit plus un problème, si la plûpart de ceux qui se mêlent de traiter cette maladie, écoutoient moins les préjugés, consultoient la nature, & méditoient les secours qu'elle attend de l'art. Mais vils esclaves du vulgaire ignorant, & uniquement jaloux de sa faveur, oseroient-ils s'écartez de la routine qu'il a consacrée ? Ils n'interrogeront que cet oracle, & ses décisions irréfragables sont la seule règle de leur conduite. Saigner, purger, clystériser, & ensuite échauffer ; c'est-à-peu-près là que se réduisent toutes leurs ressources. Il arrive quelquefois que cette pratique réussit ; mais souvent aussi cette méthode incendiaire précipite au tombeau les malheureuses victimes qu'elle s'immole (a). Il

(a) La dernière épidémie que nous avons effuyée, au printemps de l'année 1765, étoit des

est vrai qu'il reste à ces faux médecins la triste satisfaction d'être plaints du public qui les absout, & qui, dans les catastrophes causées par leur ignorance, ne voit que des malheurs excusables, & les crimes de la nature. Mais ce témoignage du peuple qui pardonne à celui qui assassine selon ses règles, suffit-il pour étouffer les remords? Combien d'infortunés que les cordiaux empoisonnent, & que les bains arracheroient aux bras de la mort! Quels reproches n'ont pas à se faire ceux qui, par respect humain, n'osent fronder les préjugés accrédités, & même se font un jeu de calomnier ceux qui tentent de guérir par une méthode plus rationnelle & plus sûre?

Le danger peut accompagner tous les tems de la petite vérole: un pouls petit, rapide & serré le premier jour, & qui ne se développe point au second, annonce une éruption difficile. Est-elle faite au gré du médecin? Souvent elle ne s'élève pas; elle est encore plate au troisième, quatrième ou

plus bénignes. Le collège des médecins a traité au-delà de six cent malades, & n'en a perdu que neuf; mais, dans le peuple, la petite vérole a fait les ravages les plus affreux. Les femmes & les médiastres de toute espece prodiguoient le vin chaud, les aromates, &c. Les registres mortuaires offroient une liste de plus de deux cens enfans que les cordiaux ont fait descendre sous la tombe.

cinquième jour; ou, ce qui est pis encore; souvent elle s'affaisse & disparaît entièrement, ou ne laisse que des filiques vides. La tête, la gorge, les poumons, le canal intestinal deviennent les victimes d'expiation. Le délire, la phrémitie, la léthargie, l'impossibilité de la déglutition, les oppressions, les anxiétés précordiales, les toux, les péripneumonies, les dysenteries, les vomissements, les météorismes du bas-ventre, la gangrene des intestins, les pourritures des viscères sont les suites effrayantes du reflux du levain varioleux. Dans tous ces cas, quel secours plus efficace que celui du bain chaud? Le pouls est petit, rapide & serré: la chaleur humide & bienfaisante le développe par la douce raréfaction des liqueurs; l'ardeur de la peau se tempère par l'humectation; l'aridité de ses fibres se relâche & se ramollit; ses pores physiques & organiques se dilatent; les fluides, mollement raréfiés, sont poussés avec plus de force, & arrivent avec moins de résistance. L'éruption se fait plus tranquillement, & sans tumulte. La peau s'ouvre à des sueurs douces & bénignes, dont le bain lui fournit en partie la matière; sueurs bien différentes de celles qu'extorquent les liqueurs chaudes, & tous ces brûlots si vantés & si familiers au peuple. Quels biens ne procurera donc pas le bain chaud dans la première

invasion de la fièvre varioleuse ? Comptons-nous pour rien le précieux avantage de déterminer le courant des humeurs vers le tronc & les extrémités ? Sauver sa figure est un agrément pour bien des hommes à qui elle tient lieu d'un fond de mérite, & est l'objet de toute l'ambition des femmes.

C'en seroit assez pour rendre cette pratique recommandable ; mais une considération plus décisive, c'est que le danger se mesure sur le nombre des pustules qui se portent vers la face : plus elles y sont rares, moins il reste d'accidens à redouter. Cette vérité pratique a pour garants Sydenham, Huxham, Boerhaave, & tout ce que la médecine a produit de grands hommes dans ces derniers tems. C'est sur la foi de ces autorités respectables que j'ai fait l'essai d'une méthode qui ne mérite pas les reproches qu'on lui fait de *nouveauté à la mode*, de *singularité dangereuse & téméraire*. Je ne me suis jamais repenti d'avoir mis en usage le bain des jambes & des cuisses, ou le demi-bain chaud, pour faciliter l'éruption des pustules ; mais les occasions en ont été plus rares que je ne l'aurois désiré. Dans une épidémie, où je viens de traiter cent trente malades, à peine ai-je trouvé six personnes exemptes de préjugés à l'égard des bains : combien, au contraire, n'ai-je pas trouvé de détracteurs ? *Sed haec fors semper*,

eorum qui, servilis adulatio[n]is pertæsi, audient præconceptas opiniones deferere, & candido animo atque generoso instituto studere magis saluti humani generis, quam ineptissimis artibus captandæ gratiæ, & lucri inde auctupiis. . . . Virtus sola sibi pretium est, NEC CURANDUM QUID IGNARI, SED QUID DICTET SAPIENTIA. Boerhaave, Consult. pag. 304.

Le bain chaud sera-t-il moins utile & moins nécessaire dans l'éruption tardive, languissante, plate, filiqueuse des pustules ? Quel remède pourra le remplacer dans le cas de la rentrée & de l'affaîssement des boutons ? Ceux qui ont pratiqué, n'ignorent pas que ce n'est guères au défaut de l'impulsion qu'il faut s'en prendre. Ils ont observé constamment que le pouls devient alors précipité, dur & convulsif. C'est l'érétisme & la densité de la peau qu'il faut accuser. Quel moyen plus sûr de diminuer & d'enlever la résistance qu'elle oppose, que le bain chaud ? Il pénètre les pores & le tissu même de la fibre ; il ramollit le *gluten* qui les lie, diminue leur cohérence, distend les mailles de la peau, & laisse un accès plus facile aux humeurs qui doivent s'y porter. Elles reviennent sur leurs pas, & enfilent la route que la nature destinoit à leur dépuration. Les viscères, délivrés de la présence d'un ennemi redoutable, repren-

Clifton, célèbre médecin de Londres, étend l'usage du bain même au troisième état de la petite vérole ; & les raisons qu'il en apporte, sont trop palpables pour ne point faire impression sur l'esprit de ceux qui ne cherchent que la vérité, & n'aiment que les progrès de l'art. « Lorsque, dit-il, la petite vérole est à son point, rien n'est plus capable de prévenir efficacement, où du moins d'adoucir la fièvre secondaire... qui souvent devient si funeste, malgré l'habileté du médecin ; car, selon le sentiment de tous, cette fièvre est occasionnée par une partie de la matière purulente des pustules, absorbée & retournée dans le sang, tandis que le reste se décharge ailleurs, & se dissipe dans les draps du lit, ou dans l'air de la chambre,.... Si la résorption de la matière occasionne la fièvre, que n'essayons-nous de la prévenir ? Si le bain chaud ne fait pas sortir une grande partie de la matière, & si ce moyen ne prévient pas entièrement la fièvre, au moins, il la diminue ; &, ce qui n'est pas moins de considération.... les insupportables insomnies, qui ont coutume d'accompagner cette maladie, arrivent très-rarement par la méthode dont il s'agit. Je conviens qu'une purgation

» douce peut aussi être très-salutaire, dans
 » la vue de pousser au-dehors la matière des
 » pustules internes ; mais je crois qu'alors
 » le bain doit y être joint comme le remède
 » le plus naturel, le plus doux & le plus
 » sûr (a). »

L'excellence des raisons les plus solides se réunit donc au concours des autorités respectables des plus habiles praticiens, pour préconiser les avantages des bains chauds dans les différens périodes de la petite vérole : quelques observations confirmeront leur utilité.

I^e OBSERVATION. Madame la marquise du T..... attaquée d'une colique bilieuse atroce, dans les premiers mois de sa grossesse, fut mise dans les bains pendant quinze jours : une fausse-couche les fit interrompre. Quelques jours après, elle fut prise de la petite vérole. Tout se porta sur le corps, & aux fesses : à peine en eut-elle une demi-douzaine de grains à la face. Quinze jours après le desséchement des pustules, on n'auroit pu deviner qu'elle eût effuyé une maladie que les agréments de la plus jolie figure devoient lui faire redouter. Je tiens ces détails des lettres de la malade même, & de ceux qui l'ont vue pendant sa maladie.

II. OSS. Mon fils, âgé d'onze ans, d'une

(a) Clifton, *de la Médecine ancienne.*
 complexion

complexion foible & délicate, fut pris de la fièvre avec maux de tête & de reins, le lundi 29 Septembre 1765. Averti par l'épidémie régnante, je me tins en garde contre la petite vérole. Je lui fis tirer six onces de sang. Il eut des nausées : la nature me donna le signal. Je le fis vomir, le lendemain, avec le kermès minéral, dont l'effet répondit à mes vœux. La fièvre cessa la nuit du 1^{er} au 2 Octobre : il dormit douze heures sans s'éveiller. Le lendemain, il crioit la faim ; il prit des nourritures, dormit encore onze heures de suite, & n'eut pas moins d'appétit le 3 Octobre, que la veille. Je me félicitois & j'imaginois n'avoir pris que de fausses alarmes. Plein de cette confiance, je partis pour la campagne, sur le soir. A peine étois-je à une lieue de la ville, que la fièvre se réveilla ; les vomissemens furent continuels. La nuit fut très-agitée. M. Gauchin, doyen de notre collège, qui m'honore de sa bienveillance & de son amitié, donna ses soins à mon fils. Il tenta de lui faire passer deux onces de manne ; ellés furent revo- mises : rien ne pouvoit passer. Un exprès me fit hâter mon retour. Le délire, un pouls serratile & convulsif m'annonçoient l'orage le plus furieux. J'ouvris la saphène. Le pouls se développa un peu. La nuit fut très-inquiète. Une prodigieuse multitude de pustules commencèrent à se montrer ; elles pro-

fiterent peu les jours suivans ; & les symptômes subsisterent. Au cinquième jour de l'éruption, nous n'étions guères plus avancés que le premier : des pustules plates & enfoncées sous la peau, une tête accablée, des yeux étincellans, un délire sourd, une toux sèche, une oppression étrange de la poitrine, une entière extinction de la voix, une expectoration muqueuse & sanguinolente, l'impossibilité d'avaler, des urines enflammées, & de légers soubresauts des tendons annonçaient déjà les ravages que l'humeur commençait à exercer sur les viscères & les organes essentiels à la vie ; encore quelques heures, & la gangrene interne amenoit les dangers les plus irremédiables : un pouls rapide & ferré menaçait déjà de ses approches. Aurois-je été, par des cordiaux meurtriers, rehausser les forces, augmenter la chaleur, la fièvre, le tumulte & la confusion des liqueurs ? Ces ressources homicides remplissoient notre ville de funérailles. Je consultai la raison ; elle me dit que les efforts de la nature n'étoient que trop redoublés. Il n'étoit question que de diminuer la résistance à la peau, & d'y déterminer le courant d'une humeur, dont la présence infestoit les organes les plus précieux. J'interrogeai l'expérience ; Boerhaave, Clifton, Huxham, Monro, Tissot, Lieutaud, l'illustre Senac, &, avant eux tous, Rhazis, le premier qui

ait écrit en maître sur la petite vérole, avoient consacré la pratique des bains par les succès les plus heureux. L'avouerai-je cependant ? Il en coûte pour secouer le joug de l'opinion. Je ne scavois que trop combien la routine souffre impatiemment les écarts de celui qui s'élance dans des sentiers qu'elle n'a pas tracés. Soit défaut de lumières, soit paresse & défaut de patience & d'examen, soit peut-être un motif plus vil & plus méprisable encore, elle proscrit & condamne tout ce qui s'éloigne de ses principes. J'avois déjà plus d'une fois effuyé les iniquités de sa censure ; devois-je m'attendre qu'elle m'épargnât, si j'osois, au fort même de l'éruption varioleuse, avoir recours au bain ? Mais j'étois pere & j'étois médecin ; j'étois appuyé du suffrage du doyen de mes collègues. Je plongeai mon fils dans un bain, (chaud à 33 degrés au thermometre de Reaumur,) de lait & d'eau. Il y dormit, reposa trois heures au lit, & se trouva si bien, qu'il sollicita lui-même avec l'empressement le plus importun la préparation d'un second bain. J'en éprouvois trop les avantages dans un cas aussi désespéré, pour résister à ses désirs. Il y fut remis le soir ; il y dormit une heure & demie, & prit au lit cinq heures de repos continu. Le pouls se ralentit & s'épanouit ; les douces moiteurs s'établirent ; les urines,

plus libres, redevinrent naturelles ; les pus-
tules se remplirent d'une lymphé crystal-
line, au point que plusieurs égaloient le vo-
lume d'une aveline, & quelques-unes, la
grosseur d'une coquille de noix. Dès cet
instant, tout fut plus calme ; peu-à-peu la
gorge se dégagea ; la déglutition devint
moins impossible (a) ; la respiration plus
libre ; la toux moins fréquente. La petite
vérrole parcourut ses périodes, sécha & s'é-
cailla : cependant il resta une fièvre mali-
gne, dont la crise se fit, vers le 40^e jour,
par trois grands dépôts au genou, à la cuisse
& à l'épaule droites. Je les fis ouvrir. Je ne
sciaurois donner trop d'éloges à la dextérité
avec laquelle M. Anselin a scié environ un
pouce du bout de la clavicule, que le pus
avoit carié & détaché de l'omoplate (b). Je
ne lui ai pas de moindres obligations d'a-
voir, par la fermeté de ses bandages, con-
tenu l'omoplate, & prévenu le déplace-
ment de l'épaule. L'électricité a, sous les
yeux de deux de mes confrères, dissipé,
sous quinze jours, le faux ankylose qui
restoit au genou ; & , dès le quatrième jour,

(a) Je fus cependant encore obligé, pendant trois jours, d'injecter les bouillons & l'*hydrogala* avec une cannule courbe que je portois au fond de la gorge.

(b) Il s'est servi d'une petite scie flexible, pré-
parée avec un morceau de ressort de pendule.

il a quitté sa canne, & pu monter un escalier qu'il ne grimpoit qu'en remplant.

Quel espoir de salut, si ces deux levains, si différens, avoient continué d'exercer leurs fureurs combinées & réunies ! Quelles ressources, si le bain de lait chaud n'avoit aidé la nature à se délivrer de l'un de ces deux redoutables ennemis !

III. OBS. La veuve d'un apothicaire se croyoit en état de traiter sa fille attaquée de la petite vérole. Elle la gorgea de vin sucré, & de potions cordiales. M. Boulenger, médecin à Royes, & qui m'a communiqué cette observation, fut enfin appellé. La fièvre étoit forte, avec des alternatives d'assoupissemens passagers, & de délire au point de méconnoître sa mère, & vouloir se sauver du lit. Les pustules étoient nombreuses, fort petites & imperceptibles : ce n'étoit qu'une rugosité superficielle à la peau ; l'éruption n'étoit pas plus avancée que le premier jour. M. Boulenger ne balança pas à la mettre dans le bain tiéde. Elle n'y fut pas un quart d'heure, qu'elle reconnut sa mère ; ce qu'elle ne faisoit pas depuis long-tems : elle devint tranquille ; ses fureurs se dissipèrent ; & il ne restoit plus que quelques disparates. Les premiers succès encouragerent à répéter quatre ou cinq heures après. La malade dormit ; la peau se tamollit & se couvrit d'une moiteur ; le dé-

lire s'évanouit entièrement. La nuit suivante, la fièvre fut médiocre ; le lendemain, les pustules étoient considérablement grossies. La nature & le régime humectant & tempérant acheverent la guérison sans aucune mauvaise suite. Extrait d'une lettre du 31 Mars 1767.

IV. OBS. Le 28 Août 1766, M. Gauffen Damas, officier au régiment de Navarre, demeura malade à Noyon, au retour du camp de Compiègne. M. Dufour, médecin, le vit aussi-tôt son arrivée. Les fatigues de la route avoient animé la fièvre la plus aiguë : la face, les mains & la poitrine, couvertes de taches d'un rouge foncé, annonçoient une petite vérole du plus mauvais caractère. Le repos cependant, & l'oxymel simple, étendus dans l'eau, paroisoient avoir calmé l'intensité de la fièvre, quand une bévue le mit à deux doigts de sa perte. Un soldat, qui le servoit, lui donna, par erreur, un verre d'eau-de-vie de lavande spiritueuse. La phlogose de l'estomac & des intestins suivit de près ; & l'abondance des boissons ne pouvoit l'éteindre. Les douleurs vives de la région épigastrique arrachoient les cris les plus aigus : une hémorragie par la bouche, le nez & les oreilles, mit le comble au danger. L'excessive raréfaction du sang étoit la cause principale de ces affreux symptômes : il falloit la rabattre ; les

momens étoient précieux. M. Dufour n'hésita pas sur le choix des moyens ; il plongea son malade dans le bain à la température de l'atmosphère. (Le mois d'Août est la saison des plus fortes chaleurs dans nos climats.) Le malade y fut à peine sept minutes, que l'eau étoit aussi chaude que si on l'eût chauffée à la température du corps humain. Après une demi-heure d'immersion, on lui ouvrit la saphène dans le bain même : on l'y laissa jusqu'à ce qu'il survînt une foibleesse. Remis au lit, il revint à lui, tout différent de lui-même. La fièvre baissa ; le délire cessa presqu'entièrement ; le malade sortit comme d'une léthargie ; les pustules s'éleverent ; & la maladie parcourut assez tranquillement tous ses périodes. Cette observation m'a été communiquée par M. Dufour, médecin à Noyon. Je crois devoir en rappeler ici une autre insérée dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, année 1711, pag. 30.

V. OBS. M. Lémeri voyoit une malade qui avoit tous les symptomes de la petite vérole ; elle ne pouvoit sortir. Il sentit qu'il falloit remédier à la sécheresse & à la dureté de la peau ; il fit plonger son malade dans un bain chaud : l'éruption se fit.

J'ai, comme M. Lémeri, employé le bain chaud. Nous avions l'un & l'autre à stimuler, mais doucement, la langueur & l'inertie de la nature, dont les efforts étoient

impuissans pour surmonter les obstacles qu'ils rencontroient à la peau : au contraire, MM. Dufour & Boulenger avoient à calmer la fougue & la rarescence d'un sang bouillant & impétueux ; ils n'avoient d'autre ressource que le bain tiéde qui, loin de raréfier, condensant, au contraire, les fluides, & ralentissant la précipitation de leur cours, n'en humectoit & n'en relâchoit pas moins le tissu de la peau. Les praticiens ne manqueront pas de faire la plus sérieuse attention à ces différences. Au reste, je crois qu'un bain à trente degrés convient merveilleusement à tous les cas. Il est assez au-dessous de la chaleur animale, pour diminuer la raréfaction des liqueurs ; il en est assez près pour faire une sensation agréable sur la faculté sensitive, & amener le relâchement du système vasculé & nerveux. A ce degré, il est un puissant émollient & délayant par l'intus-susception des molécules aqueuses. .

OUVERTURE

De Cadavre ; par le même.

M. de ***, homme d'une constitution athlétique, portant sur le teint l'empreinte du tempérament bilieux, étoit parvenu à l'âge de soixante-douze ans, sans avoir

à se plaindre des moindres infirmités de la vieillesse. La tempérance & la sobriété sont les premières vertus du sage : il se piquoit de l'être. L'austérité de ses mœurs l'éloignoit de tout ce qui pouvoit sentir la mollesse. Il avoit toujours regardé l'exercice comme une des principales sources de la force & de la santé ; & même, dans un âge avancé, il n'en perdoit pas encore l'habitude. Une conduite si réglée sembloit lui promettre les années de Nestor. Il s'embarrassa dans ses éperons, fit une chute sur les genoux ; &, quelques jours après, il se plaignit d'une douleur à l'hypochondre droit. Il ne s'en affecta que médiocrement ; & son peu de confiance à l'art de guérir lui fit négliger les secours : il tenta de se suffire à lui-même. Le dépérissement fut visible de jour en jour : il avoit la jaunisse, des dégoûts & tous les symptômes qui accompagnent cette maladie. Il céda cependant aux instances de sa famille, & consentit à voir un de mes confrères ; mais le mal étoit déjà sans remede. Un empirique de Paris, consulté sur les Mémoires du malade même, lui prescrivit les hydragogues & les draftiques les plus violens. L'hydropisie, déjà commencée, n'en fit que des progrès plus rapides. Il languit six à sept mois ; il vit approcher la mort d'un

œil tranquille : une douleur aiguë au crotaphite gauche lui annonçoit sa fin. Il notifa, pour dernière volonté, qu'il exigeoit qu'on fit l'ouverture de son cadavre. J'y fus appellé avec M. Gauchain, doyen de notre collège. M. Bourgeois, chirurgien très-versé dans l'anatomie, s'en acquitta avec la plus grande dextérité. Je me fais un devoir de rendre compte des remarques que nous a fournies cette dissection. Les occasions de lire, au sein de la mort, la cause ou les effets des maladies, sont trop rares pour ne les pas mettre à profit.

1^o Toute l'habitude de la peau étoit jaune.

2^o Il y avoit engorgement & infiltration au crotaphite gauche.

3^o Les tégumens qui le recouvroient, étoient violet & échymosés.

4^o La ponction, faite au côté gauche, donna quatorze pintes ou vingt-huit livres d'une sérosité fétide, jaune, transparente & savonneuse.

5^o A l'ouverture de l'*abdomen*, tout le canal intestinal nous parut d'un violet tirant sur le noir, & gangreneux. Cette phlogose & sa terminaison pourroient être l'ouvrage des draстиques & des aloëtiques dont avoit abusé l'empyrique V ***.

6^o Le péritoine étoit adhérent au ca-

tum, de manière à ne permettre pas de découvrir le *processus* vermiforme.

7° Le grand épiploon, très-engorgé, portoit des signes de pourriture en plusieurs endroits.

8° Le parenchyme du foie étoit dur au tact : sous le tranchant du scalpel, il a paru raccorni, d'une substance pâle & blanchâtre, mais sans obstruction, & ne contenant point de bile.

9° L'ouverture de la vésicule nous offrit une bonne demi-cuillerée de pierres ou créations biliaires de couleur noire : quelques-unes étoient de la grosseur d'une petite noisette ; toutes étoient friables, âpres & anguleuses. Elles étoient enveloppées d'une matière amurqueuse : tout cela étoit engagé au col de la vésicule, & vers le bec de l'oiseau.

10° La vésicule, énormément dilatée, contenoit cinq à six onces d'une matière lymphatique presque sans couleur, & un peu gluante.

11° Les parois internes de ce kyste étoient aussi pâles & aussi décolorées que sa face externe.

12° Nous avons remarqué un squirrhe de dureté cartilagineuse au pylore ;

13° Le pancréas squirrheux, sur-tout à la partie de laquelle naît son canal déférent.

14° Il y avoit épanchement dans les deux cavités du thorax.

Du reste, les poumons, le cœur, la rate, l'estomac & les reins étoient dans l'état naturel.

Les physiologistes ont été long-tems incertains si la bile cystique se filtroit dans la vésicule ou dans le foie : cette obérvation me semble ne point laisser matière au doute. La sécrétion de la bile se fait dans le foie ; elle est charriée, par le canal cystique, vers la vésicule où elle demeure en entrepôt. C'est sans doute parce que les concrétions biliaires interceptoient cette communication, que les parois de la vésicule ont perdu la teinte jaune que leur imprime la présence de la bile.

On a également long-tems douté s'il se faisoit une véritable sécrétion dans la vésicule : l'énorme dilatation de celle-ci ne laisse pas d'équivoque à cet égard. Comment auroit-il pu se faire qu'elle se fût remplie d'une matière lymphatique, si ce n'est par une sécrétion intérieure que fournissent les glandules que quelques anatomistes y ont découvertes, ou par les lacunes que d'autres prétendent n'être que des orifices vasculaires ? Conçoit on que cette lymphe ait pu être charriée par le canal cystique, si parfaitement obstrué par les pierres biliaires ?

On me demandera peut-être pourquoi

ces concrétions se sont engagées vers le col de la vessie du fiel ? Je suis porté à croire qu'elles étoient formées de long-tems. Le malade ne vivoit, le soir, que de soupe à l'oseille. Personne n'ignore que les acides épaississent, coagulent & verdissent la bile. Si ces matières étoient formées ; par l'effet de leur pesanteur, elles occupoient le fond de la vésicule, & n'étoient pas encore capables d'incommoder ; mais la chute n'aurait-elle pas suffi pour les engager vers le bec de l'oiseau ? La violente contraction des muscles du bas-ventre, d'un côté, de l'autre, celle du diaphragme, en pressant tous les viscères, les refoulent vers la partie concave du foie. Faut-il plus que ces deux puissances pour avoir donné aux pierres biliaires l'impulsion qui devoit les porter à la partie supérieure ? Le fluide, dans lequel elles nageoient, n'a-t-il pas dû favoriser ce déplacement ?

Je sens qu'il auroit été très-avantageux de pouvoir fournir une histoire détaillée de cette maladie ; mais je n'ai pu recueillir que ce qui nous a été exposé par le médecin ordinaire, dans une consultation clandestine, dont le malade n'avoit point connoissance.



PROCÈS-VERBAL

D'Ouverture du Cadavre d'un Enfant d'un mois ; par M. GERARD, docteur en médecine, de la Société royale d'agriculture d'Alençon (a).

Nous avons trouvé, à l'ouverture du corps du fils de M. Turpin, conseiller du roi, officier au grenier à sel de Carrouge,
1° Au bas-ventre, l'estomac rempli de matières noires, & la membrane interne de ce viscère, altérée dans sa couleur; tous les intestins, ainsi que les reins, la rate & le foie, dans l'état naturel;

2° Dans la poitrine, les lobes du poumon du côté gauche, tachetés de noir; le reste en bon état; le cœur & ses appartenances bien conditionnés; le diaphragme flétri dans les endroits attenans l'estomac.

La tête n'a point été ouverte. D'après ce qu'on avoit observé, son ouverture devenoit superflue, & n'auroit été que de pure curiosité.

Cet enfant étoit âgé d'un mois & dix jours, étant né le premier jour de Novembre 1767, & décédé le 10 de Décembre,

(a) Elle fut faite par M. Fourbé, chirurgien, le 11 Décembre 1767.

même année : à sa naissance, il étoit gras & potelé ; à sa mort, il étoit dans l'état de marasme : son déperissement avoit commencé peu de jours après sa naissance. Les huit derniers jours de sa vie, il faisoit de vains efforts pour emboucher le tettin de sa nourrice, & ne pouvoit en pomper le lait : on fut obligé, dans ces derniers tems, de le sustenter de bouillies claires & légères, & de lait qu'on lui mettoit dans la bouche.

Cet enfant étoit le sixième que l'aimable & tendre épouse de M. Turpin a mis au monde, sans qu'il soit arrivé le moindre accident dans aucune de ses couches ; & tous sont morts, quoiqu'ils parussent nés bien vivans, avec les mêmes signes de déperissement, (la maigreur & la difficulté de tetter,) & à-peu-près dans le même âge, sans qu'aucun ait eu une vie plus prolongée, malgré toutes les précautions qu'on a prises, pour donner à ces enfans les meilleures nourrices qu'on pouvoit choisir.

Après une suite d'événemens aussi fâcheux, madame Turpin s'est décidée de nourrir de son propre lait le premier enfant qu'elle aura, malgré la répugnance qu'elle en a conçue, & qui n'est uniquement fondée que sur la délicatesse de son tempérament, toute pénétrée qu'elle est que tout autre lait que le sien n'est point analogue aux principes constitutifs de ses enfans ; &

même cette dame, non moins vertueuse qu'aimable, & qui réunit aux charmes de la figure cette sensibilité d'ame qui va au cœur, n'auroit point de reproches à se faire, pour avoir différé à prendre ce parti, si elle avoit pu vaincre plutôt sur cela la résistance de son mari.

O B S E R V A T I O N R A I S O N N É E

*Sur la Coqueluche; par M. DE LA VALÉE,
docteur en médecine à Craon en Anjou.*

La coqueluche est une toux extrêmement vive & fréquente, déterminée par un *stimulus*, dont le foyer est dans les tuyaux bronchiques, qui met dans un état convulsif les muscles de la respiration, & quelquefois ceux du pharynx, de l'estomac & du bas-ventre, jusqu'au point de gêner, même d'arrêter la respiration, de faire soulever l'estomac par bonds, & de le forcer au vomissement.

Cette maladie n'a presque lieu que dans les enfans, parce que leurs organes, encore délicats, & d'une sensibilité exquise, sont irrités par une foible cause, telle qu'une légère disposition phlogistique dans les bronches, la présence d'une humeur acré qu'ils ne

ne peuvent encore expectorer, ou quelque mauvais leyanin dans l'estomac.

Quoique la cause en soit quelquefois légère, & de peu de conséquence, néanmoins il arrive souvent que les effets en sont très-graves.

Cette affection spasmodique est effrayante ; elle vient par quintes souvent répétées. Il semble que la foible machine de ces tendres sujets aille se détraquer : ces efforts, trop répétés, les épuisent, &, par leur violence, peuvent troubler, même interceper la circulation, engorger les vaisseaux, & les briser, soit dans la poitrine, le cerveau, &c. & les faire périr sur le champ.

Je laisse la cure que tout médecin méthodique peut conduire, soit en adoucissant, humectant la poitrine, calmant l'irritation qu'occasionne le *stimulus*, soit en nettoyant les premières voies par un émétique ou un catartique efficace, selon les indications.

Mais il est essentiel, & c'est rendre un grand service à cette pépinière des hommes si précieuse, que de trouver un moyen efficace qui calme l'orage, & qui rabatte tout-à-coup la fougue de l'accès : avec lui, on mettra un obstacle aux suites funestes de ces efforts multipliés, & on aura le loisir de combattre la cause.

De même que dans une dispute de quelq.
Tome XXVIII. Y.

ques gens du peuple, qui en viennent aux mains, un sage arrive de sang froid, conseille de jeter sur eux quelques sceaux d'eau ; à l'instant, la fureur s'appaise ; chacun se retire stupéfait ; le calme succède ; & tout rentre dans l'ordre.

Pendant l'orgasme où toutes les fibres nerveuses sont en spasme, les muscles violemment agités, les fonctions de chaque organe troublées, & même interrompues, servez-vous d'eau froide ; faites-en un bain, une fomentation, ou une aspersion, suivant le besoin : tout-à-coup, par ce salutaire répercussif, les esprits se calment ; l'ébranlement des nerfs cesse ; les fonctions se rétablissent ; & la sage nature reprend ses droits.

Ce remède agit par le froid qui arrête l'effervescence des esprits animaux.

L'observation suivante va constater l'efficacité de ce palliatif, pour diminuer la longueur des accès de la coqueluche.

Une jeune demoiselle de sept à huit ans, d'une complexion foible & délicate, ayant un teint basané jaunâtre, & une apparence de disposition au *rachitis*, suivit M. son père au grand air, un matin qu'il faisoit un brouillard épais & froid, dans le mois de Novembre. A son retour, on s'aperçut qu'elle avoit une petite toux, sèche, fré-

SUR LA COQUELUCHE. 339
quente, qui devint de plus en plus importune.

Malgré les secours de quelques syrops, la toux fit des progrès : alors je fus appellé. Je lui trouvai de l'abbatement sans fièvre, le teint un peu plus jaune qu'à l'ordinaire, & le ventre constipé.

On me raconta que, pendant le jour, elle touffoit fort peu, mais qu'au premier réveil d'un sommeil fort court, elle ne cessoit de tousser, par quintes redoublées, pendant toute la nuit, avec un vomissement violent ; qu'elle étoit prête de suffoquer à chaque accès de toux qui duroit sept à huit minutes, & qui revenoit trois ou quatre fois par heure.

Je m'apperçus que la position horizontale de la malade, dans son lit, favorissoit le *stimulus* de la toux. En effet, il sembloit lui couler de la membrane pituitaire quelques sérosités qui, descendant sur le larynx & les bronches, excitoient tout-à coup les quintes.

Je jugeai aussi, vu la couleur jaune, & la constipation, que les premières voies étoient embarrassées ; ainsi mes indications furent, comme j'ai marqué ci-dessus, d'adoucir, d'huincer la poitrine, & d'évacuer les matières contenues dans l'estomac & les intestins.

Je prescrivis une infusion théiforme de fleurs de bouillon-blanc avec le miel de Narbonne ; je conseillai des lavemens avec la décoction des herbes émollientes, le miel, & des fomentations sur le ventre, avec la même décoction, dont on imbiboit une flanelle, pour l'appliquer dessus ; je fis garder le lit, les parties supérieures élevées dans un degré de chaleur convenable, & observer un régime exact.

La première nuit, l'enfant dormit bien jusqu'à onze heures que la coqueluche revint avec la même violence : j'eus lieu d'observer le méchanisme de ce désordre.

Je la vis yomir, à différentes reprises, par bonds, & avec des efforts énormes, des matières écumeuses, glaireuses, exhalant une odeur d'aigre, la plus exaltée. Elle avoit les yeux presque sortis de leurs orbités, & étoit prête à succomber, lorsque je me rappellai l'efficacité des bains froids dans la phréénésie.

Dans l'instant, je me fais donner une compresse de linge ; je la plonge dans l'eau froide, l'applique sur la partie inférieure du sternum. La quinte, les spasmes ne tarderent pas à s'apaiser ; le sommeil succéda ; l'enfant, excédé de fatigues, reposa, sans l'éveiller, jusqu'au matin.

Ce fut dans ce tems que je fis le mo-

mént précieux de placer une dissolution de manne aiguisee de deux graitis de tartré émétique pour deux doses , afin d'évacuer le levain aigre qui s'étoit manifesté la nuit précédente , de vider , balayer les premières voies , & donner cours à la bile:

Elle vomit à trois ou quatre reprises ; & le ventre se lâcha deux à trois fois.

Je prescrivis , pour le soir , une émulsion avec les amandés mondées dans une infusion de fleurs de guimauve avec le miel blanc , un peu de syrop de karabé , & quelques grains d'yeux d'écrevisses:

La petite fille dormit bien ; le lendemain , elle ne sentit plus d'aigre , & n'en a depuis apperçu aucun indice. Elle eut un grand appétit auquel on lui permit de se livrer , par une complaisance aveugle : faute d'un régime convenable , & des autres moyens propres à guérir , insensiblement la toux augmenta , revint par quintes ; le sommeil s'interrompit ; le ventre se referma ; & l'orage reparut de nouveau avec un saignement de nez.

De tous les secours qui avoient déjà si bien réussi , on ne put faire usage que de la compresse mouillée d'eau froide , qui eut toujours un succès marqué.

Par l'invincible résistance de cette chétive fille , qui seroit tombée dans des convulsions horribles , si on eût voulu la contraindre ,

on ne put administrer aucun remede : elle resta dix jours sans aller à la selle , ni même lâcher des vents.

Enfin elle rendit , par un travail comme pour l'accouchement , des matieres dures , desséchées , blanches & mêlées de brun , trois fois plus grosses que celles qu'elle ren-
doit ordinairement.

Cet effort fut terminé par les matieres accumulées qui exciterent de violentes coliques dans les derniers intestins. Les fomentations & flanelles imbibées de décoctions émollientes , huileuses , appliquées chaude-
ment sur la région hypogastrique , & les secousses que la toux donnoit au bas-ven-
tre , ne contribuerent pas peu à cette éva-
cuation.

L'enfant se trouva dégagé , & rendit , pendant cinq à six jours , des matieres à-peu-
près de même nature que celles rapportées ci - dessus , avec cette différence qu'elles avoient moins de volume , & qu'elles étoient moins desséchées. Pour favoriser cette crise , je prescrivis une cuillerée de syrop de fleurs de pêcher , aiguisée de quelques grains de poudre cornachine , délayée dans un peu d'eau. Ce remede produisit l'effet que j'en attendois. A mesure que le ventre se vuida , l'appétit revint ; la toux diminua insenible-
ment ; & la santé se rétablit.

Voilà l'histoire d'une maladie qui auroit

SUR UN BRONCHOCÈLE. 343
été plutôt terminée, si la volonté de l'enfant
n'eût pas été plus invincible que le mal.

Il y a lieu de penser qu'elle eût eu peine à
guérir, sans l'application de l'eau froide,
employée au moins dix à douze fois, tou-
jours avec le succès le plus prompt.

O B S E R V A T I O N

*Sur un Bronchocèle guéri par la poudre
de coquille d'œufs calcinés, prise inté-
rieurement; par M. DAPEYRON DE
CHEYSSIOL, médecin à Pléaux en Au-
vergne.*

La nommée Jeanne, âgée de quarante-
deux ans, gouvernante de M. l'abbé Ron-
gier le jeune, docteur en théologie, vint
me consulter, il y a quelque tems, sur une
tumeur du cou, grosse comme le poing,
qui s'étoit accrue journallement depuis plus
de trois ans. Dès que j'eus examiné cette
tumeur, je reconnus aisément qu'on pou-
voit la ranger dans la classe des goîtres, ou
plutôt que c'étoit un véritable bronchocèle.
Cherchant à remonter à la cause du mal, je
fis plusieurs questions à cette fille sur l'état
de ses règles, sa maniere de vivre & sur sa
famille. Elle me répondit que, quoique
née dans le Rouergue, elle habitoit cepen-

dant hōtrē pays de montagne depuis nom-
bre d'années ; qu'elle n'avoit jamais remar-
qué dans ses pateris aucunē incommodité
pareille à la sienne , & que ses menstrues
alloient très-bien ; qu'à la vérité , elle avoit
toujours aimé à boire très-frais ; qu'elle
avaloit même des glaçons en hyver , & que
cela pourroit bien être la cause de son indi-
position. Ensuite ma malade me montra
plusieurs petits paquets contenans une pou-
dre assez alkoolisée , d'un brun noirâtre ;
qu'on lui avoit fait acheter fort cher , dans
l'intention , disoit-elle , de la guérir radica-
lement. Au premier coup d'œil , je pris
cette poudre pour un secret de charlatan ;
mais , l'ayant examinée d'un peu plus près ,
je la jugeai être une préparation mariale
téléguisée. Ma conjecture ne s'est pas trou-
vée fausse : j'ai sçu depuis , que la sœur
de l'hôpital de Salers distribue indifférem-
ment des poudres semblables , tant pour
l'ictere & les pâles couleurs ; que pour
les écouelles , ou le goître ; poudres qui
ne produisent aucun effet pour les der-
rières de ces maladies ; & je laisse à penser
la juste application qu'oni en fait aux autres .
Ayant toutefois réfléchi , je conseillai à ma
malade d'essayer sa poudre discussive , n'hoit's
dans la crainte de paſſer pour critique , si
j'en interdisois l'usage , que pour ne pas lui
laisser régrêttter son argent : d'ailleurs j'étois

presqu'assuré , vu le tempérament de la malade , que cette poudre ne pouvoit lui nuire ; que la tuméfia n'avoit nulle tendance à l'inflammation , puisque son indolence & sa mobilité annonçoient une humeur lymphatique , froide & épaissie. Pour toutes ces raisons , je congédiai notre malade , avec l'ordre de revenir me trouver dans un mois , tems auquel elle auroit fini de prendre sa prétendue poudre fondante. Au bout de cet intervalle , elle ne manqua point de se tendre chez moi : j'examinai de nouveau son bronchocèle ; & j'aperçus le même volume , la même grosseur qu'avant l'usage de la poudre : pour lors je m'informai en détail de ce qu'elle avoit éprouvé , en usant de son remede. Elle m'affura ne s'être apperçue dans son corps , (ce sont ses termes ,) d'aucun effet sensible de ce médicament , & me supplia , les larmes aux yeux , de lui ordonner quelque chose qui réussît mieux. Moins surpris alors de l'inefficacité du remede empyrétique , que touché de l'état de la malade , je lui promis de tenter sa guérison , mais qu'il falloit attendre un bon mois , pour s'assurer de plus en plus du peu de succès de sa poudre , parce que , si j'attaquois tout de suite cette maladie , & avec fruit , elle-même ne manquerait pas d'attribuer sa délivrance au bon succès de son remede. Cette fille goûta mes raisons , acquiesça ; quoiqu'à regret , à ma

lenteur, se retira en silence, & promit d'attendre mon délai. J'avois perdu de vue ma malade; je n'y pensois plus, lorsqu'un matin, (le tems prescrit s'étant écoulé,) je la vois revenir, me priant plus instamment que jamais, de lui donner mes soins. Je lui fis la consultation suivante :

La malade sera disposée à la purgation par l'usage d'une décoction de chicorée sauvage pendant trois jours; (c'étoit dans la belle saison, par un tems chaud; & je me ressouvins de l'Aphorisme d'Hippocrate, section 2 : *Corpora ubi quis purgare voluerit, facile fluentia reddere oportet;*) le quatrième jour, elle sera purgée avec une médecine ordinaire; on laissera passer un jour d'intervalle; &, le fixieme, la malade commencera l'usage de la poudre de coquille d'œufs calcinée un peu moins qu'à blancheur, à-peu près comme le café brûlé à moitié: la dose de cette poudre bien alkoolisée, sera d'un gros le matin à jeun, délayée dans quatre cuillerées de bon vin rouge, ayant soin de ne déjeûner que deux heures après l'avoir avalée.

La dose du soir sera aussi d'une drachme avec autant de vin que le matin; mais elle ne sera prise qu'environ deux heures après le souper de la malade: l'on continuera de la sorte l'espace d'un grand mois. Je lui recommandai de venir me voir tous les huit

jours. Sans autres secours, le goître de cette fille, aussi gros que le poing, commença à diminuer de volume dès le septième jour : après trois semaines d'usage de cette poudre, il se dissipia de plus de deux tiers ; & enfin, du trentième au trente-cinquième jour, il disparut entièrement. Les changemens que j'observai dans l'œconomie animale, furent un crachotement, des urines abondantes, bourbées, & comme plâtreuses, fort troubles, avec quelques petites sueurs aux extrémités supérieures, mais sur-tout à la partie antérieure du cou, sur la tumeur, & au visage ; d'où il semble qu'on peut conclure que la poudre de coquille d'œufs a fait la fonction d'un sel alkali, puisque c'est le propre de ce dernier d'être diurétique, & que les excréptions de notre malade par les urines l'ont emporté de beaucoup sur la salivation, sur la diaphorèse, ou véritable sueur.

Du reste, j'avois d'abord prescrit ma poudre comme absorbante, pour remédier à quelques aigreurs d'estomac, dont la malade se plaignoit trois ou quatre jours après sa purgation ; & je fus porté ensuite à en continuer l'usage, par un cas de pratique tout récent, tiré d'une fièvre maligne, où la parotide gauche, fort gonflée & dure, se termina très-heureusement par résolution. Il y avoit aussi des acides dans l'estomac,

que je combattois avec mon absorbant ; & la dépuration se fit par les urines, au grand soulagement de la malade.

RÉFLEXIONS

Adressées à M. PORTAL, docteur en médecine, sur ses deux Mémoires concernant les Luxations, insérés dans les Journaux de Médecine des mois de Juin 1767, & Janvier 1768 ; par M. DUPEROUY, maître en chirurgie de Paris.

Le courage avec lequel vous avez renoncé, Monsieur, aux recherches que vous aviez entrepris, pour perfectionner les machines propres à faciliter la réduction des os fracturés ou luxés, mérite sûrement des éloges. Il est si rare de voir les auteurs se départir d'une opinion qu'ils ont adoptée, qu'on ne sauroit trop applaudir à la bonne foi de ceux qui reconnoissent leur erreur. Vos deux Mémoires, insérés dans les Journaux de Médecine, ne peuvent que vous faire honneur à cet égard ; j'y ai cependant trouvé des assertions qui m'ont paru mériter quelques animadversions ; j'ose espérer que vous voudrez bien me permettre de vous adresser les réflexions qu'elles m'ont donné lieu de faire.

Vous avancez, Monsieur, qu'il faut plus

de force de la part des machines, que de la part des mains, pour produire le même effet, & cela, ajoutez-vous, à cause de leur mauvaise application; mais, s'il n'est pas possible de les appliquer mieux, ne deviez-vous pas en conclure que leur peu de succès vient entièrement du peu de conformité qu'elles ont avec les parties sur lesquelles on les applique. Vous dites ensuite « qu'il faut un plus grand degré de force pour « étendre une corde longue, qu'une courte; » & cela d'après les longueurs des corps que vous ayez soumis aux épreuves. Vous ajoutez : « Un demi-pied de la peau d'un canard, à l'extrémité de laquelle on a attaché un poids de dix livres, ne s'est allongé que de deux pouces; au lieu qu'une bande de peau d'un pied, ayant la même largeur que la précédente, tiraillée par le même poids, s'est allongée de quatre pouces. » Il n'est pas aisé d'apercevoir l'application de ces expériences au corps humain vivant; & je ne crois pas qu'on en puisse rien conclure. Quant à l'élongation différente de vos deux lanières de peau, il me paroît que la seconde vous a donné celle que vous étiez en droit de conclure de votre première expérience; il en résulte seulement que les extensions suivent la raison des longueurs; ce qu'il a été aisé de prévoir ayant l'expérience; & ne

prouve point du tout qu'il faille un plus grand degré de force pour tendre une corde longue, qu'une courte. Il y a des cordes longues qu'on ne tend jamais parfaitement, & qui n'en produisent pas moins leurs effets. Jetez, je vous prie, les yeux sur les cordes qui servent à remonter les bateaux entre les ponts de la Seine, & vous en serez convaincu. « Enfin, cet exemple posé, je passe » aux luxations de la cuisse; elles me donnent lieu aux mêmes objections: je concilie pour lors la pratique de M. Dupouy à ma théorie. » J'aurois bien désiré que vous fussiez entré dans quelque détail, pour établir cette conciliation qui ne me paroît pas aussi facile qu'elle vous l'a semblé.

Je ne vous cacherai pas, Monsieur, que j'ai été un peu surpris du parallèle que vous faites des succès des charlatans ou rhabilleurs avec ceux que les chirurgiens ont coutume d'avoir dans le traitement des luxations & des fractures. Encore, si vous vous étiez borné à les comparer à ces barbiers de village, sans principes comme sans expérience; j'aurois gémi, avec vous, sur les malheurs de l'art que ces artistes deshonorent; mais vous ne craignez pas d'avancé que ces charlatans font moins de mal dans la pratique des maladies des os, que les chirurgiens les plus experts: je veux penser que cela est échappé à votre plume, &

que, si vous y eussiez réfléchi, vous n'auriez pas hazardé une inculpation si peu méritée, contre des hommes auxquels vous devez quelques égards; mais ce que je ne puis concevoir, c'est le narré que vous faites de la méthode du frere Laurens. Vous dites qu'après avoir placé ses aides, le moine rhabilleur faissoit avec ses deux mains le milieu du bras; &, comme s'il eût voulu *broyer une liqueur* contenue dans un vaisseau, il l'agitait, en tout sens, jusqu'à ce que l'os fût rentré dans sa cavité. L'âge où vous avez fait cette observation, ne vous a pas permis de bien distinguer les objets, ou peut être que le laps du tems a fait échapper de votre mémoire les principales circonstances de sa manœuvre; car vous êtes trop instruit de l'anatomie, pour ignorer que les mouemens de circonduction, dont vous parlez, ne sont pas praticables, lorsqu'il y a une véritable luxation; ainsi, ou il n'y avoit point de luxation, ou elle étoit réduite, lorsqu'il a fait la manœuvre que vous décrivez; vous vous êtes donc trompé, Monsieur, lorsque vous avez avancé un peu plus bas, qu'*en agitant le bras en tout sens, on peut rencontrer la cavité, & y remettre la tête de l'os*; vous avez été également dans l'erreur, lorsque vous avez ajouté que nous suivons à-peu-près les mêmes règles que le frere Laurens. Non, Monsieur, je

ne secoue point les membres, en les réduisant ; j'attends tranquillement, du moins pour l'ordinaire, que l'action & le ressor des muscles remettent la tête de l'os dans sa cavité. Jusqu'à présent, je ne me suis point servi de lacs, ni pour l'extension, ni pour la contre-extension, dans les réductions de la cuisse, que j'ai opérées, sans cependant les rejeter dans le besoin ; avant de finir ces réflexions, je joindrai à ce que je viens de vous dire sur ma méthode, celle que je suis pour la réduction du bras, afin de vous mettre à portée d'étendre davantage les corrections que vous vous proposez d'y faire.

Je n'ai pas vu sans surprise, dans le Journal de Janvier, qu'après avoir dit « que les meilleurs auteurs en chirurgie, convaincus de la nécessité des machines pour la réduction des os, ne s'étoient occupés qu'à les perfectionner ; que cependant quelques personnes en avoient entrevu l'inutilité ! que M. Louis, dans son Discours préliminaire sur le *Traité des Maladies des Os de M. Petit*, fait, sur le danger des manchines, des réflexions très-judicieuses. » Vous ajoutez : « Ce premier rayon de lumière a frapé quelques chirurgiens ; MM. Fabre & Dupouy se sont adonnés au traitement des maladies des os, & ont réduit un grand nombre de luxations sans machines, » M. Louis a, sans doute, fait sentir

sentir le danger des machines ; mais il n'a jamais prononcé qu'elles fussent inutiles. Ce chirurgien a des connaissances sans doute ; mais je ne crois pas qu'il prétende à l'universalité. Convenez, Monsieur, que c'est un peu légèrement que, sans connoître mon Mémoire, qui n'a jamais été rendu public, vous avez avancé que je l'avois puisé dans le Discours de M. Louis ; leur comparaison vous auroit bientôt prouvé le contraire. Non, Monsieur, je n'ai rien pris dans le Discours de M. Louis ; & je n'ai pu rien y prendre, comme j'espere vous le démontrez bientôt. Je ne crois pas que M. Louis ait prétendu faire de ce Discours un ouvrage dogmatique ; j'ignore ce qu'il pense de l'offrande que vous lui présentez si gratuitement ; mais la vérité & la délicatesse de ses sentiments ne lui permettront jamais de s'arroger ce qu'il sçait m'appartenir de la manière la plus incontestable.

Mon Mémoire auroit dû précéder le Discours de M. Louis, si des raisons de santé ne m'eussent empêché de le lire à l'Académie ; aussi se sont-ils suivis de fort près. Comme je m'en étois entretenu quelquefois avec M. Ferret, docteur en médecine de la Faculté de Paris, & chanoine de Cambrai, notre ami commun, je le lui communiquai le lendemain que le Discours de M. Louis eut paru. Je me suis conduit,

dans cette occasion, comme si j'avois présenti que vous viendriez un jour me disputer le droit que j'ai à cette découverte. Je crois que cela suffit pour prouver que je n'ai rien pris dans le Discours de M. Louis ; je vais maintenant faire voir que je n'ai pu rien y prendre.

Ce Discours n'est que l'histoire d'une querelle que feu M. Petit s'attira assez mal-à-propos : les deux partis eurent des torts ; mais les adversaires de M. Petit eurent le plus souvent raison ; l'entêtement qu'il montra, pour soutenir la bonté de la plus mauvaise des machines, lui fit tort : il succomba à la fin, quoiqu'il eût pu, avec un peu plus de logique & de connoissance des mécaniques, mieux défendre sa cause.

D'ailleurs il n'y a rien, dans ce Discours, qui ait pu me conduire à changer, comme je l'ai fait, la méthode qui avoit été jusqu'ici en usage pour la réduction des luxations & des fractures. M. Louis s'est contenté d'apprécier & de juger ce qui avoit donné lieu à la controverse ; il n'établit nulle part, ni les principes ni la méthode d'après laquelle on devoit se conduire dans le traitement des luxations & des fractures ; on ne trouve, dans son Discours, que ce que tous les auteurs qui ont traité de cette matière, ont dit avant lui. Vous pouvez juger maintenant si ce Discours a pu être pour moi une source

SUR LES LUXATIONS. 355
de lumiere, comme vous l'avancez assez
gratuitement.

La rupture du tendon d'Achille ne tient pas un petit coin dans le Discours de M. Louis. M. Petit avoit dit que Cochoix s'étoit cassé le tendon, en tombant à terre, droit sur la pointe de ses pieds étendus ; de maniere que ces tendons furent, pour ainsi dire, surpris dans leur plus forte tension. M. Louis, se joignant aux adversaires de M. Petit, est d'une opinion contraire, en disant que *le tendon d'Achille n'est dans une forte tension, que lorsque le pied est très-fléchi.* Le tendon est peu extensible ; &, dans ce cas, c'est la partie charnue du muscle qui s'étend : la preuve en est qu'on n'a qu'à fléchir fortement le pied, pour sentir dans le gras de jambe une espece de fatigüe douloureuse. Les muscles trop tendus, s'irritent, se roidissent & font des efforts continuels qui équivalent, pour ainsi dire, à la contraction ; ce qui est très-remarquable dans la luxation de la mâchoire, par l'éloignement des muscles du centre de leur mouvement. « On peut croire, contre l'opinion » de M. Petit, (c'est M. Louis qui parle,) « que Cochoix s'est cassé le tendon avant sa » chute, au moment même qu'il avoit le » bout de ses pieds appuyés sur le bord de » la table. Il avoit manqué son élan ; la » ligne de gravité étoit sans appui ; la crainte

» de se tuer , en tombant à la renverse , fit
» faire à Cochoix un puissant effort des
» muscles extenseurs des pieds , pour se re-
» dresser ; mais la résistance de la table n'a
» pas permis aux pieds fléchis sur son bord ,
» d'obéir à cette contraction : c'est dans cet
» instant que le tendon a éprouvé le tiraille-
» ment violent auquel il n'a pu résister. »
Tout ceci ne me paroît pas trop clair ; je
ne scaurois arranger dans mon esprit , com-
ment la résistance de la table a pu nuire dans
cette circonstance : si elle n'eût pas résisté ,
Cochoix m'auroit paru bien plus en danger :
cette résistance étoit très-utile pour servir
de point d'appui au levier. Cochoix ne fit
pas une chute ; il sauta de haut en bas , &
de devant en arrière ; ce qu'il n'auroit ja-
mais pu faire sans l'action des tendons
d'Achille. M. Louis n'a pas fait attention
qu'en quittant la table , comme Cochoix le
fit , il fut obligé de s'élever sur ses pieds , &
ensuite au-dessus de la table , pour sauter en
arrière , & tomber sur la pointe de ses
pieds : c'est alors que ces tendons n'ont pu
supporter la pesanteur du corps , encore
augmentée par la chute ; & ils se sont rom-
pus. C'est là à-peu-près l'explication que
M. Petit donne de cet accident ; & je la
crois juste: Les muscles étant en contrac-
tion , les tendons devoient s'allonger ; &
M. Petit auroit bien placé le mot de *tension* ,

s'il ne l'avoit pas rapportée à la contraction, comme on le voit dans d'autres endroits de son ouvrage.

Rien de mieux connu pour cette rupture, que le bandage de M. Petit ; reste à sçavoir s'il est nécessaire : tous ces bandages ne paraissent avoir été imaginés que dans le préjugé où l'on est que, malgré la section de leurs tendons, les muscles conservent la faculté de se contracter ; ce qui est une erreur. Les précautions que M. Monro prit pour lui-même, & qui sont rapportées dans les *Mémoires de la Société d'Edimbourg*, manifestent assez qu'il est dans le même préjugé. Pour moi, je crois qu'on parviendroit facilement, par une situation convenable de la partie, à guérir la maladie, sans fatiguer le malade par de pareils bandages (a).

M. Louis fait encore valoir le mérite de ce bandage, dans le cas où ces tendons seroient divisés par l'instrument tranchant, sans spécifier les attentions qu'il faudroit apporter dans ces sortes de cas. Je crois qu'en général, ce bandage seroit très-pernicieux par l'extrême extension qu'il procureroit,

(a) Depuis que j'ai écrit ceci, j'ai eu occasion d'en parler à M. Pibrac qui non seulement a été de mon avis, mais encore m'a cité plusieurs exemples de personnes qu'il avoit guéries par le repos & les attentions les plus simples.

en faisant chevaucher les bouts des tendons l'un sur l'autre, & les faisant échapper de leur gaine, & en occasionnant leur réunion avec la plaie des parties voisines.

M. Louis termine la première controverse, en résumant les raisons des adversaires de M. Petit, qui concluent qu'avec les conditions requises, on réussira à réduire les luxations par la seule opération de la main, beaucoup plus sûre, plus parfaite que les machines. Les antagonistes ne sont jamais de bonne foi entr'eux : il y a certainement des luxations très-difficiles à réduire. Les adversaires de M. Petit ne disoient pas que, pendant ces disputes mêmes, lorsqu'ils n'avoient pas pu faire la réduction avec les mains, ils faisoient usage de la moufle. « La préférence, continue M. Louis, qu'on donne ici à l'opération de la main, sur celle des machines, peut faire un principe très-solide dans la chirurgie des luxations. » Je crois qu'il mérite d'être discuté avec la plus grande attention. » *Que gagneroit-on, en le discutant ?* Si l'on s'est ingéré d'avoir recours aux machines, avant d'employer la force des mains, ce n'est pas au défaut de principes qu'il faut s'en prendre, puisqu'ils sont établis de tous les tems ; & si on n'y a pas toujours réussi, c'est qu'on n'a pas su faire un usage raisonné de la force des mains. « La réduction des luxations, dit

» encore M. Louis , dépend de plusieurs
 » mouvements combinés. Chaque espece de
 » déplacement exige que le membre soit
 » situé différemment , pour que les muscles ,
 » qui sont accidentellement dans une tension
 » contre-nature , ne soient pas exposés à de
 » nouvelles violences , par l'effet des exten-
 » sions nécessaires. » Comment arranger tout
 cela avec les méthodes en usage ? ... « Per-
 » sonne n'ignore qu'après les extensions con-
 » venables , il faut conduire la tête de l'os
 » dans sa cavité , par le même chemin qu'on
 » estime qu'elle a fait , en en sortant , quand
 » même ce ne seroit pas le plus court. » Il est
 bien étonnant qu'on nous répète encore ces
 vieux preceptes aussi inutiles qu'impossibles
 dans leur exécution. Qui peut se flater de
 deviner la marche que la tête de l'os a tenue ,
 soit en se déplaçant , soit après ? Songe-t-on
 à toutes ces choses , quand on fait une ré-
 duction ?

Puisque nous en sommes venus à la luxation de la mâchoire , crainte qu'on ne me prévienne , je vais exposer ma méthode. Il y a quelques années que , faisant une de ces réductions , mes pouces furént pris entre les dents , par la détente subite de la mâchoire. Mes réflexions me firent découvrir un moyen de n'en être plus la dupe. Pour cet effet , chaque fois que ces luxations se font présentées , j'applique mes mains à l'or-

dinaire , & je porte les pouces , dans l'intérieur de la joue , sur les muscles *masseter* & *crotaphyte* ; j'étends ces muscles ; je les gêne & les écarte , le plus que je puis , contre la joue ; & la luxation se réduit dans l'instant.

La boëte de M. Petit , pour les fractures compliquées de la jambe , est gênante & embarrassante dans les pansemens ; celles de M. De la Faye lui sont mille fois supérieures & les seules convenables dans tous les cas. On trouve encore , dans ce Discours , un appareil pour les fractures du col de l'*humerus* ; il consiste dans une étoupage proposée autrefois par M. Moscati. Cette fracture ne peut être contenue par aucun appareil ni bandage. Les pièces ne peuvent pas se déranger ; il n'y a qu'à tenir le bras en écharpe , collé contre les côtes : l'étoupage n'y est pas plus utile ; elle se desséche , s'écarte de la peau , & y fait un très-mauvais effet ; si M. Louis en avoit fait usage , il ne l'auroit pas proposée tout de nouveau dans le quatrième volume des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*. M. Louis termine son Discours par les luxations consécutives de la cuisse , après les chutes sur le grand *trochanter* , & par les fractures en long des grands os.

Vous voyez , Monsieur , qu'en parcourant le Discours de M. Louis , je vous ai

exposé les passages les plus remarquables ; & je ne crois pas que vous y ayez apperçu le rayon de lumiere dont vous avez voulu lui faire honneur. Je finirai ces réflexions, en rapportant ce que j'ai ajouté aux méthodes connues de réduire la luxation du bras. Vous aurez beau vous récrier, fondé sur les expériences que vous avez faites, qu'on coupe, qu'on déchire, qu'on étrangle les muscles & les tendons ; je vous avoue que je ne puis en être effrayé. C'est une tentative infructueuse que je vous présente : ce ne sont pas toujours les opérations où le succès est le plus complet, qui nous instruisent davantage.

Il y a un an que je fus mandé pour une luxation du bras, qui étoit faite depuis un mois ; en arrivant, j'y trouvai plusieurs de mes confrères & quelques autres chirurgiens. On fit aussi-tôt lever le malade ; on le plaça sur une chaise, & on me présenta le bras luxé. La tête de l'os étoit en devant, & fort haut sous le grand pectoral. Je me défendis d'être le premier à mettre la main à l'œuvre. M. Didier 1^{er} me dit qu'il étoit inutile que j'insistaïs ; qu'il y avoit quatre ou cinq jours qu'ils avoient fait toutes les tentatives imaginables, sans avoir pu parvenir à faire quitter à la tête de l'os la place qu'elle occupoit : pour lors je fis coucher le malade en travers au pied de son lit ; je pris une

grande serviette douce ; j'en rassemblai les bouts dans chacune de mes mains, pour en former une espece de lien ; j'en appliquai le milieu sous l'aisselle ; les deux bouts étant portés sur l'épaule, je les fis croiser, en les passant d'une main dans l'autre, & en serrant fortement & étroitement les muscles & les autres parties avec l'omoplate. Les chefs furent conduits ensuite par-devant & par derrière le col, & tirés de toute la force de l'aide qui les tenoit. Un autre aide embrassa d'une main les doigts de la partie malade, & de l'autre main, le carpe. Ordinairement cela suffit pour faire l'extension & la contre-extension ; mais ici il fallut successivement employer d'autres extenseurs qui furent placés à la partie inférieure de l'avant-bras, & au-dessus des condyles de l'*humerus*. Malgré la force de toutes les extensions, la tête marcha difficilement & lentement ; parvenue au bord de sa cavité, nous fimes tout ce qu'il fut possible pour l'y faire entrer, ou tout au moins pour la jeter sous l'aisselle ; mais ce fut inutilement. Nous jugeâmes que cet empêchement ne pouvoit venir que de la capsule articulaire qui, après avoir été percée par la tête de l'os, s'y étoit consolidée de façon à ne pas pouvoir en être détachée facilement. Cependant nous convînmes de nous rassembler encore une fois ; ce qui se fit six jours après. Nous

obtinmes bien plutôt que la première fois les mêmes succès dans les extensions & les contre-extensions ; mais nous éprouvâmes la même impossibilité dans la réduction ; & nous prîmes le parti d'y renoncer. L'ouverture de la capsule s'étoit faite vraisemblablement dans la même direction que celle qu'avoit prisé la tête de l'os. Il y a des auteurs, entr'autres M. Duverney & quelques praticiens qui assurent qu'elle se fait toujours dans sa partie inférieure ; ils étayent cette assertion sur les raisons les plus futiles, & les moins réfléchies.

Que penserez-vous, Monsieur, du lac qui a servi à faire la contre-extension ? Vous imaginez, sans doute, qu'il a dû produire quelque désordre, ou tout au moins quelque meurtrissure à la peau : je puis vous assurer qu'il n'a pas laissé le moindre vestige ; & le malade auroit été en état, dès le lendemain, de soutenir les mêmes manœuvres. Une attention qu'on doit avoir dans ces sortes de luxations, c'est de repousser le côté du lac vers la poitrine, afin qu'il ne retarde pas la marche de la tête de l'os.



OBSERVATIONS

Concernant une Grotte située sur la croupe de la montagne d'où jaillissent les eaux thermales de Bagnères de Luchon ; par M. CAMP MARTIN, apothicaire-major breveté du roi pour l'hôpital & eaux minérales audit Bagnères de Luchon.

Un particulier de Bagnères fit, en 1759, creuser une grotte entre les bains de cette ville & les sources d'où découlent les eaux thermales. Cette entreprise pouvoit devenir préjudiciable au bien public ; M. d'Etigny en arrêta heureusement le progrès. Ce particulier fut obligé de discontinue l'ouvrage qu'il avoit commencé ; il laissa, en conséquence, dans le même état la grotte qu'il avoit déjà faite.

Je me transportai à Bagnères de Luchon, au mois d'Octobre 1761. J'examinai toutes les eaux minérales ; je visitai ensuite cette grotte ; elle est au bas de la montagne : sa situation est horizontale. Elle a environ douze pieds de longueur, trois pieds & demi de largeur, & quatre pieds de hauteur. Elle est dans un champ formé d'une terre éboulée, résultante de la décomposition du schiste ; elle est argileuse.

Les parois latérales de cette grotte étoient

couvertes d'incrustations salines ; il n'y en avoit que peu à la voûte : je posai la langue sur le sol ; je n'y sentis aucune astiction.

Cette grotte étoit traversée par un filet d'eau thermale, qui sortoit du fond de la grotte, & se perdoit à l'autre extrémité. L'eau couloit avec lenteur ; elle étoit limpide comme toutes nos eaux thermales ; elle avoit, comme elles, le goût & l'odeur d'*hepar sulphuris*. Il me fut impossible d'y plonger mon thermometre ; mais je jugeai, au tact, qu'elle avoit environ 30 degrés de chaleur à la graduation de Reaumur.

Après ces observations, j'examinai les incrustations salines : c'étoient des cristaux soyeux qui, à l'inspection & au goût, me parurent étre de l'alun de plume. Je levai cette incrustation avec un couteau ; elle étoit épaisse d'environ cinq ou six lignes. Je creusai ensuite la terre dans l'endroit d'où j'avois tiré ce sel ; elle ne donna aucun indice de substance saline : j'apperçus seulement dans cette terre des indices de fer, par quelques nuances de rouille ou d'ocre à la surface des petits feuillets de schiste, qui se trouvent dans cette terre en décomposition imparfaite.

Les incrustations salines que j'avois enlevées, jetées sur une pelle rouge au feu, se boursouflerent & me donnerent les mêmes phénomènes que l'alun.

J'en fis dissoudre une certaine quantité dans l'eau de rivière distillée : cette dissolution, filtrée & évaporée, me refusa d'abord la crystallisation ; mais, par les manipulations ordinaires, & un peu plus d'attention, j'en obtins des cristaux qui caractérisoient l'alun : leur goût, leur calcination, leur qualité rongeante sur les chairs baveuses, rendirent la conviction complète.

Le propriétaire du champ dans lequel se trouve cette grotte, en ayant fermé, au mois de Mai 1765, l'entrée avec des planches sur lesquelles il fit jeter de la terre, je fus obligé de discontinue mes observations jusqu'au mois d'Août 1766, que MM. Richard, médecin du roi, & Bayen, apothicaire-major des armées du roi, se rendirent dans ce pays, pour faire l'analyse de nos eaux minérales.

Je leur fis l'histoire de cette grotte ; ils la firent ouvrir : j'y descendis avec M. Bayen. Elle contenoit beaucoup de vapeurs chaudes à odeur d'*hepar*, qui se dissipèrent insensiblement par le contact de l'air extérieur. Nous n'y trouvâmes aucun vestige d'alun ; nous apperçûmes seulement sur les parois latérales quelques petits cristaux allongés en aiguilles ; ils résistoient sous la dent ; ils se dissolvoient très difficilement sur la langue ; ils avoient enfin les propriétés qui caractérisent le sel séléniteux. Le filet d'eau

qui traverse cette grotte, étoit couvert d'une pellicule blanchâtre extrêmement mince : cette croûte, soumise aux expériences, m'a présenté les mêmes phénomènes que le soufre commun.

Depuis que la grotte a été ouverte, je m'y suis rendu exactement, pour observer si l'alun s'y reproduissoit. Le sixième jour, j'ai senti de légères astriction, en posant ma langue sur la base des parois latérales. Le quinzième jour, j'ai apperçu des cristaux soyeux qui s'étendoient assez haut. Au bout d'un mois, ces cristaux ont formé des croûtes épaisses, groupées en houppes. Le progrès de cette production alumineuse a toujours continué jusqu'à ce qu'il y en ait eu la même quantité qu'il y en avoit avant que la grotte fût fermée.

Cette incrustation d'alun est aujourd'hui épaisse d'environ cinq ou six lignes ; elle ne s'étend que sur les parois latérales : l'on voit seulement, sur la voûte, quelques cristaux solitaires. Cette croûte alumineuse est tachée en jaune, de distance en distance, à la surface ; l'intérieur est blanc.

J'ai raclé avec le couteau cette matière jaunâtre ; je l'ai jettée dans la teinture de noix de galle qu'elle a noircie. Cette dissolution filtrée n'a conservé qu'une teinte légère en brun.

J'ai jetté dans la teinture de noix de galle

de la matière blanche qui se trouve même sous les taches jaunes : cette teinture n'a point été noircie.

Les eaux thermales, qui traversent le sol de la grotte, sont aujourd'hui limpides comme elles l'étoient avant que la grotte fût fermée. Elles ne sont plus chargées de cette croûte de soufre dont elles étoient couvertes, lorsque j'y descendis avec M. Bayen ; en sorte que, par le contact de l'air extérieur, le soufre semble n'avoir cessé de se produire sur ces eaux, que pour faire place à l'alun qui s'est formé, à son préjudice, sur les parois latérales de la grotte.

La théorie de cette disparition & réparation de l'alun & du soufre, l'un au préjudice de l'autre, selon que la grotte est fermée ou ouverte, me paroît très-difficile à déterminer : seul abandonné à moi-même dans un pays à demi-barbare, je n'aurois jamais songé à donner des suites à mes observations, si je n'y avois été engagé par des amateurs de la chymie & de l'histoire naturelle, qui sont venus dans nos vallées dans l'été de 1767, & qui ont trouvé ce phénomène assez intéressant pour désirer qu'il soit constaté.

Mais, quelques efforts que j'aie faits, il m'a été impossible de donner quelque chose de certain : si je hazarde mes conjectures, ce n'est que pour mettre quelqu'un plus éclairé

éclairé que moi, à portée de découvrir la cause de ce phénomène qui paroît inexplicable; mais avant il est nécessaire de dire quelque chose de nos eaux.

1° Nos eaux sont limpides;

2° Elles ont le goût & l'odeur d'*hepar sulphuris*;

3° Elles déposent une matière glaireuse, onctueuse, blanchâtre & insipide au goût, pendant qu'elle est encore mouillée;

4° Elles déposent, à l'air libre, cette matière blanchâtre fort près de leur source, & continuent de faire ce dépôt à la distance de vingt-quatre pieds ou environ: alors elles perdent le mauvais goût & la propriété de noircir l'argent, & produisent des plantes aquatiques, comme l'eau commune.

5° Cette matière, étant desséchée, a le goût salin du soufre; mise sur une pelle à demi-rougie au feu, elle s'enflamme comme lui.

6° Cette matière pulvérisée, jettée sur l'eau forte, ne fait aucune effervescence; elle s'est étendue à la surface, & ne s'est précipitée que long-tems après.

7° La dissolution de mercure dans l'eau forte, jetée dans nos eaux thermales, fait un précipité noir, lequel, étant desséché, s'enflamme ainsi que le soufre, si on le jette sur une pelle à demi-rougie au feu.

8° Nos eaux noircissent l'argent qu'on y

plonge : les vapeurs qui s'en élèvent, le noircissent aussi, mais moins que lorsqu'on l'y plonge.

9° Elles verdissent les pétales récentes de *pinguicula*, ou de violettes, lorsqu'on les y jette pilées.

10° Les vapeurs qui s'élèvent de ces eaux, ne décolorent point les fleurs de *pinguicula*, en les y laissant exposées même pendant trois jours.

11° La noix de galle donne à ces eaux thermales une teinture rousse, pareille à celle qu'elle communique à l'eau de rivière distillée.

12° Ces eaux n'operent presque pas de changement sur la teinture de tournesol.

13° Elles ne caillent point le lait.

14° Le savon ne s'y décompose pas.

15° Les sels de tartre & de soude n'y produisent aucun phénomène apparent.

16° Les acides minéraux les louchent d'un blanc mate.

17° Nos eaux deviennent d'un blanc mate par le refroidissement ; à l'air libre, dans les cuves ou baignoires, & y déposent cette matière blanchâtre dont nous avons parlé.

D'après toutes ces observations, j'ai jugé que nos eaux thermales contiennent un *hepar sulphuris* à base alkaline, & point d'acide, du moins libre ; que cet *hepar* se décompose par le contact de l'atmosphère.

Il est d'abord certain que nos eaux contiennent du soufre ; les 3^e, 5^e, 6^e & 7^e observations le démontrent.

Il est encore évident qu'elles contiennent une matière alkaline : je l'infère de la 9^e observation.

Il est, outre cela, clair que cette matière alkaline est combinée en entier, ou en partie, avec le soufre ; ce qui doit former un *hepar sulphuris* : de cette combinaison résultent la limpidité, le goût, l'odeur & la propriété qu'ont nos eaux de noircir l'argent qu'on y plonge : la 7^e observation vient à l'appui par la double décomposition.

Il demeure également établi que ces eaux ne contiennent pas d'acide libre ; les 9^e, 12^e, 13^e, 14^e & 15^e observations le prouvent invinciblement.

Il est encore manifeste que l'*hepar sulphuris*, contenu dans ces eaux, se décompose par le contact de l'atmosphère : je l'établis par les 4^e, 5^e & 17^e observations. Pour mieux m'en convaincre, j'ai rempli, à la source de nos eaux thermales, six bouteilles ; je les ai goudronnées, après les avoir exactement bouchées avec du liège : pendant 6 mois que j'ai gardé ces bouteilles en cet état, il n'y a été fait aucun dépôt ; & l'eau qui y étoit contenue, a conservé sa limpidité, malgré le refroidissement.

Cela posé, venons à la théorie de la

disparition & réparation de l'alun & du soufre qui se reproduisent tour-à-tour dans la grotte, qui fait l'objet de nos observations, selon qu'elle est ouverte ou fermée.

Cette grotte est, comme nous l'avons déjà dit, dans un champ formé d'une terre argileuse, résultante de la décomposition du schiste; elle est traversée par un filet d'eaux thermales.

Ces eaux contiennent un *hepar sulphuris*. L'adhérence de l'acide & du phlogistique du soufre est extrêmement diminuée par l'union du soufre avec la matière alkaline: le phlogistique étant infiniment plus volatil que l'acide du soufre, il doit s'évaporer, du moins en partie, par le contact de l'atmosphère: la propriété de noircir l'argent, qu'ont les vapeurs qui s'élèvent de ces eaux, prouve qu'il se fait une dissipation du phlogistique; mais il ne peut pas s'évaporer du phlogistique, sans qu'une partie de l'acide du soufre n'acquiere sa liberté, (à moins que ces eaux ne contiennent du phlogistique surabondant à la réaction du soufre,) & brise les liens qui le tenoient intimement uni au phlogistique.

Il est démontré, en outre, par la 10^e observation, que l'acide sulfureux, qui se dégage dans cette décomposition, ne s'évapore point.

Cela une fois convenu, il est aisément d'expli-

quer la formation de l'alun, pendant que la grotte est ouverte. La partie de cette grotte, baignée par les eaux thermales, étant une terre argilleuse, l'acide du soufre, qui jouit de sa liberté, doit s'y combiner & former un sel neutre qui n'est autre chose que l'alun, puisque l'alun est un sel composé d'acide vitriolique, uni à une terre argilleuse, comme M. Macquer l'a très-bien prouvé dans un Mémoire sur les Argilles, lu à l'Académie des sciences en 1762.

Cet alun étant formé sur la partie de la grotte que baignent les eaux thermales, il doit monter jusqu'à la voûte, par le même mécanisme qui fait monter le salpêtre le long des murailles, c'est-à-dire que les parois de la grotte doivent faire à l'alun ce que le siphon fait aux fluides : c'est ainsi que j'ai pu expliquer, par M. Rouelle, l'ascension du salpêtre le long des murailles.

On pourroit m'objecter, concernant la formation de l'alun, que l'acide du soufre ayant plus d'affinité avec la matière alkaline qu'avec la terre argilleuse, il devroit plutôt se combiner avec la première, qu'avec la dernière.

Mais cette objection tombe, parce que l'alkali étant déjà saturé de phlogistique, l'acide du soufre ne peut avoir aucune action sur lui, pour s'y combiner au préjudice de la terre argilleuse, puisque, quelqu'acide

qu'on verse sur de l'alkali saturé de la matière colorante du bleu de Prusse, il ne peut contracter aucune union avec l'alkali, ainsi que M. Macquer dit l'avoir remarqué dans un Mémoire sur le Bleu de Prusse, lu à l'Académie des sciences en 1752.

Telles sont mes conjectures concernant la formation de l'alun : quelque peu certaines qu'elles soient, je voudrois que celles que j'ai à donner concernant sa destruction, fussent aussi vraisemblables.

L'alun, avons-nous dit, disparaît, lorsque la grotte est fermée : voici les raisons qu'on peut en donner.

1^o Il n'y a point de sel qui ne se décompose dans l'eau à un certain degré de chaleur long-tems continué : les vapeurs qui s'éventent du filet d'eau qui traverse la grotte, étant fort chaudes, & la grotte restant toujours fermée, elles ont pu évidemment décomposer l'alun.

2^o Les mêmes causes qui font évaporer le phlogistique, lorsque la grotte est ouverte, produisent le même effet, lorsqu'elle est fermée. Le phlogistique étant plus volatile que l'acide du soufre, il doit s'en élever, même dans ce dernier cas, mais en moindre quantité que dans le premier cas. Les vapeurs phlogistiques ne pouvant pas se dissiper comme lorsque la grotte est ouverte, leur action sur l'alun doit être insin-

ment plus grande ; par conséquent, le phlogistique doit se combiner avec l'acide de l'alun, s'unir avec lui, & détruire le sel alumineux que l'acide vitriolique formoit avec la terre argilleuse.

Mais 1^o, dans cette hypothèse, l'acide du soufre contenu dans les eaux, qui jouit de sa liberté par l'évaporation du phlogistique, devroit, à son tour, se combiner avec la terre argilleuse, & former de l'alun.

Mais 2^o le phlogistique s'unissant avec l'acide vitriolique, dont l'alun est composé, ils devroient former du soufre ; l'une & l'autre objection ne sont pas difficiles à résoudre.

Il est vrai que l'acide du soufre, qui se trouve libre par l'évaporation du phlogistique, doit se combiner avec la terre argilleuse, & former de l'alun ; mais l'action du phlogistique sur l'alun continuant toujours, ce sel doit être détruit aussi-tôt qu'il est formé.

Mais, continuera-t-on, de la combinaison du phlogistique avec l'acide vitriolique, dont l'alun est composé, il devroit toujours en résulter du soufre : je l'accorde, s'il est possible à la nature de produire du soufre par la voie humide.

Quelle que soit la substance qui doit résulter de la combinaison du phlogistique qui s'éleve des eaux thermales, avec l'acide vitriolique dont l'alun est composé, il est

376 OBSERVATION SUR UNE GROTTE

certain que je n'en ai trouvé aucune à la place de l'alun, à moins qu'on ne veuille prendre pour cette substance la pellicule blanchâtre qui couvroit les eaux, lorsque je descendis dans la grotte ; ce qu'on ne sçauroit imaginer ; & supposé que, dans mon hypothèse, il doive en résulter quelque substance différente de cette pellicule blanchâtre qui n'éroit que du soufre, je n'ap-percrois point de cause qui ait pu la détruire & la faire disparaître, à moins que cette substance n'ait été dissoute par l'humidité des vapeurs qui s'élévent ; mais je n'en ai trouvé aucun indice.

*Faute essentielle à corriger dans le Journal
du mois de Février 1768.*

Page 176, ligne 7, l'espace de six mois, laissez de deux mois.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
FÉVRIER 1768.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 7 h. du mat. d'au demie du soir.	A 2 h. d'au demie du soir.	A 11 h. d'au demie du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	2	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
2	1	3 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
3	0 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{4}$	28	28	28
4	0 1	1 $\frac{1}{2}$	1	28 1	28 1	28 2 $\frac{1}{4}$
5	1	3	0	28 3	28 4	28 5 $\frac{1}{2}$
6	0 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5
7	2 $\frac{1}{4}$	4	3 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
8	2 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28
9	0	3 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28	27 11	27 11
10	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	6	27 10 $\frac{3}{4}$	27 10	27 10
11	6 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	6	27 11	27 11	27 10
12	7 $\frac{1}{4}$	8	11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{3}{4}$	28
13	6 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	6	28	28 1	28 1
14	4	10	5 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
15	4	9 $\frac{1}{2}$	7	28	27 11	28
16	7 $\frac{1}{4}$	9	7	28	28	28 $\frac{1}{4}$
17	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	3	28	28	28
18	1 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	28	28	28
19	6 $\frac{1}{2}$	8	6 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
20	6	9 $\frac{1}{2}$	7	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
21	7	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	28	28 2
22	7 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
23	7 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
24	8 $\frac{1}{4}$	11	8 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1 $\frac{1}{4}$
25	8	10	7	28	28	28
26	4 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 4
27	6 $\frac{1}{4}$	10	8 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
28	8 $\frac{1}{4}$	13	9 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
29	8 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	E. nuages.	E-S-E. nuag. pluie.	Couvert. pl.
2	E. couvert. pet. pluie.	E. c. pluie.	Nuages.
3	E. beau. nuages.	E-N-E. couv. nuag. beau.	Beau.
4	N - E. épais brouillard.	N-E. couv.	Couvert.
5	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
6	N - N - E. n.	N - N - E. c.	Couvert.
7	N - N - E. c.	N - N - E. c. pet. pluie.	Couvert.
8	N - N - E. c.	N-E. couv. nuages.	Couvert.
9	N-E. brouill. couvert.	S. nuages. b.	Beau.
10	S-O. couv. n.	S O. nuag. v. beau.	Beau.
11	S S-O. couv.	S-S O. nuag.	Couvert.
12	S-O. nuages. couvert.	S-O. c. nuag.	Beau.
13	S-O. nuages.	S-O. nuag. b.	Nuages.
14	S. nuages.	S. couvert. n.	Beau.
15	S-S E. nuag.	S-E. pl. nuag.	Beau.
16	S-E. nuages. pet. pl. couv.	E. couv. nuages. beau.	Couvert.
17	E. couvert. nuages.	E. nuages.	Couvert.
18	E. couv. n.	E. nuages. pl.	Couvert.
19	S-S-O. couv.	O. couvert.	Couvert.
20	O-S-O. couv.	S - O. couv. petite pluie.	Couvert.
21	S-O. pl. cont.	O-S-O. couvert. nuages.	Couvert.

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir d 11 h.
22	S-S-O. pluie.	S. couvert.	Nuages.
23	S-S-O. couv.	O. nuages.	Nuages.
24	O-S-O. n.	O. pl. nuages.	Nuages.
25	S-O. couv.	S-O. pluie.	Pluie.
26	O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
27	S-O. couv.	S-O. couv. petite pluie.	Couvert.
28	O. nuages.	O-S-O. n. couvert.	Couvert.
29	S-O. couv.	S-O. nuag.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, d'un degré au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes: la différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N.

3 fois du N-N-E.

3 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

6 fois de l'E.

1 fois de l'E-S-E.

2 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

3 fois du S.

4 fois du S-S-O.

Le vent a soufflé 9 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.

Il a fait 9 jours beau.
2 jours du brouillard.
22 jours des nuages.
25 jours couvert.
10 jours de la pluie.
1 jour du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1768.

Les maladies qui ont régné pendant ce mois, ont été les mêmes que celles du mois précédent ; elles ont paru seulement d'un caractère moins difficile. Les petites véroles, que les grands froids du mois dernier avoient suspendues, ont paru se renouveler avec plus de force : on n'a cependant pas ouï dire qu'elles ayent fait de ravage.

Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Janvier 1768 ; par M. BOUCHER, médecin.

La gelée a été forte du 2 au 6 de ce mois. Un thermometre, exposé au sud-est (a), a

(a) Je n'ai pu observer le thermometre exposé au nord, ma fille se trouvant alors dans la suppuration de la petite vérole, dans la chambre où j'ai un thermomètre à cette exposition.

marqué , le 2 , $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congélation ; & , le 4 , 10 degrés. Le 5 , sa liqueur est descendue à $12\frac{1}{2}$ degrés sous le même terme (a) ; & , le 6 , elle a été observée un peu au-dessous de 12 degrés : le 7 , elle n'étoit qu'à $6\frac{1}{2}$ degrés. Il a très-peu gelé les jours suivans : le 16 , le thermomètre a été observé , de bon matin , à $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & , le reste du mois , il n'est guères descendu au-dessous du terme précis de la glace.

Il y a eu peu de pluie ce mois ; elle n'a été forte que le 26. La neige , qui est tombée , n'a guères augmenté le volume de celle qui étoit restée du mois précédent.

Il y a eu des variations dans le baromètre ; mais il n'a guères été observé au-dessus du terme de 28 pouces , que le 3 , le 4 & le 5. Le 2 , le mercure avoit descendu à 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent n'a été nord que les six premiers jours du mois , & trois autres jours vers la fin.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $12\frac{1}{2}$ degrés

(a) Un bon thermomètre , placé au nord , & dans un endroit bien aéré , chez un de mes amis , a été observé , le 5 au matin , à 14 degrés au-dessous du terme de la congélation.

au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 20 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N.

6 fois du N. vers l'Est.

5 fois de l'Est.

13 fois du Sud vers l'Est.

3 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ou.

2 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

4 jours de neige.

8 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité vers le milieu & à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Janvier 1768.

Le rhume épidémique a persisté ce mois, ainsi que la fièvre catarrhale, & les fluxions de poitrine.

La disette a ramené, dans le petit peuple, quelques fièvres putrides-malignes: tous les malades rendoient des vers; &, dans

la plupart, la région de l'estomac étoit douloreuse, ou fort sensible au tact, dès le commencement de la maladie; circonstance qui contre-indiquoit des émétiques & émético-cathartiques; on y suppléoit par des écoprotiques doux, tels que des potions huileuses avec du jus d'oranges, du syrop violat dans du petit-lait clarifié, &c. A cette sensibilité de la région épigastrique se trouvoit souvent jointe une oppression de poitrine & de violens maux de tête; circonstances qui obligeoient de pousser les évacuations sanguines au-delà du tau qu'indiquent ces sortes de fièvres. Dans quelques sujets, il y a eu de l'éruption miliaire-rouge aux bras, & sur la poitrine.

Nous avons vu, à la suite de la forte gelée de ce mois, des constipations morbi-
fiques, suivies d'inflammation dans le bas-
ventre, & de rétention d'urine dans quel-
ques-uns. Les fluxions rhumatismales, &
les érésipeles au visage ont été assez com-
muns ce mois, ainsi que les esquinançies.

Il y a eu, vers la fin du mois, dès morts subites parmi les vieillards, les asthmatiques & les cachectiques.

La petite vérole a persisté dans le centre de la ville, bornée aux enfans & aux adole-
scens au-dessous de quinze ans: elle étoit
souvent confluente, & très-dangereuse.

T A B L E.

E XTRAIT du quatrième Volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.	Page 291
Mémoire sur l'Usage des Bains dans la petite Vérole.	
Par M. Matteau, médecin.	314
Ouverture de Cadavre. Par le même.	318
Procès-verbal d'Ouverture du Cadavre d'un Enfant d'un mois. Par M. Gerard, médecin.	334
Observation sur une Coqueluche. Par M. De la Valée, médecin.	336
— sur un Brochoncèle. Par M. Dapeyron De Cheyssiol, médecin.	343
Réflexions sur les Mémoires de M. Portal, touchant les Luxations. Par M. Dupouy, chirurgien.	348
Observations sur une Grotte de Bagnères de Luchon. Par M. Campmartin, apothicaire.	364
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Février 1768.	377
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1768.	380
Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Janvier 1768. Par M. Bouchet, médecin.	380
Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Janvier 1768. Par le même.	382

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le Journal de Médecine du mois d'Avril 1768. A Paris,
ce 23 Mars 1768.

POISSONNIER DESPERRIERES,

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

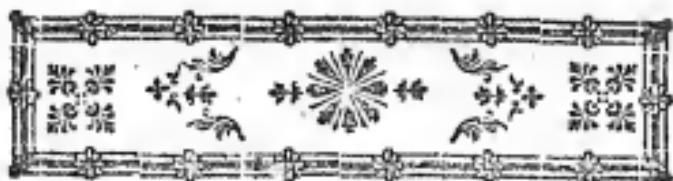
M A I 1768.

TOME XXVIII.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{sr} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1768.

SECOND EXTRAIT.

Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie;
Tome IV. A Paris, chez Le Prieur,
1768, in-4°.

DANS ses *Remarques sur le Traitement des Plaies avec perte de substance*, M. Pibrac démontre que la nature se suffit le plus souvent à elle-même dans la cure de ces sortes de plaies, & que les pansements les plus simples sont préférables à l'emploi de cette suite de médicaments qu'on a cru nécessaires pour remplir les différentes indications que les états successifs par où elles passent, avoient paru présenter. Il fut con-

B b ij

duit à cette découverte par l'observation suivante. Il eut occasion d'amputer le bras d'un jeune homme de quatorze ou quinze ans, pour une carie scrophuleuse à la partie moyenne supérieure des os de l'avant-bras, avec un engorgement qui s'étendoit jusqu'à l'articulation du bras. L'appareil ne fut levé complètement que le sixième jour, lorsque le pus eut détaché la charpie sèche qui couvroit la plaie. Elle étoit dans le meilleur état possible : sa circonférence ne lui parut pas plus étendue qu'à l'instant même de l'opération. Il posa sur les chairs, suivant l'usage, un plumasseau couvert d'onguent digestif. Ce second appareil fut levé au bout de vingt quatre heures. La suppuration lui parut moins bien conditionnée que la veille, & moins abondante qu'elle n'auroit dû l'être ; les chairs étoient un peu boursoufflées : il les trouva trop animées ; la plaie avoit plus d'étendue, & le moignon, une plus grande circonférence ; ce qui prouve que le tissu cellulaire s'étoit engorgé. *Qui pourroit, dit M. Pibrac, reconnoître, à cet aspect, le mauvais effet de l'application des onguents ?* Il prit, sur le champ, la résolution de panser la plaie à sec, & mollement, avec de la charpie fine, disposée en gâteau, afin d'absorber les sucs que les chairs fourniroient. Il enveloppa le moignon même assez haut de compresses trempées dans une décoction

émolliente & résolutive, pour remédier à l'engorgement. Le lendemain, il eut la satisfaction de voir dans la plaie le changement heureux que cette conduite avoit procuré ; il continua de panser de la même maniere ; &, au cinquieme pansement, il ne renouvella que les compresses, & laissa la charpie pendant deux fois vingt-quatre heures. Le succès de ce délai fut visible ; il l'engagea à ne lever la charpie, aux pansemens suivans, qu'après trois jours, & ensuite seulement tous les quatre jours. La plaie fut consolidée, en moins de cinq semaines, sans accident, sans exfoliation ; ce que M. Pibrac est persuadé qu'il n'auroit point obtenu, s'il avoit usé de médicemens, & fatigué la plaie par des pansemens inutiles. Cette méthode eut le même succès dans trois amputations de doigts, dont deux avoient été écrasés. Dans tous ces cas, notre auteur a toujours pansé à froid, persuadé que les fomentations chaudes, en raréfiant les liqueurs, ne contribuent pas peu aux gonflementz primitifs qui surviennent aux plaies, malgré toutes les attentions d'usage. L'extirpation de deux cancers à la mammelle lui a fourni deux nouvelles occasions de se confirmer dans les idées qu'il avoit conçues des avantages de cette pratique. A chaque pansement, il posoit promptement le plumasseau sur la plaie, sans l'essuyer ; en sorte que le pus,

qui en couvroit la surface , servoit , peut ainsi dire , de médicament. Cette précaution prévient l'objection de ceux qui craindroient l'irritation des chairs vives , par l'application de la charpie sèche. Il ne se permettoit d'essuyer le pus à la circonference , que lorsqu'elle étoit couverte du plumasfeau. Par ce moyen , il évitoit le contact de l'air que les praticiens de tous les tems ont regardé comme très-nuisible aux plaies. Les mêmes succès , observés par M: Louis dans un cas semblable ; où il pansa avec la charpie sèche , suivant les règles qui viennent d'être proposées , confirment de plus en plus l'utilité de cette méthode. Notre auteur avertit que ce seroit outre les conséquences , que de prononcer , d'après ces faits , la proscription des onguens digestifs dans toutes les plaies avec déperdition de substance. Il n'a entendu parler que de celles qui sont faites en parties saines , ou réputées telles ; il convient qu'on doit s'en servir dans le premier tems de l'ouverture d'un abcès , parce que l'évacuation de la matière contenue dans son foyer , laisse presque toujours subsister le besoin du dégorgement des parties environnantes , abreuvées de pus , ou des fluides qui doivent se convertir en pus par une coction & une digestion qu'il faut favoriser , tant par des onguens digestifs , appliqués sur les chairs découvertes ,

que par la continuation de l'emploi extérieur des maturatifs appropriés à l'état des parties. Cette indication n'a pas lieu, lorsque la simple déperdition de substance est la cause formelle de la maladie : l'action des vaisseaux suffit pour former le pus qui n'est alors, à proprement parler, que l'exsudation des sucs nourriciers de la partie.

La nouvelle pratique qu'il propose, n'est pas applicable non plus aux plaies avec déchirement & meurtrissure, aux morsures des animaux, & autres cas semblables. Dans ces sortes de plaies, s'il y a un gonflement primitif, il survient une inflammation à laquelle succède nécessairement une suppuration qui procure la chute des petits lambeaux dont les parois de la plaie sont formées. Les premières matières qui fournissent ces sortes de plaies, sont, selon M. Pibrac, des sucs croupissans, mal élaborés, & à demi-putrides, que la charpie sèche pourroit retenir avec quelque inconvénient ; mais, dans ce cas-là même, il convient d'avoir égard à la nature particulière de la plaie & à l'étendue précise des parties qui ont souffert la meurtrissure & la contusion. Le déchirement doit être soigneusement distingué de la meurtrissure ; car les parties sont susceptibles d'une très-exacte réunion dans toute l'étendue de la plaie où il n'y a eu que déchirement. M. Pibrac en donne un exem-

ple dans lequel il a réuni, par un simple appareil contentif, un lambeau pyramidal qui avoit quatre travers de doigt à sa base, & s'étendoit, depuis deux doigts au-dessus de la malléole externe, jusqu'à la partie moyenne de la jambe. Il prévint l'inflammation par des saignées & des fomentations émollientes ; il se contenta de panser l'extrémité inférieure du lambeau, qui étoit contuse, avec un jaune d'œuf battu ; &, lorsque la plaie fut devenue vive & vermeille, il pansa à sec, & rarement, suivant les principes établis dans son Mémoire : le succès répondit à son attente.

Presque tous les auteurs ont pensé que la guérison des plaies avec perte de substance s'opéroit par une régénération des chairs, pour réparer, en quelque maniere, la substance détruite, & fournir la matière de la cicatrice : c'est une opinion que M. Fabre a cru devoir combattre dans le Mémoire qu'il a donné à ce sujet. M. Louis, qui a traité la même matière, a joint aux arguments de M. Fabre de nouvelles preuves, & a tâché de faire voir l'influence que cette doctrine pouvoit avoir dans la pratique ; c'est ce qui nous engage à donner à nos lecteurs un précis de son *Mémoire sur la Consolidation des Plaies avec perte de substance*, qui est le sixième du Recueil que nous analysons.

M. Louis croit trouver dans le dix-hui-

tième aphorisme de la sixième section d'Hippocrate, le germe de la vérité qu'il défend. Ce prince de la médecine y prononce que, *quand un os, un cartilage, un nerf, une petite portion de la joue, où le prépuce a été coupé entièrement, il ne peut croître ni se réunir.* Galien, interprétant cet aphorisme, admet l'impossibilité de la réunion, à raison de la distance qu'il y a entre les lèvres de la plaie; mais il ne convient pas qu'il ne se fasse aucun accroissement: tout ce qui est ulcétré par érosion, l'exige, selon lui; & il dit qu'il n'a jamais vu personne, dans ce cas, à qui la chair ne se soit régénérée. Cependant il paraît par un passage que M. Louis cite du Chap. XII du livre qui a pour titre: *De Const. Art. med.* qu'il convenoit que certaines parties détruites ne se réparoient pas, & que ce qu'il appelle *régénération*, se borne à la substance vive & vermeille qu'on voit se former au fond des plaies & des ulcères, dont les dimensions diminuent insensiblement, pour parvenir à la consolidation.

Pour faire voir combien cette idée de la régénération est peu fondée, M. Louis observe qu'on l'a admise dans les cas même où il n'y a aucune déperdition de substance, & par conséquent, où il n'y a rien à réparer. Il expose, à ce sujet, ce qui se passe dans le traitement d'une plaie faite pour

l'ouverture d'un abcès considérable, qui cependant ne pénètre pas dans l'interstice des muscles. L'opération consiste à fendre la peau pour l'évacuation du pus contenu dans une cavité formée par l'écartement des feuillets du tissu cellulaire. Le troisième jour, à la levée du second appareil, qu'on aura appliqué mollement, la plaie sera superficielle, en comparaison du grand vuide que l'abcès formoit. « Jusqu'ici, dit M. Louis, » on ne peut point dire qu'il y ait eu reproc- » duction des chairs : il est manifeste que ce » n'est pas le fond de cette plaie, qui s'est » élevé au niveau de la surface ; ce sont les » bords qui se sont affaissés & déprimés, & » qui continueront de le faire, à mesure que » la suppuration opérera le dégorgement du » fond & des parois de la plaie. Il faut que » les parties désunies par la dilacération, se » rapprochent & se recollent : les dimen- » sions diminuent, à mesure que ce rappro- » chement se fait ; enfin la cicatrice se forme » dans l'intervalle des lèvres de la peau di- » visée, lorsque ce rapprochement n'a plus » lieu ; & c'est l'affaissement & l'exsiccation » des parties solides dans cet intervalle, qui » produit la cicatrice, laquelle tient lieu de » peau. » Il confirme cette théorie par ce qui se passe dans les petites plaies qu'on fait à la peau, pour inoculer la petite vé- » role.

La nature ne procede pas différemment dans les plaies avec perte de substance. M. Louis suppose à la partie antérieure de la cuisse un grand ulcere avec déperdition de la substance des muscles, dans lequel l'os soit découvert & altéré. Pour que cette plaie puisse guérir, il faut que l'os se recouvre d'une substance semblable à celle qu'on apperçoit dans le fond des ulcération en parties molles; c'est ce qu'on appelle des *grains* ou *bourgeons charnus* qui ne sont, selon lui, que les vaisseaux d'une partie préexistante. Dans le progrès de la cure, on remarque un affaissement constant des parties molles; la peau s'enfonce insensiblement dans toute la circonférence, en s'approchant du centre de la division; la cicatrice commence à se former, par un cercle d'exsiccation du tissu cellulaire, au bord de la peau, dont elle devient une continuité; & elle n'a lieu que dans le tems où les parties subjacentes ont procuré à-peu-près, par tout l'affaissement dont elles étoient susceptibles, la plus grande extension relative à la peau. Cette peau est formée de l'union des lames du tissu cellulaire; l'exsiccation du tissu cellulaire, la réunion de ses lames au niveau de la peau dans les plaies & dans les ulcères, produit la cicatrice par une continuité de substance; l'exsiccation faisant des progrès de la circonférence au centre, dans

le cas donné, la cicatrice parvient enfin à l'os où elle se colle immédiatement, & avec lequel elle se confond; telle est, selon M. Louis, la marche constante de la nature: rien n'y fait voir la réparation ou la reproduction de la substance détruite; il reste un creux, un vuide proportionné à la déperdition que la partie a soufferte.

La première objection qu'il s'est présentée à l'esprit de M. Louis, lorsqu'il a voulu adopter la doctrine que nous venons d'exposer d'après lui, c'est la consolidation d'une plaie à la tête, avec perte des tégu-mens qui laissent une grande portion du crâne à découvert. On voit, dans un cas de cette nature, ce qu'on appelle *les chairs bourgeonner de toute la circonference des tégu-mens, & gagner insensiblement sur une surface convexe, incapable de dépression.* Pour expliquer ce phénomène, notre auteur ne craint pas d'assurer que les bourgeons attribués à une chair vive & vermeille, ne sont pas une nouvelle substance qui croît sur la surface de l'os; il prétend que c'est l'exfoliation de la lame extérieure de l'os, si mince qu'on voudra la supposer, qui met à nud la substance vasculuse, par laquelle l'os est organisé, & au nombre des parties vivantes. Ce réseau se tuméfie un peu, selon lui, parce qu'il n'est plus contenu par la lame osseuse dont il étoit recouvert ayant l'exfo-

liation de cette lame. Cette tuméfaction légère & superficielle n'est qu'accidentelle & passagère ; car la cicatrice, qui avance successivement de la circonférence au centre, ne se fait que par l'affaissement & la consolidation successive de ces bourgeons vasculaires, tuméfiés : ce qui paroît à M. Louis le prouver sans replique, c'est que la cicatrice bien faite, est toujours plus basse que le niveau des bourgeons tuméfiés. Elle recouvre l'os immédiatement, & y a les adhérences les plus intimes, sans aucune partie intermédiaire.

Nous ne le suivrons pas dans la réfutation qu'il fait de l'objection prise des plaies d'armes à feu, qui traversent les parties charnues, & qui, lorsqu'elles ont été bien traitées, ne laissent qu'un léger enfoncement aux cicatrices extérieures, lequel marque le lieu de l'entrée & de la sortie de la balle. Les parties, disoit-on, ne se réuniroient point ainsi, si la consolidation étoit l'effet de l'affaissement ; car les vaisseaux, en se rabattant successivement les uns sur les autres à chaque orifice de la plaie, des bords vers le fond, il devroit rester un trou ; mais le trajet s'oblitère ; cela ne peut donc arriver que par la régénération des chairs qui remplissent ce trajet. M. Louis a raison de dire que cette objection ne méritoit pas d'être réfutée. L'affaissement des bords de la plaie

vers le fond, qu'on imaginoit devoir se faire dans ce cas, arrive, en effet, quelquefois comme dans la division de la lèvre abandonnée à elle-même. Les plaies qui pénètrent dans les cavités, qui ouvrent quelque réservoir, ou un conduit excréteur, sont sujettes à pareil inconvenient. Les exemples n'en sont pas rares : ceux qui ont un anus contre-nature à la suite d'une hernie avec gangrene, ne guérissent que par une consolidation annulaire; effet de l'affaissement de la circonférence de la plaie extérieure sur le contour de son orifice interne. L'expérience a fait connoître cette voie de guérison dans les plaies de l'estomac. M. Louis en rapporte trois exemples dans lesquels les malades ont conservé une ouverture pénétrante dans ce viscere; ouverture par laquelle les alimens se feroient échappés, s'ils n'avoient pas eu soin de la tenir bouchée.

La supposition d'une régénération dans les plaies avec perte de substance a fait imaginer différentes hypothèses, pour expliquer comment elle se faisoit. Les plus raisonnables ont admis un développement & une extension des vaisseaux. Ce système a son principe dans la nutrition & l'accroissement des parties, dont on a appliqué le mécanisme aux plaies avec perte de substance. M. Louis croit qu'en admettant ce sys-

tème , il en résulteroit que les plaies des adultes seroient nécessairement incurables , parce que , selon lui , quand le corps a passé le période où les fibres ont pris tout l'accroissement dont elles étoient susceptibles , il n'y a plus de développement à espérer . Il va plus loin ; & il prétend que la régénération des chairs seroit extrêmement contraire au but de la nature & de l'art . Les chairs ; en croissant , seroient bâiller les lèvres de la plaie , & augmenteroient ses dimensions . On voit , en effet , tous les jours dans les sujets les mieux constitués , qui , sur la fin de leur guérison , se livrent à leur appétit , que s'ils commencent à prendre de l'embonpoint , avant que la cicatrisation soit assez avancée , la formation de la cicatrice en est sensiblement retardée . Le gonflement des vaisseaux ou des cellules du tissu adipeux rompt une cicatrice tendre , & mal affermie , parce qu'il détruit l'affaîssement ; aussi est-on obligé , pour guérir certaines plaies , de faire observer un régime exact : on tire quelquefois un grand fruit des purgatifs donnés à propos : aux personnes d'un tempérament pituitieux , qui ont les chairs molles , on a recours avec succès , pour obtenir une consolidation des plaies , aux absorbans , aux dessicatifs intérieurs ; & , quand ces secours ne suffisent pas , une diète très-rigoureuse offre une ressource presqu'assurée .

Il est des cas, au contraire, où la trop grande maigreur & l'épuisement des malades peuvent être un obstacle à la consolidation des parties. Cela n'arrive, selon M. Louis, que par la destruction du tissu cellulaire qui est entre les muscles voisins, ou lorsque, par leur position respective, ils cessent d'être contigus, à raison de l'affaiblissement général que cause l'amaigrissement. Si l'on nourrit les malades avec des alimens de facile digestion, si la masse du sang est refournie de sucs nourriciers, & que les parties reprennent leur volume naturel, les vides se remplissent & donnent des points d'appui pour la consolidation.

La fausse théorie sur la régénération des chairs, en a fait imaginer sur la nature du pus : on a supposé qu'il étoit très-utile pour cette reproduction des chairs ; on l'a cru propre à les relâcher & en favoriser la végétation : d'un autre côté, on a imaginé qu'il étoit le produit de ces nouvelles chairs, qu'on a regardé comme un organe sécrétoire particulier qui lui donnoit l'être.

M. Louis termine son Mémoire par donner une idée succincte du traitement des plaies suivant les indications qu'elles présentent, afin de faire voir l'accord de la théorie avec la pratique. L'ouverture d'un abcès ne donne d'abord issuë qu'au pus ramassé dans le foyer de la tumeur : les tissus cellulaires

laires restent abbreuvés & remplis de matière purulente ; de-là on a inféré que le premier tems demandoit des remedes qui procurassent le dégorgement de chairs abbreuvées. Les chirurgiens François n'emploient jamais, dans l'intérieur d'un abscès ouvert, les médicamens simplement gras & huileux ; ils y joignent des substances balsamiques & anti-putrides ; ils moderent la qualité pourrissante des graisses, par le mélange de la térebenthine, de la gomme-élémi dans la composition du baume d'*Arcaeus*, qui, avec l'onguent de *styrax* & le *basilicum*, compose le digestif dont on fait le plus ordinairement usage. Ces remedes, comme on le voit, ne sont rien moins que relâchans : malgré cela, on doit être fort circonspect sur la continuation de leur usage. Lorsque le dégorgement est avancé, la suppuration commence à diminuer ; les matieres deviennent blanches, coulantes, sans mauvaise odeur. Ces signes annoncent qu'il faut donner aux chairs plus d'astriction encore qu'elles n'en peuvent recevoir de l'action des digestifs. L'effet ordinaire de la continuation indiscrete de ces remedes, sur-tout si on les emploie en grande quantité, est de produire des chairs fongueuses : leur boursoufflement s'oppose à la formation de la cicatrice, comme le feroit un corps étranger, & entraîne après soi plusieurs

autres inconveniens qu'on préviendroit, dit M. Louis, en pansant à sec, suivant la méthode de M. Pibrac. Quand un ulcere est bien mondifié & détergé, il ne reste rien à faire que de le dessécher. Les anciens proposoient, après l'usage des déterfifs, celui des sarcotiques ou incarnatifs qu'ils disoient avoir la vertu de faire croître les chairs; mais, en consultant ces auteurs, en lisant leurs ouvrages avec réflexion, on voit que leur pratique n'a pas été conforme au language qu'ils ont tenu dans la théorie: par-tout il n'est question que de dessécher; & les médicamens qu'ils conseillent, pour faire croître les chairs, sont de puissans dessiccatifs.

Tel est le précis de la nouvelle doctrine de MM. Fabre & Louis, sur la consolida-tion des plaies avec perte de substance; ils prétendent donc qu'il ne se reproduit rien, que la cicatrice est toujours formée par l'affaissement, l'agglutination & la dessication des parties qui forment la surface de la plaie, sur-tout du tissu cellulaire, dont les lames leur paroissent très-propres à prendre cette nouvelle forme. Mais, en effet, n'y a-t-il que cela? Et est-il possible de concevoir la formation de toutes les cicatrices des plaies avec perte de substance, d'après cette théorie? Nous ne le croyons pas; nous conviendrons sans peine, avec ces deux au-

teurs, qu'il ne se fait point de reproduction proprement dite, des parties véritablement organiques : la fibre musculaire, tendineuse, les vaisseaux même & les nerfs ne se régénèrent pas ; mais ne se fait-il pas, dans ces sortes de plaies, un épanchement d'un suc muqueux qui, suintant des extrémités des vaisseaux ouverts, remplit une partie du vuide qu'ont laissé les parties détruites, & qui, par sa dessication, prend la forme d'un nouveau derme, dans lequel, à la vérité, on ne trouve ni houppes nerveuses, ni tissu réticulaire, mais qui a une consistance & un tissu différent de celui que présentent les lames du tissu cellulaire, affaissées les unes sur les autres ? Il n'est pas impossible que, tandis que cette matière est encore molle, le sang ne s'y trace quelques routes, & que cela ne soit l'origine des vaisseaux qu'on remarque dans certaines cicatrices ; il peut très-bien se faire aussi que les nerfs s'y étendent jusqu'à un certain point, n'étant guères possible, sans cela, d'expliquer la sensibilité qu'on remarque à cette production singulière. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer cette idée ; il suffit de l'avoir proposée aux ingénieux auteurs des Mémoires que nous venons d'analyser : personne ne peut mieux qu'eux en voir la liaison avec les phénomènes que la nature présente dans la cicatrisation de toutes les grandes plaies.

De toutes les matières qui ont été traitées dans ce volume, ce qui concerne les hernies, nous a paru avoir été discuté avec le plus de soin. L'Académie avait déjà publié dans le volume précédent, plusieurs morceaux très-intéressans sur cette matière ; mais, comme elle n'étoit pas épuisée, elle s'en est encore occupée depuis ; & plusieurs de ses membres ont concouru à fournir les matériaux que quelques-uns d'entr'eux ont mis en usage : nous allons tâcher de donner à nos lecteurs quelque idée des principaux de ces morceaux. Dans le *Mémoire sur la Réunion de l'Intestin qui a souffert déperdition de substance dans une Hernie avec gangrene*, M. Pipelet l'aîné démontre que, dans une femme qu'il avoit opérée dans ce cas, la nature avoit préparé des adhérences, de chaque bout de l'intestin, à l'anneau ; ce qui confirme l'opinion que M. De la Peyronie s'étoit faite, il y a long-tems, de la manière dont s'opéroit la cure des hernies dans ces sortes de cas ; il avoit conçu, en effet, que, pour la parfaite réussite des opérations des hernies dont il s'agit, il ne falloit pas que la gangrene eût fait des progrès au-dessus de l'anneau, & qu'il étoit nécessaire que chaque bout de l'intestin contractât, au-delà de sa partie gangrénée, une adhérence à l'anneau, par laquelle ces bouts pussent se réunir : ou former une communि-

DE L'ACADEMIE DE CHIRURGIE. 405
cation, pour que les matières passent de l'un à l'autre, & suivent la route ordinaire.
M. Pipelet observe, en outre, que, malgré les dispositions de l'adhérence primitive, il est impossible qu'il n'y ait pas un rapprochement de l'intestin à l'endroit de la réunion.

M. Rytsc h, dans un autre Mémoire, fait connoître un effet peu connu de l'étranglement de l'intestin, dans la hernie; c'est l'oblitération de la cavité d'une portion du canal intestinal, produite par l'adhérence que ses parois internes ont contractée en conséquence de l'étranglement qu'il a souffert: il est évident que l'art ne peut rien pour détruire ces adhérences, & rétablir la cavité intestinale. M. Rytsc h propose un moyen de venir au secours du malade: il conseille donc, toutes les fois qu'on opère une hernie qui a souffert étranglement, de ne pas faire la réduction de l'intestin, sans en avoir auparavant retiré un peu l'anse en dehors, afin d'examiner la nature de l'impression qui y a été faite à l'endroit qui a souffert l'étranglement: s'il y avoit une bride ou une oblitération qui fit voir l'impossibilité du passage des matières dans la continuité du canal, il est évident qu'il faudroit éviter d'en faire la réduction: la mort du malade seroit certaine. Il veut que, dans ce cas, on emporte l'anse de l'intestin,

comme si elle étoit gangrénée , & qu'on insinue le bout qui répond à l'estomac , dans celui qui répond à l'anus , selon la méthode que M. Louis a proposée d'après M. Randolph , chirurgien du duc de Brunswick. Il ajoûte qu'il croit , comme ces bouts sont très-flasques & très-difficiles à insinuer l'un dans l'autre , qu'on en viendroit plus facilement à bout , en introduisant dans le bout supérieur de l'intestin une carte roulée , vernie avec de l'huile de térébenthine : quand les deux bouts de l'intestin seroient introduits l'un dans l'autre , on les assujettiroit , conjointement avec la carte , par une anse de fil , & par un seul point d'aiguille , &c.

Les Observations de M. Pipelet le jeune , sur *les Hernies de la Vessie & de l'Estomac* , contiennent l'histoire d'une hernie de la vessie au périné , à la suite d'un écart qu'un homme fit sur le parquet de sa chambre , & d'un effort qu'il fit , quelque tems après , pour sauter un fossé ; M. Pipelet soupçonne que ces efforts ont produit une rupture , ou peut-être un simple écartement de quelques fibres musculaires des releveurs de l'anus & du transverse , lesquels contribuent à former la cloison qui ferme le petit bassin , & que la diminution de la résistance a permis à une portion du bas-fond de la vessie de céder à l'action des muscles du

bas-ventre & du diaphragme, pour produire une tumeur herniaire dans le corps graisseux, sous la peau du périné. Après avoir décrit le bandage & la méthode qu'il employa pour y remédier, pour lesquels nous renverrons au Mémoire même, il compare ce cas avec quelques autres qui ont paru lui être analogues. Mais c'est surtout sur les hernies de l'estomac que notre auteur a cru devoir s'étendre, parce que, dit-il, *les maladies sur lesquelles on a le plus besoin de multiplier les observations, sont celles qui se cachent sous des apparences trompeuses, dont les signes extérieurs sont souvent très-difficiles à distinguer, & qui produisent des accidens communs qu'on peut également attribuer à une affection contre-nature d'un tout autre genre, dans le même organe.* Sept observations, dont une a été fournie par M. Sabbatier, & les six autres sont de l'auteur du Mémoire, prouvent que les hernies de l'estomac sont dans ce cas : dans la plupart, on avoit confondu d'abord la hernie avec toute autre affection de l'estomac ; & ce ne sont que des bandages convenables qui ont fait cesser les accidens.

Quoique le *volvulus*, & la gastrotomie qu'on a proposée pour remédier aux accidens qu'il a coutume de produire, n'ayent qu'un rapport très-indirect aux hernies,

nous nous reprocherions cependant de passer sous silence les *Recherches historiques* de M. Hévin, sur ce sujet. Ce savant chirurgien y démontre bien évidemment la témérité de cette opération, par la multiplicité des causes capables de produire les accidens qu'on attribue communément au *volvulus*, ou intus-susception de l'intestin; par l'incertitude des signes qui caractérisent chacune de ces causes; par le peu de moyens que l'on a, même dans la supposition d'un *volvulus*, de reconnoître le point & la situation de l'intestin qui est le siège du mal; ce qui ne permet pas de distinguer le lieu où il conviendroit de faire l'opération; enfin par l'état de l'intestin qui peut être tel, qu'il ne soit pas possible de dégager les portions rentrées, à raison des adhérences qu'elles peuvent avoir contractées; ce qu'il appuie sur un très-grand nombre d'observations qui avoient été communiquées à l'Académie par différens de ses membres, ou autres chirurgiens du royaume. Ces observations, qui sont au nombre de quinze, sont toutes extrêmement intéressantes par le grand jout qu'elles jettent sur la matière que M. Hévin s'étoit proposé de traiter.

La recherche des causes qui s'opposent à la réduction des parties déplacées dans les hernies, fait l'objet des *Remarques* de M. Goursaud, sur la *Difference des Causes*

de l'Etranglement dans les Hernies. La connoissance de ces causes est d'autant plus importante, que leur découverte doit nécessairement faire varier les procédés curatifs qu'on doit employer pour rétablir les parties dans leur état naturel. M. Gourfaud les réduit à deux, l'étranglement par inflammation, & celui qui est produit par l'engouement des matières; il en ajoute ensuite une troisième espèce, lorsque l'engouement des matières attire une inflammation qui mérite des attentions particulières. La première de ces causes n'a guères lieu que dans les hernies récentes qui paroissent tout-à-coup à la suite de quelque effort, & dans celles qui se renouvellent, à l'occasion de quelque effort, après avoir été long-tems contenues par un bandage. Comme les accidens, qu'entraîne après soi l'inflammation qui survient dans ces sortes de cas, sont très-urgens, il est évident qu'il n'y a pas un moment à perdre. Les moyens que notre auteur propose pour y remédier, sont les saignées copieuses & répétées, les foméntations & les lavemens émolliens & relâchans. Les boîfsons anti-phlogistiques, si utiles dans toutes les autres inflammations, ne peuvent être employées qu'avec beaucoup de discrétion, par la crainte de surcharger le canal intestinal. Les potions huî-

leuses, pour la même raison, ne peuvent être utiles que dans le premier moment, & seulement dans le cas où les intestins grêles n'auroient pas été surchargés de matières, lorsque l'accident est survenu. Les tentatives de la réduction exigent aussi beaucoup de prudence, de peur d'augmenter l'inflammation par des pressions trop indiscrettes.

L'étranglement par engouement n'a lieu que dans les hernies anciennes, dans lesquelles les voies par lesquelles les parties s'échappent, sont très-dilatées, & peu susceptibles de resserrement. Il est évident qu'il ne peut y avoir d'étranglement, que lorsque la portion du canal, déplacée, se trouvera trop pleine, pour pouvoir repasser par la route qu'elle a suivie, en sortant. Les accidens sont moins vifs & moins pressans. Dans ce cas, M. Goursaud veut qu'on ait recours à une compression méthodique, *dont le malade, dit-il, reçoit presque toujours du soulagement : on parvient, ajoute-t-il, parce moyen bien dirigé, à faire rentrer les parties, parce que la dilatation de l'anneau permet la répulsion des matières qui engouent la portion d'intestin, retenue dans la tumeur herniaire.* D'ailleurs, si l'étranglement subsiste depuis plusieurs jours, il faut détrempier & ramollir les matières accuimulées & endurcies : les onctions &

Catapiâmes , à un degré de chaleur qui favorise le relâchement , sont alors très-convenables ; enfin les clystères âcres sont très-propres , sur-tout dans le commencement , à solliciter la nature , & à faire prendre aux matières arrêtées la route de l'anus. Plusieurs observations , dont le plus grand nombre sont de l'auteur même , viennent à l'appui de cette doctrine. Lorsque les causes de l'étranglement se compliquent , & que l'inflammation se joint à l'engouement des matières , il faut pour lors avoir recours à l'opération , suivant l'indication la plus urgente : plusieurs observations éclairent encore ce précepte.

Notre auteur donne ensuite quelques règles sur la manière de procéder au taxis , sur l'usage des astringens , des applications froides , des purgatifs , des injections de la fumée de tabac ; enfin sur la situation qu'il convient de donner au malade , pour favoriser la rentrée des parties déplacées. Les bornes de nos Extraits ne nous permettant pas de suivre l'auteur dans tous ces détails , nous ne scaurions trop exhorter les praticiens de recourir à son Mémoire ; nous ne pouvons nous dispenser cependant de rapporter un précis de ses observations sur l'usage des purgatifs. « Ce moyen , dit-il , a pu être » salutaire , & paroît applicable dans les

» anciennes hernies, dont l'anneau est fort
» dilaté, soit parce que les parties, depuis
» long-tems, y passent journellement, en
» s'échappant du bas-ventre & en y ren-
» trant; soit qu'elles ne rentrent jamais, &
» que les matières y aient habituellement
» leur cours. Si, par défaut de ressort, les
» matières commencent à s'engouer, un pur-
» gatif, dans ce premier moment, doit être
» plus efficace que le maniement extérieur
» de la tumeur, qu'on ne doit cependant
» pas négliger. La compression méthodique
» de la tumeur peut remédier au défaut du
» ressort perdu, & suppléer à la vertu ex-
» pultrice; mais le purgatif, outre le mou-
» vement qu'il excite à l'intestin, a l'avan-
» tage de procurer une excrétion de ma-
» tieres fluides, capables de détrempé, de
» délayer & d'entraîner celles qui commen-
» ceroient à s'accumuler dans la hernie:
» c'est dans cette circonstance, & sous ce
» point de vue, qu'il faut considérer l'uti-
» lité des purgatifs dans les hernies avec
» étranglement. » Plusieurs observations de
M. Le Grand, maître en chirurgie à Arles,
prouvent les avantages qu'on peut retirer
de l'usage du sel d'Epsom, qu'il regarde
comme un spécifique dans ces sortes de
cas.

M. Louis a rassemblé, dans ses *Réflexions*

sur l'Opération de la Hernie, ce qu'il a trouvé de plus conforme aux véritables principes de l'art, tant dans les ouvrages imprimés, anciens & modernes, que dans les observations particulières qui avoient été adressées à l'Académie. Il traite d'abord de la situation qu'il convient de donner au malade, lorsqu'on veut l'opérer; il veut qu'elle soit telle, que les muscles du bas-ventre soient dans le plus grand relâchement, c'est-à-dire que le bassin, la poitrine & la tête soient plus élevés que la région lombaire. Il conseille, en faisant l'incision aux tégumens, de lui donner la direction la plus propre à favoriser la rentrée des parties, & de la prolonger toujours le plus qu'on peut au-dessus des anneaux, afin que, si le débridement est nécessaire, l'opérateur puisse voir les parties qu'il est obligé d'inciser. On prescrivoit autrefois de procéder avec la plus grande circonspection à l'ouverture du sac herniaire, de peur de blesser l'intestin; ce qui a rendu l'opération longue & difficile. Il propose de suivre, pour l'ouverture de ce sac, la même méthode qu'on suit pour celle des tégumens, c'est-à-dire de pincer le tissu folliculeux, pour soulever ce qu'on appelle *le vrai sac du péritoine*, & de l'ouvrir avec l'instrument tranchant, porté à plat; ensuite

d'y porter une sonde dirigée vers le bas, pour conduire un bistouri ou des ciseaux, au moyen desquels on pourra mettre, sans risque, les parties échappées à découvert. Il rejette absolument le précepte de ceux qui ont prescrit de tâcher de faire rentrer le sac avec la hernie, fondé sur l'impossibilité de cette réduction, par les adhérences que le sac a toujours contractées avec les parties qui l'avoisinent, telles que le cordon spermatique dans le bubonocèle, ou les vaisseaux cruraux dans la hernie crurale. Il rejette également la dilatation que M. Leblanc, maître en chirurgie de la ville d'Orléans, a substituée à l'incision. (Voyez l'Extrait que nous avons donné de son ouvrage, *Journal de Mars* dernier.) Mais il nous a paru que M. Louis n'avoit pas bien faisi la théorie de M. Leblanc, dont la méthode a d'ailleurs eu des succès trop marqués & trop souvent répétés, pour qu'on puisse soupçonner le hazard d'y avoir eu aucune part : ce sont ces réflexions de M. Louis, qui ont donné lieu à la réponse de M. Leblanc, que nous avons annoncée à la fin de l'Extrait de son ouvrage. L'usage des purgatifs lui paroît indispensableness nécessaire à la suite de l'opération, lorsque les accidens ne cessent point ; & il rapporte une observation dans laquelle leur omission

à été suivie de la mort du malade. L'ouverture de l'*abdomen*, que Pigrai avoit proposée pour retirer les intestins engagés dans la hernie par le dedans du ventre, ayant été proposée de nos jours, il a cru devoir discuter ce point de pratique. Les lecteurs instruits imaginent bien que le résultat de cette discussion est de rejeter cette opération. Il termine son Mémoire par la description de l'appareil & du bandage qu'il croit le plus propre à la suite de cette opération ; il rejette le *spica*, & se contente de retenir l'appareil, par le bandage de corps, dans le bubonocèle, & par le triangulaire de l'aîne, joint au même bandage, dans la hernie crurale.

Nous terminerons ici cet Extrait du nouveau volume des *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, bien fâchés que les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire, ne nous permettent pas de faire connoître plusieurs autres morceaux non moins intéressans que ceux que nous venons d'analyser.





LETTRE

*De M. MARTEAU, médecin à Amiens,
à M. DESBREST, médecin à Cusset en
Bourbonnois, en réponse à sa Critique
de l'Observation d'une Grossesse de dix-
huit mois, insérée dans le Journal de
Novembre 1766.*

MONSIEUR,

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la question des naissances tardives a partagé les médecins & les naturalistes ; elle vient d'intéresser plus que jamais : chacun a pris parti pour ou contre ; & ces discussions scâvantes ont donné naissance à des ouvrages qui semblent avoir épuisé la matière. Les Consultations de MM. Bouvart & Petit, les Mémoires de MM. Louis & Le Bas ne laissent rien à désirer. Le procès est instruit ; & le public est à portée de juger : j'ai jugé. Le hazard m'a offert une nouvelle preuve en faveur de la cause pour laquelle je m'étais décidé ; j'ai cru devoir la publier ; & je l'ai fait. Elle trouve en vous un adversaire redoutable. J'estime trop M. Desbrest, pour négliger de lui répondre.

Je ne suis point surpris, Monsieur, de vous voir embrasser une opinion contraire à

à la miennè. La vôtre a ses partisans : chacun a sa manièrē d'envisager son objet ; &, dans la république des lettres, chacun a son droit de suffrage. Il peut se faire que je sois dans l'erreur ; mais c'est de la meilleure foi du monde. Si c'étoit affaire de calcul, je pourrois vous dire, Monsieur, que je partage cette erreur avec le plus grand nombrē (a) ; mais, en matiere de physique, cent autorités ne valent pas une bonne raison. Ce n'est ni la pluralité des suffrages, ni la prévention si naturelle pour un maître que je chéris, & de la bienveillance duquel je me glorifierai toujours, qui m'ont fait adopter son sentiment ; ce sont des faits pesés dans la balance du plus sage Pyrrhonisme ; ce sont des raisons présentées avec force, exposées avec netteté, & développées avec la précision de la logique la plus conséquente, qui m'ont décidé pour la possibilité des naissances tardives. Je ne m'attendois pas à rencontrer si-tôt un de ces écarts de la nature : ils sont si rares, que peut-être de ma vie n'aurai-je occasion d'observer une seconde fois le même phénomene. Le merveilleux m'auroit-il fait illusion ? Ce ne seroit point sans m'être mis en garde contre ses

(a) Les suffrages favorables aux naissances tardives montent à près de quatre-vingt ; l'opinion contraire ne compte guères qu'une trentaine de partisans.

prestiges. Ce n'est qu'après avoir interrogé, pendant trois heures, Louis Binant & sa femme ; ce n'est qu'après avoir pris avec la plus scrupuleuse exactitude la note de leurs *dire & déclarations* ; ce n'est qu'après leur avoir relu deux fois le narré des phénomènes qu'ils venoient de m'exposer, & des époques qu'ils leur avoient assignées, que je m'en suis servi pour affoir mon jugement, & publier cette observation. Quelles précautions pouvois-je prendre de plus, pour éviter l'erreur ? *Celles de peser la valeur des signes de la grossesse*, me direz-vous. Je l'ai fait ; & je crois être à l'abri du reproche de précipitation à cet égard. Si ces signes m'en ont imposé, c'est qu'ils ont abusé de grands hommes que je n'ai pu jusqu'ici m'empêcher de regarder comme les oracles de la nature, & les interprètes de ses mystères. J'ai fondé la preuve d'une grossesse de dix-huit mois sur l'assemblage des *signes rationnels & sensibles*, dont le concours leur paroît une démonstration de la vérité de la grossesse. Ces preuves vous paroissent insuffisantes. Si j'ai bien fait l'analyse de vos réflexions, vos objections se réduisent à celles-ci.

1° Il est dangereux pour la société d'admettre des faits de cette nature, sans en avoir les preuves les plus incontestables.

2° Les crachottemens & les dégoûts sont des signes équivoques.

3° Il n'est pas certain que les mouvements que la Soyer prétend avoir sentis vers le milieu du mois de Mars, fussent ceux de l'enfant.

4° La montée du lait aux mammelles ne signifie qu'une suppression.

5° L'enfant n'auroit pu se conserver sain dans la matrice, pendant un aussi long espace de tems, avec des pertes de l'espèce de celles de la Soyer.

6° On peut placer l'époque de la conception au tems immédiat qui a suivi les fausses douleurs de l'accouchement, à la seconde huitaine d'Août. On voit alors tous les phénomènes répondre exactement, & dans l'ordre de la nature.

Les faits que j'ai exposés, ne sont pas de nature à pouvoir être démentis. Je ne suis, en ce point, que l'écho fidèle de Louis Binant & de sa femme; & si l'historien pouvoit avoir besoin de témoignage, celui de MM. D'Esmeri & Anselin ne tarderoit pas à dissiper jusqu'à l'ombre du moindre soupçon. Consultés l'un & l'autre, ils ont entendu les mêmes récits. Vous ne contestez pas les faits, & sur cet article nous sommes d'accord. Nous le sommes peu sur les conséquences que j'en tire. J'aimerai, Monsieur, à vous suivre jusques dans les moindres détails. Avant de répondre à vos objections, je dois fixer vos doutes. Je

croyois m'être énoncé d'une maniere intelligible , en disant que les pertes se répeterent jusqu'aux premiers jours d'Août , & que la premiere huitaine fut l'époque de l'invasion des douleurs. C'est que les premiers jours d'Août virent cesser les pertes sans retour ; & , quatre à cinq jours après , les douleurs déterminerent à appeller la sage-femme.

Les esprits étoient encore échauffés de la dispute , quand je fis passer à M. Petit mon observation. Ce n'est pas que j'eusse la vanité de croire qu'elle pût influer sur le jugement d'un procès qui fixoit alors l'attention des tribunaux ; elle n'étoit revêtue d'aucun de ces caractères d'authenticité que doit avoir un fait sur lequel doit porter une décision légale ; mais , aux yeux des physiciens & des naturalistes , elle pouvoit être de tout autre poids : c'est pour eux que je l'avois écrite. Elle me paroissoit assez concluante pour concourir avec d'autres observations de même genre , & les aider à fonder un jugement sur la possibilité de la prolongation des grossesses. Me suis-je trompé ? Jusqu'ici je n'apperçois aucune raison qui puisse me porter à le croire. Examinons la valeur de celles que vous m'opposez : je vous suis pas à pas.

Réponse à la première Objection.

Il paroît que ce qui vous inquiète & vous

prévient le plus contre les naissances tardives, c'est le trouble que l'opinion, qui les admet, pourroit porter dans l'état des citoyens. Eh ! Monsieur, la crainte d'un inconvenient moral est-elle un titre pour autoriser à fermer les yeux sur une vérité physique ? Le prétexte du trouble qu'elle pourroit jeter dans l'ordre de la société, seroit-il une raison suffisante pour la faire rejeter ? S'il est effectivement vrai que la nature s'écarte quelquefois de sa route ordinaire, ne seroit-ce pas un bien plus grand inconvenient d'exposer une mere chaste au deshonneur, & la couvrir de l'opprobre du crime ? Ne seroit-ce pas un bien plus grand inconvenient d'exposer un malheureux posthume à la perte assurée d'un état auquel il auroit un droit légitime ? Ne seroit-ce pas violer ouvertement l'ordre & la justice ?

Je pourrois, Monsieur, vous demander encore pourquoi nous porterions nos craintes plus loin que la loi même ? Appréhendez-vous que l'espoir du succès ne fasse germer dans le cœur des veuves le desir de supposer à leurs maris des héritiers posthumes, & que l'assurance de l'impunité ne les conduise à l'exécution ? Voilà, si je l'ai bien compris, l'espece de trouble que vous redoutez pour l'ordre civil. De quel droit nous défierions-nous de la bonne foi des femmes, quand la loi se repose entièrement

sur leur vertu ? N'en connaissez-vous aucune qui ait donné à son époux même vivant des héritiers furtifs ? Ils sont quelquefois le fruit des intrigues les plus avouées, les plus publiques & les plus scandaleuses. La loi sévit-elle contre ces adultérins ? Admet elle la preuve de l'infamie de leur naissance ? Plus sévère que la loi, regretteriez-vous qu'elle laissât au posthume tardif le simple droit d'établir les preuves de la légitimité de la sienne ? Comment fera-t-il entendre sa voix, si vous lui fermez la bouche par cette décision tranchante ? Les naissances tardives sont impossibles.

On ne devra donc plus douter, dites-vous, de la légitimité des enfans nés dix-huit mois après la mort de leur pere. Pardonnez-moi, Monsieur : il sera très-permis ; il sera même indispensablement nécessaire de douter encore. Nous reconnoissons des naissances tardives ; mais nous ne les reconnoissons que comme des exceptions très-tares aux règles ordinaires de la nature. Le physicien, qui avoue la possibilité des prolongemens de la grossesse, prononce-t-il que telle femme & tel posthume sont dans le cas favorable de l'exception ? Ne faudra-t-il pas, au contraire, que cette vérité soit mise dans son plus grand jour, pour assurer à l'enfant l'état que sa mère lui réclame ? Plus l'exception est rare, plus elle demandera de précau-

tions pour la constater juridiquement. Vous rappellerais ce vieil axiome de philosophie : *A posse ad actum non valet consecutio?* Rassurez-vous donc, Monsieur. Une veuve, à la mort de son mari, se déclarera-t-elle enceinte, ou incertaine de son état ? Elle alarme aussi tôt la cupidité des collatéraux : manqueront-ils de se ménager des preuves contre la supposition ? Reposez-vous sur l'activité de l'avide héritier, & sur la prudence des magistrats. Ceux-ci ordonneront le séquestre, la garde à vue, des visites de la personne : ils examineront, & ils apprécieront la valeur des preuves. Ces pièces authentiques éclaireront leur religion, & les mettront à portée de juger l'illégitimité du posthume, si la mère est coupable. Il est des signes infaillibles, à la faveur desquels l'accoucheur reconnaîtra la grossesse à quatre mois (a). Puzos prétend même qu'on peut la découvrir avec la plus grande certitude à deux mois & demi, ou trois mois ; & les raisons qu'il en déduit, sont palpables & fondées sur l'expérience (b). Ces procès-verbaux constateront l'existence du foetus dans le sein de sa mère : si, après cela, le posthume tarde à se montrer au

(a) On peut consulter là-dessus Mauriceau, liv. 1, chap. vi, pag. 91 & 97 ; & Lamotte, liv. 1, chap. xj, pag. 62.

(b) *Traité des Accouchemens*, chap. v, pag. 55.
D div

jour, en aura-t-il moins droit à la filiation ? Non sans doute : ce ne sera point parce que le naturaliste a décidé qu'elle est possible, mais parce que l'accoucheur aura décidé qu'elle est constante. Tant que nous nous renfermerons dans les bornes étroites de la physique, sans ambitionner de remplir les fonctions de jurisconsultes ; tant que nous nous contenterons d'étudier la nature, de la suivre dans ses écarts, & de la prendre, pour ainsi dire, sur le fait, la doctrine des naissances tardives ne tirera jamais à conséquence. Il n'en est pas de même, Monsieur, de l'opinion que vous embrassez ; elle peut vraiment intéresser l'état des citoyens ; elle ne laisseroit pas aux juges les ressources de découvrir la vérité. On ne s'avise jamais d'examiner la réalité de ce qu'on croit impossible ; on décide en conséquence ; mais, si ce qu'on croit impossible, ne l'est pas, on peut commettre une grièvre injustice.

Réponse à la seconde Objection.

C'est aux premiers jours de Novembre 1764, que je fixe l'époque de la grossesse. Vous ne disconviendrez pas, Monsieur, qu'à ce moment, la Soyer n'eût de l'aptitude à concevoir. La paucité des règles n'exclut pas la fécondité, puisque Lamotte cite des exemples de grossesses qui n'ont jamais été

précédées d'aucun flux menstruel : d'ailleurs vous avez, sans doute ; aussi-bien que moi, rencontré plus d'une nourrice qui s'est retrouvée enceinte sans aucun retour des mois depuis sa couche. Les symptômes qui, au commencement de Janvier, ont fourni les premiers témoignages de la conception, ces symptômes, n'étant que des signes équivoques, ne pouvoient fonder que des soupçons ; & je ne les ai donnés pour rien de plus. Quel est le praticien qui n'a pas vu cent fois les dégoûts & les crachottemens accompagner la simple suppression des règles ? Ce n'étoit donc encore qu'une aurore douteuse ; mais elle devoit être suivie d'un plus grand jour.

Je vous prierai, Monsieur, de remarquer, 1^o que ces symptômes étoient des accidens familiers aux commencemens des cinq précédentes grossesses ; 2^o que du commencement de Janvier jusqu'à l'époque de la premiere perte, ces accidens se sont bornés à de simples dégoûts & à de fréquens crachottemens. Il n'est survenu ni frisson ni fièvre. Cette femme étoit instruite à l'école de l'expérience. Il étoit si naturel de se croire enceinte ! Comment ne l'auroit-elle pas imaginé ? Hippocrate lui-même s'y seroit trompé (a) ; car la simple suppression

(a) *Si mulieri purgationes non prodeant, neque febre neque horrore superveniente, cibi autem fasili-*

produit des accidens qui , loin de se relâcher , augmentent & s'accroissent de jour en jour (a). La Soyer ne les a pas éprouvés : trois mois se sont écoulés sans cette aggravation successive & journaliere ; ses soupçons sur son état avoient donc au moins une forte de vraisemblance ; & , sans être , en ce point , ni plus ignorant ni plus charlatan qu'*Hippocrate , le prince des observateurs* , un médecin auroit pu les confirmer de son pronostic. Les mouvemens ou signes sensibles , se joignant aux signes rationnels , auroient-ils démenti sa conjecture ?

Réponse à la troisième Objection.

Nous voici , Monsieur , au moment décisif. Je le demande encore : La femme pouvoit-elle douter qu'elle ne fût à mi-terme ? A l'autorité de Lamotte , dont vous paroissez faire peu de cas ; à celle de Van-Swieten , que vous paroissez avoir oubliée , parce qu'elle est tranchante , je pourrois

dia ipsi accidant , hanc in utero gerere putato.
Sect. v. Aphorism. 61.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus morbi contingunt ; non prodeuntibus ab utero fiunt morbi.
Id. ibid. Aph. 57.

(a) *Sicubi verò menstrua absque fætu cessant , malum quotidie augetur ; atque tantum abest ut incommoda indè pendentia , successivè remittant , ut potius quotidie increscant.* RÖDERER , *Elementa Artis Obstetriciæ* , §. 158 , pag. 51.

ajouter celle de Roederer (*a*), & le consentement unanime de toutes les femmes qui ont porté des enfans. Est-il signe plus énergique que les mouvemens ?

Quand on le veut, Monsieur, il est aisé d'expliquer, comme vous le faites, l'état de la femme d'Harbonnieres, & de le réduire à la condition d'une simple grossesse de neuf mois. La femme a senti des mouvemens à quatre mois & demi : vous ne pouvez nier un fait qu'elle atteste. Ces mouvemens se sont soutenus treize mois entiers : vous sentez la force de la preuve qui vous presse. Comment l'éluer ? Il n'est question que d'assigner à ces mouvemens une autre cause ; est-il si difficile d'en trouver ? Alors ils rentrent naturellement dans la classe des signes équivoques. On suppose que la femme s'est trompée, & qu'elle n'est devenue grosse que vers le milieu d'Août, à la cessation des pertes ; telle est votre marche. Mais une explication purement hypothétique anéantira-t-elle la force d'une preuve que fournit un signe réputé pathognomique par trois des plus graves auteurs qu'on puisse consulter sur cette matière ? Que m'opposez-vous ? D'abord de simples doutes. « Ces mouvemens de l'enfant ont-ils, » demandez-vous, des signes si caractéristi-

(a) *Fetus ipse motu suo suam & existentiam & vitam optimè docet.* Id. ibid. §. 154.

» ques ? Sont-ils si différens de tous autres ?
» qu'on ne puisse s'y tromper ? Ne peut-on
» pas prendre pour des mouvemens de l'en-
» fant des contractions spasmodiques de la
» matrice , ou de quelqu'autre viscere du
» bas-ventre , des flatuosités roulantes sans
» bruit ? » Vous hésitez ; mais aussi-tôt se
présente une nouvelle idée qui , sans doute ,
à votre avis , fournit mieux à l'explication
de tous les phénomènes. Vous la saisissez ;
& vous abandonnez les autres dont vous
sentez l'insuffisance. Vous demandez « si les
» mouvemens que l'on sentit dans le courant
» de Mars , & que l'on prit pour ceux du
» fœtus , n'étoient pas des efforts que faisoit
» la nature , pour pousser les pertes ? s'ils n'é-
» toient pas les avant-coureurs de l'hémor-
» ragie qui arriva dans les 1^{es} jours d'Avril ?
» Est-il étonnant , ajoûtez-vous ; n'est-il pas
» même ordinaire de voir des suppressions ,
» lorsqu'elles ne sont pas causées par la gro-
» fesse , se terminer par des pertes précé-
» dées & accompagnées de douleurs & de
» mouvemens considérables dans l'*abdo-*
» *men* ? Rien ne nous empêche donc de re-
» garder les mouvemens que l'on croyoit
» être ceux du fœtus , comme un travail de
» la nature , pour se décharger du fardeau
» qui l'accabloit. »

Pardonnez , Monsieur ; cette logique n'est
pas la mienne. Je conclus , dans mon obser-

vation, du réel au possible ; dans vos réflexions, vous concluez du possible au réel. Cette méthode est tout-à-fait neuve ; mais êtes-vous heureux dans l'arrangement de vos systèmes ?

Si c'est à la retenue des mois qu'il faut attribuer les mouvements qu'on a pris pour ceux du foetus ; si ces mouvements, vers le 15 de Mars, n'étoient que les avant-coureurs de l'hémorragie qui devoit suivre aux premiers jours d'Avril ; si ces mouvements n'étoient qu'une crise, un travail de la nature, & des efforts pour se débarrasser du fardeau qui l'accabloit, 1° ils n'ont jamais dû être plus forts qu'au moment où les arrêtrages des règles, accumulés par une suppression de cinq mois, rendoient ce fardeau plus considérable ; car une plus grande résistance exige de plus grands efforts de la part de la puissance. 2° Ces mouvements auroient dû cesser avec les pertes, & ne renaître qu'avec elles ; car l'effet doit cesser avec la cause efficiente qui le produit. 3° Du mois d'Avril aux premiers jours d'Août, ces pertes diminuant de violence, & s'éloignant de plus en plus, ces mouvements auroient dû être interrompus pendant des intervalles de quinze jours, trois semaines, un mois, & même six semaines. Il seroit aussi absurde de supposer que ce travail devoit être continué, & croître en proportion

des intervalles, qu'il le seroit de supposer que, d'un mois à l'autre, les femmes doivent être continuellement agitées de ces secousses intérieures. Il ne viendra jamais dans la pensée à qui que ce soit, que la cause immédiate puisse cesser, & l'effet subsister, s'entretenir, & même se fortifier. 4^o La pléthora étant absolument épuisée, & les pertes ne repairoissant plus, la nature n'avoit plus d'efforts à faire pour les pousser, plus de travail à entreprendre pour se débarrasser d'un fardeau qui ne l'accabloit plus ; & les mouvemens auroient dû être suspendus tout au moins jusqu'au 9 Décembre, où l'intérêt de votre opinion vous permet d'avouer les premiers mouvemens d'un véritable fœtus.

Or, Monsieur, ai-je dit que ces mouvemens ayent été plus considérables vers le 15 de Mars, qu'ils ne l'ont été depuis cette époque jusqu'au 9 Décembre ? Ai-je dit que ces mouvemens cessoient avec les pertes, & ne renaissoient qu'avec elles ? Ai-je dit que, par conséquent, on éprouvoit des suspensions de quinze jours, trois semaines, un mois, &c ? Ai-je dit enfin qu'ils avoient cessé, depuis la dernière perte, aux premiers jours d'Août ? N'ai-je pas dit précisément le contraire ? N'ai-je pas établi toute la force de mon argument sur la *succession non interrompue des mouvemens, de la date du 15 Mars 1765 à celle du 15 Mai 1766* ? Ces

mouvements ne peuvent donc être attribués à la cause que vous leur assignez.

Ce n'est pas tout, Monsieur; pourquoi confondre cette succession non interrompue des mouvements avec des douleurs éphémères que vous ne pouviez mettre sur le compte des pertes, puisqu'elles avoient disparu sans retour? Il semble que, pour donner le change, & vous dispenser de rendre raison de ce phénomène passager, mais décisif, vous ayez affecté, à la page 537, d'identifier deux choses très-différentes, les douleurs de l'accouchement & les mouvements du fœtus.

Il ne vous reste donc de ressource que de vous rejeter du côté des contractions spasmodiques de la matrice, ou de la tympanite de ce viscere (a). Ce sont deux causes que vous n'avez fait qu'indiquer; ce sont des nuages légers que vous aviez jettés en avant, & qui vont se dissiper, pour ainsi dire, d'eux-mêmes.

Ces mouvements de l'enfant ont-ils des signes si caractéristiques? Sont-ils si différents de tous autres, qu'on ne puisse s'y

(a) On conçoit que des vents puissent rouler dans un canal tortueux, & dont les angles & les calibres variés sont autant d'obstacles à la libre progression de l'air; mais il répugne autant à la faise physique, que les vents roulement dans la cavité de la matrice, que dans la capacité d'un ballon.

tromper ? Oui , Monsieur , comme médecin , j'ai palpé plus d'une hystérique ; & j'ai senti des roulis qui se portent de bas en haut : ce ne sont point des secousses , des fauts. Comme médecin , j'ai palpé quelques tympanites de la matrice : je n'ai rien senti ; & je puis vous assurer sur mon honneur , que jamais ces femmes ne m'ont déclaré sentir autre chose qu'un mouvement obscur qui précédait l'explosion sourde ou sonore de quelques vents par la vulve. En effet , conçoit-on que des vents renfermés dans la matrice , puissent y rouler (a) , & de maniere à ébranler la sensibilité de ce viscere , ainsi que pourroit faire le choc d'un corps solide ? Comme médecin , j'ai palpé des femmes grosses ; & pere de sept enfans , j'ai pu tout à l'aise étudier le caractère de leurs mouvemens dans le sein de la mere. Ce sont , tantôt des roulis , & tantôt

(a) Les mouvemens d'un enfant de cet âge , (cinq à six mois ,) sont si faciles à distinguer des mouvemens convulsifs de la matrice , ou des parties circonvoisines , qu'il n'y a qu'un défaut d'expérience qui puisse les confondre. Lorsqu'à ces mouvemens l'on joint les accidens qui ont précédé , comme les dégoûts , la suppression , &c. ceux qui perséverent , comme le gonflement des mammelles , la tension & l'élévation en la partie hypogastrique on connoit que ces signes diffèrent du tout au tout de ceux de la mole , des caux , ou des vents. *Lamotte* , liv. 1 , chap. ii.

de

de petits sauts plus ou moins forts, & quelquefois redoublés au même instant. Ces mouvemens, de l'aveu de tous les accoucheurs, ne se font guères sentir que vers la fin du quatrième mois. Ils sont faibles d'abord, parce que le volume du foetus est peu considérable, qu'il a peu de force, & qu'il nage dans un grand volume d'eau. Ce n'est que vers la fin de la grossesse qu'ils deviennent assez forts pour tourmenter & causer de la douleur. Ces mouvemens ne se font jamais sentir que dans la matrice. Est-il difficile à une jeune femme de les comparer à ceux qu'elle a éprouvés dans le cours de cinq grossesses ? Lui est-il difficile d'apprécier l'identité des sensations, & d'affirmer un jugement certain sur la cause qui les produit, la présence & l'agitation d'un enfant dans son sein ? Qui pouvoit mieux qu'elle juger de ce qui se passoit en elle ? Aussi, malgré la fréquence des pertes, la Soyer n'avoit-elle pu concevoir le moindre doute sur la réalité de sa grossesse : ce qui le prouve, c'est qu'elle ne balança pas à mander la sage-femme, & la retenir auprès d'elle l'espace de deux jours que durerent ses douleurs ; c'est que, pour une femme que cinq expériences récentes avoient instruite, ces mouvemens & ces douleurs avoient un caractère décisif qu'elle scavoit démêler, & qu'elle ne pouvoit confondre avec tout

autre. Si vous aviez daigné, Monsieur, y faire attention, vous auriez vu que, dès la fin de Septembre, quand on consultoit les charlatans, c'étoit déjà *un polype sautillant & roulant*. Les spasmes de la matrice ont-ils bien ce caractere? Quant à la tympanite de la matrice, il n'a jamais été question que cette femme ait rendu des vents par la vulve; & comment pourriez-vous supposer qu'ils fussent demeurés nichés dans la cavité de ce viscere, & qu'ils n'eussent pas fait explosion, quand une perte fougueuse leur avoit ouvert une issuë? *Quâ data porta ruunt.* La supposition de la tympanite, ou des contractions spasmodiques, ne quadre donc pas avec les phénomènes de la grossesse de la Soyer.

J'en conviens avec vous, Monsieur; les signes de la fausse grossesse peuvent en imposer; mais à qui? A une novice qui n'a jamais fait d'enfans, à une vieille folle possédée du démon de la postérimanie, en un mot, à la marchande de bois quarré, dont vous me citez l'exemple. *Elle disoit sentir mouvoir son enfant; elle le croyoit, & le croyoit si bien, qu'elle envoya querir sa sage-femme.* Mais pourquoi le croyoit-elle? *Parce qu'à cinquante cinq ans, elle avoit encore eu quelque peu de menstrues;* mais elle n'avoit jamais eu d'enfant: pouvoit-elle en connoître les mouvements? Est-il difficile

d'ailleurs d'être persuadé de ce qu'une forte passion nous fait espérer (a)? A cinquante-six ans, cette femme *avoit les pertes de moins que la Soyer*. Oh vraiment ! je le crois ; mais *avoit-elle un motif de plus pour se croire enceinte ?* Elle n'accoucha cependant que de quelques vents & des eaux qu'elle *vuidra par la matrice* ; & la Soyer, avec vingt-huit ans de moins, & ses pertes de plus, mit au monde une fille bien saine, dix-huit mois après le soupçon de grossesse. Pourquoi ne s'est-elle pas trompée comme la marchande de bois ? C'est qu'elle étoit très-experte en fait de grossesse ; c'est qu'elle n'avoit que vingt-huit ans ; c'est qu'une jeune paysanne, à qui il reste trois ou quatre enfans, n'a pas, comme votre marchande, d'étranges passions pour en avoir, & n'a, par conséquent, aucun motif de se faire illusion. Je laisse au public à juger ce que l'observation de Mauriceau peut faire contre moi.

Vous aviez raison, Monsieur ; « *L'erreur & la vérité se trouvent si voisines l'une de l'autre, que la plus petite circonstance sur laquelle on ne pese pas assez, suffit pour les faire confondre. Que de fausses apparences ne nous en imposent pas ! Prenons* »

(a) Je crois devoir rétablir ce qui est supprimé dans la citation de Mauriceau.

» les choses pour ce qu'elles sont réellement. »
 Ces petites réticences de l'âge, de l'étrange *passion d'avoir des enfans*, de la crédulité, de l'inexpérience, sont, sans doute, des minuties dont il suffisroit de ponctuer les la-
 eunes. Mais, Monsieur, une autre fois, défiez-vous de la fidélité de celui que vous chargez du soin de faire vos extraits; il ne supprime ici que des bagatelles; pour donner à ses citations une force plus concluante, il pourroit lui prendre fantaisie de supprimer des choses plus essentielles: il est tout au moins coupable de négligence.

Réponse à la quatrième Objection.

Le lait est-il un signe de grossesse? Je ne veux, Monsieur, employer contre vous, que les armes que vous me fournissez vous-même. Hippocrate, & Celse, son exscripteur, ne reconnoissent que trois causes de la montée du lait aux mamelles; la grossesse, l'accouchement, ou la suppression des règles. La Soyer ne venoit pas d'accoucher, quand elle a souffert la montée du lait; elle n'avoit plus de suppression: les pertes y avoient mis bon ordre; & la dernière avoit au plus dix à douze jours de date; donc la montée du lait étoit ici un signe de grossesse; signe d'autant moins équivoque, qu'il succédoit aux douleurs de l'accouchement.

Hippocrate en auroit conclu la foibleſſe du *fœtus* (a).

N'est-il pas admirable qu'après cinq mois de suppression, la nature ne se soit point déterminée à porter le lait aux mammelles, & qu'elle l'ait fait après des pertes récentes, après des mouvemens d'un *polyte sautilant*, après deux jours de douleurs d'efſtacement, & cela pour vous fournir une preuve que la Soyer, qui n'est pas accouchée, n'étoit pas grossie ? Dionis penſoit différemment. Les mammelles, qui s'emplissent de lait, font à ses yeux un témoignage assuré de la bonne grossesse (b).

Je ne puis, Monsieur, retenir une réflexion qui m'échappe. Quand je vous fournis un enchaînement de preuves d'une grossesse de dix-huit mois, votre raison se révolte contre un fait qui s'éloigne de l'ordre ordinaire; votre zéle s'enflamme; & votre industrieuse sagacité met en œuvre tous les moyens que la critique peut lui fournir. Quoi ! Monsieur, vous ne vous appercevez pas que, pour combattre mon obſervation, vous admettez une ſuppoſition qui viole beaucoup plus les loix de la nature dans

(a) *Mulieri utero gerenti si multum lattis ex mammis fluxerit, infirmum fœtum significat.* Aph. 52, ſect. v.

(b) Dionis, des *Accouchemens*, liv. 2, chap. j, pag. 107.

l'espèce humaine ? Croire qui veut au lait virginal ; tout ce que les anciens ont dit, est sujet à être bien répété ; & ce qu'ils n'ont pu prouver par de bonnes raisons, nous le prouvons aujourd'hui par leur autorité. Je ne scaurois plier sous ce joug : mon entêtement pour eux ne va pas jusqu'à l'enthousiasme. Je les consulte comme des témoins fidèles ; mais de quelle force peut être ici leur témoignage ? Pouvoient-ils être garans de l'infécondité des prétendues vierges, ou femmes stériles, chez qui ils trouvoient du lait ? Ne sciait-on pas qu'il est quelquefois une longue suite d'années à se dissiper ? J'en ai vu à une femme de cinquante-trois ans, accouchée, pour la dernière fois, huit ans auparavant. Ces femmes, qui, *sans être grosses & sans avoir jamais eu d'enfant*, avoient du lait, ne pouvoient-elles avoir aucun intérêt à dissimuler les accouchemens qui l'avoient produit ? *Aux yeux d'un médecin, qui a des motifs pour douter*, le lait virginal passera toujours pour être équivoque, & plus contraire aux loix de la nature, que les accouchemens retardés.

Je vous ferai remarquer en passant, Monsieur, que, dans la seconde partie de la Note, pag. 541, Mauriceau parle de la douleur & de l'enflure des mamelles ; mais dit-il qu'il a vu des filles dont les seins gonflés donnoient du lait, quoiqu'elles

ne fussent pas enceintes ? Cette Note est cependant pour appuyer l'affection formelle que vous en faites.

Réponse à la cinquième Objection.

Vous prétendez que l'enfant n'auroit pu se conserver sain dans la matrice pendant un aussi long espace de tems ; & c'est sur ce fondement que vous niez la grossesse tant que les pertes ont duré. Ai-je dit, Monsieur, que, pendant ce tems-là, l'enfant se portât bien, & fût sain ? N'ai-je pas formellement énoncé que la fréquence des pertes lui avoit soustrait une partie de ses nourritures, & avoit retardé sa cruë ? Que si vous avez voulu prouver que les pertes ont dû nécessairement tuer l'enfant, & procurer l'avortement, la thèse change de face. Alors à l'autorité d'Hippocrate, (qui ne dit pourtant pas : *Impossibile est fætum vivere* ,) j'oppose celle de Lamotte & de Mauriceau même. Celui-ci vous dira qu'il a vu quelques femmes grosses vider du sang de la matrice avec assez d'abondance, & même quelquefois en caillots, & néanmoins porter leur enfant jusqu'à terme. (Liv. 1, chap. xxj, pag. 160.) Récuseriez-vous ce témoignage ? Vous pouvez voir aussi l'observation 205^e de Lamotte. L'enfant étoit fort & vigoureux, malgré des pertes continues depuis le commencement de la

grossesse. Si je l'osois, Monsieur, je pourrois ajoûter ici deux autres observations qui prouveroient que tout écoulement sanguin, pendant la grossesse, n'est pas meurtrier pour l'enfant. Une boulangère de cette ville, au commencement du neuvième mois, souffrit quatre ou cinq pertes qui se répétoient, de deux jours l'un, périodiquement, & à une heure fixe. L'aphorisme d'Hippocrate vous auroit empêché de la secourir par la saignée (a). M. Cauderon, son chirurgien, tenta ce secours, mais inutilement : il m'en parla par hazard. J'imaginai que c'étoit une fièvre protéiforme ; je conseillai le quinquina. La perte cessa ; & l'enfant vint à terme. Le second fait regarde une sage-femme d'Aumale, qui, dans une grossesse, avoit souffert une grande perte, que le repos avoit dissipée, sans porter atteinte à la vie de l'enfant. Cette femme comptoit si peu sur le danger des pertes, que, fondée sur son expérience personnelle, elle fit retarder l'accouchement forcé d'une femme enceinte de huit mois, & qui, dans l'espace de douze heures, perdit seize livres de sang.

Ce n'est pas, Monsieur, que je prétende que les pertes qui surviennent pendant la grossesse, ne soient accompagnées de dan-

(a) *Mulier, seddā uenā, abortit, & magis, si major fuerit fœtus.* Aphor. 31, sect. v.

gers ; mais la règle d'Hippocrate est trop générale , & souffre des exceptions , sur-tout quand la perte vient de l'orifice de la matrice , ou du vagin , & non du décollement d'une portion de l'arriere-faix (a) ; aussi les accoucheurs Chrétiens , dont le devoir est de sauver , par un accouchement forcé , la vie spirituelle de l'enfant , quand ils la jugent en péril évident , ne se précipitent-ils point , à la premiere apparence d'hémorragie ; ils savent que ce seroit lui arracher la vie temporelle ; & plus d'une expérience leur a appris qu'il arrive quelquefois qu'en temporisant , on peut la lui conserver. Je suis persuadé que vous donnez aux paroles d'Hippocrate un sens outré , en lui faisant prononcer que le fœtus ne peut conserver la vie au milieu des pertes. Il n'a voulu parler que de la langueur & de l'état valétudinaire , dans lequel ces soustractions ne peuvent manquer de le jeter. Il est impossible qu'ap-pauvri par les pertes d'un sang qui fait sa subsistance , il soit sain & vigoureux. Je reconnais avec lui ces vérités : ce sont elles qui m'aident à concevoir la prolongation du séjour de l'enfant dans la matrice ; mais , s'il entend que toute perte est suivie de la mort inévitable de l'enfant , je lui oppose l'expé-

(a) Il y a même des femmes qui ont eu des pertes , d'autres qui ont vu tous les mois , & qui sont demeurées grosses. DIONIS , *ibid. pag. 109.*

rience constante des derniers siècles. Les accoucheurs sont mes garans ; ils sont ici des témoins irréprochables : il ne s'agit que des faits qu'ils ont vus, & dont ils rendent compte ; or ces faits anéantissent l'induction que vous voulez tirer de l'Aphorisme d'Hipocrate. D'ailleurs, Monsieur, jurez-vous toujours sur la parole du *prince des observateurs* ? A-t-il tout vu ? A-t-il tout bien vu ? Croirez-vous avec lui, par exemple, que les mâles sont portés du côté droit, & les femelles, du côté gauche de la matrice ? (Aph. 48, sect. v.) Croirez-vous, sur la foi de l'Aphorisme 38, que l'affaiblissement de la mammelle droite indique l'avortement prochain d'un mâle, celui du sein gauche, l'avortement de la femelle, dans le cas de la conception des jumeaux ? Comme s'ils ne tenoient pas très-souvent à un seul & même arrière-faix ? Comme si d'ailleurs il étoit possible de conserver l'un des deux, quand l'avulsion d'un placenta fournit une hémorragie par l'ouverture béante des vaisseaux que la présence du second fœtus empêche de se resserrer ? Croirez-vous enfin, sous la caution de l'Aphorisme 59, que le *suffitius* soit un moyen de découvrir si la femme est stérile ?

Votre sixième objection ne sera pas beaucoup plus embarrassante que les autres. Suffit-il, Monsieur, de rencontrer des dégoûts

& des crachottemens , au 25 Septembre , au 9 Décembre ; des mouvemens du *fœtus* , & l'arrondissement du ventre , & l'accouchemen t au 15 Mai , pour fixer l'époque de la conception au tems immédiat après la dernière perte , c'est-à-dire à la seconde semaine d'Août ? Ces apparences peuvent en imposer à qui ne relira pas mon observation ; mais votre hypothèse rend-elle compte de tous les phénomènes ? Cette succession non interrompue de mouvemens pendant treize mois , à quoi l'attribuerez-vous ? Sera-ce encore *une crise , un travail de la nature , un effort pour pousser les parties ?* Elles sont cessées : la pléthora est épuisée. Vous en prendrez-vous aux *flatuosités rou- lantes sans bruit dans la cavité de la ma- trice ?* Concevez vous que les vents puissent subfister dans ce viscere avec l'embryon ? Accuserez-vous encore des *contractions spasmodiques ?* Quand l'embryon n'a que six semaines , ces spasmes ne peuvent ressem- bler à des sauts : or , quand , au 25 Septem- bre , on commençoit à consulter des médi- castres de toute espece ; les uns jugeoient que c'étoit une mole , d'autres , une excres- cence de chair à la matrice ; d'autres , une hydropisie ; mais avez vous fait attention que , dès ce tems-là , c'étoit un *polype sau- tillant & roulant ?* Avez-vous fait attention que , dès ce tems-là , les charlatans apper-

cevoient le volume du ventre, & que ch^{ac}un, suivant ses idées, en assignoit la cause morbifique ? Or, Monsieur, avant trois mois, & même plus tard, une grossesse est elle sensible à la seule application de la main ? « Avant deux mois & demi, la matrice ne déborde pas le pubis, &, à trois » mois & demi, elle s'éleve très-peu au- » dessus de cet os dans les femmes grasses. » Voilà ce que m'apprend Puzos, pag. 58 ; aussi ne s'en tient-il pas à la seule palpation extérieure. Il conseille de balloter la matrice entre l'indicateur de la main droite, & le plat de la main gauche ; si donc des gens ignares, sans autre examen que l'attouche-ment, ont cru appercevoir une tumeur contre-nature, n'avez-vous pas dû en inférer que la grossesse étoit plus avancée que vous ne la supposez, &, dès-lors, nécessairement telle que je la présentavois ?

Une autre considération vous auroit conduit à la même conséquence, si vous aviez été moins préoccupé. Un embryon se fait-il sentir au moment qu'il est conçu ? Ecouteons Mauriceau : « L'enfant se remue manifeste- » ment vers le quatrième mois, & plutôt, » ou plus tard, selon qu'il est plus ou moins » fort. Quelques femmes le sentent dès le » second mois, & même encore plutôt ; » d'autres, vers le troisième seulement, ou » plus tard. Au commencement, ces mou-

» vemens font *fort petits*, & assez sembla-
 » bles à ceux d'un moineau qui vient d'é-
 » clorre ; après, quoi, ils deviennent plus
 » grands, à proportion que l'enfant grandit
 » & se fortifie ; & ils font, à la fin, si vio-
 » lens, qu'ils obligent la matrice à se dé-
 » charger de son fardeau. » Rœderer re-
 garde comme incertains les mouvements de
 l'embryon, & ne compte que sur ceux d'un
 fœtus de quatre mois au moins. Jusques-là,
 le nouvel être, foible, délicat & mollet,
 est trop petit, & nage dans une trop grande
 quantité de liqueur, pour heurter les parois
 de la matrice, comme il le fait à mi-terme :
 alors devenant, de jour en jour, plus ro-
 buste & plus volumineux, il approche da-
 vantage des parois de ce viscere ; l'ébranle
 par ses mouvements ; donne des signes de
 son existence & de sa vie ; moleste la mère,
 & enfin lui devient insupportable par la vio-
 lence des douleurs (a).

Je pourrois faire valoir ces raisons, Monsieur ; je pourrois vous dire que la Soyer n'étoit dans l'habitude de sentir ses enfans qu'à mi-terme, & qu'elle devoit sentir plus tard encore ce dernier affoibli par l'usage de tant de remèdes violens ; mais je vous accor-
 derai qu'elle a pu, contre son ordinaire, le sentir dès le soixantième jour de la concep-

(a) Rœderer, liv. 1, §. 154.

tion. Mais, pendant ces deux premiers mois, quelle a été la cause de cette succession non interrompue de mouvements ? Daignez me dire pourquoi ces mouvements & ceux qui les ont suivis jusqu'au 9 Décembre, étoient plus forts que ceux d'un moineau qui vient d'éclorre ? A qui persuaderez-vous qu'à quatre mois & demi, les premiers sauts d'un foetus sont si continuels, qu'on puisse les comparer au choc de l'eau sur la roue d'un moulin, & si violens, que souvent ils arrachent des cris. J'en appelle à l'expérience des femmes. Interrogez, recueillez les voies ; toutes conviendront que ce n'est guères que vers le septième mois que les mouvements commencent à devenir incommodes. De la violence de ceux du 9 Décembre, vous deviez donc conclure que la grossesse étoit plus avancée que ne le veut votre système.

Je m'arrête, Monsieur ; je pourrois pousser plus loin les réflexions que les vôtres me font naître. Votre induction d'une grossesse de dix-huit mois à la possibilité d'une gestation de dix-huit ans, & l'histoire de vos chats ne méritent pas de réponse : ce seroit abuser de votre patience & de celle du public que nous n'avons peut-être déjà que trop ennuyé. En détruisant vos objections, j'ai rétabli la vérité d'un fait que vous vouliez obscurcir. Ma tâche est remplie ;

je laisse à M. Petit le soin de défendre une vérité qu'il a si solidement établie. *Apprenez-lui à ne pas décider si hardiment une question dont on peut soutenir le contraire ; démontrez-lui que c'est avec plus de certitude, & moins de danger.* Il aime la vérité par-dessus tout. Vous le verrez applaudir à vos découvertes, & ne pas rougir de revenir sur ses pas ; mais, pour le convaincre, il faut quelque chose de plus que la Note de la page 547.

Je suis, &c.

P. S. Voici, Monsieur, un nouveau phénomène : vous le jugerez aussi peu croyable qu'une grossesse de dix huit mois ; mais il n'en prouvera pas moins que la nature s'écarte quelquefois de ses loix générales. Une génisse, de l'âge d'onze mois & demi, a mis bas, & est morte dans ce travail. Elle avoit donc reçu le mâle dès l'âge de deux mois & demi. Ce fait n'est rien moins que vraisemblable ; mais il a pour garant une dame que son esprit & ses lumières mettent au-dessus des éloges : c'est d'elle-même que je le tiens ; & c'est dans sa basse-cour que ceci s'est passé. Je crois que ce trait d'histoire naturelle peut trouver sa place à côté de celle de vos chats. Son rapport à la question peut paroître un peu moins indirect, & démontrer qu'il s'en faut que la nature suive toujours une marche uniforme.

OPÉRATION
GASTROTOMIQUE,

Faite avec succès, peu après la Rupture de la Matrice, au terme de l'Accouchement ; par le sieur THIBAULT DESBOIS, maître en chirurgie au Mans.

L'opération Césarienne, pratiquée sur la femme vivante, a été regardée, dans les siècles précédens, sur-tout jusqu'au quinzième, comme une opération meurtrière ; mais, dans le nôtre, les succès multipliés de différens accoucheurs sont des motifs qui doivent détruire le préjugé, & rassurer le public sur une opération à la vérité douceuse, mais qui est la seule ressource que l'art fournit pour sauver la vie de la mère, & quelquefois celle de l'enfant, lorsque la nature ne peut absolument vaincre les obstacles qui viennent, soit de la grossesse disproportionnée du fœtus, de la mauvaise conformation des os du bassin, de la rupture de la matrice, ou lorsque le fœtus prend son accroissement dans les trompes, les ovaires, ou dans l'*abdomen* : dans ces circonstances, cette opération est d'une nécessité indispensable, en supposant néanmoins l'impossibilité de l'extraction du fœtus avec le forceps, ou les crochets.

François

François Roussel donna, en 1581 (a), un excellent ouvrage, dans lequel il prouve, d'une maniere bien convaincante, la nécessité de cette opération dans tous les cas que je viens de décrire. Je ne puis voir, sans étonnement, que les sçavantes *Recherches de M. Simon, sur l'Opération Césarienne* (b), ayent laissé bien des gens, respectables par leur sçavoir, dans le doute.

Ce n'est pas avec moins de surprise que je lis dans M. Mauriceau, célèbre accoucheur de son siècle, dont les Ecrits seuls peuvent former des maîtres en cet art, » qu'un chirurgien ne peut venir à cette » opération sur une femme vivante, que par » un excès de cruauté, d'inhumanité & de » barbarie, &c; (c) qu'on ne doit » jamais, en quelque occasion que ce soit, » entreprendre cette opération, qu'après le » décès de la mère. » Mauriceau donne ici lieu de croire qu'il regardoit la section Césarienne comme absolument mortelle ; car, s'il n'en eût pas été persuadé, ce sçavant, au lieu de la proscrire entièrement, l'auroit du moins conseillée dans les cas où elle de-

(a) Mém. de Chirurg. année 1743, tom. iij, pag. 210.

(b) *Idem* de l'Académie, année 1753, tom. v, 4^e-12, pag. 317.

(c) *Traité des Accouchemens*, tom. j, chapitre xxij, pag. 352.

vient indispensable, comme quand il y a une impossibilité physique que l'accouchement se fasse par les voies naturelles; lorsque, par exemple, la matrice se rompt, & que l'enfant tombe dans le bas-ventre, comment remédier à ce funeste accident? Ou il faut recourir à la section gastrotomique, ou attendre de la nature un secours qu'elle ne donnera que lorsque le fœtus sera tombé en pourriture: dans ces extrémités également fâcheuses, peut-on se refuser de tenter une opération qui a eu des succès réitérés? J'ose même dire qu'il n'y a rien que d'heureux à présumer, quand le sujet n'est point épuisé, & a assez de force pour soutenir l'opération; autrement ce seroit préférer une mort assurée à une opération qui donne quelques espérances. Que, dans ces tristes conjonctures, l'accoucheur, d'après Mauriceau, abandonnant son art, confie la guérison de sa malade à la nature; qu'il compte sur le temps & les douleurs, cette confiance ne peut être fondée que sur quelques phénomènes rares. Mais combien de personnes que la section Césarienne a tirées du tombeau? Les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, l'Embryologie sacrée, les Journaux de Verdun me sont garans qu'il s'est trouvé plusieurs maîtres, tant anciens que modernes, qui ont eu la satisfaction de sauver la mère, & quelquefois

l'enfant. D'après ces faits, dont M. Mauriceau ne pouvoit ignorer le plus grand nombre, ce grand homme fait bien preuve de la faiblesse humaine, en avançant que, si cette opération a eu quelque succès, ce succès est plutôt dû au hazard qu'à la dextérité de l'opérateur. Quelle conséquence ! Si elle étoit vraie, qu'elle seroit déshonorante pour notre art qui ne paroît jamais mieux que dans les grandes opérations chirurgicales, auxquelles on pourroit faire la même application !

On trouve, à la vérité, quelques exemples de l'expulsion du foetus par d'autres voies que par les naturelles (*a*), soit que le foetus fût contenu dans la matrice, soit qu'il fût hors de ce viscere; mais, pour que cette expulsion se fasse, il faut préalablement que le corps étranger soit tombé en corruption : la putréfaction demandé un temps considérable, pendant lequel la mère est en un danger évident quelquefois plusieurs jours; l'opération, qui la délivre-roit & mettroit fin à ses douleurs, se fait en quatre à cinq minutes. Si la femme, dont parle Hildan, laquelle, dans l'impossibilité d'accoucher, eut assez de forces pour résister, pendant six jours, aux plus vives

(*a*) Ambroise Paré, livre 24, chapitre xlii, pag. 977.

Ledran, Obs. de chirurg. 9^e, tom. ii, pag. 241

douleurs ; si cette autre , qui fait le sujet d'une des observations de Saviard , a vécu deux jours après la descente du fœtus dans l'*abdomen* , par la rupture de la matrice ; si ces deux femmes , dis-je , eussent reçu les secours de l'art ; qu'on eût fait à l'une l'opération Césarienne , & à l'autre la section gastrotomique , leurs jours n'eussent point été abrégés par ces accidens auxquels il étoit d'autant plus certain & plus aisé de remédier , que ces deux femmes étoient d'un bon & fort tempérament. Les forces de celle que j'ai opérée , ne sont pas à comparer avec celles des deux femmes que je viens de citer : cette dame est d'une très-petite taille , d'un tempérament sanguin ; ayant été rachitique dans son enfance , il est resté un vice de conformation des os du bassin ; l'*os sacrum* surtout , au lieu de se jeter en dehors , rentre en dedans à sa partie moyenne ; ce défaut n'empêche pas cependant l'accoucheur d'introduire la main ; c'est ce que j'ai éprouvé dans les deux premiers accouchemens. L'un & l'autre enfant me parurent sans vie : se présentant mal , je les retournai , & fus obligé de les faire venir par les pieds : je ne trouvai dans l'extraction d'autres difficultés que de faire franchir le détroit à des têtes trop grosses. Dans l'incertitude de vie ou de mort , j'eus soin de les ondoyer ; je les tirai ,

en moins de trois heures de travail, à compter des premières douleurs : on ne peut imputer leur mort qu'à leur foiblesse naturelle, puisque les accouchemens se sont opérés sans beaucoup de difficultés, sans le secours d'aucun instrument, sans les décoller, sans même que la tête fût défigurée ; enfin il n'y a eu rien d'extraordinaire dans ces deux premiers accouchemens. Je passe au troisième qui fait l'objet de ce Mémoire.

Le 4 Octobre 1767, la demoiselle Crochard, épouse du sieur Cornilleau, notaire apostolique, & greffier en chef de la maîtrise des eaux & forêts du pays & comté du Maine au Mans, s'apperçut, sans douleur préalable, que les eaux avoient percé : cependant l'orifice de la matrice n'étoit pas dilaté au point d'y introduire un doigt ; sur les cinq heures du matin, il survint quelques petites douleurs : alors j'insinuai l'*index* & le *medius* ; je reconnus au toucher, que la tête se présentoit : elle me parut moins grosse que celles de ses premiers enfans ; je me déterminai à attendre : les douleurs étoient peu fréquentes & peu vives ; ce qui m'engagea à lui donner un lavement avec le séné non mondé, & le crystal minéral. Quoique ce lavement n'eût augmenté que très-peu les douleurs, la matrice se dilata ; la tête de l'enfant parut, & tout s'annonçoit assez bien sur les deux heures après midi ; mais,

une demi-heure après, la malade ressentit une douleur violente du côté gauche, vers la partie supérieure de la matrice : cette douleur ne dura qu'un instant ; dès qu'elle fut passée, je voulus voir quel feroit son effet : ma surprise fut extrême de ne plus trouver ni l'enfant ni le *placenta* dans la matrice ; ils étoient tombés, par la rupture de ce viscere, dans le bas-ventre. Alarmé de cet accident, je ne dissimulai point à la malade sa triste situation ; elle m'en parut peu frapée ; & pendant que, par mon conseil, elle mettoit ordre à ses affaires spirituelles & temporelles, j'envoyai chercher MM. Le Houx pere & fils, médecins de la malade ; MM. Devilliers & Goutard, mes confrères. Ces MM. ayant reconnu, comme moi, la rupture de la matrice, nous convînmes de la nécessité de la gastrotomie : je suivis M. Sousmain dans sa maniere d'opérer, décrite dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*. Je fis l'incision du côté où la douleur s'étoit fait sentir ; les tégumens propres & communs du côté gauche ouverts, un côté de la tête de l'enfant se présenta ; il étoit situé transversalement sur les intestins ; les pieds au côté droit de la mère : pendant que j'écartois le lèvres de la plaie, pour faciliter la sortie de l'enfant, & que j'affujettissois les intestins, pour les empêcher de sortir, M. Devilliers tira l'enfant

avec son *placenta* : le cordon lui faisoit deux tours au col : il étoit mort. La malade soutint au mieux l'opération qui fut faite en quatre minutes. Nous fimes sortir , autant que nous pûmes , le sang qui se trouva en assez grande abondance dans le bas-ventre ; je fis ensuite la gastroraphie en cette manière : Un point de suture à un travers de doigt de l'extrémité supérieure de la plaie ; le second dans le milieu , & le troisième à pareille distance de l'extrémité inférieure : ainsi je laissois un libre passage , tant au sang qui pouvoit s'épancher , qu'aux lochies , si elles ne prenoient pas leurs cours par les voies naturelles. Nous pansâmes la plaie avec un simple plumasseau imbibé dans un liniment d'huile rosat & de vin chaud ; nous mîmes deux compresses en plusieurs doubles , de chaque côté , de la longueur de la plaie , par-dessus , une autre compresse quarrée , & une pièce de molleton imbibée dans une décoction émolliente ; le tout étoit soutenu par le bandage de cotps : sur les dix heures du soir , nous trouvâmes la malade aussi-bien qu'elle pouvoit être ; elle ne dormit point toute la nuit.

Le lendemain de l'opération , l'appareil étant levé , nous le trouvâmes rempli de sang : il se présenta une portion d'intestin , grosse comme un petit œuf de poule , entre le point de suture du milieu , & l'inférieur.

Je le fis rentrer ; &, pour le contenir, je fis un quatrième point. Il sortit aussi, par l'extrémité supérieure de la plaie, une portion de l'épiploon : au lieu d'en faire l' extraction, j'en fis la ligature. La plaie fut pansée comme le jour de l'opération, ayant chargé le plumasseau de baume d'*Arcæus*. La malade, ce jour-là, fut sans fièvre ; mais elle avoit un vomissement presque continu : le visage n'étoit pas bon ; le ventre fort gros & douloureux. On lui donna deux lavemens émolliens qu'elle ne rendit pas pour le moment : aucune évacuation ne se faisoit encore par le vagin ; les urines alloient librement. Le soir, elle fut pansée comme à l'ordinaire : on voulut essayer l'huile d'amandes-douces ; mais elle ne put passer. Elle fit deux selles abondantes dans la nuit : cette évacuation de matière stercorale fit cesser le vomissement.

Le troisième jour, l'appareil n'étoit pas moins rempli de sang qu'il l'étoit la veille. Elle fit deux selles de matière liquide & blanchâtre : le ventre étoit bien amolli, & beaucoup moins douloureux.

Le quatrième jour, la plaie étoit belle ; la suppuration commençoit à s'établir. Nous observâmes une grosseur considérable au bas de l'hypocondre droit ; elle étoit douloureuse : la malade jusqu'alors avoit été sans fièvre. Sur les dix heures du matin, un peu de fièvre annonça le lait qui s'évacua par les

Voies naturelles : la nuit suivante, elle eut deux selles qui diminuerent considérablement la grosseur dont nous venons de parler. Il survint quelques tranchées utérines qui se dissipèrent par la sortie de petits caillots de sang : la malade étoit en très-bon état : néanmoins elle faisoit des efforts considérables, pour jeter des vents ; ces efforts nous inquiétoient beaucoup, par rapport à nos points de future. Heureusement il n'arriva aucun accident ; mais, dans la nuit, il survint une colique considérable aux environs de la plaie ; elle continua, depuis onze heures du soir, jusqu'à cinq heures du matin ; elle se termina par une copieuse selle mêlée de crotins & de matières laiteuses ; les lochies alloient à souhait, & étoient, tantôt roussâtres, & tantôt laiteuses.

Le cinquième jour, la suppuration étoit louable ; il ne parut plus de sang : cette grosseur du côté droit étoit entièrement dissipée ; il n'y avoit plus de douleur : la malade ne faisoit plus d'efforts ; le sein commença à se gonfler.

Le sixième jour, la plaie étoit comme le jour précédent ; le ventre étoit libre ; les lochies couloient ; & le lait s'évacua un peu par en haut : le bouillon, seule nourriture de la malade, passoit bien ; elle commença à prendre du sommeil.

Le septième jour, les lèvres de la plaie étoient rapprochées ; & la portion de l'épipoon, que j'avois liée, tomba : le ventre étoit toujours mollet ; l'évacuation des lochies & du lait continuoit : le soir, le pouls s'éleva un peu ; ce qui fut suivi d'une douce moiteur qui dura environ dix heures : pendant cette évacuation, les autres ne furent point supprimées : dans cet état, la malade se trouvoit à son aise.

Le huitième jour, la plaie continuoit à aller de mieux en mieux : sur le soir, le pouls s'éleva comme le jour précédent ; mais les moiteurs furent moindres : cette petite fièvre s'annonça par une chaleur médiocre ; les évacuations continuoient.

Le neuvième jour, l'extrémité inférieure de la plaie commença à se cicatriser ; il y eut moins d'élévation dans le pouls, & moins de moiteur.

Le dixième jour, la cicatrice augmentoit ; les lochies & le lait continuoient à s'évacuer ; la chaleur & la moiteur ne revinrent plus ; la malade dormit.

Le onzième & le douzième jour, tout étoit en très-bon état ; la cicatrice avancoit ; le lait cessa de couler par en haut.

Le treizième jour, comme les deux jours précédens, le ventre fut libre.

Le quatorzième, j'ôtais les points de suture ; la cicatrice fit des progrès de jour en

jour, & fut parfaitement consolidée le trentième, auquel cette dame fut en état d'aller à l'église rendre grâces à Dieu de son entière guérison : elle jouit actuellement d'une bonne santé, quoiqu'elle n'ait point eu ses règles.

Pour éviter que quelque effort occasionné par la toux ou autres causes, ne fît ouvrir une cicatrice encore récente, & n'occasionnât une hernie ventrale, j'ai assujetti cette dame à porter un bandage de ventre.

O B S E R V A T I O N

Sur la Dentition; par M. DUPONT DU MESGNIL, chirurgien résidant à Paris.

De tous les enfans qui ne passent point l'âge de trois ans, l'on peut dire, sans exagération, que la moitié pérît par les accidens qu'occasionne la dentition.

Pour que les dents puissent sortir, il faut qu'elles percent une petite lame osseuse qui recouvre l'alvéole, ensuite le périoste & les gencives ; mais les efforts qu'elles font pour rompre ces digues, enflamment quelquefois toute la bouche, & causent un tiraillement si douloureux, que nécessairement s'ensuivent la fièvre, les convulsions, le délire, &c.

La distension violente du périoste & des gencives n'est pas toujours la seule cause de ces accidens : la compression du rameau de nerf qui se distribue dans chaque alvéole, leur donne aussi naissance ; & ils sont plus ou moins graves, suivant que ces deux causes existent ensemble, ou séparément.

La faiblesse des enfans ne leur permet guères de résister à tant de maux à la fois ; ils succombent, s'ils ne sont promptement secourus.

Les moyens proposés & mis en pratique jusqu'à présent, n'ont pu les soustraire à leur malheureux sort, parce qu'on ne les a jamais assez étendus. Cette décision n'est point hazardée ; on le jugera par l'observation que je vais rapporter.

Je fus mandé chez un marchand frippier, pour donner mes soins à un enfant de seize mois, malade depuis trois jours.

Le ptyalisme & la bouffissure de son visage me firent connoître que la dentition se faisait ; & je ne doutai point que la fièvre qu'il avoit, la première fois que je le vis, ne dépendît de la douleur qui accompagnoit cette opération. Les gencives résistant aux efforts que les dents faisoient pour s'ouvrir un passage, étoient distendues ; & elles ne pouvoient l'être, qu'elles n'excitassent cette douleur.

Dans cette conjoncture, il ne falloit que

des procédés familiers : c'est pourquoi je m'appliquai seulement à amollir & relâcher les gencives, en les frottant avec du beurre ; & je fis mâcher à l'enfant une racine de guimauve, après l'avoir mise, pendant quelque tems, dans l'eau chaude. J'ordonnai, en même tems, des délayans & des tempérans, pour calmer la fièvre ; & je ne négligeai point les lavemens, pour procurer la liberté du ventre.

Ce dernier objet est important, & mérite toute l'attention. En effet, on a constam-
ment observé que les enfans sont exposés à des révolutions bien moins fâcheuses, lorsque les sécrétions se font avec facilité par la voie des selles : elles furent très-abondantes chez mon malade, pendant les quatre premiers jours, quoique la fièvre & l'inflammation de la bouche fussent considérablement augmentées.

La tension du périoste & des gencives étoit alors portée à un point à faire naître les convulsions, si le ventre n'eût été libre. Malgré mes soins à entretenir des évacua-
tions si salutaires, elles se supprimèrent ; & cette suppression fut bientôt suivie d'un spasme général.

Un état aussi dangereux exigeoit de prompts & d'utiles secours ; & la chirurgie ne m'en offroit que d'impuissans. Pour agir conformément aux préceptes, c'étoit le mo-

ment d'inciser les gencives ; mais j'avois vu faire cette opération si souvent sans succès, que je ne pouvois me promettre un événement heureux , après l'avoir pratiquée moi-même. La mère de l'enfant qui donne occasion à cette observation , étoit encore toute éplorée de la perte qu'elle avoit faite de son premier, par la même cause ; & cependant on avoit ouvert les gencives. Quoique l'expérience m'eût rendu certain de l'insuffisance d'un pareil procédé , néanmoins j'observai exactement ce que les chirurgiens , qui ont écrit sur la dentition , prescrivent dans des cas aussi urgents. Je fis une incision cruciale sur les gencives qui manifestoient , par leur grosseur & par leur rougeur , précisément l'endroit où les dents vouloient percer. Pour opérer plus facilement , je mis , de l'un & de l'autre côté de la bouche , la moitié d'un bouchon de liège qui la tenoit ouverte. Six heures après cette opération , les symptomes qui m'avoient déterminé à y avoir recours , étoient aussi violents ; & leur durée avoit tellement affoibli l'enfant , que je n'attendois que l'instant de le voir expirer. Bien loin d'abandonner cet infortuné à l'horreur de sa triste destinée , je mis tout en œuvre pour le sauver. Je coupai les angles formés par l'incision cruciale , anticipant , de chaque côté , sur l'alvéole ; de sorte que les dents furent entière-

ment découvertes. J'eus lieu de me féliciter de cette entreprise; car, en peu de tems, je vis succéder un calme durable à l'orage que les moyens ordinaires n'avoient pu dissiper. La cause d'un si prompt soulagement est facile à comprendre.

Un de mes confrères, à qui j'avois fait part de ma conduite dans cette périlleuse circonstance, fut appellé, quelque tems après, pour secourir un enfant chez lequel étoient réunis tous les symptomes de la dentition difficile. Il commença par enlever tout ce qui recouvroit la partie supérieure des dents qui sollicitoient leur sortie; il eut la satisfaction de délivrer promptement cet enfant de tous les maux qui l'asségeoient.

Depuis que cette observation est faite, il a paru, sur le même sujet, une thèse soutenue aux écoles de chirurgie; qui, après l'incision cruciale, prescrit l'arrachement des dents qui causent le désordre.

Si fasciculus vasorum nimirum prematur, post celebratam cruciale in gingivas incisionem, alveolique sectionem, tam à parte maxillæ externâ, quam internâ, dens, aptæ volcellâ, apprehendendus est, & aliquantis per sublevandus, aut etiam planè elevandus, ut subito definat compressio calamitosa.

Ce précepte me paroît d'une exécution aussi difficile que douloureuse; mais je ne

crois pas qu'on soit jamais dans le cas de le suivre, lorsqu'on aura parfaitement découvert la partie supérieure des dents. On sera également dispensé de couper l'alvéole, parce que les dents n'exercent point de pression latéralement.

RÉFLEXIONS

Sur le Traitement des Tumeurs herniaires, accompagnées d'accidens; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

Il n'y a point de maladies chirurgicales où les auteurs soient aussi peu d'accord sur les topiques qu'il convient de leur appliquer, que dans les tumeurs herniaires. Presque de tous les tems, on a appliqué sur ces tumeurs, lorsqu'elles étoient accompagnées d'accidens, des remèdes émolliens, ou pourrissans; & ce n'est que depuis environ trente ans qu'on leur en a substitué d'autres d'une propriété toute opposée. Ces différens sentiments partagent encore aujourd'hui les praticiens; & l'on voit tous les jours que, quand il s'agit de décider dans pareil cas, on ne sait à quoi s'en tenir. Que les avis des maîtres de l'art soient partagés, lorsqu'il s'agit de prendre l'indication curatoire dans une maladie compliquée,

pliquée , & que ses différens symptômes empêchent de caractériser , nous ne serons pas surpris de cette diversité de sentimens ; & peut-être même que le public se plaindroit alors de leur trop grande conformité. Mais , lorsque les symptômes décelent une maladie à ne pas s'y tromper , & que l'on s'accorde à reconnoître son existence , il est surprenant que des hommes éclairés soient aussi peu d'accord sur le traitement qui lui convient. A portée , depuis plusieurs années , de consulter les faits , je me suis toujours attaché à l'observation , pensant qu'on s'intruisoit mieux des maladies auprès des malades , que dans les meilleurs livres. Les observations , dont je vais rendre compte , ne sont donc que le fruit de mes réflexions sur les succès que j'ai eus , en traitant ces maux qui affligen le tiers état. Trop heureux si cette legere esquisse de mon travail peut engager les praticiens dépouillés de tous préjugés , à embrasser une méthode qui évite constamment l'opération , lorsqu'on est appellé au commencement des accidens !

1^e OBSERV. *Martin Fabre* , âgé de quarante ans , d'Aurillac en Auvergne , entra à l'hôpital , le 11^e Août 1766 , pour se faire traiter d'une hernie inguinale du côté droit. Il vomissoit des matières dépravées de l'estomac , qui , au rapport du malade ,

avoient l'odeur des excrémens. L'abdomen étoit douloureux au moindre attouchement, & présentoit, dans la région moyenne, des circonvolutions qui n'étoient autre chose que les intestins météorisés. La peau, qui recouvroit la hernie, étoit extrêmement tendue, & la tumeur fort douloureuse : son estomac refusoit tout ce qu'on lui présentoit ; & à peine pouvoit-il recevoir & retenir les lavemens qu'on lui donnoit. Le pouls étoit petit & serré, & faisoit tout craindre pour une inflammation des plus dangereuses. Après que le malade fut dans son lit, je le fis mettre dans une situation propre à relâcher les anneaux. Celle qui me paroît la mieux convenir pour produire cet effet, est, lorsqu'on est couché, d'avoir les genoux élevés, les cuisses fléchies, & la poitrine portée un peu en devant. Je fis raser exactement la partie, & appliquer sur la tumeur un cataplâme fait avec ce qu'on appelle *les farines résolutives*, & l'eau végéto-minérale ; les autres secours, comme les lavemens, les potions acides & calmantes, les embrocations, & même les minéralifs ne furent point négligés ; mais un secours sur lequel j'insiste beaucoup, & auquel j'attribue tous mes succès dans le traitement de ces maladies, c'est sur les promptes saignées réitérées aussi souvent que les forces du malade le peuvent permettre. A ce ma-

lade-ci, elles furent réitérées toutes les deux heures ; &c, après la quatrième, l'hernie rentra par le moyen du *taxis*.

II. OBS. *Marie Néron*, âgée de trente-huit ans, entra à l'hôpital, le 8^e Mars 1767, avec une hernie inguinale, & tous les accidens qui pouvoient faire craindre qu'on ne fut forcé d'en venir à l'opération. Après que je l'eus mise dans la situation de notre premier malade, je lui fis appliquer le même cataplâme, & réitérer la seconde saignée trois heures après la première ; les deux autres qu'elle eut, furent faites chacune à quatre heures d'intervalle : la hernie rentra peu de tems après la dernière saignée.

III. OBS. *Pierre Bouleguet*, âgé de quarante-cinq ans, de cette ville, entra à l'hôpital, par le conseil de M. C. maître en chirurgie, le 19 Août 1767, à huit heures du soir, pour être opéré, à ce qu'il me dit, de sa maladie, attendu que ce maître l'avoit assuré que l'opération pressoit. Malgré l'estime dont ce chirurgien jouit parmi plusieurs de ses confrères, je ne crus pas devoir déferer à sa façon de penser. J'agis comme aux précédens malades ; &c, le lendemain, lorsqu'il vint, pour donner son avis au sujet de l'opération qu'il croyoit nécessaire, il vit, à son grand étonnement, que la hernie étoit rentrée.

Ces observations ne seroient point les

seules que j'aurois à rapporter, pour prouver la bonté de la méthode que je viens d'exposer, si je ne craignois, par des répétitions, d'ennuyer ceux qui me font l'honneur de lire ce que j'écris. Je puis assurer avec toute vérité, que, depuis cinq années que j'exerce dans cet hôpital, il nous est au moins venu cent malades de l'espèce des trois dont j'ai donné l'histoire, & que, dans aucun, nous n'avons fait l'opération du bubonocele. Il n'en a pas été ainsi de ceux qui, dans le commencement de leur maladie, ont été traités par d'autres mains, & sont ensuite venus dans notre maison : il nous a fallu les opérer tous; & il nous en est mort la moitié par la gangrene des intestins, quoique l'opération n'eût pas été retardée douze heures après leur entrée à l'hôpital. En comparant nos succès avec la nécessité d'opérer les autres malades, & les mauvaises suites de l'opération, on voit que le traitement doit avoir été bien différent de celui que nous faisons, &, par conséquent, que le nôtre est préférable.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
M A R S 1768.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.			
	À 6 h. et demie du mat.	À 2 h. et demie du soir.	À 11 h. du soir.	Le matin, peu, lig.	À midi, peu, lig.	Le soir, peu, lig.	
1	8 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	8	28	1 $\frac{1}{2}$	28	1
2	7 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28	28	28	1
3	3 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	28	28	28	5 $\frac{1}{2}$
4	04	1 $\frac{1}{2}$	1	28	5 $\frac{1}{2}$	28	4
5	1 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$
6	0	3 $\frac{1}{2}$	01	28	28	28	2
7	02	2 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	28	2	28	2
8	03	4 $\frac{1}{2}$	—	28	3	28	3
9	1	4 $\frac{1}{2}$	2	28	4	28	3 $\frac{1}{2}$
10	1 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	01	28	4	28	5 $\frac{1}{4}$
11	04	3 $\frac{1}{2}$	1	28	5 $\frac{1}{2}$	28	4
12	1 $\frac{1}{2}$	5	3 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$
13	3 $\frac{1}{2}$	8	5	28	2	28	1
14	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	6	28	1 $\frac{1}{4}$	28	4 $\frac{1}{4}$
15	5 $\frac{1}{2}$	10	5	28	27 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$
16	6	9 $\frac{3}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	28	—	28	3
17	6	12	6 $\frac{1}{2}$	28	3	28	2 $\frac{1}{2}$
18	5 $\frac{1}{2}$	10	3 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28	5 $\frac{1}{2}$
19	—	8 $\frac{1}{2}$	4	28	6 $\frac{1}{2}$	28	4 $\frac{1}{2}$
20	1 $\frac{1}{2}$	11	6	28	3 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$
21	6 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28	—	28	2
22	0 $\frac{1}{2}$	2	01 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28	5 $\frac{1}{2}$
23	03 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	1	28	5 $\frac{1}{4}$	28	4
24	01	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28	4	28	3 $\frac{3}{4}$
25	1 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	3	28	2 $\frac{1}{4}$
26	2 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	6	28	2 $\frac{1}{2}$	28	3
27	3 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28	3	28	2 $\frac{1}{4}$
28	3 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$
29	5 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	9	28	2 $\frac{1}{2}$	28	2
30	5	11 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28	2
31	4 $\frac{1}{2}$	7	5 $\frac{1}{2}$	28	2	28	1 $\frac{1}{4}$

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin, L'Apôl-Midi.	Le Soir à 13 h.	
1	O. nuages.	S - O. beau.	Beau.
2	O. nuages.	O - N - O. n. couvert.	Couvert.
3	N. neige. cou- vert. nuages.	N - E. nuages.	Beau.
4	E - N - E. beau. nuages.	E - N - E. nuag- es.	Couvert.
5	E. nuages.	E. couvert.	Couvert.
6	E - N - E. n.	E - N - E. nuag. beau.	Beau.
7	N - E. nuages.	N - E. nuages.	Beau.
8	N - N - E. c. neige.	O N - O. cou- vert.	Beau.
9	N. couvert.	N. couv. n.	Nuages.
10	N - E. nuages.	N - N - E. n.	Beau.
11	E - N - E. leg. nuages.	N - E. nuages.	Couvert.
12	N - N - O. c.	N - O. pet. pl. nuages.	Couvert.
13	O. nuages. c.	O. pet. pl. n.	Couvert.
14	O. couvert.	O. c. pet. pl.	Couvert.
15	O - S - O. couv.	O. couv. pl. beau.	Couvert.
16	O. couvert.	O. couvert.	Beau.
17	O. br. nuag.	S - O. n. beau.	Beau.
18	O. n. petite pluie.	N. c. pet. pl. nuages.	Beau.
19	N - N - E. b.	E. beau.	Beau.
20	E - N - E. beau. nuages.	O. nuages.	Beau.
21	O. couv. pl. vent.	N - O. nuag.	Beau.
22	N - E. nuages. vent.	N - E. nuages. vent.	Beau.

ETAT DU CIEL.

Jour du mois.	Le Matin. L'Après-Midi. Le Soir d 11 h.		
23	E N-E. beau.	E. beau.	Beau.
24	N - N-E. b. vent.	N-E. beau. leg. nuages.	Beau.
25	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
26	N - E. beau.	N - E. beau.	Beau.
27	N N-E. b.	N N-E. beau.	Beau.
28	N - N-E. b.	N N-E. beau. leg. nuages.	Beau.
29	N. beau.	N. beau.	Beau.
30	N. c. nuag. b.	N. b. nuages.	Nuages.
31	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $15\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 4 degrés au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de $19\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $6\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $11\frac{3}{4}$ lignes; la différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

- 1 fois du N-N-O.
- 2 fois du N-O.
- 2 fois de l'O N-O.
- 10 fois de l'O.
- 1 fois de l'O S O.
- 2 fois du S-O.
- 3 fois de l'E.
- 5 fois de l'E-N E.
- 8 fois du N-E.
- 6 fois du N-N-E.

G g iii

Il a fait 23 jours beau,
 1 jour du brouillard,
 20 jours des nuages.
 16 jours couvert.
 6 jours de la pluie.
 2 jours de la neige.
 3 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1768.

Les maladies, qui ont régné tout l'hyver, ont encore continué pendant ce mois, sans paroître avoir changé de caractère : on a également observé un grand nombre de petites véroles pour la plupart assez bénignes.

Sur la fin du mois, on a commencé à voir des fiévres d'un mauvais caractère, accompagnées, dans leur principe, de découragement & d'abbatement ; ce qui étoit bientôt suivi d'un délire sourd qui paroissoit se calmer par intervalles, mais qui enfin devenoit continu. Il survenoit des mouvements convulsifs, ou du moins des soubresauts aux tendons. Les malades qui ont eu des sueurs, ou une diarrhée bilieuse, après le 14^e jour, ont presque tous guéri ; ceux qui n'ont pas eu ces évacuations, ou qui n'ont eu que des selles séreuses, ont péri.



*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Février 1768 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il a très-peu gelé ce mois. Du 1^{er} au 8, le thermomètre a été observé, chaque jour, au-dessous du terme de la congélation, mais sans guères s'en éloigner, si ce n'est, le 2, qu'il a été observé à 2 $\frac{1}{2}$ degrés : le 18, il est descendu à 1 $\frac{1}{2}$ degré sous ce terme ; mais, le reste du mois, il a été presque toujours observé à plusieurs degrés au-dessus du même terme.

La dernière moitié du mois a été pluvieuse : la pluie a été considérable le 16, le 21 & le 22.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé, tout le mois, au-dessus du terme de 27 pouces 6 lignes : le 5, il s'est porté à 28 pouces 4 lignes.

Depuis le 7, le vent a presque toujours été *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 2 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes ;

& son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N.

4 fois du N. vers l'Eft.

1 fois de l'Eft.

4 fois du Sud vers l'Eft.

13 fois du Sud.

7 fois du Sud vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

5 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Février 1768.

La température de l'air a rendu, ce mois, les fièvres catarrheuses & les fluxions de poitrine moins communes & moins fâcheuses. Il y a eu cependant des points de côté pleurétiques, avec fièvre, toux, oppression de poitrine, crachement de sang, &c. Le sang tiré des veines, dans la plupart des malades, se trouvoit néanmoins plutôt dissous que couenneux : cette circonstance, qui est assez ordinaire aux maladies inflammatoires qui viennent à la suite des froides

gelées, portoit naturellement à épargner les saignées; on y suppléoit par des moyens propres à amener des sueurs, & sur-tout par des moyens extérieurs, tels que la va- peur de l'eau chaude.

La diarrhée a succédé, dans le peuple, à la constipation qui avoit été le produit de la gelée: elle étoit le plus souvent séreuse ou pituiteuse, accompagnée de tranchées plus ou moins vives; elle tenoit, dans quelques-uns, du flux dysentérique. La petite vérole ne désistoit point; elle gagnoit même d'autres cantons que le centre de la ville; mais elle devenoit moins dangereuse.

Les fièvres tierces & quartes de l'au- tomne, qui avoient été assoupies ou suspen- dues, l'hyver, par l'effet des remèdes, se réveilloient, & dans le peuple & dans la garnison. Leur cure radicale consistoit dans l'emploi des remèdes altérans ou fondans, entremêlés de purgatifs par intervalles: on ne devoit recourir au quinquina que lorsque la longueur ou la violence des accès faisoit craindre pour la vie des malades.

Il y a eu, ce mois, & sur-tout vers la fin, un assez bon nombre d'atteintes d'apoplexie, mais auxquelles peu de personnes ont succombé: nombre d'éthiques, pulmo- niques & vieux asthmatiques ont terminé leur sort.



LIVRES NOUVEAUX.

EXTRAIT d'une Lettre de M. TISSOT.

» J'ai reçu hier une traduction de mon
 » *Discours sur la Santé des Gens de Lettres*.
 » On dit, dans la Préface que j'ai vue &
 » approuvée : Je crois devoir détricher le
 » public, en l'assurant qu'il n'en est rien.
 » Une pareille traduction ne pourroit que me
 » déshonorer : mon ouvrage y est tronqué,
 » défiguré & corrompu presque partout.
 » J'ai cru devoir remettre cette traduction
 » informe à un homme éclairé qui a bien
 » voulu se charger de la restituer sur l'origi-
 » nal. Elle sera imprimée, sous peu de
 » tems, avec des augmentations & correc-
 » tions considérables qui étoient prêtes pour
 » une nouvelle édition latine. » Cette nou-
 » velle traduction se trouvera, sous peu de
 » jours, chez *Didot le jeune*.

*Nosologia methodica, sistens morborum
 classes juxta Sydenhami mentem & botani-
 corum ordinem; auctore F. Boissier de Sau-
 vages, regis consiliario ac medico, in Mons-
 peliensi universitate medicinæ, olimque bo-
 tanices professore, &c; editio ultima, auc-
 torior & emendatior.* C'est-à-dire : Nosologie
 méthodique, dans laquelle on établit les
 classes des maladies dans l'idée de Syden-

ham, & suivant la méthode des botanistes; par M. *F. Boissier de Sauvages*, conseiller-médecin du roi, professeur de médecine, & anciennement de botanique, dans l'université de Montpellier, avec cette épigraphé :

Si morbi cujuslibet historiam diligenter perspectam haberem, par malo remedium nunquam non scirem. SYDENH.

A Amsterdam, aux dépens des frères *De Tournes*, 1768, *in-4°*, deux volumes; on le trouve, à Paris, chez *Didot le jeune*, & *Cavelier*; prix relié 24 livres.

On lit, dans un Avertissement des libraires, que M. *De Sauvages*, dans les trois dernières années de sa vie, avoit recueilli un très-grand nombre de nouvelles descriptions de maladies, pour en enrichir la nouvelle édition qu'il se proposoit de donner de son ouvrage. Ce trésor auroit été perdu, si M. *Jean-Antoine Cramer*, docteur en médecine, ne se fût chargé de les mettre en œuvre. Les libraires ont enrichi cette nouvelle édition de l'éloge du savant professeur, prononcé dans une assemblée publique de la Société royale des sciences de Montpellier; par M. *Ratte*, secrétaire perpétuel.

Histoire naturelle de l'Homme considéré dans l'état de maladie, ou la Médecine rappelée à sa première simplicité; par M. *Clerc*,

ancien médecin de l'armée du roi en Allemagne, & de l'Hettman des Cosaques, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, &c. avec cette épigraphé :

Utinam præsentibus & posteris !

A Paris, chez *Lacombe*, 1767, *in-8°* ; deux volumes.

Ce livre, écrit avec chaleur & élégance, se fait lire avec plaisir : on desireroit seulement que l'auteur, qui veut rappeler la médecine à sa première simplicité, n'eût pas fait si souvent usage des explications presque toujours hazardées de quelques écrivains modernes, plus curieux de deviner la nature, que de l'observer.

Dictionnaire de Chymie contenant la théorie & la pratique de cette science, son application à la physique, à l'histoire naturelle, à la médecine & à l'oeconomie animale; avec l'explication détaillée de la vertu & de la maniere d'agir des médicaments chymiques, & les principes fondamentaux des arts, manufactures & métiers dépendans de la chymie. A Paris, chez *Lacombe*, 1766, *in-8°*, deux volumes.



Livres de Médecine & de Botanique, nouvellement arrivés de différens pays étrangers, qui se trouvent, à Paris, chez P. G. CAVELLIER, avec leur prix en feuilles.

Matthiæ (Georg.) *Tractatus de Philosophia Médiæ, sive Hippocratis coi Liber de Honestate, item ue Prolegomena de Statu antiquo Philotophiæ Medicinæ græcanicæ, adjuncta est Commentatio περὶ Χειρὸς αδικαστοῦ; eodem auctore, in-4°. Göttingæ, 1740.* 4 l.

Nova Acta physico-medica academ. nat. cur. Tomus tertius, in-4° cum fig. Norimbergæ, 1767. 21 l.

Rega (Heu. Jof.) *accurata medendi Methodus, quantum fieri potest, ab omni hypothesi abstracta, duobus medicinæ fundamentis certe experientiæ & rationibus indè deduc̄tis, superstructa, in tres partes divisa, Pathologiam universalem, particularem & therapeiam, per Aphorismos proposita, in-4°. Coloniæ Agripinæ, 1765.* 6 l.

Fuchsius. (Georg. Aūz.) *De Igne; ejusque Applicatione ad fornaces cubiculares, in-4° cum figuris. Jenæ, 1737.* 1 l. 4 f.

Obercidii (Jac. Herm.) *universalis confortativa medendi Methodus, in-8°. Carlsruhæ, 1767.* 2 l.

Strack (Carl.) *Observationes medicinales de morbo cum petechiis, & quâ ratione medendum sit, in-8°. Carlsruhæ, 1766.* 3 l.

T A B L E.

<i>II. EXTRAIT des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.</i>	Page 387
<i>Lettre de M. Matteau, médecin, à M. Desbretet, en réponse à sa Critique de l'Observation d'une Grossesse de dix-huit mois.</i>	416
<i>Opération gastrotomique, faite après la rupture de la matrice. Par M. Thibault Desbols, chirurgien.</i>	448
<i>Observation sur la Dentition. Par M. Dupont Du Mesnil, chirurgien.</i>	459
<i>Réflexions sur le Traitement des Tumeurs herniaires. Par M. Martin, chirurgien.</i>	464
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Mars 1768.</i>	469
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1768.</i>	472
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Février 1768. Par M. Bouchet, médecin.</i>	473
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1768. Par le même.</i>	474
<i>Livres nouveaux.</i>	476

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1768. A Paris,
le 23 Avril 1768.

POISSONNIER ESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

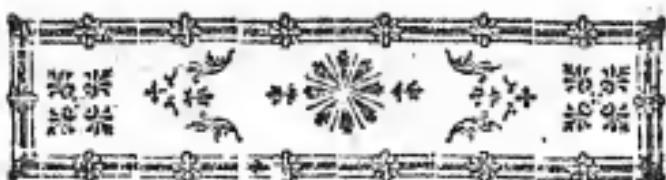
JUIN 1768.

TOME XXVIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{me} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1768.

EXTRAIT.

Chirurgie d'Armée, ou Traité des Plaies d'Armes à feu & d'Armes blanches, avec des Observations sur ces Maladies; les Formules des Remèdes qui ont le mieux réussi; des Méthodes nouvelles pour leur Traitement; des Instrumens pour tirer des corps étrangers, un Moyen assuré pour la Réduction des Fractures & des Luxations, & une infinité d'autres détails neufs & intéressans. Par M. RAVATON, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Landau, des camps & armées du roi, inspecteur des hôpitaux de Bretagne, correspondant de l'Académie royale de chirurgie de Paris, chevalier de Saint-Roch, & pensionnaire du roi, à Paris, chez Didot le jeune, 1768, in-8°.

DE toutes les parties de la chirurgie, celle qui s'occupe du traitement des plaies d'armes à feu, est, sans doute, la

plus importante & la plus difficile ; la plus importante , puisqu'elle a pour objet de conserver à la patrie les hommes qui se dévouent à sa défense ; la plus difficile , parce que ces sortes de plaies sont presque toujours accompagnées d'accidens graves qui exigent l'expérience la plus consommée , pour les prévenir ou les combattre. Qui pouvoit mieux que M. Ravaton tracer les règles de conduite qu'on doit se proposer dans le traitement de ces sortes de plaies ? Lui qui , élevé dans les hôpitaux militaires , a passé sa vie dans ces écoles où l'on est plus à portée d'étudier la nature que les livres ; aussi un premier Essai , qu'il avoit publié en 1750 , fut-il accueilli par les maîtres de l'art , malgré les choses étrangères à son objet , qu'il y avoit ajoutées , & peut-être le défaut d'ordre qui régnoit dans son ouvrage. Encouragé par ce succès , il publie aujourd'hui , sur cette matière , un Traité complet , & beaucoup plus méthodique , auquel il a joint un Traité des Plaies d'Armes blanches ; ce qui forme un cours entier de chirurgie pour les armées ; & nous osons dire un Traité complet de la Chirurgie des Plaies , n'y ayant point de maladies de ce genre , qui ne puissent être comprises sous l'une ou l'autre de ces deux classes. Cet ouvrage , entièrement fondé sur l'expérience de l'auteur , mérite d'être distingué de la

plupart de ces productions enfantées dans le cabinet, qui ne sont que des copies trop multipliées les unes des autres, & où l'on ne trouve le plus souvent rien de nouveau que des erreurs.

Les corps que l'inflammation subite de la poudre à canon chasse avec la plus grande rapidité, produisent sur nos corps des effets différens, suivant la direction selon laquelle ils les rencontrent, & le degré de vitesse avec laquelle ils les choquent. On dit qu'il y a *plaie*, lorsque ces corps ont rompu la continuité de la peau, & déchiré le tissu des parties qu'elle recouvre : on donne le nom de *contusion*, lorsque la peau étant restée dans son entier, l'épanchement des fluides, & sur-tout du sang dans le tissu cellulaire, ou dans quelque vuide considérable, (ce qui constitue l'échymose, ou l'épanchement proprement dit,) donne lieu de conjecturer qu'il y a quelques vaisseaux, & quelquefois des parties plus considérables brisées & déchirées. M. Ravaton a cru devoir traiter séparément de ces deux effets : son premier chapitre a donc pour objet les contusions en général. Il parcourt, dans les six chapitres suivans, les contusions des différentes parties qui exigent des attentions particulières ; il commence par celles du crâne ; de-là il passe à celles de la poitrine, ensuite à celles du bas-ventre, puis à celles des extrémités ;

& d'abord il traite des contusions des parties molles, de celles des articulations, & enfin de celles des os longs qui composent ces parties.

Il suit le même ordre, en traitant des plaies; il donne d'abord une idée générale de ces plaies, de leur pronostic & de leurs différens accidens; il traite des incisions qu'elles exigent, suivant les différentes parties où elles sont situées; des hémorragies qui les accompagnent, des moyens d'arrêter ces hémorragies; des corps étrangers qui se trouvent engagés dans les différens organes, des moyens de les retirer; de l'escarre qui accompagne toujours ces sortes de plaies, & du tems de sa chute; de l'exfoliation des os; enfin il décrit l'art de panser les plaies d'armes à feu. Ces différens objets composent les neuf chapitres qui sont entre le septième & le dix-septième. Les suivans, au nombre de treize, traitent des plaies d'armes à feu en particulier. Le dix-septième a pour objet les plaies de la région du crâne; le dix-huitième, celles qui en attaquent la base, ou plutôt la face; le dix-neuvième, celles du cou; les vingtième, vingtunième & vingt-deuxième, celles de la poitrine, dans lesquelles il distingue les fractures de la clavicule, du *sternum* & des côtes; le vingt-troisième, celles qui attaquent le bas-ventre. Le vingt-quatrième

traite des plaies du bras ; le vingt-cinquième, de celles de l'avant-bras ; le vingt-sixième, de celles de la main : enfin les chapitres vingt-septième, vingt-huitième & vingt-neuvième ont pour objet les plaies de la cuisse, celles de la jambe & celles du pied.

Dans chaque chapitre, il traite des signes qui font connoître les lésions que les différents organes peuvent avoir souffertes ; il indique les pronostics qu'on doit porter dans les différentes circonstances : enfin il donne le traitement particulier que chaque lésion exige, en décrivant les opérations qu'on est obligé de faire, indiquant les remèdes auxquels on doit donner la préférence, & exposant les pansemens qu'on doit faire, & de quelle manière on doit les varier.

Il confirme ses règles pratiques par de nombreuses observations dans lesquelles, content d'exposer les faits tels qu'ils se sont présentés, il a eu la sagesse d'éviter toutes les idées théoriques qui défigurent si fort les ouvrages des observateurs modernes. Il expose, dans des réflexions courtes & judicieuses, les causes auxquelles il a cru pouvoir attribuer les succès qu'il a obtenus, sans déguiser les malheurs qu'il a effuyés dans le commencement de sa pratique, faute de guides sûrs, & d'une assez longue expérience ; ce sont des écueils qu'il a cru devoir

indiquer aux commençans, afin qu'ils les évitent.

On retrouve à-peu-près la même distribution dans son *Traité des Plaies d'Armes blanches*, qu'il a divisé en deux parties; la première, destinée aux coups de tranchant; & la seconde, aux coups de pointe. Nous allons entrer dans quelques détails, pour faire connoître à nos lecteurs les fruits qu'ils peuvent se promettre de l'étude de cet ouvrage essentiel.

Comme il est extrêmement difficile de connoître, à l'aspect d'une contusion récente sur les tégumens qui couvrent le crâne, si cette contusion est accompagnée de celle de l'os, s'il y a dépression, fente, fêlure ou enfouissement de l'os, commotion ou épanchement dans le cerveau, M. Ravaton conseille de mettre le crâne à découvert, en faisant une incision en V sur l'endroit qui a été frapé, & de relever le lambeau par la pointe, y compris le péricrâne, pour s'affûter de l'état de l'os. La raison qui le détermine à proposer cette méthode, c'est qu'on ne court aucun risque à la pratiquer dans le cas même où l'os ni le cerveau n'auroient point souffert, & que, lorsque les signes qui indiquent la lésion de l'un ou de l'autre, paroissent, il n'est souvent plus tems d'y remédier. Dans le cas où il n'y auroit point

de lésion à l'os, il suffit de rappliquer le lambeau, & de le couvrir d'une compresse trempée d'eau vulnéraire, pour en procurer la réunion. Lorsque l'échymose des tégumens est considérable, il vaut qu'on y excite le plus de suppuration qu'il est possible; ce qui dissipe, en peu de jours, l'échymose, & procure la réunion prompte du lambeau. Si l'os est contusionné, fêlé ou fracturé, il n'y a point de tems à perdre; & il faut appliquer, sur le champ, le trépan, afin de donner une libre issuë au sang épanché, & à la matière de la suppuration. Les saignées du bras & du pied ne doivent pas être épargnées: il faut tenir le malade à une diète sévere, &c. Cinq observations viennent à l'appui de cette pratique. La première prouve que l'incision proposée se guérit promptement & facilement. La seconde & la troisième font voir le danger auquel on s'expose, en la négligeant. Le soldat & la vivandière, qui en font le sujet, furent très-long-tems sans éprouver d'accidens assez graves pour indiquer la lésion que les os avoient soufferte; &, quoiqu'on pratiquât le trépan, lorsqu'ils parurent, ils périrent l'un & l'autre de leurs blessures qui, dans le principe, avoient paru très-légeres. Enfin la quatrième fait connoître l'avantage de cette incision faite dans le premier instant: il n'est pas douteux que le soldat qui en fait le sujet,

n'ait dû la vie à cette pratique. La cinquième est destinée à faire connoître un effet fort singulier de la compression produite par une contusion. Un soldat reçut un coup de bâton qui lui enfonça les deux pariétaux d'environ une ligne & demie : ayant été conduit à l'hôpital de Landau, au bout de trois mois, M. Ravaton observa que, lorsqu'il étoit couché ou assis, il n'éprouvoit aucune douleur, avoit l'esprit présent, & le mouvement des extrémités en assez bon état, quoique foibles ; mais, lorsqu'il vouloit se tenir sur ses pieds, il lui prenoit un tremblement subit, & des vertiges qui le forçoint de se coucher précipitamment par terre. Un autre soldat, qui étoit tombé sur l'occipital où il survint une grande échymose, & auquel on ne fit que deux saignées, & on appliqua quelques fomentations résolutives, perdit la vue de l'œil droit qui cependant conserva toute sa forme extérieure : les cheveux de la partie droite de sa tête devinrent blancs, & fort rares, ainsi que les poils du sourcil & les cils du même côté.

Les détails dans lesquels M. Ravaton entre sur les contusions des autres parties, ne sont pas moins intéressans ; ses règles de pratique sont également sages, & toujours appuyées sur des observations ; de sorte que l'élève trouve par-tout l'exemple à côté du précepte. Comme les contusions des arti-

culations sont toujours accompagnées d'accidens graves qui résistent long-tems au traitement le mieux entendu, nous croyons devoir présenter au lecteur un précis de la méthode de cet auteur. Dans le cas où les contusions de l'articulation sont accompagnées de celle des condyles des os, de commotion dans l'article, & de grande échymose, ce qui est presque toujours suivi de vives douleurs, d'inflammations, de dépôts, de fusées qui se succèdent, & souvent d'ankylose, il propose de faire un nombre de saignées suffisant pour calmer l'inflammation, de débarrasser le ventre des matières qui y croupissent, de mettre le malade à une diète sévère, & à l'usage des absorbans & d'une tisane délayante. Il fait ensuite des embrocations avec parties égales d'huile de cire, de lys, de petits chiens & de baume tranquille; il applique, dans l'intervalle des embrocations, les cataplasmes de plantes émollientes, ou de mie de pain & de lait, de jaune d'œuf & de safran, qu'il renouvelle deux ou trois fois par jour, ainsi que les embrocations.

Si le 5 ou le 8 de la maladie, les douleurs s'apaisent, que la peau devienne mollasse, & que le gonflement subsiste, il fait cesser les embrocations & les cataplasmes émolliens, & y substitue des fomentations avec l'eau vulnéraire spiritueuse, dans laquelle il

fait dissoudre le camphre & le sel ammoniac. Lorsque l'échymose est dissipée, si le gonflement & la difficulté du mouvement subsistent, il fait envelopper la partie avec les emplâtres de *diachilum* goinmé, de cumin &c de *diasulphuris*, mêlés à parties égales. Il assure que ce remede procure dans la partie une transpiration abondante qui la dégage : c'est pourquoi il conseille de l'esfuyer soir & matin, & de renouveler l'emplâtre tous les cinq ou six jours. Lorsque la maladie résiste à l'effet de ce remede, il fait recevoir à la partie malade la vapeur d'une forte décoction de plantes vulnéraires ; il l'essuie & applique l'emplâtre par dessus.

Il arrive quelquefois que, malgré ces secours, il y a des points de la partie contumionnée, qui paroissent vouloir tomber en suppuration : il conseille pour lors d'avoir recours aux répercussions les plus forts, comme l'esprit-de-vin dans lequel on a fait dissoudre le camphre, le sel ammoniac, &c. Mais, lorsque tous ces moyens sont inutiles pour prévenir la suppuration, il fait employer les onguents & les emplâtres maturatifs, pour accélérer la formation de la matière, & conseille de lui donner issuë le plus promptement qu'il est possible, afin d'éviter qu'elle ne s'épanche dans la cavité de l'article où elle produiroit les plus grands ravages. Il est essentiel, dans ces incisions, de suivre avec

attention la direction des tendons & des ligamens. M. Ravaton conseille même, si on n'avoit pas leur position assez présente, de les examiner de nouveau sur le cadavre, avant d'opérer sur le vivant. Il est nécessaire, en outre, que ces incisions soient toujours situées à la partie la plus déclive, ayant égard à la situation de la partie, le malade étant couché, afin d'empêcher que le pus ne séjourne : on introduit un séton de linge fin entre les lèvres de la plaie ; on renouvelle les pansemens soir & matin ; on y fait des injections avec la décoction d'orge, d'aigremoine & de plantain, dans laquelle on mêle du miel rosat & de l'eau vulnéraire, pour laver, nettoyer & évacuer la matière de la suppuration. Il est essentiel d'épuiser les suppurations qui découlent de l'articulation, avant de se déterminer à cicatriser la plaie qui a été faite à la coëffe ligamenteuse ; & c'est ce qu'on obtient par l'usage des purgatifs fondans qui desséchent les humidités qui s'y portent. Le seul moyen qu'on ait pour conserver le mouvement à la partie, est de la fléchir & de l'étendre à chaque pansement, mais doucement, & sans violence.

Rien de plus sage que la règle que M. Ravaton propose pour les incisions qu'exigent les plaies d'armes à feu : c'est de n'en faire aucune qu'on n'y soit forcé par une né-

cessité indispensable ; & cette nécessité se présente toutes les fois qu'il est question de faciliter l'extraction des corps étrangers, ou de donner issuë aux liquides épanchés : il faut voir dans l'ouvrage même l'application de cette règle aux différens cas qui peuvent se présenter dans les plaies de chaque partie. Nous nous contenterons d'observer que notre auteur proscrit toute espece d'incision aux fractures de la mâchoire inférieure, quelque nombreuses que soient les esquilles ; il veut, au contraire, qu'on les rassemble & qu'on les tienne en place par le secours des bandages appropriés ; qu'on ouvre tous les dépôts qui peuvent se former, & qu'on ne tire que les esquilles qu'on ne pourra contenir. Il se fonde sur trois raisons, pour recommander cette pratique. La première est le besoin indispensable qu'on a de cet agent de la mastication ; la seconde, pour éviter la disformité du visage ; la troisième enfin est que l'expérience lui a appris que non-seulement les pièces divisées de la mâchoire inférieure se réunissent les unes aux autres, mais même que le suc osseux régénère, au moins en partie, celles qui sont perdues.

L'extraction des corps étrangers qui se sont introduits dans les plaies, ou des esquilles détachées qui ne peuvent plus se réunir, a toujours été regardée comme un prélimi-

naire indispensable, pour accélérer la cure des plaies. On a imaginé, pour cette manœuvre, différens instrumens qui n'ont pas répondu jusqu'ici aux vues de leurs inventeurs; ce qui a engagé M. Ravaton à en proposer de nouveaux, dans lesquels il nous paroît avoir évité les inconveniens des anciens. Ces instrumens sont au nombre de trois. Le premier, qui a dix pouces de long, est d'acier bien trempé, rond, du volume d'une plume à écrire; à deux pouces de son extrémité, il se termine par une face plate, un peu courbée & dentelée comme les élévatoires; il est destiné à ébranler les balles incrustées sur les os, & les autres corps étrangers, enclavés dans les parties; & son manche sert de sonde dans tous les cas. Le second, qui est destiné à extraire les balles aplatis d'une figure irrégulière, les portions d'os, ou tout autre corps étranger, après les avoir suffisamment ébranlés, & avoir reconnu par où on peut les saisir, est également d'acier bien trempé, d'un pied de longueur. Il est composé de deux branches arrondies en dehors, & aplatis du côté où elles s'appliquent, qui, jointes ensemble, forment un cylindre de même figure & courbure que le premier; leurs serres minces, dentelées doivent se toucher intimement par leur extrémité, & ne laisser au-dessus qu'un fort petit jour; ces deux branches sont réu-

nies, au bout du manche, par une charniere, & ont deux échancrures sur les côtés, afin de pouvoir les écarter à volonté, & charger les corps étrangers : ceux-ci étant faisis par les ferres, on fait couler un anneau le long du manche, comme on le pratique aux porte-crayons; ensuite on les tire sans violence. M. Ravaton conseille même, s'ils étoient adhérens aux chairs & aux membranes, &c. de couper ces adhérences avec les ciseaux. Comme les corps ronds, tels que les balles, échappent souvent à ce dernier instrument, sur-tout lorsqu'elles sont flottantes dans la poitrine, le bas-ventre, ou quelque plaie profonde, il en a imaginé un troisième qui est composé, ainsi que le précédent, de deux branches d'acier d'un pied de longueur. Ces deux branches sont unies, au bout du manche, par une charniere; mais la vis, qui les lie, est mobile, afin de pouvoir l'ôter & introduire ces branches l'une après l'autre, quand on le juge à propos : l'autre extrémité est terminée par une cuiller mince & polie, de figure sphérique légèrement concave, & de la capacité d'un quart de moule de balle. Ces deux branches, rapprochées par un anneau, embrassent si exactement & si solidement les balles, qu'elles ne s'eauroient échapper. Ces instrumens ne sont pas les seuls que M. Ravaton ait imaginés & décrits dans son livre;

on

on y trouve encore une espece de bottine ou de jambe de fer-blanc, pour contenir les fractures compliquées des jambes ; une espece de petit lit, pour les suspendre, afin de pouvoir les panser, sans les mouvoir ; une bottine, pour faire marcher les personnes à qui on auroit coupé le pied dans l'article ; enfin une autre machine, pour réduire les luxations du bras & de la cuisse. Les unes & les autres sont représentées par autant de figures.

En parlant de l'escarre qui accompagne toutes les plaies faites par des balles, notre auteur combat l'opinion de ceux qui ont cru pouvoir l'attribuer à la brûlure produite par ces corps échauffés par la poudre ou le frottement qu'ils ont essayés, en traversant l'air ; il suppose, avec plus de vraisemblance, que la couleur noire que prennent ces sortes de plaies, est dûe au sang contenu dans les fibres déchirées, qui s'y fige & qui y est retenu par le resserrement qu'elles éprouvent à raison de leur ressort naturel. Une observation que nous ne devons pas passer sous silence, c'est celle du tems où cette escarre a coutume de se séparer. M. Ravaton prétend qu'elle se détache plutôt ou plus tard, suivant les parties lésées, ou les accidens qui surviennent ; cependant que, chez les blonds & les roux, elle se sépare, en général, du 5 au 8 ; que si les parties d'un tissu fort

& serré, telles que des ligamens, des tendons, &c. ont été intéressées, elle ne tombe que du 20 au 25. Chez les bruns & les noirs, au contraire, l'escarte ne se sépare guères que du 10 au 15 : dans le premier cas & dans le dernier, les portions des tendons peuvent rester quarante à cinquante jours, avant que leur chute soit parfaite ; la fièvre aiguë & le grand âge retardent aussi cette chute.

Ce qu'il dit de l'exfoliation des os, n'est ni moins intéressant ni moins utile pour la pratique ; il rejette l'opinion de ceux qui veulent que cette exfoliation soit l'effet du contact de l'air ; il croit plutôt qu'elle ne se fait que parce que l'os étant dénué de périoste, sa surface, privée de nourriture, se desséche, se raccornit & se retire ; elle est ensuite expulsée par le suc osseux épanché qui vient prendre sa place. Plus les hommes sont jeunes, vigoureux, & bien constitués, plus l'exfoliation des os est prompte & active : au contraire, dans les hommes vieux, faibles ou lânguissans, l'exfoliation est longue & tardive ; les vices vénérien, scorbutique, scrophuleux retardent aussi considérablement cette opération de la nature. Il n'apprécie pas l'usage où l'on est, pour hâter la séparation des parties des os qui doivent s'exfolier, de les scier, ou d'employer les teintures de myrrhe & d'aloës,

qui imbibent toujours les chairs, les dessèchent, durcissent les bords des plaies, attirent des inflammations, & souvent des reflux funestes. Il préfère, pour hâter cette exfoliation aux os du crâne, de la face, du tibia, &c. d'employer les onguens & les digestifs pourrissans sur la surface de l'os, sans s'embarrasser de la cruë des chairs, une longue expérience lui ayant appris que l'exfoliation s'en fait plus vite, parce que ces remèdes augmentent les suppurations, relâchent les chairs, & semblent disposer les parties à se prêter à leur séparation. Lorsque c'est une portion considérable du cylindre entier de l'os qui doit s'exfolier, il n'a trouvé rien de mieux, pour en hâter la chute, que d'appliquer sur la partie de l'os qui avoisine les chairs, de l'eau mercurielle, ou de l'huile de vitriol.

Rien ne nous a paru mieux entendu que la méthode de M. Ravaton, pour les panssements des plaies d'armes à feu. Lorsque les incisions convenables ont été faites, il veut qu'on les remplisse de charpie sèche, ou de lambeaux de linge fin, roulés, dans la main, en forme de petite pelote. La raison qu'il donné de cette pratique, c'est que, lorsqu'on leve le premier appareil, ce qu'on ne doit faire que le troisième jour, on trouve toujours quelques-unes de ces pelotes collées aux chairs, qu'il est de la bonne méthode

de laisser jusqu'à ce qu'elles tombent ; au lieu que la charpie brute , qu'on emploie communément , s'enleve tout-à-la-fois , & ne manque jamais d'irriter les endroits où elle étoit collée. Il conseille d'injecter , à ce second pansement , dans le canal qu'a formé la balle , quelques huiles adoucissantes , comme celles d'amandes douces , d'olive , de lin ou de navette. Ces injections relâchent , adoucissent les parties où elles passent , augmentent les suppurations , procurent la chute de l'escarre en moins de tems , & celles des corps étrangers. Il remplit la plaie d'un digestif composé de parties égales d'onguent *basilicum* , de baume *d'Arceus* , de digestif simple , & d'huile *d'hypericum* , lequel , venant à se fondre par la chaleur naturelle , s'insinue dans la cavité de la plaie , & remplit mieux les intentions du chirurgien , que les bourdonnets : on couvre la plaie d'un plumasseau chargé du même digestif. Le grand objet consiste à exciter , au commencement , des suppurations abondantes , pour procurer la chute de l'escarre ; & la sortie des corps étrangers ; on travaille ensuite à incarner la plaie , en chargeant les plumasseaux de digestif simple , fait de téribenthine de Venise , de jaune d'œuf & d'huile *d'hypericum* . Lorsque les chairs sont de niveau , si le blessé est sans fièvre , qu'il n'y ait point de dureté autour de la plaie ,

DES PLAIES D'ARMES A FEU. 505
qui fasse craindre quelque dépôt, on emploie
le baume d'*Arcæus* seul, &c.

Pour avancer la cicatrice, lorsque la plaie est fort large, qu'il y a eu perte de substance, que la peau de ses bords se durcit & refuse de s'étendre, il faut les couvrir de bandes de linge fin, d'un pouce de large, sur lesquelles on a fait étendre l'empâtre *diachilum* goommé, l'onguent de la Mere, ou le baume d'*Arcæus*. Ces bandes doivent être dentelées, pour pouvoir se plier autour de la plaie, pour humecter ses bords, leur donner de la souplesse, faciliter l'allongement des fibres, empêcher que le plumasséau ne s'y attache, qu'il ne se ramasse de la matière dessous; ce qui ne manque jamais d'irriter les bords de la plaie, de les gonfler & de retarder la cicatrice.

Lorsque l'entrée de la balle est éloignée de la sortie, que l'escarre & les corps étrangers sont sortis, qu'il n'y a point de dureté dans son trajet, que les suppurations sont épuisées, il convient d'employer des compresses expulsives au centre du canal, pour rapprocher ses faces, & faciliter sa réunion; mais il ne faut comprimer que mollement, & par degrés. S'il survient des douleurs, du gonflement, ou une augmentation de suppuration, il faut abandonner cette compression pour un tems, & la reprendre, lorsque ces accidens sont dissipés. Il rejette

avec raison les sétons que quelques chirurgiens emploient encore dans les plaies qui ont une entrée & une sortie , dans la vue d'accélérer la chute de l'escarre , la sortie des esquilles & celle des autres corps étrangers. Il n'approuve pas davantage le tamponnage auquel d'autres ont recours, lorsque les chairs remplissent la plaie , que la cicatrice avance , avant que l'exfoliation des os ne soit achevée , étant assuré qu'une plaie ne se cicatrise jamais , quand il y a des corps étrangers , renfermés dedans. Si la plaie se tétrécit trop , que les chairs soient trop élevées , il conseille de les réprimer avec la pierre infernale , de préférence à tout autre caustique.

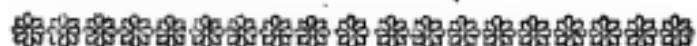
Quand le blessé est atteint de quelque vice , qu'il a effuyé de la fièvre , ou quelqu'autre accident fâcheux , pendant le cours des pansemens , l'exfoliation des os se fait long-tems attendre ; la plaie devient blafarde , se remplit de chairs fanieuses & baveuses ; la suppuration est séreuse & coritative. Alors , s'il y a quelque vice interne , il faut travailler à le combattre par des remèdes appropriés : si , au contraire , on est assuré que la fièvre , la diète trop sévère , les copieuses saignées , les douleurs , les insomnies , les abondantes suppurations ayant décomposé & appauvri le sang , il faut tâcher d'y remédier par l'usage des farineux

incrassans, du lait, ou enfin par une bonne nourriture bien administrée.

Il nous faudroit transcrire en entier ce chapitre, si nous voulions rapporter tous les préceptes utiles qu'il contient; mais nous ne pouvons passer sous silence ce qu'il dit sur les cas où il convient de sonder les plaies: on ne doit jamais le faire, selon lui, que pour s'assurer si une plaie pénètre dans quelque cavité, ou pour découvrir les ca-ries ou les corps étrangers, afin de pouvoir les tirer; dans tout autre cas, il ne craint pas de prononcer que l'usage de la sonde est non-seulement inutile, mais même danger-ieux. Ce chapitre est terminé par la descrip-tion du manuel des pansemens & de l'ordre que l'auteur fait observer dans l'hôpital de Landau. Ces détails, qui pourront paroître minutieux à quelques esprits superficiels, sont d'autant plus importans, qu'on ne les trouve nulle part, & que le succès du traitement dépend souvent du plus ou moins d'atten-tion & de dextérité qu'on apporte dans cette manœuvre que quelques chirurgiens regar-dent trop comme au-dessous d'eux.

Le reste du *Traité des Plaies d'Armes à feu* n'est que l'application & le développe-ment de ces règles; celui des *Plaies d'Ar-mes blanches* est, comme nous l'avons dit, disposé dans le même ordre. Les règles de conduite, qu'on y trouve décrites, sont

non seulement applicables à ces deux genres de plaies, mais encore à toutes les plaies quelconques. La nature de nos Extraits ne nous permettant pas de nous appesantir sur les détails, nous terminerons celui-ci, en exhortant tous les chirurgiens à recourir à l'ouvrage même; nous osons leur promettre qu'ils ne le liront pas sans fruit.



S U I T E

Des Observations insérées dans le Journal de Médecine, tome xxiiij, pag. 324, sur les Effets de l'Oxymel colchique dans les Hydropisies; par M. PLANCHON, médecin à Tournai en Flandre.

Facile autem patet tunc tantum posse expectari auxilium ab hoc remedio, (scyllæ,) si carum, in quo haret aqua collecta, adhuc aptum sit ut resorbeat; secùs enim exire non posset. VAN-SWIETEN, tom. iv, §. 1243, pag. 160.

De tout tems, les remedes nouveaux ont trouvé des partisans qui les prônent & les prodiguent, & des enthousiaſtes qui les décrient & les rejettent. Tel a été autrefois le sort des préparations antimoniales, contre lesquelles *Gui-Patin*, comme on sçait, s'est si hautement récrié dans ses Lettres, & tant d'autres se sont si vivement soulevés; tel a été le sort du quinquina que l'usage & les

expériences heureuses ont si solemnellement accrédité, qu'il est devenu l'antidote le plus puissant que nous ayons contre les maladies putrides; [c'est ce que M. *Macbride* nous prouve évidemment (a),] le vrai spécifique des fièvres intermittentes, & des maux périodiques, &c. Le tems a vaincu les préjugés établis contre ces remèdes; préjugés dont on voit encore quelques vestiges ineffaçables dans l'esprit des personnes qui ne connoissent point l'art de guérir; préjugés que des peres, aveuglément prévenus, ont transmis à leurs enfans, & qui, par héritage, ont passé à leurs neveux.

Le seizième siècle vit naître l'usage de ces remèdes qu'on a inutilement tenté de faire oublier, que le nôtre a soutenus & relevés du discrédit où on les avoit, en quelque sorte, jettés alors. Faudra-t-il attendre le dix-huitième, pour illustrer l'efficacité des remèdes reconnus par M. *Storck*, & que la plupart de nos contemporains reléguent dans la classe de ceux qui ne sont célébrés que par leurs auteurs?

L'oxymel colchique semble avoir le sort de l'extrait de ciguë; &, soit timidité, soit incrédulité, on ne voit guères de médecins, sur-tout dans notre province, qui osent ou qui veuillent le prescrire à leurs malades.

(a) *Journ. de Méd.* tom. 23.

506 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS

Les uns sont prévenus contre les nouveautés ; les autres le croient inférieur à ceux que leur expérience leur a rendus familiers ; d'autres enfin, pour l'avoir prescrit une fois ou deux sans succès, croient ne plus devoir y recourir dans d'autres circonstances où ils seroient peut-être plus heureux.

Les cas où M. *Storck* a donné cet oxymel, démontrent que ce remède est un puissant diurétique ; mais on doit ajouter que, pour qu'il réussisse dans les hydropisies, il faut que les eaux épanchées puissent encore repasser dans le sang ; que les vaisseaux absorbans n'ayent point encore perdu toute leur force oscillatoire ; que la lymphe & la sérosité soient encore assez mobiles, pour enfiler la route des veines absorbantes qui, semblables à des pompes aspirantes, sollicitées par la vertu particulière & stimulante des diurétiques, repompent ces eaux épanchées : sans ces conditions, les diurétiques sont inutiles ; & c'est de-là qu'on les voit si souvent échouer. Outre l'atonie des solides, augmentée, chaque jour, par l'action relâchante de ces eaux croupissantes ; ce qui les rend incapables de repomper ces sucs en stagnation, sans l'aiguillon des diurétiques vifs, l'épaississement antérieur à la maladie de ces mêmes sucs qui s'épanchent, tant parce que le relâchement des fibres y contribue, que parce que leur épaississe-

ment les fait circuler avec lenteur, accélère insensiblement leur collectiōn, & s'oppose à leur résorbtion. Déposés dans différentes cavités par les extrémités artérielles, où ils ne trouvent plus les veines absorbantes, prêtes à les reprendre, pour repasser dans le torrent de la circulation, ces mêmes sucs n'obéissent plus à la force des remedes propres à les rappeller dans la masse du sang, & à les charrier par les couloirs des urines.

Ces circonstances exigent donc des remedes plus puissans, capables de fondre & d'atténuer les humeurs épaissies, & presque immobiles, & de relever hautement le ton des solides énervés, sur-tout s'il n'y a ni sérosité indissoluble, ni hydropisie enkystée, ni cet affaiblement extrême, où la nature délabrée, usée même, n'a plus dans son sein aucune humeur vraiment balsamique, qu'au contraire, elle n'a qu'un amas boueux de sucs dépravés qui n'ont subi qu'une élaboration très-imparfaite. C'est ici où les amers, les apéritifs, les fondans & les toniques, combinés avec les diurétiques incisifs, ont produit quelquefois des effets merveilleux dans des cas qui paroissoient désespérés. Ces remedes, donnés avec méthode, prescrits à propos, sont quelquefois sans effet; & l'on voit par les observations de M. Storck, que son oxymel colchique est venu au secours de ces moyens accré-

508 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS
dités dès long-tems ; & il est à présumer
qu'il n'a ce pouvoir que par les propriétés
que lui accorde M. *L. B. D. P.* d'après les
expériences du médecin de Vienne, d'être
atténuant, incisif, apéritif à un haut degré.
Ces qualités, que l'expérience doit encore
accréditer de plus en plus, lui donnent un
droit éminent, non-seulement lorsque les
autres diurétiques sont sans effet, mais
même quand la nature de la maladie exige
qu'on procure l'écoulement des féroosités
par les voies urinaires. Les principes de
cette plante sont propres à réveiller l'oscilla-
tion des vaisseaux, sur-tout des inhalans ;
à atténuer l'épaississement des humeurs, &
à les rendre mobiles dans un tems où l'inertie
& l'affaissement ne sont point à leur comble.

On ne peut donc trop multiplier les essais,
pour accréditer l'usage de cet oxymel : on
doit, à cette fin, le prescrire à l'imitation de
M. *Storck*, en observer les effets, les met-
tre en évidence. Il faut, pour cela, des
médecins zélés, amis de l'humanité, peu
prévenus contre ce qu'on appelle *remede
nouveau* ; mots qui révoltent les médecins
qui, s'attachant à une odieuse & méprisable
routine, condamnent & méprisent tout ce
que les connoissances & les découvertes des
observateurs de nos jours nous transmettent
par leurs écrits.

Sans me rebuter du peu d'effet qu'on

observe quelquefois de ces remèdes tirés de la classe des plantes vénéneuses, je cherche à observer moi-même si ces plantes, mises en usage par M. Storck, ne me procureront pas les mêmes effets qu'à ce digne observateur; c'est ce que j'ai fait avec l'oxymel colchique, dont j'ai déjà donné une observation dans le Journal de médecine du mois d'Octobre 1765, & que j'ai consignée depuis dans le Mercure de France du mois de Février de cette année.

Je fus appellé, dans le mois d'Avril 1767, pour voir un enfant de trois ans, atteint d'anasarque, d'ascite compliquée d'hydrcèle, à qui on avoit donné, sans succès, quelques doses de teinture hydragogue de *Minet*, dont voici la formule :

<i>R. Radic. Jalapæ incis.</i>	3 fl.
<i>Calami aromat.</i>	3 j.
<i>Ireos florent.</i>	3 ij.
<i>Flor. Croci,</i>	3 j.
<i>Spiritus Vini communis,</i>	15 j.
<i>Infundantur omnia simul calidè spatio duorum dierum, & filtretur ad usum.</i>	

Je crus devoir insister sur cet évacuant; je prescrivis donc une once de cette même teinture avec la même dose de syrop de noir prun, dont je lui conseillai de prendre une cuillerée à café, d'heure en heure, jus-

100 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS

qu'à ce qu'il fût purgé. Ces évacuations répétées ne diminuerent point la collection des eaux : au contraire, on voyoit l'enflure augmenter chaque jour ; la respiration en devenoit très-gênée : il y avoit à craindre qu'il ne suffoquât bientôt. Après avoir répété inutilement cette purgation, j'eus recours aux diurétiques, parmi lesquels je préférâi l'oxymel colchique, comme le remède le plus aisé à prendre, & celui dont le succès est le plus prompt, & n'exige que des doses peu considérables ; ce qui mérite quelque considération, sur-tout chez un enfant à qui il est difficile de faire prendre quelques remèdes. Je me flatois de réussir, d'autant mieux que cette anasarque ne dépendoit que de la délicatesse & du relâchement des solides ; sans qu'il fût porté à son comble, & que les eaux épanchées pouvoient encore repasser dans le torrent de la circulation, si on réveilloit l'action des vaisseaux inhalans. Il commença donc à en prendre une cuillerée à café deux fois le jour : le lendemain, je répétai la purgation ; le soir, il prit deux cuillerées de cet oxymel : le jour suivant, il en prit trois cuillerées le soir & le matin : le lendemain, j'en revins à la purgation ; &, le même soir, il prit quatre cuillerées d'oxymel ; le matin & le soir suivans, cinq cuillerées qui lui procurerent des selles. Je ne discontinuai plus alors

ce diurétique; & il en prit cinq cuillerées, par jour, dans une décoction de sèmences de gênet, torréfiées & prisées en guise de café.

L'usage continué de cet oxymel avec cette décoction, procura des selles & des urines abondantes: on vit l'enflure se dissiper sensiblement. Les symptômes disparaissent, après avoir employé environ huit onces d'oxymel colchique. Je conseillai les frottements; j'appliquai, dans le principe, sur l'hydrocèle la poudre d'absinthe avec la craie (a).

Quand les eaux furent évacuées, & que cet enfant commença à se trouver mieux, je remplis la dernière indication (b) avec l'essence douce de Stahl (c), qui servit à

» (a) On doit aussi mettre en usage les aromatis-
» qués appliqués extérieurement.

•
Pulv. summ. Absinth. unc. iv.

Cret. alb. pulv. unc. viij.

Misce; pulvere hoc aspergatur panius, quo
circumligandæ sunt partes hydropicæ, horâ
sömni.

» MONRO, Essai sur l'Hydropisie, pag. 129.

(b) Labem debilitatorum viscerum tollere, sive
ea causa, sive hydropis fuerit effectus. BOERH.
de cognosc. & curand. Morb. Aph: 1231, n° 3.

(c) Cette essence douce de Stahl, qui n'est décrite dans aucun de ses écrits, telle que me l'a communiquée M. Eustache, médecin de l'hôpital militaire de Condé, dont les connaissances en

512 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS rendre du ton aux solides, & à charrier, par les urines, le reste des eaux qui abreuvoient les viscères & le tissu des fibres.

Cet enfant s'est enfin rétabli, à mesure que les solides reprirent cet état tonique, relatif à l'âge & à la constitution de son tempérament : l'appétit revint ; les forces se rétablirent : il devint plus agile, & commença à se livrer aux mouvements & aux amusements qui sont à la portée de l'enfance.

Cette observation, qui constate l'efficacité de l'oxymel colchique dans les hydrocéphalies, vient à l'appui des vertus que les expériences de *Storck* ont reconnues ; mais les essais de cet illustre observateur ne suffisent-ils pas pour encourager les médecins à mettre ce remède en usage, puisqu'il semble l'emporter, à quelques égards, sur la scille.

medecine sont aussi étendues que solides, est une teinture martiale alkalino-antimoniale. Cet ancien médecin, qui l'a mise en usage aussi souvent que l'occasion s'est présentée, la regarde comme une préparation de mars la mieux dispensée, & qu'il a vu réussir, dit-il, principalement dans des tempéramens fort délicats. C'est une teinture apéritive & tonique, dont je me sers dans ces circonstances, où l'on ne doit point seulement rendre du ton aux parties, mais où l'empâtement des viscères, chez les sujets relâchés & sensibles, demandent des désobstruans qui agissent sans irriter, où il faut rappeler le cours des urines, corriger les acides, &c.

La teinture hydragogue, que j'ai fait précéder & que j'ai donnée de deux jours l'un, dans le commencement, n'a pas peu contribué à l'efficacité de ce diurétique, puisqu'outre qu'elle évacue les sérosités superflues, elle purge la faburre visqueuse des premières voies, qui auroit pu s'opposer au passage des petites doses de l'oxymel, qui suffisent ordinairement. On sçait assez que la faburre existe presque toujours chez les enfans cacochymes qu'un régime mal-conditionné, & des digestions vicieuses ont rendu tels. La force incisive des diurétiques n'est point assez puissante pour atténuer les viscosités des premières voies; leurs sels âcres y sont empâtés, & conséquemment rendus presqu'inactifs, avant de parvenir dans le torrent de la circulation; au lieu qu'en évacuant ces matières visqueuses par les hydragogues, on ouvre les couloirs inhalans des premières voies, par lesquels les remèdes destinés à agir sur les solides énervés, & sur les humeurs épaissies, & presque en congestion, délayés dans un véhicule de même nature, passent aisément & penetrent jusqu'à la source du mal; c'est ce qu'a fait l'oxymel colchique, mêlé avec la décoction de sémences de genêt, torréfiées. Soit ce donc trop avancer de dire que l'usage des hydragogues contribue puissamment aux prompts effets de l'oxymel, puisqu'ils

§ 14 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS

sont eux-mêmes doués d'une force diurétique ? D'ailleurs, dans ces hydropisies, c'est chercher à délivrer la nature par deux voies généralement reconnues pour charriier les sérosités épanchées dans quelques cavités, ou qui engorgent le tissu celluleux.

J'ai suivi les mêmes indications curatives chez un enfant de vingt-deux mois. Relevé à peine d'une épilepsie chronique, à laquelle il étoit sujet depuis qu'on l'avoit fevré, & que j'avois combattue par les anti-spasmodiques & quelques légers purgatifs, il tomba tout-à-coup dans une anasarque. Cette nouvelle maladie déconcerta d'autant plus les parens, qu'elle étoit inattendue & qu'elle succédoit à une convalescence mal confirmée, qui conservoit encore quelques légers vestiges de la première maladie. Ils étoient résolus de l'abandonner à lui-même & aux foibles soins d'une nature détraquée : on croit au fortilége. Je ranimai une mère éploreade, & déjà trop alarmée pour se laisser persuader ; je l'engageai enfin à changer de résolution & à chercher à guérir son enfant qu'une nouvelle maladie menaçoit. Je prescrivis la teinture hydragogue de *Minet*, avec le syrop de noir-prun, à prendre, par petites cuillerées, jusqu'à ce que cet enfant fût purgé ; & , dès le même jour, je voulus qu'il prît, le soir, une cuillerée à café d'oxymel colchique. Il en prit deux le len-

demain le matin , deux , le soir. Il fut repurgé le jour suivant ; ensuite il prit l'oxymel , deux fois le jour , à trois cuillerées , chaque jour , dans une tasse de thé. Il n'en prit que trois onces qui procurerent des urines abondantes , & dissipèrent entièrement l'enflure. Je conseillai ensuite une once de limaille de fer & une demi-once de cannelle , pour infuser dans une pinte de vin blanc , dont il devoit prendre un verre le matin , & un le soir , afin de rétablir l'estomac affoibli depuis long-tems , de fortifier le système des solides relâchés , & éviter , par-là , une réchute.

J'ai prescrit ce nouveau diurétique à une femme septuagénaire , asthmatique depuis bien des années , à qui il survint enfin une enflure générale. Cet oxymel l'a constamment fait uriner plus abondamment , & a diminué l'abondance des sérosités épanchées. Elle le prit pendant près de trois mois ; & , d'abord qu'elle cessoit de le prendre , l'anasarque augmentoit ; l'oppression , le mal-aise , la suffocation l'accabloit extrêmement : elle succomba enfin. Quels remèdes ont jamais pu guérir cette hydro-pisie qui survient aux vieux asthmatiques qu'une poitrine délabrée , & dont l'action presque détruite par l'amas d'humeurs visqueuses , menace d'une mort prochaine ? Les bêchiques incisifs , les purgatifs , les diu-

516 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS
rétiques soulagent à peine ceux qui sont dans
cette malheureuse situation.

Un jeune enfant de trois ans, après avoir subi une fièvre intermittente fâcheuse, devint extrêmement enflé. La faiblesse de ses organes, acquise par la maladie antérieure, avoit donné naissance à cette enflure qui, n'ayant point cédé à quelques syrops purgatifs, m'obligea de recourir aux diurétiques & aux toniques. J'avoue que j'y eus recours sans presqu'aucun espoir de réussir, tant cette anasarque l'avoit exténué : il paroiffoit ne devoir pas résister à ce défondre de la nature, malgré les analeptiques appropriés à son âge & à sa constitution. Je prescrivis donc l'oxymel colchique avec l'esprit de notre dulcifié, ensuite avec l'essence douce de Stahl, à prendre par petites cuillerées, de trois heures en trois heures.

R. *Aq. Parietar.* 3 iv.

Oxymel. colchic. 3 β.

Sp. Nitr. dulc. 3 j β.

Syrup. de 5 Rad. app. 3 j.

Misce.

R. *Aq. stillat. Cort. Citr.* 3 ij.

Tinctur. dulcis Stahl. 3 ij.

Oxymel colchic. 3 β.

Misce.

Ce remede opéra à souhait : les eaux s'évacuerent abondamment par les urines. Il arriva enfin une diarrhée si abondante , que je crus devoir recourir à la décoction blanche de *Sydenham* , pour modérer ces évacuations. Enfin les digestions se rétablirent : cet enfant reprit des forces , & se porta très-bien en peu de tems.

Il falloit à un âge aussi tendre un remede qui pût se prendre à petite dose , qui fût agréable au goût , & qui , avec ces conditions , opérât heureusement.

L'oxymel colchique , combiné avec l'esprit de nître dulcifié , ensuite avec l'*essence douce de Stalh* , avoit ces conditions. Cette teinture est convertie , pour ainsi dire , avec l'acide de l'oxymel , en une espece de sel neutre martial , diurétique , à cet égard ; qui releve l'atonie des solides , & donne du relief à la force du colchique dans un cas où , donné seul , vu l'inertie des vaisseaux inhalans , & de toutes les fibres , il n'auroit pas aussi-bien réussi , puisqu'il falloit autant fortifier & redonner du ton à ces organes , que chercher à procurer une issuë aux fluides épanchés & croupissans.

Une religieuse du couvent des Sœurs-Grises de cette ville , poitrinaire & sujette aux crachemens de sang , commençoit à devenir bouffie ; les jambes & les cuisses étoient déjà assez enflées. Après l'avoir purgée , je

§ 18 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS

lui conseillai , de concert avec M. Du Monceau , médecin-pensionnaire de cette ville , l'usage de l'oxymel colchique : elle en prit quatre onces , suivant la méthode de M. Storck. Je la revis ensuite : les eaux s'étoient un peu évacuées ; mais , pour rendre l'opération de ces remèdes plus active , je les lui fis prendre dans l'infusion suivante :

<i>Rq. Herb. Parietar.</i>	m ij.
<i>Liquirit. Raf.</i>	ʒ β.
<i>F. s. a. infus. col.</i> 1/2 ij.	adde
<i>Sp. Nitr. dulc.</i>	ʒ β.
<i>Syrup. de 5 Rad.</i>	ʒ βj.

Misce.

Les effets de cet oxymel pris avec cette infusion , furent plus prompts ; & l'enflure se dissipa , à mesure qu'elle en fit usage.

Une fille , âgée de trente-six ans environ , perdit ses règles à la suite d'une obstruction invétérée des viscères du bas-ventre. Les effets de cette suppression se déclarerent , après des douleurs aiguës d'entrailles , par l'enflure des extrémités inférieures. L'enflure fit des progrès : il y eut des signes peu équivoques d'une ascite commençante ; les mal-aises , l'inquiétude , les douleurs , l'abbatement , quelquefois même la fièvre , manifestoient le désordre de l'œconomie animale ; purs effets d'un engorge-

ment extrême. La saignée du bras, l'application des sang-sues à l'anus, après avoir tempéré le feu érésipélateux qui occupoit cette partie & celle qui l'avoisine, par l'eau végéto-minérale de M. Goulard, & les fommentations émollientes, relâcherent ces parties enflammées & tendues, & firent place à l'oxymel colchique, uni à l'esprit de nitre dulcifié, qui rappellerent le cours des urines, & évacuerent les sérosités épanchées. Seize onces d'oxymel environ, prises en quatre à cinq semaines, suffirent : il ne resta plus que la suppression des règles à guérir.

Voici les observations abrégées que m'a communiquées M. Du Monceau.

» M^{le} Duhamel, fermiere à *Templeuve* » en *Domez*, attaquée d'une ascite avec » anasarque, a pris huit onces d'oxymel » colchique sans succès : le vin scyllitique » du baron *Van-Swieten* a échoué aussi ; » de même que les fondans, les apéritifs, » les toniques, les amers, les anti-scorbutiques, les diurétiques & les hydragogues ; » elle a pris aussi la poudre des cantharides » avec le camphre, sans succès. »

» Un homme, âgé de trente ans environ, après treize accès de fièvre tierce, » que je fis passer avec le quinquina, eut les » extrémités inférieures extraordinairement » enflées : l'œdème se dissipa par le moyen » de quatre onces d'oxymel colchique. Lé

520 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS

» second jour qu'il en prit ; les urines com-
» mencerent à couler avec abondance. »

» Un garçon , âgé de dix-neuf ans , atta-
» qué d'analasque avec quelque épanche-
» ment dans le bas-ventre , fut guéri par
» l'usage de la teinture hydragogue de *Mi-*
» *net* , du vin scyllitique & de l'oxymel col-
» chique , pris successivement ; il urina beau-
» coup pendant l'usage de ce dernier re-
» mede. »

» Au mois de Janvier de la présente an-
»née , je fus , à trois lieues de Tournai ,
» voir un curé qui est pulmonique , & qui
» craché du pus depuis plusieurs années : le
» froid âpre de cet hyver avoit augmenté la
» toux , & occasionné une suppression si
» forte , qu'il ne pouvoit plus rester au lit :
» comme une bouffissure universelle s'étoit
» mise de la partie avec diminution des uri-
» rines , je lui fis prendre une infusion de
» feuilles d'hyssope , & un *linæus* com-
» posé de syrop d'*altheæ* & d'oxymel col-
» chique , de chaque deux onces ; & de
» syrop de séné , racines apéritives , une
» once. Le premier jour qu'il prit ces re-
» medes , il se trouva soulagé ; &c , en peu
» de tems , l'oppression & l'enflure se diffi-
» perent ; le cours des urines se rétablit. On
» ne répéta qu'une fois le *linæus* : à pré-
» sent , il se trouve comme il étoit avant ce
» dernier assaut. »

Avant de finir, je dois faire observer que l'oignon colchique sec peut servir au défaut du colchique récent, tel que le demande l'illustre *Storck*. J'ai mis en usage un oxymel fait avec le colchique sec; & les effets en ont été aussi heureux. Je dus l'employer dans un tems où il m'étoit impossible d'avoir aucun colchique récent: c'étoit l'hyver. J'en demandai à un apothicaire à Bruxelles; je les reçus secs: tels qu'ils étoient, j'en fis dispenser l'oxymel avec une once, à la méthode de son premier auteur; on sçait assez qu'une once d'oignon de colchique sec contient plus de principes diurétiques qu'une once de récent, & conséquemment, est plus efficace à cet égard, sans qu'il procure aucun mauvais effets, puisque sa virulence est corrigée par l'acide du vinaigre, & adoucie par le miel; c'est la remarque que j'ai faite dans le *Journal de Méd. tom. xxiiij*, pag. 327.

Ce diurétique, dont notre *Matiere médicale* est enrichie, réussit mieux dans les circonstances où les eaux ne sont point épanchées dans quelques cavités, ou du moins dans ces cas où la collection n'est point portée à ce degré extrême, où la résorption est souvent impossible, tant l'engorgement de ces cavités est à son comble: dans le commencement, au contraire, où les eaux sont épanchées en petite quantité, elles re-

passent mieux dans le torrent de la masse ; y étant rappelées par la force des diurétiques.

Continuons de divulguer les nouvelles découvertes, à cause du bien qui en peut résulter pour l'humanité, quand elles auront pour auteurs des gens qui auront mérité la confiance du public. « L. B. D. P. » Observations sur l'Usage du Colchique » d'Automne, dans son Mémoire pour servir à l'histoire de ce végétal, §. xxij, & » xxiiij. »

R A P P O R T

D'un Accouchement monstrueux ; par M. DU MONCEAU, licencié en médecine, de l'université de Louvain, médecin-pensionnaire de la ville & de l'hôpital de Tournai.

L'an 1764, le 9 Août, Marie-Anne Delnesse, femme d'André Parent, laboureur, de la paroisse S. Nicaise en cette ville, accoucha à terme, de deux enfans jumeaux qui étoient adhérens depuis la partie supérieure de la poitrine jusqu'à l'ombilic : c'étoient deux filles qui avoient tous leurs membres bien conformés à tous égards, sauf qu'elles avoient toutes deux un bec-de-lié-

vre. L'accouchement se fit par les pieds qui se présenterent les premiers à l'orifice de la matrice. Ces enfans ont été baptisés par la sage-femme, dans le sein de la mère. Le 11, le collége des médecins de cette ville fut convoqué, conjointement avec les chirurgiens, pour examiner ces fœtus. M. Montrœul, maître en chirurgie, & accoucheur-pensionné de la ville, en fit l'ouverture. Après avoir fait une incision des tégumens de l'*abdomen* à la partie latérale gauche d'un de ces fœtus, il perça le diaphragme, & reconnut qu'il n'y avoit aucune cloison entre les cavités des poitrines, c'est-à-dire qu'il n'y avoit pas de *sternum* qui les séparât : les côtes de ces deux peits sujets étoient unies par leurs cartilages, sans faire aucune séparation.

Les viscères étant placés sur une table, toute l'assemblée a parfaitement reconnu qu'il y avoit deux poumons, chacun ayant deux lobes, deux canaux alimentaires complets, deux rates, quatre reins, deux vessies, deux matrices & deux vésicules du fiel. Les diaphragmes & les foies étoient étroitement unis ensemble, de même que les coeurs qui sembloient, au premier aspect, n'en faire qu'un, vu la forme extérieure, & n'ayant qu'un seul péricarde ; mais, ayant ouvert ce dernier, on apperçut quatre oreillettes, deux aortes, deux artères pulmonaires,

524 RAPPORT D'UN ACCOUCHEMENT:
deux veines-caves & deux veines pulmo-
naires : à l'ouverture du cœur, on décou-
vrit quatre ventriculés.

Le *placenta*, qui étoit fort ample, nous parut unique ; le cordon ombilical étoit pourtant composé de quatre artères & de deux veines ombilicales qui se divisoient dans le bas-ventre de ces jumeaux, pour se rendre aux lieux ordinaires.

On trouve, dans Ambroise Paré, un cas à-peu-près semblable avec la figure ; c'est l'accouchement arrivé, le 10 Juillet 1572, en la ville de Pont-de-Sée, près d'Angers, où naquirent deux enfans fe-
melles. Il évident que ces foetus étoient deux individus bien distincts, & qu'ils au-
roient pu vivre, s'ils n'eussent pas perdu la
vie par la violence de l'accouchement ; &
que c'est avec raison qu'on les a baptisés
séparément.

La mère a eu, pendant quelques jours, le bas-ventre douloureux, de même que les parties génitales : des fomentations émol-
lientes, & quelques potions composées de
syrop d'*althæa* & d'huile d'amandes-dou-
ces, ont fait disparaître ces legers acci-
dens. Depuis ce tems, elle a toujours joui
d'une bonne santé, & est accouchée deux
fois.



O B S E R V A T I O N

*Sur un Accouchement extraordinaire ; par
le même.*

La nature, tantôt féconde, tantôt avare ; d'autres fois bizarre dans ses productions, offre, de tems en tems, des phénomènes qui amusent les curieux, étonnent les sçavans, & embarrassent souvent les physiciens les plus éclairés. L'accouchement arrivé à Pomerœul, village du Hainaut, situé entre Saint-Ghislain & Condé, m'a paru assez rare pour mériter l'attention de ces derniers, & être rendu public. Je ne connois aucun ouvrage qui fasse mention d'un accouchement semblable, à tous égards, à celui-là (a). Voici le précis de la relation que me communiqua le sieur De Berghes, chirurgien-accoucheur dans ce lieu.

Une femme, âgée de quarante-deux ans, accoucha très-heureusement de son dixième enfant, au mois de Janvier 1758 ; elle le nourrit vingt mois. Vers le mois de Février

(a) J'ai consulté les Mémoires de l'Académie des sciences, ceux de l'Académie de Chirurgie, le Journal des Sçavans, celui de Médecine, l'Encyclopédie, Ambroise Paré, Dionis, Viardel, Lamotte, Mauriceau, Smélie, Puzos, Leyret, &c.

1760, elle s'apperçut que son ventre grossiffoit de toute part : son sommeil fut interrompu ; elle étoit, en même tems, incommodée de flatuosités & d'indigestions : six semaines après, elle eut une perte de sang très-abondante, qui fut suivie de syncope ; ensuite l'hémorragie se ralentit ; mais elle dura six mois, & fut, par intervalle, plus abondante. M. Deswartines, pour lors médecin à Pomerœul, ayant vu cette femme, soupçonna une mole, ou un faux-germe, ou une vraie grossesse accompagnée d'une mole, ou d'un faux-germe. L'hémorragie étant finie, les règles reparurent deux ou trois fois ; mais le ventre resta toujours gros : enfin la vraie grossesse eut lieu. Au mois de Septembre 1761, qui étoit le huitième mois de grossesse, selon le calcul de celle qui fait l'objet de cette observation, elle sentit des douleurs qui annonçoient un travail prochain. On appella l'épouse du sieur De Berghes, qui reconnut par le toucher, que l'orifice de la matrice étoit peu dilaté : les douleurs étant devenues plus vives, elle toucha cette femme une seconde fois ; & elle tira un fœtus mutilé, long de huit pouces : il n'y avoit que les extrémités inférieures articulées à un bassin bien formé & recouvert partout des tégumens : du milieu de ce bassin partoit un cordon ombilical, long de deux pouces, & gros comme

un tuyau de bled ; les cuisses , les jambes & les pieds étoient d'un assez gros volume , vu leur grandeur.

Cinq jours après la sortie de ce fœtus imparfait , il survint de nouvelles douleurs : on rappella madame De Berghes qui , se trouvant malade , ne put s'y rendre ; son époux y fut à sa place , avec M. Carvin , médecin audit Pomerœul. M. De Berghes reconnut qu'un autre fœtus présentoit le bras dans le vagin : la matrice étoit telle-ment contractée , qu'il eut de la peine d'y introduire la main , pour chercher les pieds : cependant , après quelques efforts , il par-vint à terminer l'accouchement par les pieds , & ondoya l'enfant ; ensuite il introduisit la main dans la matrice , pour extraire l'ar-rière-faix , ce qu'ayant fait , il y porta la main de nouveau , pour reconnoître l'inté-rieur de viscere ; il découvrit que la parois où le *placenta* n'avoit point eu d'adhérence , étoit recouverte d'une mole vésiculaire très-volumineuse , qu'il détacha en grande par-tie : il se disposoit à nettoyer totalement la matrice , lorsqu'un violent frisson , qui survint à cette femme foible , & presque épuisée , l'en empêcha. Craignant de la voir expirer , il abandonna cet ouvrage à la nature qui se débarrassa , en effet , de ce corps étranger. Le sieur De Berghes ter-mine sa relation , en m'informant que le

placenta avoit plusieurs appendices ; qu'il fit l'ouverture , en présence de M. Carvin , d'une masse charnue qui y étoit adhérente , & intérieurement remplie d'une matiere verte : il eût ouvert les autres , si une femme qui se trouvoit-là , n'avoit jetté , à leur insçu , le *placenta* au feu ; il ajoute que cette femme en fut quitte pour quelques frissons & quelques accès de fièvre.

RÉFLEXIONS.

La grosseur du ventre de toute part , & les pertes de sang , qui ont précédé cette grossesse compliquée , me font conjecturer que cette femme a conçu ayant une mole dans la matrice ; ce qui n'est pas impossible. Ruyfch rapporte , dans ses *Adversaria* , qu'il avoit connu des femmes qui sont devenues grosses & ont accouché heureusement , portant un *placenta* de l'accouchement précédent , & qu'elles ont rendu par morceaux , après avoir été délivrées (a). On pourroit demander ce qui a donné origine à cette mole , puisque la femme de Pomerœul avoit été délivrée du *placenta* & des membranes dans l'accouchement antérieur à celui que M. De Berghes m'a communiqué ; c'est ce que me manda ce chirurgien dans une réponse à une lettre que je lui écrivis , & dans

(a) Voyez l'Eloge de M. Puzos.

laquelle

laquelle je lui faisois plusieurs questions relatives à cet accouchement.

On pourroit aussi demander si ce demi-fœtus n'étoit pas renfermé, en même tems, dans la matrice avec cette mole en grappe ? Cette question doit paroître naturelle aux personnes instruites que des fœtus ont resté entiers 1, 2, 4, 6, 8, 10, 15, 20 ans, & même plus, dans la matrice : on a vu aussi des moles séjournier plus d'un an dans ce viscere ; Paré, Mauriceau, Puzos & Levret en font mention. Si le séjour antérieur du fœtus imparfait étoit bien prouvé, il seroit tout naturel d'inférer que la mole a été produite par la dégénération de son *placenta*, ou des parties qui devoient former son tronc, sa tête & ses extrémités supérieures (a) ; & si la chose étoit bien démontrée, il n'y auroit aucun doute d'une superfécondation. Ne pourroit-on pas aussi soupçonner que la matière verdâtre, qu'a trouvée le sieur De Berghes dans l'appendice qu'il a ouverte, étoit produite par la dissolution desdites parties ? Puzos & Levret attribuent à la dissolution de l'embryon

(a) Valisnieri a donné l'accouchement de six mille vésicules à la suite d'un fœtus imparfait ; il les fait venir en partie de l'*amniōs* & du *chorion*. Voyez le Commentaire du mot *Follicules* dans les *Instituts de Médecine de Boerhaave*, commentés par M. Haller, S. 679.

l'eau blanchâtre & limonneuse qui se trouvèrent dans la cavité de la mole (a).

LETTRE

A M. ROUX, docteur en médecine, sur une nouvelle Manière de faire l'Amputation du Bras dans l'Article; par M. BEAUSSIER, bachelier en médecine de l'université d'Angers.

MONSIEUR,

J'ai vu faire deux fois l'amputation de l'*humerus* dans l'article; je l'ai faite une fois à l'armée, après un coup de feu, qui ne laisse que ce moyen de sauver le blessé. J'ai toujours été affligé de voir si peu de ressource du côté de l'art, en jettant les yeux sur une thèse de médecine, soutenue à Göttingen, en 1760, sous la présidence de M. Vogel, j'ai cru qu'il pourroit être utile d'attirer l'attention des grands maîtres sur cette opération en faveur de laquelle des succès répétés n'ont pas encore prononcé.

M. Dahl, qui a soutenu cette thèse, a imaginé un instrument propre à perfectionner cette amputation, & en a adouci la cruauté.

(a) Voyer §. 395, pag. 69 de l'*Art des Accouchemens* de M. Leyret, troisième édition.

L'accident le plus effrayant & le plus redoutable, en effet, est l'hémorragie. Les moyens que l'on a pris jusqu'ici, ayant paru insuffisans, on a cru qu'il seroit possible, pour se rendre maître de l'artère axillaire, de la comprimer à sa sortie du thorax. On en arrête le mouvement, en essayant soi-même de la comprimer avec la main ; on trouve un point fixe à l'endroit où la clavicule se courbe près l'articulation, & entre la clavicule & la première vraie côte, (Winslow, l. 3, n. 121,) au moyen duquel la compression peut suspendre le cours du sang artériel dans le bras, & le réduire à la stupeur.

Il s'agit de trouver une machine applicable à ce point fixe. Celle que M. Dahl a imaginée remplit cette vue ; elle me paroît préférable au tourniquet de M. Petit, & réunit des avantages également satisfaisans pour le malade & le chirurgien.

Elle est faite d'une lame d'acier élastique & courbe, large de deux doigts, & longue de dix-huit pouces. Antérieurement on voit une lame mobile elliptique, (e) qui, au moyen d'une vis (g), s'attache au côté interne de la jambe supérieure (aa;) elle est percée de plusieurs trous, & garnie de crin ou d'autre matière molle, & recouverte d'un cuir. A l'endroit où celle-ci finit, l'autre branche porte une lame courbe (c b d,) aussi de la même largeur, & fixée par une

vis ; elle fait un angle aigu avec la première, & doit s'appliquer à l'extrémité du thorax. Cette première branche qui est plus courte, est garnie à son extrémité d'une vis située un peu obliquement, au moyen de laquelle la lame elliptique qui est dessous (e,) comprime fortement l'artère souclavière à sa sortie du thorax.

La seconde branche qui est plus longue, est percée à son extrémité & vers son milieu (i,) de plusieurs trous, au moyen desquels on attache une bande ou ceinture qui soutient fermement l'instrument ; le tout est recouvert d'un cuir.

On place cet instrument de façon que la jambe la plus longue rempe sur le dos ; la plus courte vient se placer à la partie supérieure du thorax ; la vis en se ferrant, comprime sa lame mobile sur l'artère souclavière à l'interstice qui se trouve entre la clavicule & la première côte ; on peut voir la figure.

M. Ledran, le pere (1), d'autres disent M. Morand (2), a eu le premier assez de courage pour essayer cette opération (3).

(1) La Faye, Notes sur Dionis, pag. 758.

(2) Platner, Chir. pag. 144, §. 251. Mém. de l'Acad. de Chir. tom. ij, pag. 239.

(3) On trouve cependant l'amputation des os dans l'article, recommandée par bien des auteurs. Hipp. *scell. iv*, *l. 4*, *de Arte. Galien*, *Comm. 36*,

Le succès a couronné cette tentative. On a, d'après cela, suivi différens procédés : plusieurs chirurgiens, & M. Ledran à leur tête, faisoient la ligature de l'artere avant toute autre incision. MM. Garengeot, Sharp, Heister, Platner, Petit, veulent auparavant découvrir l'artere, & font précédéter les incisions à la ligature. Il ne diffèrent entr'eux, que sur le choix des aiguilles, sur la compresse roulée, & cirée, que l'on met sous la ligature & d'autres pratiques peu essentielles à la perfection de l'opération.

M. de la Faye qui, dans ses Notes sur Dionis, recommande la ligature avant les

I. de Arte. Paul Ægin. *I. 19 de Gangræn.* Avicenn. Albucasis, Hildan, Lamoitte.

Il est vrai qu'il y a des autorités contraires, telles que celles de la Charrière, c. 36, pag. 322; Verduc, *Trait. des Op. de Chir.* c. 37, pag. 176; Dionis, *Op. de Chir. demonstr.* 9^e, pag. 619. On oppose à ces autorités l'expérience qui est le juge le plus incontestable, ensuite les raisonnemens suivans. 1^o La situation des muscles & des gros vaisseaux facilite l'amputation dans l'article. 2^o On abrège l'opération & les douleurs, en évitant de scier l'os; car la scie déchire le périoste, & laisse la surface de l'os, pleine d'aspérités & de pointes qui s'enfoncent dans les chairs. 3^o Le délabrement des vaisseaux de la moelle des os longs, le déchirement de la moelle même, selon Hipp. Galien, Paré, &c. sont une des sources les plus fécondes en accidens funestes, *Journ. de Médecine*, Septembre 1759.

incisions, ne la fait, dans les Mémoires de l'Acad. de chir. qu'après l'entiére extirpation de l'*humerus*. (Mém. de l'Acad. de chir. tom. ii, p. 29.) Il prétend que cette méthode est moins douloureuse, & regarde comme un grand avantage que le lambeau qui couvre la cavité de l'article, vienne d'en-haut, & rende par-là l'issu du pus plus aisée.

M. Bromfield, chirurgien en chef de l'hôpital de S. George de Londres, fait une incision longitudinale aux environs de l'artère. Il essaie de la découvrir : il la dégage avec précaution ; passe dessous un cordon, avec un instrument particulier ; tire le fil avec un crochet, & fait sa ligature. Il fait une autre incision longitudinale au côté externe de l'*humerus*, forme un lambeau qu'il fait tenir, tandis qu'il extirpe l'os.

Venons à la méthode que l'on propose. Les instruments nécessaires sont des ciseaux courbes, un grand bistouri droit, une aiguille courbe ensilée, & le tourniquet.

L'appareil consiste en compresses, charpie & bandes, dont on désignera les figures.

Le malade sera assis sur un siège commode, les yeux couverts d'un linge.

On placera l'instrument sur l'épaule ; la lame mobile portera précisément sur la cavité qui se trouve au-dessous de la clavicule. On la garnira de charpie & de com-

pressées : on serrera peu-à-peu la vis, jusqu'à ce que le pouls ne se fasse plus sentir. [Voyez la fig. 1.] (a.)

Le malade est soutenu sur son siège par un aide-chirurgien qui éloigne un peu l'*humerus* du corps.

On coupe la peau & les chairs depuis le haut de l'épaule en dedans & puis en dehors, jusqu'à l'insertion du deltoïde. Les incisions feront un peu obliques, de façon qu'elles se rencontrent en bas, & que le lambeau soit un triangle dont la base soit en haut. [Voyez la fig. 1.] (c.)

On disséque le lambeau jusqu'au-dessus de l'article, ou on le laisse attaché.

Ensuite on coupe les muscles qui occupent les deux côtés de l'os.

On sépare sa tête coracoïde du biceps.

On cherche la sinuosité dans laquelle l'autre tête glisse, entre l'article & la capsule : on l'ouvre & on coupe cette tête. Je préfère les ciseaux courbes au bistouri, pour ne pas blesser l'artère, ni le rebord de la cavité articulaire.

On attire doucement la tête de l'*humerus*, afin de passer adroitement le bistouri dessous, & de couper les parties charnues qui y sont adhérentes. [Voyez la fig. 1.] (c.)

L'aide attirera l'os en dehors : pour que le chirurgien puisse commodément trouver

l'artere, on relâchera le tourniquet afin de la faire paroître.

On sépare l'artere & la veine brachiales des parties adhérentes. On passe un cordon ciré, composé de dix fils, ayant soin de faire passer la tête de l'aiguille avant la pointe. (fig. 1. h.) On place une cheville (g) sur l'artere, & on ferre le fil autant qu'il est nécessaire. On fait cette ligature le plus haut qu'il est nécessaire.

Enfin on coupe le lambeau inférieur (m) & on sépare l'os du tout. (Voy. fig. 1, lettres g f h.)

Il ne reste plus qu'à terminer l'opération par le bandage : on ramène les deux lambeaux supérieur & inférieur, l'un vers l'autre : on les couvre de charpie sèche, de quelques bandes d'emplâtres, d'un plumaceau d'étoupe en croix de Malte, & chargé de quelque baume vulnéraire, ou de poudre astringente & vulnéraire. On met encore un plumaceau d'étoupe, & une compresse large en croix de Malte ; on couvrira le tout d'une compresse ronde, de deux longuettes & de deux bandes de flanelle. On met sous l'aisselle un tampon rond, afin de la comprimer légèrement, & d'empêcher que le pus n'entre dans le tissu cellulaire & ne fasse des fuites. Tout l'appareil sera maintenu par des bandes que l'on coudra,

Si le malade se plaint de foibleesse, on lui donnera un cordial. L'opération finie, on le portera au lit; on lui recommandera le repos: on peut, s'il est nécessaire, lui faire prendre un calmant un peu après.

La saignée que plusieurs auteurs recommandent est, non seulement inutile, mais encore nuisible; le malade ayant perdu beaucoup de sang doit être foible.

De tous les médicaments, le quinquina en poudre ou en infusion, est le plus convenable, comme vulnéraire & comme fébrifuge. Il facilite singulièrement la suppuration; mais comme il est incendiaire, il faut observer de ne point le donner avec la fièvre, à moins que ce ne soit en aposème & à l'intermittence, ou la remittente.

On ne peut déterminer quand on levera l'appareil. Le tempérament du malade, la saison, l'air, la suppuration régleront sur cet article. On le levera néanmoins plutôt l'été que l'hiver; ce sera le cinquième ou le sixième jour. On laissera tomber la charpie d'elle-même: on prendra garde de ne point tirer imprudemment le fil qui lie les vaisseaux. Pour n'être pas exposé à cet accident, on colle le bout de ce fil à un emplâtre agglutinatif, & on le laisse hors de la plaie, attaché au lambeau supérieur.

Cette méthode est plus prompte que celle

de MM. Sharp, Garengéot, Lafaye, Ledran, &c. elle est moins dangereuse. Le tourniquet d'ailleurs épargne presque toutes les douleurs au malade pendant l'opération.

En coupant le ligament articulaire, comme on le recommande, on évite de blesser l'apophyse coracoïde.

Je laisse le choix de l'aiguille à anévrisme, pourvu qu'on ait l'attention d'en émousser la pointe, afin de ne pas blesser la membrane extérieure de l'artère.

Je crois très-nécessaire de comprendre dans la ligature la veine & l'artère; on empêche par ce moyen, que le malade ne perde trop de sang & ne s'épuise.

Je préfère pour compresses, la flanelle à la toile; elle ne se durcit pas comme celle-ci; l'étoupe dont les Anglois se servent paraît avoir un avantage sur notre charpie; elle est plus douce, & elle embrasse la plaie plus exactement.

Cette opération est trop importante pour qu'un chirurgien jaloux de sa réputation & de ses succès, ne cherche pas tous les moyens de les assurer. Il se procurera les conseils de chirurgiens éclairés, ne cédera qu'à l'extrême nécessité, & d'après les avis de gens prudens, en présence desquels il opérera. Il adoucira, autant qu'il sera possible, la cruauté de cette opération, par

ette douceur, cette affabilité qui récrée l'esprit des malades, les soutient, & les rend souvent intrépides.

Comme c'est l'hémorragie qui détourne le plus souvent de cette entreprise, M. Sharp, (*Treatise on the oper. of surgery*, p. 221,) combat cette crainte par une Observation fort connue en Angleterre.

Un meunier avoit lié autour de son poignet une corde qui fut tirée violement par un moulin; le bras & l'épaule furent entièrement séparées du tronc. Cet homme a guéri en fort peu de tems; mais ce qu'il y eut de remarquable, c'est que la grande foiblesse arrêta l'hémorragie, quoiqu'on n'eût mis ni charpie ni astringent sur les gros vaisseaux: ce fut, selon M. Sharp, la lypothymie dans laquelle tomba le malade qui arrêta le sang; mais il ne faut pas compter sur ce secours; car nous observons tous les jours que, si en saignant on ouvre l'artere, la lypothymie ne suffit pas pour arrêter le sang. Une veine même qui se rouvre pendant le sommeil, occasionne une hémorragie mortelle, à plus forte raison une artere telle que l'axillaire. Ainsi cet exemple & ceux qui se trouvent dans les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, t. ij, p. 79, où le sang s'est arrêté, ne doivent pas servir de règle. On ne peut les expliquer que par la violente contraction des vaisseaux qui suit leur forte di-

latation. Leurs extrémités entièrement confuses se rapprochent, & forment un tampon qui ferme exactement l'orifice des vaisseaux.

EXPLICATION DES FIGURES.

La premiere Figure représente le malade à qui on a ôté l'humerus dans l'articulation.

a, machine, ou nouveau tourniquet, qui comprime l'artere.

b, Couffinet cousu à la plaque; il est fait d'un morceau de liège de figure ovale; il est plat en haut où il s'attache à la lame; il est convexe en bas où on met encore dessous un autre petit plumasseau.

c, le muscle deltoïde relevé.

d, la cavité glénoïde de l'articulation.

e, la tête de l'*humerus*.

f, les parties musculeuses inférieures qui sont encore adhérentes à l'*humerus*.

g, une cheville placée sous le fil qui lie les vaisseaux.

h, la ligature de l'artere & de la veine brachiale.

i, les deux extrémités de la ligature.

k, les nerfs brachiaux.

l, l'artere.

m, la veine.

n, l'ouverture de la ceinture par laquelle passe l'autre bout de la ceinture, pour ferrer plus également.

o o, les deux bouts du bandage que l'on attache avec des aiguilles.

p, bande ou ceinture large de trois doigts, longue selon la grosseur du corps, à la surface interne de laquelle on coud un carton bleu plus épais, replié par ses bords, & une couverture de cuir sur le tout.

La seconde Figure représente l'Instrument, ou le nouveau Tourniquet.

aaa, sa partie inférieure, longue de dix-huit pouces.

bb, sa partie supérieure, longue presque de six pouces, garnie de deux vis, desquelles on n'en peut voir qu'une.

c, une vis.

d, une autre vis qui presse le plus serré.

e, lame percée de plusieurs petits trous, à laquelle s'attache le coussinet.

f, gynglime, ou charnière, par laquelle la lame puisse être librement comprimée.

g, vis qui appuie sur la lame vers le ressort inférieur.

hh, deux trous faits à dessein de placer la lame plus haut ou plus bas, par le moyen de la vis.

i, Plusieurs petits trous qui servent à coudre le bout d'une ceinture de cuir, quand l'instrument est sur le corps.

l, autres petits trous du côté opposé, pour attacher l'autre bout de la ceinture.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Sur un Instrument propre à injecter les alimens & les remedes dans l'Œsophage, inventé par M. DE BAUVE, maître en chirurgie de Paris.

Nota. Quoique la personne qui nous a adressé cette Lettre, n'ait pas daigné se faire connaître, nous avons cru cependant devoir la publier, les faits qu'elle contient, nous ayant été certifiés par M. Portier de la Houssiniere, médecin de la Faculté de Paris, qui en a été le témoin.

MONSIEUR,

Quoique je ne sois dans aucune des professions qui concernent votre Journal, j'ai cru que, pour le bien de l'humanité, je devois vous faire part d'un fait dont j'ai été témoin, & qui me paroît intéresser assez essentiellement le public pour mériter votre attention.

M. Gaultier de Mondorge, trésorier de la chambre aux deniers, a été attaqué d'une

à poplexie, avec paralysie dans la gorge ; ce qui le mettoit dans le cas de ne pouvoir rien avaler : MM. Vernage, Bouvard, & Portier de la Houssiniere, médecins consultants, après avoir épuisé tous les secours de l'art, se voyant réduits à ne l'alimenter que par des lavemens, désespéroient entièrement de son état ; on s'est heureusement rappelé que M. de Bauve, maître en chirurgie, avoit imaginé un instrument par le moyen duquel on peut introduire dans l'éosophage tout aliment & médicament liquide. M. Portier par zèle pour le malade se transporta chez M. de Bauve ; & après s'être assuré par l'essai qu'il a souffert de cet instrument sur lui-même, que la célérité de l'opération ne devoit pas faire apprêhender qu'elle excitât aucune nausée, il l'engagea à venir chez M. de Mondorge pour en faire usage. M. de Bauve a opéré en présence de MM. Bouvard & Portier ; les injections ont été réitérées journallement & toujours avec le même succès ; ce qui permet au moins d'espérer que l'on pourra prolonger les jours du malade.

Je n'entrerai pas, Monsieur, dans l'examen des secours que l'on auroit pu tirer de cet instrument, s'il avoit été connu dans le premier degré de l'accident de M. de Mondorge, non plus que des motifs que l'Académie de chirurgie a pu avoir pour ne-

344 LETTRE SUR UN INSTRUMENT.

pas faire part jusqu'à présent, au public, d'une découverte aussi utile. Je sc̄ais que l'ingénieux artiste, à qui l'humanité est redevable du degré de perfection auquel il a porté cet instrument, a cru devoir le défréter au jugement de ses confrères, ainsi qu'une addition qu'il y a faite, & dont le but est d'extraire de l'œsophage les corps étrangers qui peuvent s'y arrêter; sa modestie lui a sans doute fait croire qu'ayant soumis ces deux instrumens à l'examen de l'Académie, il ne lui convenoit pas de les rendre publics, & qu'il devoit attendre qu'elle les annonçât dans ses Mémoires: on ne peut certainement qu'applaudir à la délicatesse de ce sentiment, & aux égards dont il paroît rempli pour ses confrères; mais comme il n'est pas juste que le public soit privé des secours qu'il peut se promettre de l'un & l'autre de ces instrumens, dans des accidens qui ne sont malheureusement que trop fréquens, je crois devoir vous faire part de la réussite que le premier a eu sur M. de Mondorge; persuadé que vous voudrez bien insérer ma lettre dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c



RÉFLE-

RÉFLEXIONS

*Sur l'Usage des Lacs & des Machines
pour la Réduction des Luxations ; par
M. A U B R A I , maître en chirurgie
à Caen.*

L'enthousiasme de la nouveauté jette souvent dans des écarts , & il seroit aussi dangereux d'être au-delà qu'en-deçà de la vérité. Trop jeune encore pour que les préjugés aient germé profondément dans ma tête , je présente aux vérités chirurgicales , si je l'ose dire , la *Tabula rasa* de Locket : M. Senac , en exposant l'Histoire de la circulation , remarque que ce fut les vieux praticiens qui s'opposèrent le plus vivement aux expériences victorieuses d'Harvei ; la raison en est simple , & ce doit être à-peu-près le sort de toutes les découvertes en médecine & en chirurgie. Il me seroit donc aisé de sacrifier mes idées à celles de M. Portal , s'il avoit daigné dissiper mes légers doutes & répondre à mes petites réflexions , moins pour y reprendre des fautes de latin & des citations que je n'ai point faites , que pour m'éclairer & me convaincre .

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a réclamé contre l'abus des machines. Eh ! de quoi n'abuse-t-on point ? *Imperitiam arguit*
Toine XXVIII. M m

machinas adhibere, ubi ipsi non est opus;
 disoit Hippocrate, il y a plus de deux mille ans ; on ne peut ajouter à ce qu'en a dit M. Louis, dans sa Préface sur M. Petit ; on peut voir encore le Diction. de Méd. article *Luxation* ; & nous ne cherchons point à disculper les anciens sur ce point. Mais prononcera-t-on contre elles une proscription absolue ? Ce n'est pas le voeu de M. Portal lui-même. Quoiqu'il ait dit des cruelles manœuvres des chirurgiens, *les charmes* de la vérité l'ont rappelé malgré lui (a). « Pour réduire des luxations qui auroient résisté à une telle manœuvre, (de M. Dupouy,) l'on pourroit peut-être se servir des machines avec succès.... Mais ces cas, je les crois très-rares ; je pourrois presque dire qu'il n'existent pas, sur-tout lorsque le chirurgien est appellé à propos. » Malheureusement cette restriction modifie beaucoup ce très-rare ; car elle a souvent lieu dans ces pays, entr'autres, où le charlatanisme trouve des protecteurs. Si je n'avois qu'à répondre à M. Portal, je pourrois m'en tenir à cet aveu ; mais tâchons de faire plus.

On conçoit bien qu'il ne s'agit, dans cette discussion, que de la luxation des grands os ; encore n'ai-je point vu de luxations du

(a) Journal de Janvier, pag. 65.

bras, où l'on ait été obligé de recourir aux machines proprement dites ; mais il n'en est pas de même de celles de la cuisse : à l'exemple cité, (Journal d'Octobre,) j'en pourrois joindre quelques autres, si je ne craignois d'être trop long ; & j'ose dire qu'il est peu de chirurgiens qui ne pussent citer quelques cas où elles ont supplié aux tentatives les mieux dirigées à l'aide des mains, & même des lacs... On objectera peut-être qu'elles n'ont pas toujours réussi. (a) ; & le panégyriste de M. Petit, nous dira-t-on, n'a point cherché à le justifier sur quelques reproches auxquels il n'avoit pas répondu. Sans nous en prendre directement à la méthode de ce grand homme, nous observerons que ce conflit de succès n'est que trop ordinaire à toutes les méthodes d'opérations quelconques ; qu'il faut souvent beaucoup de sagacité pour apprécier au juste la part que la nature ou le hazard, l'absence de quelque symptôme, & le concours de quelque circonstance favorable ont eu au succès de telle ou telle inanœuvre, & qu'enfin le choix des moyens influant beaucoup sur le succès, il est essentiel de ne point s'y méprendre : c'est pourquoi nous souscirrons volontiers à la préférence que M. Portal ac-

(a) Voyez dans le Journal d'Octobre, la première observation de M. Gauthier.

corde à la moufle simple sur les machines plus ou moins composées, dont quelques modernes ont cru enrichir la chirurgie; persuadés avec lui que pour la perfectionner, il s'agit moins de multiplier les moyens de guérir, que d'abréger & de simplifier ceux qu'on connaît déjà. Toujours sera-t-il vrai qu'aidé de cette machine, le chirurgien pourra multiplier les forces à son gré, les graduer, les diriger même, sans s'exposer aux méprises, aux sacades, & à la fatigue d'aides, presque toujours peu fiables; qu'abstraction faite de ces avantages, la nécessité l'obligera souvent d'y recourir, s'il n'aime mieux exposer son malade au danger de rester estropié.

Mais, dit-on, les machines exigent un plus grand degré de forces, & ce surcroît portant sur les muscles & les vaisseaux, produit des échymoses, des ruptures, fractures, &c. Comme cette objection tombe moins sur les machines, que sur les lacs, qui en sont un accessoire nécessaire, voyons à quoi elle se réduit.

C'est ici qu'aveuglé par son zéle, M. Portal, pour outrer des accidens imaginaires, est devenu l'écho de la manœuvre la plus dangereuse & la moins réfléchie. Nous avons peine à croire qu'il l'ait proposée sérieusement. Quoi qu'il en soit, nous rappor-

terons ses propres paroles : « Quand (a) il falloit réduire un bras , frere Laurent faisoit ceindre le corps du malade d'une serviette qu'il appliquoit *sur les fausses côtes* , & qu'il faisoit tenir par un aide : c'étoit tantôt un bon valet du couvent , tantôt un frere quêteur , robuste & musculeux. Un autre aide *faisiffoit le poignet du malade avec la main* ; ces deux aides avertis par un signal que leur faisoit frere Laurent , tiroient. Alors le moine rhabilleur *faisiffoit le milieu du bras avec ses deux mains dont il entrelaçoit les doigts* ; & comme s'il eut voulu broyer une liqueur contenue dans un vaisseau , il l'agitait en tout sens. *Inscii reclè faciunt quod alii , dum bene facere co- nantur , pessimè faciunt:* » Nous présumons trop de l'intelligence de nos lecteurs , pour analyser en détail les fautes essentielles dont fourmille ce court exposé .

Je ne répéterai point les raisons que j'avais cru propres à rassurer M. Portal sur le danger des lacs , & que j'ai exposées , (Journal d'Octobre.) Je le prie seulement de me citer un exemple de rupture de muscles , de fracture , &c. entre les mains , & sous la direction d'un chirurgien éclairé. Nos anciens ont pu mériter ce reproche ; mais

nos procédés actuels ressemblent peu aux leurs ; l'échelle, la porte , &c. ont passé aux rhabilleurs. Il s'agit des lacs , & des lacs appliqués avec les précautions que l'art suggère ; précautions indiquées déjà par Hippocrate ; & ce moyen si simple, si naturel est, j'ose le dire , moins dangereux , moins douloureux , moins embarrassant , & plus efficace que les mains , lorsqu'il faut employer une certaine mesure de forces. J'ajoute qu'il est souvent indispensable ; & pour trancher court à toute replique , j'ai choisi exprès le cas le plus désavantageux. M. Aubert, mon frère , praticien consommé , fut appellé, il y a quelques années, à Bayeux , chez M. Subtil, pour une luxation du bras que quelques chirurgiens avoient déjà tenté vainement de réduire avec les mains , sans doute. Plusieurs jours s'étoient déjà écoulés : la douleur , la fièvre , un gonflement énorme , symptôme assez ordinaire aux luxations en dedans , sous l'aisselle , menaçoint de gangrene ; l'indication étoit urgente ; il falloit délivrer le tronc des vaisseaux brachiaux de la compression qu'ils effuyoient au risque même d'aggraver les autres symptômes qui compliquoient cette luxation : la tension de la peau ne permit pas de faire au précepte qui ordonne de la relever ; & le lac qu'il fallut serrer à plusieurs reprises , s'enfonça près d'un doigt ayant de trouver un appui

solide sur les condyles de l'*humerus*; une serviette arrêtée à un point fixe, embrassoit le corps circulairement, non pas *sur les fausses-côtes*, mais aussi haut que la saillie des tendons des muscles *dorsal* & *pectoral* put le permettre; un aide soutenoit des deux mains la clavicule & l'*omoplate*, & les empêchoit de partager le produit de l'extension. M. Aubert eut l'attention de la ménager beaucoup, & d'y procéder très-lentement. Cette manœuvre fut suivie du succès le plus complet, & la luxation fut réduite sans rupture de muscles, fracture, &c. Il est vrai que le malade eut quelque tems à souffrir de la contusion que le lac avoit imprimée sur la portion circulaire de peau qu'il embrassoit; mais, quand il eût été possible de saisir le bras avec les mains, je le demande aux praticiens, l'accident eût-il été moindre? J'avoue qu'on ne s'avisa pas de faire saisir le malade par le poignet, on ne connoissoit pas encore la méthode du frere Laurent; & l'on croyoit tout bonnement au vieux précepte qui prescrit d'appliquer les forces aux membres luxés.

Je ne vois pas quelle induction l'on peut tirer contre cette doctrine, de la prétendue découverte de M. Laborie. M. Winslow a décrit avec son exactitude ordinaire la direction, l'adhérence de la gaine à la capsule, & l'attache supérieure du muscle externe du biceps, Sans doute le tendon de ce muscle,

que souleve, dans l'état naturel, la tête de l'*humerus*, changé de direction lorsqu'elle se déplace, & doit en changer encore lorsqu'elle retourne en son lieu naturel; mais quel obstacle oppose à ce retour un lac placé au-dessous du corps charnu de ce muscle? Ce seroit ajouter mal-à-propos aux difficultés qui hérissent assez les sentiers des arts, que de se livrer à de pareilles minuties.

Que prouve la planche dont M. Portal a fait les frais? Ce que concevoit assez sans elle tout chirurgien tant soit peu anatomiste; & M. Chaptal auroit pu lui dire encore, s'il l'avoit consulté: *Oleum & operam perdis.* Ce n'est point le fait qu'il falloit prouver, ce sont les conséquences outrées qu'on en a voulu déduire: il falloit, en proscrivant les moyens ordinaires, y suppléer efficacement, & ne point tomber de Charybde en Scylla. « L'article de l'*humerus* luxé, dit « Fabrice d'Aquapendente, se rhabille difficilement pour cette seule cause, à scavoir « que, lorsqu'on fait l'extension de l'*humerus*, il ne se bouge point de sa place « inusitée, & contre-nature, ains plutôt « l'omoplate. » Il falloit donc fixer cet os, sans intéresser, puisqu'on le craint tant, le jeu des muscles dorsal & pectoral. Nous avons vu, dans l'observation précédente, comment s'y est pris M. Aubert; & ce procédé n'est pas nouveau. Nous ne relevrons

point le calcul (a) de M. Portal; nous ajoûterons même que, s'il avoit jetté les yeux sur les figures de Paré & de quelques autres, il auroit vu qu'ils croisoient sur l'épaule malade le lac servant à la contre-extension; il en auroit conclu peut-être qu'en réduisant à zéro l'elongation des dorsal & pectoral, ils n'ont jamais pu réduire de luxation: *Qui nimis probat, nihil probat.*

La méthode de M. Dupouy est, sans doute, l'objection la plus spacieuse & la plus favorable à l'opinion de M. Portal. Il ne m'appartient pas de juger mes maîtres; & je laisse au tems, juge lent, mais sûr, le soin d'apprécier les bornes & les avantages de cette méthode. On conçoit bien qu'en supposant une luxation de la cuisse en dedans, la constitution lâche d'un sujet jeune, vieux ou cacochyme, le peu de hauteur du rebord de la cavité cotyloïde, presque de niveau avec la branche du pubis, sur laquelle appuie la tête du fémur déplacé, l'attache des fessiers, &c. peuvent, en concourant avec quelques autres circonstances, faciliter beaucoup la réduction; & c'est vraiment le cas des sujets qui font l'objet des observations de MM. Dupouy & Gauthier. Mais je ne saurois me persuader qu'il soit

toujours possible (a) d'étendre également la partie malade, & de la poser contre la saine, qu'au préalable on n'ait fourni à des extensions souvent laborieuses ; j'ajoute même qu'il est souvent dangereux de le tenter ; & j'en ai pour preuve l'observation de M. Gauthier. « Cette observation, qu'il a fait insérer dans le Journal d'Octobre, & dont M. Portal s'est servi pour étayer son opinion contre M. Aubrai, n'est pas aussi concluante qu'on pourroit l'inférer de ce Mémoire : la malade, après la réduction, n'a pu se soutenir sur sa jambe ; &c, au au mois de Décembre, elle marchoit encore avec des béquilles, suivant le rapport du chirurgien de Bailly, qui étoit présent à la réduction, & qui m'a assuré que cette réduction n'étoit rien moins que véritable. » J'ai pour garant de ce fait M. Martigues, chirurgien de Versailles, d'un mérite & d'une probité reconnus, dont j'ai copié cette partie de la lettre. Le suffrage de cet excellent praticien ne peut manquer de donner du poids à nos réflexions : voici ce qu'il ajoute peu après : « Il est certaines espèces de luxations où il est bien difficile de n'avoir pas recours aux machines : dans la cure d'une luxation de la dixième

(a) Mém. de M. Dupouy, Journ. de Février 1767.

» vertebre du dos, que j'ai réduite, il y a
 » sept ans, si je ne les eusse pas employées,
 » je n'en ferois jamais venu à bout. »

Il résulte de ce qui précède, 1^o que, quoiqu'il fût avantageux peut-être de se passer de machines, c'est un moyen de plus, & le moyen extrême dans les cas où les secours ordinaires sont insuffisans. 2^o Que l'application des lacs est très-souvent indispensable, & qu'il y a beaucoup à retrancher des accidens que leur impute M. Portal. 3^o Qu'on épargneroit aux malades des douleurs au moins inutiles, si l'on pouvoit soumettre à la balance la quantité de forces nécessaires à chaque réduction; mais, comme il n'appartient qu'à l'expérience éclairée du génie d'apprécier, au premier coup d'œil, cette mesure, ne peut-on point adopter cette maxime analogue à l'axiome d'Hippocrate, sur l'usage du fer & du feu? *Après les mains, les lacs; après les lacs, les machines.*



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
AVRIL 1768.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	À 6 h. à demie du mat. du soir.	À 2 h. à demie du soir.	À 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	À midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	4 $\frac{1}{2}$	12	7	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2
2	3	11	6 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
3	5 $\frac{1}{4}$	14	9	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1
4	6 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9	28 1 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
5	5 $\frac{1}{2}$	15	11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
6	9	16 $\frac{1}{2}$	10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
7	7	11	9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9
8	5	8 $\frac{1}{2}$	6	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11
9	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	5	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{4}$
10	2 $\frac{1}{2}$	8	4 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28	28 2
11	2	9	4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
12	3	12 $\frac{1}{2}$	8	28 4	28 4	28 3
13	4 $\frac{1}{2}$	16	10 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
14	8 $\frac{1}{2}$	16	11	28 2	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
15	8 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
16	7 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
17	10 $\frac{1}{2}$	15	10 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
18	10	15 $\frac{3}{4}$	10	28	28	28 $\frac{1}{4}$
19	9	13 $\frac{1}{4}$	9	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 1
20	8 $\frac{1}{2}$	16	12	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 $\frac{1}{4}$
21	10 $\frac{1}{2}$	16	10 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
22	11 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{3}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11
23	9 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	10	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$
24	9	14 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	27 11	28	28 $\frac{1}{4}$
25	9	14	10 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{4}$
26	7 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{4}$
27	7	12 $\frac{1}{2}$	7	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28
28	6	13 $\frac{1}{4}$	9	28 1 $\frac{1}{4}$	28	27 10 $\frac{1}{2}$
29	8 $\frac{1}{4}$	12	9	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$
30	7 $\frac{1}{4}$	14	9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 557

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. nuages.	N. nuages. b.	Beau,
2	E-N-E. beau. nuages.	E. nuages. br.	Beau.
3	E-N-E. beau. nuages.	E-N-E. nuages.	Nuages.
4	E. nuages.	N-E. pluie. nuages.	Nuages.
5	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Couvert.
6	E-N-E. pet. pl. nuages.	E. nuag. écl. tonn. gr. pl.	Nuages.
7	N-E. couv.	N-E. pl. cont.	Couvert.
8	N. couvert.	N. couv. n.	Couvert.
9	N. b. nuages.	N. couvert.	Beau.
10	S E. couvert.	E. couv. n.	Beau.
11	E. beau.	E. beau.	Nuages.
12	S-E. couv. nuages.	E-S E. nuag.	Beau.
13	E-S-E. leg. nuages.	S-S-E. nuag.	Nuages.
14	O. nuages.	O. n. gr. pl.	Couvert.
15	O. c. nuages.	N-O. nuag.	Beau.
16	N. nuages.	O. nuages.	Nuages.
17	S-O. pet. pl. nuages.	O. vent. ond. nuages.	Couvert.
18	S-O. pluie. couvert.	O. v. nuages. beau.	Beau.
19	S. O. pluie cont.	S-O. pl. n. vent.	Beau.
20	O. couv. n.	O. n. pet. pl.	Couvert.
21	S-O. couv. vent. nuagés.	O. nuag. pl.	Nuages.
22	O-S-O. pl. cont.	O. couv. pl.	Pluie.
23	O. pl. couv.	N. c. pet. pl.	Couvert.

558 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir d 11 h.
24	O. n. couv.	O. pl. nuag.	Beau.
25	S-O. couv.	S-O. pluie. c.	Nuages.
26	O. leg. nuag. vent.	O. v. nuages. pet. pluie.	Nuages.
27	O. n. petite pluie.	O. pl. nuag.	Nuages.
28	O. nuages.	S-S-O. nuag. pluie. couv.	Pluie.
29	S. pl. couv.	S-O. c. pluie.	Couvert.
30	S-O. nuages.	S - O. couv. gr. pluie.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $16\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 2 degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de $14\frac{3}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $8\frac{1}{4}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

- 3 fois du N-E.
- 3 fois de l'E-N-E.
- 5 fois de l'E.
- 2 fois de l'E-S-E.
- 2 fois du S-E.
- 1 fois du S-S-E.
- 1 fois du S.
- 1 fois du S-S-O.
- 7 fois du S-O.
- 1 fois de l'O-S-O.

Le vent a soufflé 13 fois de l'O.
1 fois du N-O.

Il a fait 11 jours beau.
1 jour du brouillard.
25 jours des nuages.
19 jours couvert.
18 jours de la pluie.
5 jours du vent.
1 jour des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1768.

Les fiévres malignes, qu'on avoit commencé à observer sur la fin du mois dernier, ont régné tout ce mois-ci, sur-tout parmi le peuple. Nous ajouterons à la description que nous en avons faite dans notre Journal précédent, qu'elles ont presque toujours commencé par une especé de rhume qui paroiffoit d'abord de peu de conséquence; mais, lorsque l'expectoration ne se faisoit pas bien, que les crachats étoient épais & visqueux, & que le malade paroiffoit comme étonné & étourdi, on devoit s'attendre à cette maladie. Les sueurs ont paru être la crise la plus favorable: presque tous les malades auxquels elles font survenues à tems, ont recouvré la santé. Les préparations de l'oignon de scylle, qu'on façoit être incisives, & légèrement sudorifiques, ont paru avoir une efficacité très-marquée contre cette maladie.

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Mars 1768 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Ce mois a été plus froid que le précédent. La liqueur du thermometre a été observée, presque la moitié du mois, au terme de la congelation, & même au-dessous de ce terme. Le 4, elle est descendue à $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme; & elle s'est portée presqu'aussi bas, le 23; aussi nous n'avons eu, de tout le mois, que quelques jours de pluie par ondées: le vent a presque toujours été nord, & le barometre, fort haut.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N.

15 fois du N. vers l'Est.

1 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Ou.

Le

Le vent a soufflé 5 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.
Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.
2 jours de grêle.
1 jour de neige.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois, mais plus grande à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Mars 1768.

La continuation des vents du nord a rendu les fièvres catarrheuses & rhumatismales communes ; elles attaquaient diverses parties du corps, la gorge, la poitrine, les organes musculeux, & sur-tout la tête. La fièvre, qui portoit à la tête, se montrroit le plus souvent avec le caractère de la fièvre continuë-redoublante : il y avoit des nausées, & même des vomissements dans le commencement, & le délire avec des soubresauts dans l'état de la maladie. Ces symptômes étoient l'effet de l'engorgement du cerveau ; ainsi cette espèce de fièvre devoit être traitée comme inflammatoire. Dans quelques sujets, la maladie a participé de la fièvre putride & vermineuse ; ce qui a été observé, sur-tout au commencement du mois. Il s'est fait, dans

462 LIVRES NOUVEAUX.

quelques malades, une éruption miliaire rouge à la poitrine, aux bras, &c. qui n'a rien ajouté à l'importance de la maladie; mais d'autres symptômes en ont rendu la cure épineuse, la tension douloureuse du bas-ventre, la constipation, la rétention d'urine, des vomissements de matière verte, &c.

Un grand nombre de nouvelles accouchées, dans le peuple, ont perdu leur lait, les unes, immédiatement après leurs couches, les autres, dans les premiers mois; ce qui, joint à la difficulté de pourvoir convenablement à la subsistance de leurs enfans, à cause du grand nombre de nécessiteux & de la cherté excessive des vivres, étoit très-nuisible à la propagation.

L I V R E S N O U V E A U X.

Histoire de la petite Vérole avec les Moyens d'en préserver les enfans, & d'en arrêter la contagion en France, suivie d'une traduction françoise du Traité de la petite Vérole de *Rhasès*, sur la dernière édition de Londres, arabe & latine. Par M. J. J. *Paulet*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier. A Paris, chez *Ganeau*, 1768, *in-12*, deux volumes.

Rien n'est plus facile que d'enfanter des projets dans le loisir du cabinet : celui que

M. *Paulet* propose, est non-seulement impraticable, mais encore insuffisant; car, quoiqu'il en dise, le venin de la petite vérole se propage beaucoup plus au loin, qu'il ne l'imagine: comment, sans cela, expliquer l'invasion de cette maladie dans les personnes qui prennent les précautions les plus minutieuses, pour l'éviter, & qu'on en voit attaquées, sans qu'on puisse tracer la route par laquelle elle leur est survenue. Les objections qu'il a faites contre l'inoculation, prouvent qu'il ne connoît cette pratique que de nom, & qu'il n'est pas même au fait de l'état de la question. Puisqu'il vouloit lui attribuer des ravages capables de la faire proscrire, il auroit dû établir ses preuves sur un autre témoignage que sur celui des auteurs des Rapports faits à la Faculté contre l'inoculation. La maniere dont ils ont répondu aux reproches nombreux qu'on leur avoit faits d'avoir altéré les faits, qui leur avoient été communiqués, auroit dû lui faire connoître le peu de confiance qu'on devoit à leurs assertions.

Mémoire dans lequel on prouve l'impossibilité d'anéantir la petite vérole, pour faire suite aux Observations sur la meilleure Maniere d'inoculer; par M. *J. J. Gardane*, censeur royal, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, médecin de Mont-

564 LIVRES NOUVEAUX:
pellier, de la Société royale des sciences de
cette ville, avec cette épigraphe :

*Neque enim ullus tutus est, nisi qui prius mor-
bum perpessus fuerit. LISTER, de Variolis.*

A Paris, chez la veuve *D'Houry*, 1768,
in-12.

M. *Gardane* fait voir l'impossibilité des moyens proposés par M. *Le Camus*, pour prévenir la petite vérole par le moyen d'un prophylactique, & pour en anéantir la contagion; il examine ensuite le projet de M. *Paulet*, dont il démontre également l'impossibilité. Cet ouvrage est écrit avec clarté, méthode & précision, & nous a paru mériter d'être lu par tous ceux qui se seroient laissés séduire par l'idée trop flateuse de pouvoir détruire un fléau aussi déestructeur: c'est un monstre qu'il faut se contenter d'adoucir, en attendant que la nature, par une de ces révolutions, dont on a quelques exemples, nous en délivre enfin elle-même..

Traité-pratique de l'inoculation, dans lequel on expose les règles de conduite, relatives au choix de la saison propre à cette opération; de l'âge & de la constitution du sujet à inoculer; de la préparation qui lui convient, de l'espece de méthode qui doit être préférée, & du traitement de la maladie communiquée par l'insertion. Par M. *Gandoger de Foigny*, docteur en médecine,

médecin-consultant du feu roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, agrégé au collège des médecins de Nancy, membre de l'Académie royale des sciences & belles-lettres de la même ville, professeur-démonstrateur d'anatomie & de chirurgie, avec cette épigraphé :

Inoculatio prophylaxis est variolarum certa atque tutissima. BOERHAAVE.

A Nancy, chez *Le Clerc*, &c, à Paris, chez *Merlin*, 1768, *in-8°*.

Nous nous occuperons plus particulièrement de cet ouvrage dans quelques-uns de nos Journaux suivans.

Abbrégé méthodique des Principes d'Anatomie & de Chirurgie, pour faciliter l'étude de cette science aux élèves, & y entretenir ceux qui la possèdent; par *J. Rist*, chirurgien-juré. A Strasbourg, chez *Christmann & Levrault*, 1767, quinze feuilles *in fol.*

M. *Rist* a réduit, en faveur des jeunes élèves en chirurgie, les principes de cet art & l'anatomie en forme de tables: son travail nous paroît devoir être très-utile aux jeunes gens qui voudront s'adonner à ce genre d'étude.

Réflexions sur le Ravage que fait la Gale dans l'Hôtel-Dieu & les autres hôpitaux, & Moyens pour parvenir à détruire cette maladie contagieuse. A La Haye, 1767, brochure *in-8°*.

De la Conservation des Enfans, ou les Moyens de les fortifier, de les préserver & guérir des maladies, depuis l'instant de leur existence jusqu'à l'âge de puberté ; par M. *Raulin*, docteur en médecine, &c. avec cette épigraphe :

Spes gentis & robur.

A Paris, chez *Merlin*, 1768, *in-8°*, deux volumes.

Nous attendrons que cet ouvrage soit plus avancé, pour en rendre compte au public.

Dictionnaire-interprète de Matière médicale, & de ce qui y a rapport ; contenant l'explication des termes arabes, grecs & latins ; des abréviations, des caractères, ainsi que des opérations de chymie & de pharmacie ; avec des observations de théorie & de pratique sur ces sciences & sur l'histoire naturelle ; ensemble une courte description anatomique des parties du corps humain ; ouvrage utile à ceux qui se destinent à l'exercice de quelqu'un des objets de la médecine. Par M. *Julliet*, démonstrateur de chymie, garde en charge des apothicaires de Paris, &c. A Paris, chez *Lacombe*, 1768, *in-8°*, deux volumes.

L'Art de guérir les Hernies ou Descentes ; ouvrage utile aux personnes attaquées de ces maladies, & dans lequel on trouvera la meilleure méthode de construire les bandages convenables à leur curation ; par M.

Balin. A Paris, chez *Hérisson*, 1768, *in-12.*

Médecine rurale & pratique, tirée uniquement des plantes usuelles de la France, appliquées aux différentes maladies qui règnent dans les campagnes ; ou Pharmacopée végétale & indigène, contenant les formules tirées du règne végétal, ensemble l'explication sommaire des vertus de chaque plante, & les définitions symptomatiques des maladies ; ouvrage également utile aux seigneurs de campagne, aux curés & aux cultivateurs. Par M. *P. Joseph Buchot*, docteur agrégé au collège royal des médecins de Nancy, &c. A Paris, chez *Lacombe*, 1768, *in-12.*

Dissertationes variæ ad artis medicinæ theoriam & praxim relativæ; auctore D. P. E. Delbarre, medico Duacensi. C'est-à-dire : Différentes Dissertations relatives à la théorie & à la pratique de la médecine ; par M. *Delbarre*, médecin de Douay. A Douay, chez *Derbaix*, 1767, *in-4°.*

La première de ces Dissertations a pour objet l'éducation physique des enfans. La seconde traite de l'introduction de l'attraction Newtonienne dans la physiologie ; ce sont des remarques sur l'existence de l'attraction dans la chymie & dans la physiologie. La troisième roule sur l'usage & les effets de la saignée & sur ses différentes espèces déduites des principes de l'hydraulique.

Livres de Médecine & de Botanique, nouvellement arrivés de différens pays étrangers, qui se trouvent, à Paris, chez P. G. C A V E L I E R, avec leur prix en feuilles.

Poerner (Carl. Guil.) *Selectus Materiæ medicæ in usum Prælect. Acad. in 8°. Lypsiæ, 1767.* 3 l.

Crantz (Heu. Jo. Nepom.) *Institutiones rei herbariæ, juxta nutum naturæ digestæ ex habitu, 2 vol. in-4°. Viennæ, 1766.* 15 l.

... Ejusdem. *Classis Umbelliferarum emendata cum generali seminum tabula & figuris æneis, in necessarium inst. rei herbariæ supplementum, in-8°. Lypsiæ, 1767.* 3 l. 10 s.

... Ejusdem. *Stirpium austriarum, fasciculi III, in-8°. Viennæ Austriæ, 1767.* 10 l.

Linnæi (Carl.) *Systema Naturæ, nova editio, Tomus primus, in-8°. Holmiæ, 1766.* 24 l.

... Ejusdem. *Genera Plantarum, in-8°, 1764.* 12 l.

M. Briffon, de l'Académie royale des sciences, commencera, dans les premiers jours de Juin, son autre Cours particulier de Physique expérimentale, dans son cabinet de machines, quai d'Orléans, isle Saint-Louis. Les personnes qui voudront y assister, se feront inscrire, avant ce tems, chez lui, au collège de Navarre, rue de montagne Sainte-Geneviève.

On lit dans le Journal de Mars 1768, pag. 214: M. Pieters, jadis docteur en médecine, &c; on doit lire Pieters,

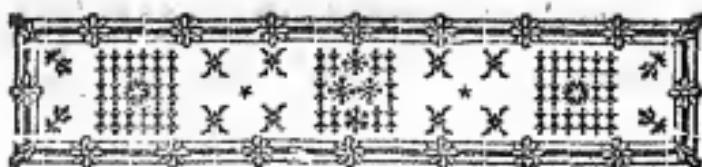
TABLE.

<i>EXTRAIT de la Médecine d'Armée.</i> Par M. Ra- vaton, chirurgien.	Page 483.
<i>Observations sur les Effets de l'Oxymel colchique.</i> Par M. Planchon, médecin.	504
<i>Rapport d'un Accouchement monstrueux.</i> Par M. Du Monceau, médecin.	512
<i>Observations sur un Accouchement extraordinaire.</i> Par le même.	525
<i>Lettre sur une nouvelle Manière de faire l'Amputation du Bras dans l'Article.</i> Par M. Beauquier, médecin.	530
<i>— sur un Instrument propre à injecter les Alimens & les Remèdes dans l'Œsophage.</i> Par M. De Bauve, chi- rurgien.	542
<i>Réflexions sur l'Usage des Lacs & des Machines.</i> Par M. Aubrai, chirurgien.	545
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois d'Avril 1768.</i>	556
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1768.</i>	559
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Mars 1768.</i> Par M. Boucher, médecin.	560
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mars 1768.</i> Par le même.	561
<i>Livres nouveaux.</i>	562
<i>Cours de physique.</i>	568

APPROPRIATION.

J'As lu , par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , le
Journal de Médecine du mois de Juin 1768. A Paris ,
ce 23 Mai 1768.

POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E G E N E R A L E *D E S M A T I E R E S*

Contenues dans les six premiers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1767.

L I V R E S A N N O N C É S. M É D E C I N E.

<i>ABRÉGÉ</i> économique de l'anatomie du corps humain.	Page 95
<i>Abbrégé méthodique des principes d'anatomie.</i> Par M. Rift, chirurgien.	565
<i>Dissertations sur la théorie & pratique de la médecine.</i> Par M. Delbarre, médecin.	567
<i>Nosologie méthodique.</i> Par M. De Sauvages, nouvelle édition.	476
<i>Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie.</i> Par M. Clerc, médecin.	477
<i>Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfans.</i>	189
<i>De la Conservation des enfans.</i> Par M. Raulin, médecin.	566
<i>Discours sur la santé des gens de lettres.</i> Par Tissot, médecin.	476
<i>Version latine des œuvres d'Arétée de Cappadoce.</i>	189

TABLE GENER. DES MAT. 571

<i>Réflexions sur les vapeurs, seconde annonce.</i>	94
<i>Version angloise des nouvelles observations de M. Gatti, sur l'inoculation de la petite vérole.</i>	190
<i>Traité-pratique de l'inoculation, Par M. Gander, médecin.</i>	564
<i>Projet d'anéantir la petite vérole. Par M. Le Camus, médecin.</i>	95
<i>Histoire de la petite vérole. Par M. Paulet, médecin.</i>	562
<i>Mémoire dans lequel on prouve l'impossibilité d'anéantir la petite vérole. Par M. Gardane, médecin.</i>	563
<i>Médecine rurale & pratique. Par M. Buchoz, médecin.</i>	567
<i>Mémoire sur la maladie qui a régné à Mamers. Par M. Vétillart, médecin.</i>	286
<i>Réflexions sur les ravages que fait la gale à l'Hôtel-Dieu.</i>	565
<i>Dissertation physique & botanique sur la maladie néphrétique. Par M. Quet, chirurgien.</i>	284
<i>Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies. Par M. Bacher, médecin.</i>	285
C H I R U R G I E.	
<i>Mémoires de l'Acad. royale de chirurgie, tom. IV.</i>	284
<i>Chirurgie d'Armée. Par M. Ravaton, chirurgien.</i>	Ibid.
<i>Nouvelle Méthode d'opérer les hernies. Par M. Leblanc, chirurgien.</i>	190
<i>L'art de guérir les hernies. Par M. Balin, chirurgien.</i>	566
<i>Observations chirurgicales sur les maladies de l'uréthre. Par M. Daran, chirurgien.</i>	285
<i>Traité des accouchemens. Par M. Valli, chirurgien.</i>	285

572 TABLE GENERALE

Question chirurgico-légale sur une suppression de part. Par M. Valentin, chirurgien. 192.

HISTOIRE NATURELLE & CHYMIÉ.

Planches du Traité historique des plantes de la Loraine. Par M. Buchoz, médecin, troisième distribution.	95
Dictionnaire-interprète de matière médicale. Par M. Julliot, apothicaire.	566
Description & Détail des arts du meunier, du vermicellier & du boulanger. Par M. Malouin, médecin.	95
Dictionnaire de chymie.	478

EXTRAIT S.

Histoire anatomico-médicinale. Par MM. Lieutaud & Portal, médecins.	3
Essai sur le pouls. Par M. Fouquet.	99
Séance publique de l'Académie de Dijon. Par M. Marret, médecin.	123
Mémoires de l'Acad. royale de chirurgie, tom. IV, premier Extrait.	195
— second Extrait.	291
Chirurgie d'Armée. Par M. Ravaton, chirurgien.	483
Nouvelle Méthode d'opérer les hernies. Par M. Leblanc, chirurgien.	195

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

Lettre de M. Marteau, médecin, à M. Desbrest; en réponse à sa critique de l'observation d'une grossesse de dix-huit mois.	416
Lettre de M. Desbrest, médecin, contenant quelques observations sur le pouls.	138

DES MATIERES. 573

<i>Rapport d'un accouchement monstrueux.</i> Par M. Du Monceau, médecin.	522
<i>Observation sur un accouchement extraordinaire.</i> Par le même.	525
<i>Observation sur les suites d'une fausse-couche.</i> Par M. Delabrousse, médecin.	20
— sur une manie survenue à la suite d'une couche. Par M. Planchon, médecin.	212
— sur un tetanos essentiel dans un enfant de huit jours. Par M. Celliez, chirurgien.	24
<i>Lettre à M. Dufeu, par M. Burel, médecin, sur le tetanos & le catochus.</i>	28
— en réponse à M. Dufeu ; ou sujet d'une observation sur un tetanos. Par M. Pujol, médecin.	33
<i>Réponse à l'observation de M. Pomme, insérée dans le Journal de Janvier.</i>	177
<i>Observations sur quelques jaunisses partielles.</i> Par M. Strack, médecin.	163
<i>Tableau d'onanisme.</i> Par M. Dusaulx, médecin.	224
<i>Mémoire sur l'usage des bains dans la petite vérole.</i> Par M. Marteau, médecin.	314
<i>Extrait d'une Lettre de M. Huck, médecin, sur l'inoculation.</i>	160
<i>Lettre de M. Power, médecin, sur les progrès de la nouvelle méthode d'inoculer des sœurs Sutton.</i>	273
<i>Observation sur une coqueluche.</i> Par M. De la Vallée, médecin.	336
— sur un bronchocèle. Par M. Dapeyron, médecin.	343
<i>Ouverture de cadavre.</i> Par M. Marteau, méd.	328
<i>Procès-verbal d'ouverture du cadavre d'un enfant.</i> Par M. Gerard, médecin.	334
<i>Remede contre le ver solitaire.</i> Par M. Rathier, chirurgien.	44

574 TABLE GENERALE

<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1767.</i>	87
<i>Décembre 1767.</i>	183
<i>Janvier 1768.</i>	280
<i>Février 1768.</i>	380
<i>Mars 1768.</i>	472
<i>Avril 1768.</i>	559
<i>Maladies observées à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant le mois de</i>	
<i>Octobre 1767.</i>	89
<i>Novembre 1767.</i>	185
<i>Décembre 1767.</i>	281
<i>Janvier 1768.</i>	382
<i>Février 1768.</i>	474
<i>Mars 1768.</i>	561

CHIRURGIE.

<i>Lettre à M. Sonyer du Lac, médecin, sur l'abus des machines dans le traitement des luxations.</i>	
Par M. Portal, médecin.	48
<i>Réflexions sur le Mémoire de M. Portal, touchant les luxations. Par M. Dupouy, chirurgien.</i>	348
<hr/> <i>sur l'usage des lacs & des machines.</i>	
Par M. Aubrai, chirurgien.	545
<i>Observations sur les fractures du fémur. Par M. Martin, chirurgien.</i>	173
<i>Lettre de M. Rochard, chirurgien, sur une observation d'un abcès au cerveau. Par M. Roziere de la Chaffagne, médecin.</i>	70
<i>Examen de la Lettre de M. Rochard. Par M. Roziere de la Chaffagne, médecin.</i>	262
<i>Lettre sur une question de chirurgie. Par M. Poullain, chirurgien.</i>	79
<i>Observation sur un dré à coudre, introduit dans l'œsophage. Par M. Rathier, chirurgien.</i>	44
<i>Lettre sur la liqueur végéto-minérale. Par M. Scherer, chirurgien.</i>	256

DES MATIÈRES. 575

<i>Observation sur un ulcere à la mammelle, guéri par M. Grivet, chirurgien.</i>	268
<i>Opération gastrotomique, faite après la rupture de la matrice. Par M. Thibault Desbois, chir.</i>	448
<i>Réflexions sur le traitement des tumeurs herniaires. Par M. Martin, chirurgien.</i>	464
<i>Observation sur une opération de la taille, faite par M. Mejean, chirurgien.</i>	65
<i>Observation sur la dentition. Par M. Dupont du Mesnil, chirurgien.</i>	459
<i>Lettre sur une nouvelle manière de faire l'amputation du bras dans l'article. Par M. Beauffier, médecin.</i>	530
— sur un instrument propre à injecter les alimens & les remèdes dans l'estomac. Par M. De Bauve, chirurgien.	542

HISTOIRE NATURELLE & CHYMIE.

<i>Observations sur une grotte de Bagnères de Luchon. Par M. Capmartin, apothicaire.</i>	364
<i>Lettre de M. Monnet, médecin, sur les eaux minérales de Saint-Amand.</i>	165
<i>Observations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Novembre 1767.</i>	87
<i>Décembre 1767.</i>	180
<i>Janvier 1768.</i>	277
<i>Février 1768.</i>	377
<i>Mars 1768.</i>	469
<i>Avril 1768.</i>	566
<i>Observations météorologiques faites à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois de</i>	
<i>Octobre 1767.</i>	88
<i>Novembre 1767.</i>	184
<i>Décembre 1767.</i>	281
<i>Janvier 1768.</i>	380
<i>Février 1768.</i>	473
<i>Mars 1768.</i>	560

376 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

AVIS DIVERS.

<i>Distribution des prix proposés par l'Académie de Lyon.</i>	90
<i>Avis aux étudiants en médecine.</i>	187
<i>Cours de physique expérimentale.</i>	287
<i>Autre Cours de physique expérimentale.</i>	568

Fin de la Table.

